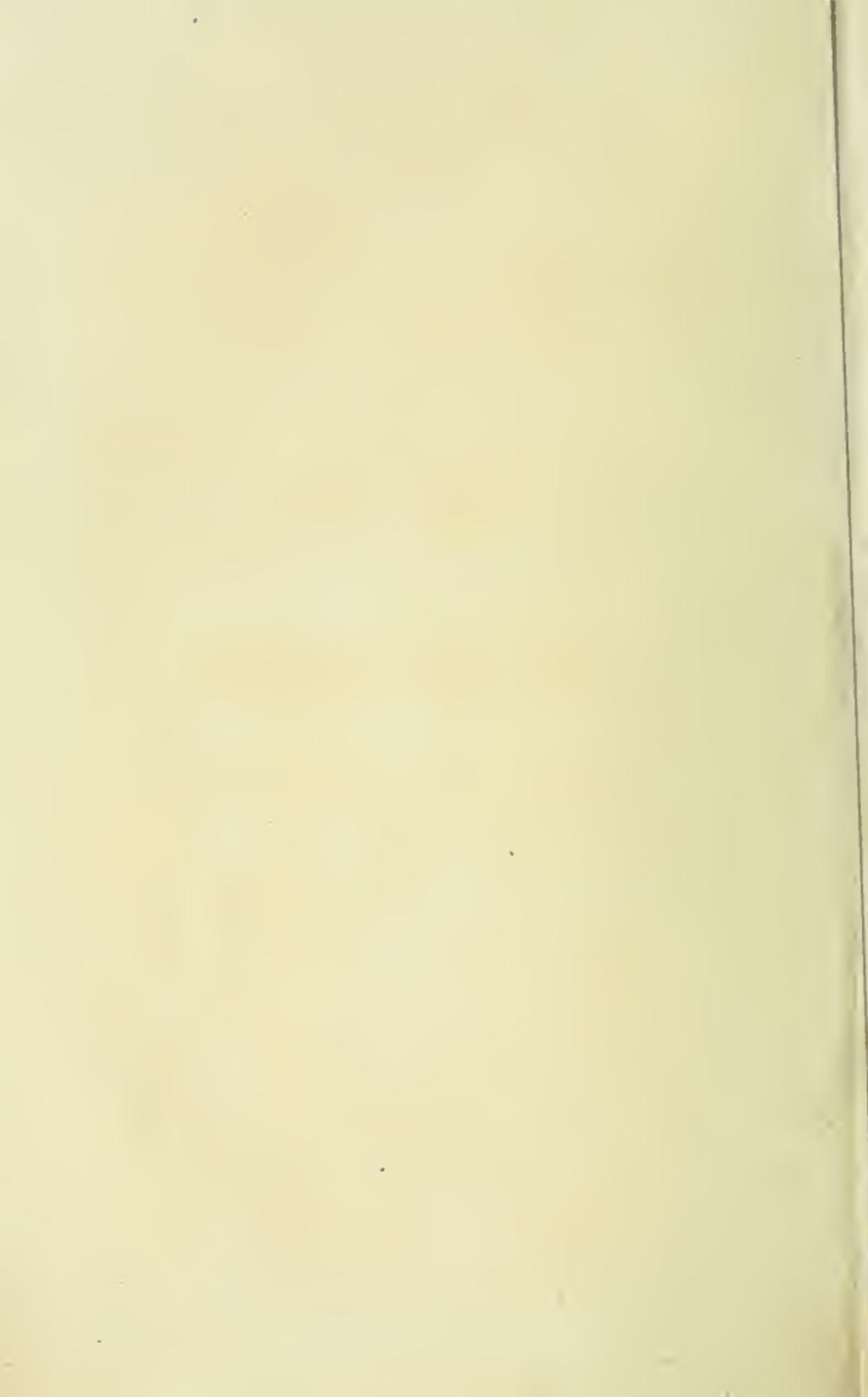


31-2

106 vol

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



REVUE
DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WARLEN ET COMPAGNIE.

REVUE
DE PARIS.

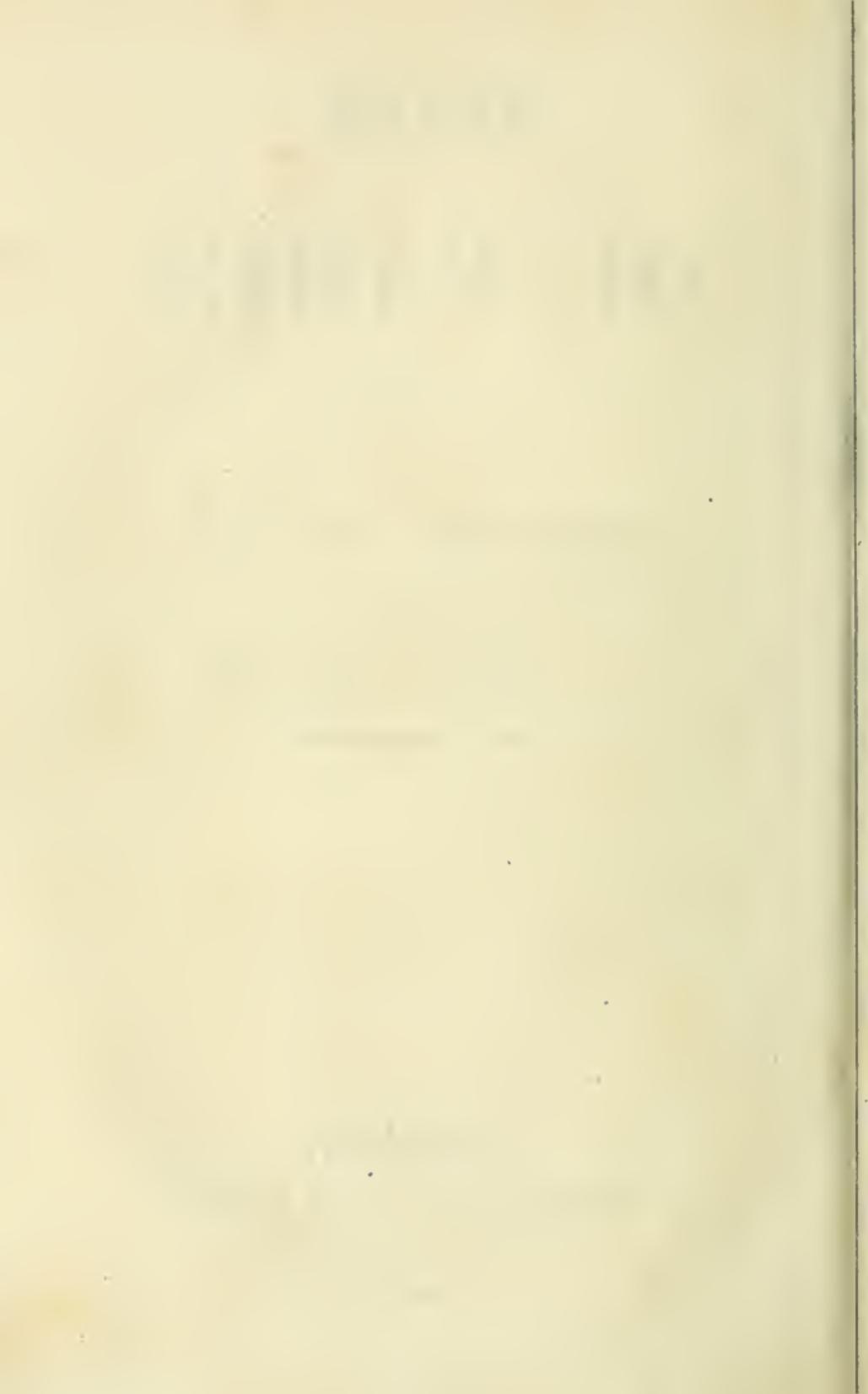
NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

TOME QUATRIÈME.

AVRIL.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1841



LES CHARLATANS

AU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LAW.

Un des plus beaux hôtels de la place Vendôme, alors le quartier aristocratique, était resplendissant de lumières. Des tapis moelleux cachaient les larges dalles des escaliers; la foule des valets en livrée bleue galonnée d'or circulait dans les corridors; une double haie d'arbres et de fleurs conduisait à la salle à manger, où une soixantaine de convives étaient réunis autour d'une table somptueusement servie. A voir le luxe des habits, les diamants des femmes, le nombre des invités, on eût dit le grand couvert d'un prince du sang; la physionomie du maître de la maison ne rendait pas cette supposition invraisemblable. C'était un homme d'une taille haute et bien proportionnée; l'air grand et prévenant, le visage ovale, le front élevé, les yeux bien fendus, le regard doux, le nez aquilin et la bouche agréable. Un mélange de finesse et d'audace se lisait sur tous ses traits. Il était assis au centre de la table, dont il faisait les honneurs avec une distinction parfaite. Au-dessus de sa tête on voyait un magnifique portrait avec ce quatrain :

Sous l'auguste et sage régence
D'un prince aimant la bonne foi,
Law, consommé dans l'art de régir la finance,
Trouve l'art d'enrichir les sujets et le roi.

En face de Law, car l'amphitryon c'était lui, était assise une jeune Anglaise de la plus grande beauté; tout le monde lui rendait les honneurs dus à la femme du contrôleur général des finances; une enfant de six ans, sa fille, vêtue en bergère, appuyait sa tête bouclée contre les épaules de sa mère, qu'elle regardait de temps en temps comme pour lui demander ce qu'elle devait penser de tout le bruit qui régnait autour d'elle. Le dessert touchait à sa fin; l'influence perfide des dernières libations se faisait ressentir sur tous les cerveaux. Le vin de Champagne avait donné le signal de l'émancipation générale. On causait, on riait à haute voix, des propos s'échangeaient d'un bout de la table à l'autre, et au ton que prenaient quelques-uns des interlocuteurs, il n'était pas difficile de s'apercevoir que tous les membres de la société n'avaient pas reçu une éducation également soignée. — On ne respecte plus rien aujourd'hui, disait un ancien justaucorps à brevet à une vieille duchesse; les princes ont renoncé à la grande perruque; le haut-de-chausses, si moral, si gracieux, a été remplacé par ce que l'on appelle une culotte; nous marchons vers un abîme!

— J'ai réalisé hier deux cents actions, s'écriait un gros financier à l'habit resplendissant de broderies. Vingt preneurs se les disputaient. J'ai gagné cent mille écus! voilà de quoi faire aller mon pot au feu pendant quelque temps, ajouta-t-il avec un rire stupide.

— A-t-on des nouvelles de Boucherat? demandait un autre convive à son voisin à la figure enluminée.

— Il n'a pas voulu me croire, répondait celui-ci; il a opéré tout de travers; bref, il a mangé son saint-crêpin. Pour le coup, si le justaucorps à brevet eût entendu ce dernier mot, il fût tombé à la renverse!

Un groupe de jeunes gens parlait de M^{me} de Parabère et des fêtes du Palais-Royal. Chacun d'eux avait une bonne fortune, un duel ou une espièglerie à raconter. La parole était pour le moment à un gentilhomme de fort bonne mine et d'excellentes manières; on l'eût pris pour le rejeton d'une des premières familles de France, si son accent n'eût trahi son origine étrangère. « Figurez-vous, disait-il à ses amis, que ce matin en passant devant Saint-Germain l'Auxerrois, en compagnie de deux gentilshommes, nous apercevons une bière découverte autour

de laquelle les prêtres priaient et les bedeaux allumaient des cierges. Je n'aime pas à rencontrer des morts en sortant de chez moi le matin, cela me rend le vin mauvais pour toute la journée.

Je m'approche du sacristain et je lui demande le nom du défunt. — « C'est le procureur Nigon, me répondit-il. » Aussitôt une idée folle me passe par la tête, je prends le cadavre par les pieds en lui criant : « Holà! Nigon, viens donc boire avec nous. » Et je reste attendant que le procureur me fasse la politesse de me répondre comme la statue du commandeur. Les prêtres s'enfuient, les dévotes hurlent, le guet arrive et me conduit en prison, d'où je suis sorti à sept heures pour venir dîner chez notre ami le contrôleur-général. Buvons à la liberté et à la mémoire de Nigon!

— Buvez aussi à l'amitié du régent, M. le comte de Horn, et priez le ciel qu'il vous fasse toujours grâce!

— Vous serez donc toujours un oiseau de mauvais augure, mon cher de Brichanteau, dit Law en frappant sur l'épaule du trouble-fête; voyons, de la gaieté, et buvons non pas à l'âme du procureur Nigon, dont je viens d'entendre raconter les aventures posthumes, mais au succès de la nouvelle émission des billets de la compagnie!

— Au succès des nouvelles actions! s'écrièrent avec un profond enthousiasme tous les convives. Brichanteau jeta un coup d'œil de dédain sur l'assemblée, et posa son verre après l'avoir vidé, sans prononcer une seule parole.

Comme on vient de le voir, le salon de Law résumait toute la société de son époque; le passé y était représenté par l'inconsolable admirateur du haut-de-chausses; le présent, par les financiers parvenus enrichis par le système de l'agioteur écossais; le comte de Horn venait de raconter une histoire qui contenait en germe toute la philosophie du dix-huitième siècle. Brichanteau seul ne représentait rien, ou plutôt il représentait tant de choses que l'observateur le plus intrépide se serait fatigué à rechercher le mobile de ses pensées, et aurait fini par l'abandonner comme une énigme impossible à déchiffrer.

Après le dîner vint la réception. Pendant la soirée, tout ce que Paris renfermait de noms illustres, d'artistes, de savants, de financiers, de poètes, vint solliciter un regard de Law. Sa

femme et sa fille étaient l'objet de mille flatteries, de mille caresses, de mille attentions. On eût dit une reine au milieu de sa cour. La belle Anglaise paraissait plutôt importunée qu'émue au milieu de ce triomphe. Elle avait placé sa fille sur ses genoux, et elle la serrait de temps en temps sur son sein comme pour s'en faire un rempart contre les paroles doucereuses qui retentissaient à ses oreilles et les empêcher de parvenir jusqu'à son cœur. Son œil distrait errait tristement sur cette réunion dorée, et il ne prenait un certain éclat que lorsqu'elle arrêtait son regard sur son mari, dont la belle tête planait au-dessus de tous les groupes.

Plusieurs ambassadeurs étrangers figuraient dans les salons de Law; les ministres étaient présents, la liste des grandes présentations semblait close, lorsque tout à coup la voix de l'huisier annonça le nonce du pape. A ce nom, un frémissement électrique parcourut l'assemblée. Une telle démarche de la part d'un envoyé du saint-père paraissait inouïe. Sans paraître s'apercevoir de l'étonnement excité par sa présence, le prélat s'avança vers la femme de Law, la salua affectueusement et déposa un baiser sur la joue de sa fille. Jamais aucun personnage n'avait été l'objet d'une pareille distinction en public. Le lendemain, cet événement devint le bruit général de la cour et de la ville. Il excita un enthousiasme frénétique à la rue Quincampoix. Les actions montèrent pour un moment à un taux inespéré. Law était arrivé au point culminant de sa fortune. Un baiser du nonce à sa fille en avait fait un demi-dieu.

Son éminence avait quitté la fête après un entretien de quelques minutes avec Law. Le reste des invités ne tarda pas à suivre son exemple. Les grands lustres ne jetaient plus autour d'eux qu'une lueur douteuse. Le maître du logis avait retenu Brichanteau au moment où il demandait ses gens, et tous deux causaient tranquillement assis à côté d'une cheminée sculptée d'après les dessins de Mignard.

— Eh bien! demanda Law à son ami, êtes-vous enfin convaincu de ma puissance, mon cher Brichanteau?

— Moi! je ne suis convaincu de rien, répondit celui-ci.

— La présence du nonce ne vous apprend-elle pas désormais que je suis accepté dans les hautes régions politiques?

— Le régent, depuis deux ans, ne vous appelle-t-il pas son

ami ? Qu'importe que le cardinal ait cru devoir humilier la tiare devant le grand Mississipien ? sa démarche n'ajoute pas plus à vos chances de durée que ces vains sonnets dont les poètes ont garni votre cheminée ce soir. Vous n'êtes pas plus fort aujourd'hui qu'hier.

— Vous douterez donc toujours de mon génie ?

— Je n'en ai jamais douté. Écoutez-moi un instant, illustre inventeur du Mississipi. Puisque vous voilà roi, faites semblant d'aimer la vérité.

— Parlez donc, ô paysan du Danube !

— Vers les derniers temps de l'existence du feu roi, on parlait beaucoup chez M. d'Argenson, dont je suis l'ami, d'un étranger qui jouait tous les soirs au pharaon, tantôt chez la Duclos, tantôt chez Poisson, rue Dauphine ; il portait, disait-on, deux sacs pleins d'or de la valeur de cent mille francs, et s'exposait à perdre ou à gagner la susdite somme, ce qui étonnait fort le même d'Argenson. Après quelque temps de séjour dans ces deux maisons, vous devîntes le commensal de l'hôtel de Gèvres, rue des Poulies. Vous y jouiez si gros jeu, que votre main ne pouvant suffire à tenir la quantité d'or que vous vouliez mâsser, vous fîtes fabriquer des jetons de la valeur de vingt louis. M. d'Argenson, de plus en plus étonné de voir tant d'argent entre les mains d'un simple particulier, résolut de découvrir la source de votre fortune.

Il fallait un homme adroit, intelligent, pouvant se présenter partout. Il faut vous dire que je m'ennuyais beaucoup à cette époque ; je me chargeai de vous surveiller. Ne vous alarmez pas de ce que je vais vous dire. Je me fis espion pour me distraire. D'ailleurs, je vous avais vu quelquefois chez la Duclos ; vos manières me plurent, votre fortune excita ma curiosité, je voulus en connaître le secret. Je fis donc un voyage d'agrément en Angleterre, et j'appris que vous étiez né à Édimbourg en 1668, que votre père était orfèvre, et qu'on vous avait prié poliment de quitter le pays à la suite d'un duel malheureux. Vous aviez, je crois, tué le frère d'une jeune personne que vous aviez séduite ; peut-être n'était-ce que son cousin, le fait n'est pas bien présent à ma mémoire. Quant à l'origine de votre fortune, je la connaissais aussi.

— Que voulez-vous dire ?

— J'avais lu une certaine dissertation sur le jeu, publiée sans nom d'auteur, mais que l'imprimeur m'avoua être de vous ; dissertation profonde dans laquelle vous éclaircissiez avec tant de sagacité les chances du banquier et du joueur au pharaon, à la bassette et aux dés, que je ne pus croire que vous eussiez acquis une telle science pour renoncer à vous en servir dans l'occasion.

L'œil de Law étincela, et ses joues se couvrirent de pâleur. il fit un mouvement pour se lever, puis il se rassit, et un mouvement convulsif agita ses lèvres.

— Lorsque je revins, poursuivit Brichanteau avec le même sang-froid, ma curiosité était satisfaite ; c'était là l'essentiel. Peu m'importait que l'étonnement de M. d'Argenson cessât. Je ne lui racontai que la moitié de votre histoire. Cela suffit pour faire naître en lui l'idée lumineuse de vous mettre à la Bastille. Vous y seriez encore probablement, si je n'avais deviné que vous étiez supérieur à vos antécédents, et que vous n'étiez pas né pour être simplement heureux au pharaon. Vous voyez que je n'ai jamais douté de votre génie.

Les yeux de Law restaient baissés vers le sol. La colère qu'il avait montrée quelques instants auparavant semblait l'avoir abandonné. Il resta plongé dans un profond silence. Au lieu d'un ami, il avait en face un espion. Un autre connaissait le secret d'un passé qu'il aurait voulu tenir caché à tous les yeux. Un moment la pensée lui vint de se battre avec Brichanteau, puis il s'avisa que de pareils hommes n'acceptent jamais un duel. Il crut que le parti le plus sûr était de lui offrir de l'argent. Il se leva donc et se dirigea vers son secrétaire. Brichanteau le suivait du regard, et un sourire sardonique vint effleurer ses lèvres.

— N'allez pas plus loin, mon cher Law ! lui cria-t-il ; vous avez là une idée d'homme vulgaire. Si j'avais voulu de l'argent en échange de vos secrets, il y a longtemps que je vous en aurais demandé. Vous avez donc oublié que c'est moi qui vous ai prévenu des intentions de M. d'Argenson, et qui ai facilité votre fuite ? Combien m'avez-vous donné pour cela ?

— Mais alors vous n'étiez pour moi que le marquis de Brichanteau, et maintenant...

— Et maintenant je vous fais l'effet d'un employé de la police. Il y a du vrai et il y a du faux dans votre opinion. J'ai été, dès ma jeunesse, maître d'une immense fortune; à trente ans j'avais tout épuisé. Depuis cet âge tout m'ennuie; je ne crois pas à l'amour; l'orgie me fatigue; je ne perds jamais au jeu et je n'ai jamais été blessé en duel. J'allais me donner en pâture aux carpes de mon bassin de Brichanteau, lorsque la police m'a sauvé la vie. D'Argenson est mon cousin, il connaît ma prudence, il me consulte dans tout ce qu'il fait. Il vint me demander un conseil à votre sujet, lorsque je roulais des projets de suicide en me promenant sur la terrasse de mon château; la curiosité me fit entrer dans ses vues. Le bonheur qui a couronné mes premiers pas dans la carrière m'a fait prendre goût au métier. Je connais maintenant tous les secrets de Paris et de la France, je suis du conseil privé du ministre de la police. J'assiste à toutes les tragédies, à toutes les comédies, à toutes les farces qui se jouent dans les coulisses de la vie privée, je m'ennuie un peu moins, et je sers mes amis sans qu'ils s'en doutent, ce qui fait que je les conserve tous. Je vous parle à cœur ouvert, parce que je veux vous sauver.

— Mais quel malheur me menace? Mes actions ont quintuplé en vingt-quatre heures.

— Vous ne connaissez pas le public français, mon cher financier: il est mobile, inquiet, et l'avidité troublant sa confiance, il sera avant peu amené au désir de réaliser. Or comme, entre nous soit dit, toutes les richesses de l'Orient et de l'Occident ne sauraient payer la valeur du papier émis en vertu de votre système, sa chute devient inévitable si vous ne pouvez créer une balance qui maintienne en équilibre les opérations du crédit. Il faut que vous preniez un juste milieu entre la hausse et la baisse. Ceci serait facile en Angleterre, mais je vous prédis qu'en France on n'obtiendra pas ce résultat avant un siècle. L'avenir justifiera peut-être votre système; la rue Quincampoix est entrée dans les mœurs. Il faudra que plus tard on régularise ses opérations. En attendant, je vous dis que vous marchez à votre perte.

— Mais encore une fois, personne ne songe à réaliser.

— C'est ce qui vous trompe. Vous connaissez Verron et Bourdon?

— Deux des plus riches détenteurs de la rue Quincampoix ! Comment ne les connaîtrais-je pas ?

— Je me promenais ce matin devant leur boutique, lorsque j'entends derrière moi le bruit de deux hommes qui ferrailent. C'étaient deux Mississipiens enragés. L'un avait vendu des actions, et l'acheteur voulait payer en or, tandis que l'autre prétendait régler en papier. Jusqu'ici il n'y a pas lieu de s'alarmer pour vos opérations. Le public est toujours très-entiché du système. Mais voici que tout à coup Verron et Bourdon arrivent sur le lieu de la querelle, échangent l'or de l'acheteur contre du papier, le mettent à même de satisfaire le créancier ennemi des métaux, et rentrent chez eux, où ils se partagent d'un air joyeux les espèces sonnantes. Voilà un symptôme terrible, la rue Quincampoix vous abandonne, prenez garde à vous !

Pour toute réponse Law se prit à sourire.

Vous me croirez peut-être demain, lorsque vous serez allé voir le président Novion. Parlons d'autre chose, si vous voulez. Depuis longtemps je suis votre étoile dans le ciel. Tant qu'elle m'a paru s'élever, je n'ai rien dit ; maintenant qu'elle décline, je me suis ouvert à vous. Vous me plaisez sans que je puisse dire pourquoi, peut-être parce que vous avez une volonté et que je n'ai jamais rien voulu de ma vie. Vous me connaissez ; si vous avez besoin d'un ami, comptez sur moi. Je reviendrai vous demander des nouvelles du président Novion. Bonsoir !

Brichanteau fit quelques pas vers la porte. A propos, dit-il en se retournant, mon cher Law, il faut que je vous dise que ce damné d'Argenson ne vous aime pas plus aujourd'hui qu'autrefois. Tâchez de ne pas lui fournir des armes. Épousez donc Jenny Deans ; elle me semblait ce soir assez belle pour mériter cet honneur. Si mon cousin venait à découvrir que vous n'êtes pas marié, il aurait beau jeu contre vous !

— Je suivrai vos conseils et je compte sur votre amitié, répondit Law quand il vit qu'il ne pouvait rien cacher à son étrange ami. Ils se serrèrent la main. Law voulut sonner son valet de chambre pour accompagner Brichanteau jusqu'à son carrosse ; le marquis l'en empêcha. — C'est inutile, il ne vous répondrait pas, je vais réveiller ces marouffles qui dorment dans l'antichambre sans doute, à moins qu'ils ne soient descendus à l'office pour se désaltérer.

— Mais Forster est ici à côté, mon cher marquis.

— Bah ! il est maintenant sur la route de Londres. Le duc de Navaille lui a donné trente mille livres pour être inscrit sur la liste de ceux qui devaient avoir des actions de la seconde émission. Comme cette liste est toujours ouverte sur votre bureau, il n'a pas été difficile à l'adroit Forster d'ajouter un nom de plus sur votre calepin. Le duc a eu ses actions, Forster ses trente mille livres, et vous, tout contrôleur général que vous êtes, vous serez obligé d'ôter vos bas sans aucun secours humain. Cela est arrivé une fois à Louis XIV. Le grand roi faillit en mourir de colère. J'espère vous trouver demain en bonne santé. Adieu.

Law était trop habile pour s'abuser sur l'état de ses affaires ; il connaissait les efforts tentés dans le but de détruire son système, et il ne se faisait pas illusion sur les difficultés qu'il avait à surmonter. Restreindre la circulation du numéraire et obtenir une nouvelle émission d'argent, voilà les deux mesures auxquelles il s'arrêta, sûr qu'il était de les arracher à la complaisance du régent. Pour un observateur impartial, l'emploi de pareils moyens était le symptôme d'une décadence présente et d'une ruine prochaine. Pour s'en convaincre, il suffira de résumer en quelques lignes l'histoire du système de Law. A la mort de Louis XIV, les dettes de l'État s'élevaient à la somme de sept cents millions ; jamais on n'avait été plus près d'une banqueroute. Le régent résolut de tout mettre en œuvre pour éviter cette cruelle nécessité ; Law lui présenta ses plans ; ils consistaient dans la création d'une banque générale d'escompte qui devait se charger du payement des billets de l'État, qu'on ne payait plus à l'hôtel de ville.

Cette banque rendit des services, le régent résolut d'en étendre les privilèges, et il créa en 1717, toujours sur les plans de Law, la compagnie d'Occident, à laquelle il donna pour capital une province tout entière de l'Amérique septentrionale, la Louisiane ; comme cette contrée est arrosée par le Mississipi, les actionnaires prirent le nom de Mississipiens. Le nombre des actions était de douze cents, à mille écus chacune. L'empressement pour avoir de ces actions fut tel, comme on le sait, que plusieurs grands seigneurs prirent la livrée de Law afin de pouvoir s'introduire dans l'hôtel de Nevers, où se distribuèrent les

bons du Mississipi. En 1719, la compagnie des Indes orientales, fondée par Colbert, fut réunie à celle d'Occident. Cet événement fit monter les actions de cette dernière à un taux inouï; le parlement, qui avait voulu faire des remontrances, fut exilé à Pontoise, et Law nommé contrôleur général des finances. C'est alors que la rue Quincampoix commença à s'illustrer. Cette rue était devenue le centre de l'usure à Paris, depuis que la guerre qui suivit le traité de Riswyck avait introduit le négoce du papier en France. C'est là que se transporta tout le mouvement du nouveau système des finances. Des bureaux furent ouverts dans toutes les maisons, le moindre recoin se louait à un prix fou; des femmes, des gens de la noblesse, ne craignirent pas d'ouvrir un bureau pour la vente des actions. Le jeu des primes, dont notre génération a pu voir les tristes effets, attirait une foule telle dans cette rue, que chaque jour deux ou trois personnes y étaient écrasées.

Le parlement, ayant à sa tête M. le marquis d'Argenson devenu garde des sceaux, n'avait pas abandonné la lutte contre le système; souvent il fut sur le point de le renverser, mais la protection du régent le soutenait contre tout le monde. Malheureusement chaque victoire de Law n'était qu'un pas de plus vers la défaite. Il fallait à chaque instant créer de nouvelles actions, interdire les paiements en espèces, prendre enfin des mesures qui devaient tôt ou tard donner l'alarme, et pousser les détenteurs de papier à le réaliser. Or, comme la valeur des actions émises dépassait d'une ou six fois la valeur du capital, la position de Law devait être des plus difficiles. Déjà des tentatives de réalisation sur une grande échelle avaient eu lieu, une ligue s'était formée parmi les Mississipiens les plus compromis pour accaparer toutes les espèces disponibles. Le parlement la soutenait, et le lendemain Law put s'en convaincre lorsqu'il entendit le président Novion exiger que le paiement d'une terre qu'il lui avait vendue s'effectuât en *louis d'or*.

— A l'hôtel de Nevers! s'écria Law en sortant de chez le président Novion; et au bout de quelques minutes, il mit pied à terre sous le péristyle du palais de la finance. Dès qu'il parut, les factionnaires lui rendirent les honneurs militaires; une escouade de domestiques en livrée, commandée par le concierge, le conduisit devant la porte de son cabinet, gardée par deux

suisses à hallebarde. Son secrétaire en grande tenue, l'épée au côté, l'attendait, debout, pour lui remettre un portefeuille contenant toutes les affaires à signer. Law prit le portefeuille et le jeta dédaigneusement sur le bureau. — Je donnerai ces signatures plus tard, dit-il en s'adressant à son secrétaire; des soins plus importants me réclament. Avez-vous exécuté mes ordres, M. Novelin ?

— J'ai fait ce que j'ai pu, messire; mais le résultat a trompé mes espérances. Vernezobre, Bourdon, Verron, Dalesme, ont accaparé toutes les espèces. C'est avec la plus grande peine que j'ai pu réaliser du papier pour la valeur de quatre cent mille francs en or.

— Cela me suffira pour le moment; nous aviserons plus tard. Ah! messieurs les grands Mississipiens, vous voulez ruiner celui qui vous a enrichis! Vous vous attaquez à Law! Eh bien! Law accepte la lutte; avec l'appui du régent il vous renversera tous! Novelin, faites porter ces quatre cent mille francs en or chez le président Novion. Je me rends chez son altesse. Vous viendrez me rejoindre dans quelques heures à la rue Quincampoix. J'aurai peut-être besoin de vous.

Novelin s'inclina respectueusement, et le contrôleur se rendit au Palais-Royal.

C'était l'heure où commençait d'ordinaire le trafic de la rue Quincampoix. Ce jour-là, il y avait encore plus de monde que de coutume. La ligue des réalisateurs était connue; l'alarme était au camp des détenteurs de papier. Tous les acteurs de ce grand drame financier sentaient confusément l'approche d'une grande crise. Aussi tous étaient-ils à leur poste dès le matin, attendant les nouvelles avec la plus vive impatience. Comme à cette époque on ne connaissait ni les journaux ni les dépêches télégraphiques, la curiosité publique se rejetait sur les hommes; dès qu'un individu connu par son rang, ses relations ou sa fortune paraissait au milieu de la rue, on se précipitait vers lui de tous côtés, on le pressait de questions et l'on cherchait le sens caché de ses moindres paroles.

L'existence des *personnes ordinairement bien informées* n'était point encore devenue une fiction. A voir l'énorme quantité de carrosses armoriés faisant queue le long de la rue Aubry-le-Boucher, on pouvait supposer que les nouvelles n'étaient

pas rares à la rue Quincampoix. Les bureaux étaient remplis d'une foule animée. Ceux des dames de Villemur et Lavalette, encombrés de femmes en toilettes brillantes, ressemblaient à des salons. La plupart des militaires se rendaient au bureau de la ville de Saint-Quentin, tenu par des gardes du corps. Les hommes-pupitres circulaient au milieu de la cohue, offrant leur dos à toutes les transactions. Depuis le prélat jusqu'au bedeau, depuis le cordon bleu jusqu'à la bandoulière, depuis la duchesse jusqu'à la courtisane, tous les rangs de la société figuraient entre cette étroite rangée de maisons. Quelques seigneurs désœuvrés, parmi lesquels on remarquait le marquis de Brichanteau, adressaient des propos galants aux femmes et des quolibets aux financiers.

— Regardez donc de Létang, M. de Horn; quelle triste mine fait là votre ami ! Il ne serait pas plus maussade s'il avait perdu hier trente mille louis au jeu du régent.

— Puisque vous connaissez ma mésaventure, il n'est pas séant de vous moquer de moi.

— Bah ! la chance vous sera plus favorable une autre fois. Dieu a voulu vous punir de votre impiété. C'est le procureur Nigon qui se venge.

— Je crois que vous avez raison, l'enfer se mêle de mes affaires; et pour peu que cela dure...

— Ne songez jamais à l'avenir, cher comte; cela porte malheur. Le mieux est de se distraire, de s'étourdir. Voyez-vous là-bas cette belle qui passe en robe en bleu de ciel, avec des fleurs dans ses cheveux et des pantoufles de brocart jaune?

— C'est la Colombelle.

— Son nom ne vous est pas totalement inconnu; c'est en effet la Colombelle, une des femmes qui portent le mieux la poudre et le vin d'AY. Que diriez-vous si ce soir à minuit, en sortant de l'ennuyeuse soirée de mon bien-aimé cousin d'Argenson, vous vous trouviez assis à côté de cette belle, oubliant les rigueurs du passe-dix en contemplant ses jolis yeux?

— Je dirais que vous êtes un habile enchanteur et que vous prenez un soin tout particulier de la santé morale de vos amis.

— Vous serez des nôtres?

— Quand je devrais me brouiller avec l'héritage de ma vieille

tante , qui m'attend ce soir pour faire pendant quinze jours sa partie de bassette à son château de Saint-Germain.

— Holà , Mathias ! s'écria Brichanteau en faisant signe à un petit homme difforme qui passait de l'autre côté de la rue. C'était le plus riche des hommes-pupitres ayant droit de stationner sur la voie publique ; ses confrères n'avaient que leurs épaules à offrir , ils étaient obligés de se courber , et dans cette attitude forcée , il leur était impossible de se prêter à la rédaction d'une longue lettre ou d'un contrat. Mathias avait le bonheur d'être bossu , la nature lui avait ainsi fourni un secrétaire qu'il pouvait transporter avec lui à volonté. Il restait plusieurs heures debout sans incommoder celui qui écrivait sur son dos , et sans être incommodé lui-même.

Sa bosse était un avantage précieux qui le faisait jalouser de tous ses confrères et rechercher des Mississipiens. Il louait sa bosse à tant la séance. Elle baissait ou montait suivant le mouvement des actions de la compagnie. Mathias , à ce trafic , avait fait une fortune considérable , et il parlait quelquefois de retirer sa bosse des affaires. Mathias s'avança vers le marquis , tira une plume et du papier de sa poche , offrit son dos avec grâce et attendit , appuyé sur une canne à pomme d'or , que la lettre fût finie. L'écritoire était attachée sur l'épaule droite de Mathias ; la poudre d'or et les pains enchantés étaient sur l'épaule gauche. Brichanteau prit la plume et traça le billet suivant :

« Bosse de Mathias , ce mardi 27.

» Trois gentilshommes qui vous aiment demandent à vous
» trouver ce soir vers minuit ou minuit et quart. Ils sont à vos
» ordres à cet égard. On passera la nuit à table et au jeu. Ré-
» pondez-nous afin que nous puissions baiser vos jolis doigts sur
» votre écriture.

« Marquis de BRICHANTEAU. »

— Maintenant tu vas porter ceci à la Colombelle ; tu la trouveras probablement chez M^{me} de Villemur , à moins qu'elle ne soit chez les gardes du corps. Pars , Mathias ; nous attendons la réponse.

Brichanteau fit pirouetter le petit bonhomme sur lui-même et le lança pour ainsi dire vers l'endroit indiqué.

Cependant la foule devenait de plus en plus considérable dans la rue Quincampoix. Les bruits les plus contradictoires circulaient. Les uns prétendaient que le système était ruiné, d'autres qu'il allait prendre un nouvel essor. Les physionomies étaient tristes ou gaies suivant qu'on appartenait aux *conserveurs* ou aux *réaliseurs*. Les trois gentilshommes étaient comme bloqués dans le coin où ils attendaient Mathias. Brichanteau était ce jour-là de meilleure humeur que de coutume. Il connaissait la rue Quincampoix comme le meilleur courtier, et il racontait à ses amis la vie des principaux acteurs de cet étrange théâtre. Le marquis commença par arrêter un homme richement vêtu, mais à la figure vulgaire, qui passait à son côté sans l'apercevoir. — On vous trouve donc enfin, mon cher Desbrignaux ! Comment se porte madame ?

— Parfaitement, monsieur le marquis, vous me faites honneur.

— Et votre vaisselle ?

— J'en ai acheté de bien plus belle depuis que vous n'êtes venu.

— Pas possible ! Il faudra que j'aie voir cela.

— Quand vous voudrez, monsieur le marquis ; vous serez toujours bien reçu chez nous.

— Vous avez entendu cet homme, reprit le marquis quand Desbrignaux fut parti ; c'est un ancien boulanger de la rue Saint-Jacques. Il a gagné trente millions au commerce de la Compagnie. Sa manie, qui est celle de tous les parvenus, consiste à recevoir chez lui des gens de qualité. J'y vais quelquefois pour rire des naïvetés de sa femme, qui n'est pas trop mal pour une ex-fruitière. Mon Desbrignaux a entendu dire qu'un hôtel n'allait pas sans vaisselle plate. Le voilà qui met tout en campagne pour s'en procurer. Mais comme les *réaliseurs* ont depuis longtemps fait main basse sur toutes les matières d'or et d'argent, l'infortuné n'a pu réussir à attraper le moindre petit service. Ne pouvant avoir de la vaisselle plate, Desbrignaux voulut au moins posséder quelque chose qui en approchât. Il acheta des ornements d'église et des objets de toilette ; il fit dresser le tout dans sa salle à manger, et invita ses amis à un diner splen-

dide afin qu'ils pussent juger de la magnificence de ses achats.

L'idée de l'ex-boulangier était assez baroque par elle-même ; sa femme la rendit plus excentrique encore. Elle se servit des emplettes de son mari dans le grand dîner qui a eu lieu dernièrement. De sorte que les convives ont bu dans des saints ciboires et mangé dans des plats à barbe. Le sel était contenu dans l'étui d'une brosse à dents, et j'ai pris de la moutarde dans un encensoir. Cela ne nous a pas empêchés de complimenter l'amphitryon sur le bon goût et les formes vraiment rares des pièces de son service. Le couple n'a pas manqué de prendre ces louanges au sérieux, et le soir même Desbrignaux a fait cadeau à sa femme d'une magnifique rivière en diamants pour la récompenser du sacrilège heureux qu'elle avait commis.

— Ceci n'est que le côté plaisant de la rue Quincampoix, poursuit Brichanteau, il y a mille traits de ce genre que je pourrais vous citer ; mais vous n'êtes pas en veine de gaieté, mon cher Horn, je passe tout de suite au tragique. Nous n'avons pas bien loin à aller pour rencontrer quelque crime bien conditionné. Tenez, voici justement un parricide qui s'avance en habit nacarat. Messieurs, saluez Dalesme, un des plus illustres Mississipiens. Ce garçon a l'imagination ardente, comme tous les gens du Midi. Il avait un père conseiller au parlement de Bordeaux. De ce que son père s'enfermait deux ou trois heures par jour dans un cabinet où il y avait un coffre-fort, Dalesme conclut que le vieillard était un affreux avare qui passait sa vie à contempler des sommes énormes. Le misérable, désireux de se livrer à la même contemplation, assassina son père afin de voir ce qu'il y avait au fond du coffre-fort. Savez-vous ce qu'il y trouva ? Un traité inachevé sur le *Droit coutumier*. Depuis vingt ans le vieux conseiller s'occupait de ce travail, qui, à ce qu'on apprit d'après la lecture de ses papiers, avait été la marotte de toute sa vie. Dalesme s'enfuit en Espagne ; on roua deux ou trois malheureux qui passèrent pour ses complices, et au bout d'une dizaine d'années il vint se fixer à Paris.

Il y a gagné soixante millions. L'autre jour il a fait enlever la vaisselle en vermeil commandée par le roi de Portugal, en la payant la moitié plus cher que Sa Majesté. Il a chez lui quatre mille marcs d'argent, d'or et de vermeil. Guéridons, miroirs,

brasiers, chenets, grils, garnitures de feu, chandeliers, lustres, plaques, pelles, pincettes, paniers, cassolettes, caisses d'orangers, pots à fleurs, urnes, seaux, cuvettes, carafes, marmites, réchauds, tout enfin chez lui, jusqu'aux pièces les plus vulgaires de la batterie de cuisine, est en argent. Il ne donne pas un diner sans faire quelque surprise à ses convives. Tantôt c'est un melon artificiel qui s'ouvre et laisse échapper mille petits jets d'eau d'essences les plus fines; tantôt c'est une charmante statue qui, obéissant à un ressort pressé par le maître, va remplir chaque verre d'un nectar merveilleux. Dalesme est le plus aimable des amphitryons et le plus odieux des paricides.

Autour de lui plus de vingt personnes ont mérité le baignoire; je me dispenserai de vous raconter leur histoire; ils ont volé, volé, volé. En voici un que je vous recommande: celui-là devait nécessairement faire fortune. C'est Saint-Edme, le directeur de la foire Saint-Laurent, le même qui fit courir tout Paris en annonçant qu'il ferait voler un âne; ce qui eut lieu au moyen d'une corde à laquelle on suspendit un Aliboron augmenté d'ailes en carton.

Saint-Edme, poussé par le flot, s'était approché du groupe au centre duquel pérorait le marquis.

— Bonjour, Saint-Edme, lui cria Brichanteau; je suis bien aise de vous voir pour vous demander si la compagnie des Indes est plus difficile à régir qu'une troupe de comédiens.

— Monsieur le marquis veut rire, répondit Saint-Edme, dont les joues se couvrirent de rougeur.

— Pas du tout; vous seul pouvez me tirer d'embarras à ce sujet, car vous êtes un des plus forts actionnaires de la compagnie, et vous avez été un des plus habiles directeurs de Paris.

— Monsieur le marquis...

— Allons, pas de fausse modestie; vous avez donc oublié les fameux vers:

Autrefois Paris admira
 Corneille, Racine, Molière.
 Lulli dans son moindre opéra
 Trouva le grand art de lui plaire.
 Ces grands hommes des temps passés
 Par un âne sont effacés.

L'âne, c'était vous..., qui l'aviez mis en scène. « Jamais on ne vit un tel succès. Il était gris, et vous fit le plus grand honneur. Je veux parler de l'animal, mon cher monsieur de Saint-Edme. »

L'infortuné n'avait pas attendu la fin du couplet ; il s'était esquivé en voyant le marquis de si bonne humeur. La gaieté de Brichanteau était fort redoutée de tous ceux qui le connaissaient, à plus forte raison devait-elle l'être de ces gens nouvellement enrichis qui malgré leurs efforts ne pouvaient manquer de sentir de temps en temps le ridicule et la fausseté de leur position. Le marquis était la terreur de la rue Quincampoix. Il venait régulièrement y passer deux ou trois heures par jour dans le but seulement de se moquer de tout le monde ; ce à quoi il réussissait parfaitement. L'impitoyable railleur cherchait quelqu'un à immoler à sa verve, lorsque tout à coup des cris se firent entendre ; les archers spécialement chargés de la police de la rue Quincampoix, passèrent conduisant dans leurs rangs un homme de mauvaise mine soigneusement garrotté. Un vieillard en cheveux blancs suivait l'escouade en accablant le prisonnier de ses malédictions. Les trois amis s'apprêtaient à aller prendre des informations, lorsqu'un incident d'un autre genre vint fournir un nouvel aliment à leur curiosité.

Un carrosse s'avancait à l'extrémité de la rue ; une foule immense entourait le véhicule en faisant retentir l'air de ses acclamations. Ce qu'il y avait surtout de singulier dans la marche de ce carrosse, c'est qu'on n'apercevait pas au-dessus des flots de spectateurs la tête caparaçonnée des chevaux. Le mystère ne tarda pas à s'éclaircir. La voiture était traînée par des hommes. On commença par apercevoir les premières rangées de l'attelage humain ; bientôt l'oreille put distinguer le sens des clameurs poussées par la masse. C'était le contrôleur général qui arrivait dans ses domaines aux cris mille fois répétés de : Vive Law ! Parvenu au centre de la rue, le triomphateur fit arrêter le carrosse et monta dans la maison centrale de la Compagnie, toujours accompagné des mêmes démonstrations d'enthousiasme.

— Holà ! messieurs, voilà du nouveau, s'écria Brichanteau. Je ne m'attendais pas à une pareille bonne fortune. Passons de l'autre côté du ruisseau. Franchissons le Mississipi. Je me

trompe , ou quelque chose d'inattendu va se passer sur ce balcon que voyez là-bas à votre gauche. Ce petit homme en habit marron, ce Mississipien bai qui vient de se faire cheval par enthousiasme , nous mettra au courant de ce qui s'est passé. Ce prologue facilitera l'intelligence de ce qui va suivre. En route, messieurs !

Après des efforts inouïs , ils réussirent à se frayer une route. Une lutte de près d'un quart d'heure les mit en possession d'une place commode en face de la maison devant laquelle s'était arrêté le carrosse. Ils n'eurent pas le temps d'ouvrir la bouche pour prendre des informations, que Law parut sur le balcon et prononça le discours suivant :

• Mississipiens ,

» Des ennemis de la prospérité publique se sont ligués contre moi , ils ont voulu , par des manœuvres frauduleuses, m'empêcher de faire le bonheur de la France. Leurs efforts resteront impuissants. S. A. R. le régent, passionné pour les intérêts des sujets du roi, vient d'ordonner l'émission d'une nouvelle série d'actions, et d'interdire le transport des espèces. Ces mesures, dictées par la sagesse elle-même, assurent l'avenir de notre œuvre et la défaite de nos ennemis. Vive le régent ! »

— Vive Law ! reprit la foule avec une frénésie impossible à décrire. Qu'il vienne ! qu'il paraisse !... Law ne put se dérober à l'empressement furieux de ses amis ; il descendit dans la rue. On l'enbrassait, on se ruait sur lui de toutes parts. Pour reconnaître ce dévouement, Law jetait l'or à pleines mains autour de lui. On se disputait l'honneur de baiser les pans de son habit. Une femme fut assez heureuse pour l'arrêter un instant.

— Homme illustre , dit-elle en tombant à ses pieds , je suis la plus malheureuse des femmes , si vous ne venez à mon secours. La fortune de mes enfants vient d'être détruite ; des voleurs m'ont enlevé mon portefeuille au moment où je ne songeais qu'à jouir de la faveur suprême de vous contempler !

— Et à combien se montait la valeur des actions, contenues dans ce portefeuille ? demanda Law avec bonté.

— A cent mille livres , répondit la dame tout en pleurs.

Law tira de sa poche le même nombre d'actions et les remit à la suppliante sans ajouter un mot.

Ce trait de générosité mit le comble à l'euthousiasme général. Ce n'était plus de l'amour, du respect, de l'admiration, c'était de la fureur. Law, enlevé par mille bras, fut porté jusqu'à son carrosse; les mississippiens s'attelèrent de nouveau, et le héros du jour fut reconduit à son hôtel comme un empereur de l'ancienne Rome. La frénésie en faveur de Law fut poussée à un tel point, qu'un Mississipien ayant éternué de fatigue en route, son confrère lui dit : « Law vous bénisse ! »

Law venait de partir : la rue Quincampoix se dégarnissait. Mathias put enfin rejoindre le marquis et lui remettre la réponse de Colombelle. L'ingrate refusait l'offre de trois gentilshommes pour souper avec six millionnaires dont elle avait eu soin d'étaler complaisamment les noms.

— Puisque la belle nous manque, messieurs, allons dîner à l'Épée-de-Bois, c'est là que se rendent les Mississippiens de troisième ordre; nous nous réjouirons de leurs naïvetés. Puisque nous y sommes, nous ferons bien d'épuiser tout le système.

— Montrez-nous le chemin, répondirent à Brichanteau le comte de Horn et le chevalier de Letang.

L'Épée-de-Bois était un cabaret situé dans la rue de Venise, habituellement fréquenté par des forts de la Halle, des commissionnaires, des hommes-pupitres, et en général par tout le menu fretin de la rue Quincampoix. Brichanteau, en invitant ses amis à dîner dans ce restaurant de bas étage, n'avait en vue que le désir de se distraire, désir qui, comme on a pu s'en apercevoir, formait la principale occupation de sa vie et le but unique de ses recherches. Son attente ne fut pas trompée. A peine étaient-ils tous les trois installés autour d'une nappe d'une propreté douteuse, que quatre hommes apportèrent sur un brancard un individu qu'un commissionnaire nommé Bardou venait de retirer de la Seine.

L'hôtesse de l'Épée-de-bois reconnut dans ce malheureux un de ses commensaux arrivé seulement le matin du Poitou, sa province. Le Poitevin n'était qu'évanoui. Après avoir bu deux ou trois verres d'eau-de-vie, il put faire lui-même le récit des motifs qui l'avaient poussé au suicide. — Figurez-vous, s'écria-t-il en entrecoupant sa narration de sanglots, que j'ai vendu

tout ce que je possédais, que j'ai quitté ma femme, mes enfants, pour venir à Paris acheter des actions du Mississipi, et que tout à l'heure les gens auxquels je me suis adressé ont pris mes beaux louis d'or et m'ont remis en place...

— Quoi donc ? demandèrent tous les spectateurs impatients ?

— Six billets d'enterrement !

Brichanteau ne put réprimer un violent éclat de rire ; toute la compagnie l'imita, et le provincial, outré du peu d'intérêt qu'on lui témoignait, se retira furieux dans sa chambre ; en maudissant le Mississipi et tous les fleuves de l'Amérique.

Non loin de la table des trois gentilshommes dinaient plusieurs courtiers de la rue Quincampoix, parmi lesquels on remarquait Mathias, qui n'avait pas manqué de rire, comme un bossu qu'il était, de la déconfiture du Poitevin. C'est aujourd'hui la journée des méprises, disait le petit homme d'une voix glapissante. Un homme a assassiné cette après-midi le jeune Loudun ; il lui a volé son portefeuille ; et savez-vous à qui il est allé s'adresser pour en échanger les valeurs ? Au père de la victime. Aussi a-t-il été arrêté immédiatement et conduit au Châtelet, où son affaire sera bien vite instruite.

— C'est l'homme que nous avons vu passer avant l'arrivée de Law, dit Brichanteau à ses amis.

— Prends garde qu'il ne t'en arrive autant, reprit le voisin de Mathias en s'adressant à un jeune homme à la figure niaise, placé en face de lui ; tu as la mauvaise habitude, mon pauvre Lacroix de laisser voir un immense portefeuille dans ta poche, tout le monde sait qu'il contient pour deux cent mille francs d'actions, et la chaîne qui le retient à ton habit ne suffirait point pour le défendre contre un gaillard bien déterminé.

— D'autant moins, dit Brichanteau tout bas, que le propriétaire n'a pas l'air très-redoutable.

Le comte de Horn ne répondit pas ; il jeta un long regard sur Lacroix, et il resta pensif pendant le reste du dîner. En quittant l'Épée-de-Bois, il se sépara tout de suite de Brichanteau, entraînant avec lui le chevalier à qui il avait, disait-il, quelque chose à communiquer.

— Chère Jenny, disait Law le même soir à sa femme, es-tu contente de moi ? Tu vois enfin combien je suis aimé, et quelle haute fortune est la mienne !

— Mon ami, répondit tristement la jeune femme, tous ces hommages, tout ce bruit ne vous importunent-ils pas ? Ne craignez-vous pas de n'être monté si haut que pour faire une chute plus éclatante ? De tristes pressentiments m'obsèdent ; je voudrais vous voir d'autres idées, d'autres sentiments. Hélas ! vous n'apercevez que le beau côté des choses ; peut-être changeriez-vous d'avis s'il vous était donné de tout savoir. Croyez-moi, mon ami, songez à la retraite ; le moment est venu de tenir vos engagements. Où sont ce doux repos, cette vie tranquille, ce bonheur paisible que vous m'aviez promis ? Law, je ne suis pas encore votre femme !

— Dans quelques jours un prêtre nous unira, ma Jenny. N'es-tu pas, avec ma fille, ce que j'aime le plus au monde ?

— Et nous quitterons bientôt Paris, n'est-ce pas ? J'ai peur ici, au milieu de ce monde qui nous entoure. Il me semble toujours qu'un grand malheur est près de fondre sur notre tête.

— Folle que tu es avec tes visions ! Ne suis-je pas plus puissant que jamais ; je ne compte que des amis, des admirateurs !

— Rien que des amis ? murmura Jenny sans être entendue. Fasse le ciel qu'il n'apprenne jamais la vérité ! Vous restez ce soir avec moi, ajouta-t-elle. Il y a si longtemps que vous n'avez passé une heure seul entre votre fille et moi !

— Je le voudrais, mais il faut que j'achève de consolider la victoire que j'ai remportée, en me montrant chez M. d'Argenson. Tous mes ennemis y seront, ils apprendront que Law ne se laisse pas intimider facilement.

— Je vous laisse libre, mon ami ; embrassez votre fille ; cela vous portera bonheur, et que Dieu vous soit favorable ! Nous le prions pour vous.

Law déposa un baiser sur le front de sa fille, il serra Jenny contre son cœur, et il se rendit chez le garde des sceaux. Son entrée n'eut pas tout l'effet qu'il en attendait. Personne n'eut l'air de s'apercevoir de sa présence. M. d'Argenson lui rendit à peine son salut et le quitta sans lui adresser une seule parole. Tout le monde semblait prendre à tâche d'éviter le contrôleur général. Un seul ami lui resta fidèle : ce fut Brichanteau.

— Bien joué, mon cher Law ! lui dit le marquis en le tirant à part vers l'embrasement d'une fenêtre ; je suis content de vous, vous avez aujourd'hui grandi dans mon estime ; vous avez fait

le roi dans la rue Quincampoix avec une grâce inouïe ; jamais on n'a eu le geste plus heureux en jetant l'or à pleines mains. Après avoir gagné le peuple, vous venez dans le foyer même de la conspiration, lui prouver que vous ne la craignez pas : voilà du courage et de l'habileté ! Malheureusement il est trop tard : vous ne paraissez plus redoutable, vous êtes perdu !

— Je saurai prouver le contraire à tout le monde ! Fiez-vous à moi, marquis de Brichanteau, et avec l'appui du régent...

— Le régent a donné l'ordre d'interdire les réunions de la rue Quincampoix s'il s'y commettait encore un assassinat comme celui qui a eu lieu aujourd'hui, ou même un simple vol. Mon cousin a l'arrêté signé dans sa poche.

— Que lui ai-je donc fait, à votre cousin, et quel homme suis-je à ses yeux pour qu'il me poursuive de la sorte ?

— A ses yeux, mon cher contrôleur, vous êtes un intrigant dangereux pour la sûreté publique. D'Argenson n'est pas l'ennemi de votre système ni de votre personne, mais il n'estime pas votre caractère. Il pense que pour introduire dans le royaume une réforme dans le genre de celle que vous avez tentée, ce n'était pas trop de la rigide probité d'un Sully ou d'un Colbert. Ses fonctions l'ont mis à même de connaître toutes les perturbations que tant de fortunes mal acquises ont apportées au sein de la société. Il sait toutes les manœuvres frauduleuses employées par quelques-uns de vos affidés pour s'approprier des sommes d'un chiffre scandaleux, il a horreur d'une corruption que la loi ne peut atteindre, et vous considère comme coupable de tout le mal que vous n'avez pas empêché.

— La postérité me vengera ! on oubliera mes fautes ; mes idées resteront !

— La postérité dira, comme mon cousin d'Argenson, que votre pensée de créer le crédit public était excellente, mais qu'il fallait l'hypothéquer sur autre chose que sur les brouillards du Mississipi. La postérité verra que le jeu des primes n'est, pardonnez-moi l'expression, qu'une fiouterie organisée, et elle en maudira l'inventeur si on essaye d'en faire revivre les chances et les tentations. Quand une idée n'aboutit qu'à un résultat immoral, on entoure de la même réprobation celui qui pense et celui qui exécute. Que le crédit public s'organise plus tard, comme je le crois, ou qu'il ne s'organise pas du tout, vous pas-

serez toujours pour un homme d'esprit et d'imagination à qui le sens moral a manqué. Le même sort attend tous ceux qui seront tentés de vous imiter. Il paraît que la probité est la moitié du génie : c'est l'opinion de mon cousin d'Argenson. Il a peut-être raison. Du reste, je ne vous dis tout cela que parce que vous êtes mon ami, et parce que je trouve que vous avez assez dépensé de talent et d'activité dans votre jeunesse pour être heureux sur vos derniers jours. Quittez la partie, croyez-moi ; les réalisateurs l'emportent ; les immeubles, depuis votre triomphe même, ont monté à un prix fou ; on se jette maintenant sur les marchandises. Avant trois jours, il vous sera impossible de satisfaire à toutes les demandes de remboursement.

Law restait plongé dans une mélancolie profonde ; la position que Brichanteau avait prise auprès de lui ne lui permettait pas de s'étonner de la crudité de ses paroles. D'ailleurs, il sentait lui-même la justesse de ses réflexions, et il ne trouvait aucun argument solide à lui opposer. Ce silence aurait duré longtemps, si Brichanteau, craignant qu'une plus longue conversation fût remarquée, n'eût entraîné son ami hors du salon, en lui offrant de le reconduire chez lui à pied, pour profiter de la beauté de la soirée. Law accepta la proposition.

L'inconcevable rapidité avec laquelle plusieurs fortunes s'étaient élevées, la cherté imprimée à tous les objets par la grande quantité d'or tout à coup répandue, le luxe insolent affiché par les Mississipiens, tout cela avait fait naître jusqu'au sein des plus basses classes de la société, un besoin de jouissances qui se traduisait en vols, en assassinats, en crimes de toute espèce. Dès la tombée de la nuit, les rues de Paris n'offraient plus aucune sûreté et devenaient désertes. A plus forte raison devait-il en être ainsi à onze heures du soir. Cette fois, l'aspect du ciel était magnifique, la lune glissait doucement le long des toits et venait répandre sa clarté en larges nappes blanches sur le pavé.

Law n'avait rien perdu de sa taciturnité ; il songeait, tout en cheminant, aux moyens de conjurer la crise qui le menaçait. Brichanteau fredonnait un pont-neuf contre M^{me} de Parabère, lorsque des cris perçants se firent entendre à l'extrémité heureusement rapprochée de la rue dans laquelle ils se trouvaient. Les deux compagnons mirent bravement l'épée à la main et se

dirigèrent en courant vers le lieu du tumulte. Une chaise à porteurs était déposée sur le sol, et un homme vigoureux s'occupait tranquillement à en arracher la porte, la serrure ayant résisté à ses efforts. Le voleur prit bientôt la fuite en voyant deux épées nues, et les preux chevaliers, achevant son œuvre interrompue, tirèrent de la chaise à porteurs une femme évanouie dans laquelle Brichanteau reconnut la Colombelle. On n'était guère à portée de lui faire respirer des sels pour la faire revenir à elle; l'air frais de la nuit en tint lieu. Dès qu'elle se vit en sûreté et qu'elle eut reconnu son libérateur, la Colombelle se mit à parler avec une volubilité qui prouvait qu'elle avait laissé une partie de sa raison dans l'endroit d'où elle sortait.

— Regardez, disait-elle à Brichanteau, quel beau coup aurait fait le voleur si vous n'étiez venu à mon aide! Je suis riche maintenant, très-riche; j'aurai des carrosses, des livrées; voyez ce qu'ils m'ont donné! Et elle montrait au marquis des paquets entassés sur les coussins de sa chaise. Brichanteau en prit un au hasard et le déplia aux rayons de la lune.

— Pardieu! mon cher ami, voilà qui vous convaincra plus que tous mes raisonnements: ce sont des billets de la Compagnie, il y en a bien là pour un million, si j'en juge par la quantité des paperasses. Il faut vous dire qu'elle a dîné ce soir avec Vernezobre, Larichardière, Dalesme, Chaumont et deux autres réalisateurs. Ne négligez pas l'avertissement que la Providence vous envoie par l'intermédiaire de cette fille. Vous voyez le cas qu'ils font des billets de la dernière émission.

Law prit le papier des mains de son ami, et le foula sous ses pieds en murmurant d'une voix sourde: Les misérables! La Colombelle se chantait à elle-même l'air d'une sarabande sur ces paroles de sa composition: Je suis riche, riche, et j'aurai des laquais à moi!

— Que ces parvenus sont ignobles! disait Brichanteau, ils croient faire de l'esprit en mystifiant une pauvre fille ignorante. Ah! Law, vous êtes bien coupable d'avoir fait gagner tant d'argent à ces gens-là!

— Il est trop tard pour s'en repentir, répondit Law; demain j'essayerai de me venger! me voici à deux pas de mon hôtel; adieu, cher Brichanteau.

— Il était donc décidé que je devais passer une partie de cette

nuit en compagnie de cette femme, se dit Brichanteau. Au fait, il vaudra mieux que ce soit moi qui lui apprenne demain que ses billets ne valent rien; j'y mettrai tous les ménagements désirables. Il appela Colombelle, mit son bras sous le sien, et la jeune fille le suivit en continuant à chanter sa sarabande: Je suis riche, riche, et j'aurai des laquais à moi!

Jenny n'était pas couchée lorsque Law pénétra dans son appartement. Une Bible était ouverte sur son prie-Dieu. La tête doucement inclinée sur le berceau de sa fille, elle reposait dans une attitude qui indiquait qu'elle avait été surprise par le sommeil. Law s'avança pour la réveiller, puis il s'arrêta. La main penchée de Jenny laissait apercevoir une lettre sur le point de s'échapper de ses doigts. Law s'empara de ce papier sans qu'elle s'en aperçût; voici ce qu'il contenait:

« Madame,

» J'avais un fils sur lequel j'avais placé toutes mes espérances.
 » Il s'est brûlé la cervelle après avoir perdu sa fortune dans
 » les repaires de la rue Quincampoix. Au nom de toutes les fa-
 » milles que votre mari a désolées, je vous maudis! Que le
 » sang de mon fils retombe sur la tête de votre enfant! »

Jenny s'était réveillée en entendant la douloureuse exclamation de son amant à la lecture de ce billet. « O Jenny, dit-il à
 » la jeune femme, comme tu dois avoir souffert en lisant ces
 » lignes fatales! »

Pour toute réponse Jenny conduisit Law devant son secrétaire; elle ouvrit un tiroir plein de lettres en lui disant:

— C'est la centième malédiction du même genre qui m'arrive; je ne voulais pas vous montrer ces lettres de peur de troubler votre repos; je gardais pour moi toutes les larmes. Avais-je raison ce matin de vous dire que j'avais peur dans cette ville?

— C'est horrible! poursuivit Law, sans faire attention aux paroles de sa femme; maudire ma fille, une créature innocente qui ne leur a rien fait! Mais que leur ai-je donc fait, moi, grand Dieu, pour qu'ils me rendent responsable de tous les malheurs qui leur arrivent?

Ces mots de Brichanteau: — On vous considère comme coupable de tout le mal que vous n'avez pas empêché, se présen-

tèrent alors à son esprit. — Ainsi donc, continua-t-il en marchant à grands pas, ces misérables qui me trahissent jouiront de l'impunité! A eux la richesse, les honneurs; à moi l'opprobre et les malédictions publiques! Oh! non, il n'en sera pas ainsi! Encore quelques jours de puissance, et je les dévoilerai, je les ferai punir, ils ne profiteront pas seuls du fruit de tant de sacrifices. Je me vengerai!

— Dieu se chargera de ce soin, mon ami, si vous êtes attaqué injustement. Ne songez qu'à quitter ce monde perfide, à fuir ces haines qui nous menacent. Si vous m'aimez, partons pour l'Italie!

— C'est impossible, Jenny; je serais déshonoré. Il faut que je meure sur la brèche. A ton tour, Jenny, si tu m'aimes, ne me parle plus de départ.

— Restons, répondit la mère résignée; et que le ciel protège notre enfant!

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, deux jeunes gens, vêtus d'une manière fort simple, s'abordèrent dans la rue Quincampoix, dont les grandes opérations n'avaient pas encore commencé.

— Eh bien, qu'avez-vous fait cette nuit? demanda l'un des deux interlocuteurs à son compagnon.

— Je suis ruiné, et j'ai perdu vingt mille louis sur parole. Et vous?

— L'intendant de ma tante a refusé de me compter de l'argent, répondit l'autre compagnon.

— Alors, faisons comme tout le monde, battons monnaie.

— Avec quoi?

— Avec ceci. Et le jeune homme montra un poignard. Son compagnon restait indécis.

— Reculeriez-vous, après ce que vous m'avez promis hier?

— Ma foi, non! je suis à vous corps et âme. Tant pis pour ma tante! elle l'a voulu.

— Suivez-moi donc, et souvenez-vous du mot d'ordre: « Promptitude et résolution. »

Tous les deux se dirigèrent vers un homme qui stationnait devant la porte du bureau des gardes du corps. On devinait sa profession à la chaîne qui retenait son portefeuille fixé dans sa poche. Les deux compagnons lui proposent d'acheter des ac-

tions ; l'affaire sourit au trafiquant. On offre de la conclure à la fin d'un bon déjeuner à l'*Épée-de-Bois* ; il accepte ; on monte dans une chambre , et là , tandis que l'un des deux vendeurs passe derrière l'homme au portefeuille pour vérifier si les calculs sont exacts , l'autre lui jette une nappe sur la tête , et son compagnon le poignarde. La victime tombe ; les assassins disparaissent avec les valeurs. Dans ce même moment , Bardou déjeunait dans sa chambre avec le Poitevin à qui il avait sauvé la vie. Mathias était aussi de la partie. Au dessert , ils entendent des gémissements étouffés partir de la chambre voisine ; Bardou y pénètre , suivi de ses amis , et ils trouvent le malheureux changeur baigné dans son sang.

— C'est Lacroix , s'écria Mathias ; il n'a pas voulu suivre les conseils qu'on lui a donnés hier.

— Voilà de quoi me consoler de ma mésaventure , remarqua sagement le Poitevin.

— Décidément je me retire des affaires , poursuivit Mathias ; un pareil malheur pourrait m'arriver. Dès aujourd'hui je renonce à la rue Quincampoix et je me marie. Je vais aller voir si ma belle est d'humeur ce matin à accepter cent mille écus.

— Et moi , je vais retenir ma place pour la province.

Bardou était parti depuis longtemps pour aller prévenir le commissaire de police de la rue Saint-Martin. Deux heures après cet événement , M. d'Argenson avait fait exécuter l'arrêté du régent. La rue Quincampoix , gardée par des bandouliers , était définitivement fermée.

Les joueurs essayèrent de transporter leurs pénates à la place Vendôme , de là à l'hôtel de Soissons ; mais le prestige du Mississippi commençait à tomber. Les menées des *réaliseurs* avaient réussi. Afin de faire preuve de leur mépris pour le papier , ils donnèrent des festins dans lesquels on entretenait le feu des réchauds avec des actions de la Compagnie. Après la hausse sur les effets était venue la hausse sur les marchandises. Les maisons , les terres , avaient acquis une valeur exorbitante. On se hâtait d'échanger son papier contre tout ce qui se présentait. Les joueurs ruinés , et le nombre en était grand , furieux de n'avoir pas réalisé à temps , accusaient Law de s'être entendu avec les réaliseurs dès l'origine. Le contrôleur général n'avait plus qu'une espérance , celle d'obtenir un arrêté du régent pour

interdire les payements avec d'autres valeurs que les actions de la Compagnie. Il voulait mettre le royaume au régime forcé du papier-monnaie. C'est dans ce but qu'il se présenta au Palais-Royal quelque temps après la clôture de la rue Quincampoix. Le régent était occupé d'affaires sérieuses lorsque Law fut introduit dans son cabinet; M^{me} de Parabère lui passait successivement divers papiers qu'il signait après les avoir parcourus rapidement.

Son altesse lisait avec plus d'attention que de coutume la dernière feuille que sa maîtresse venait de lui remettre. Plusieurs fois il prit sa plume, et la rejeta loin de lui. Enfin il apposa sa signature. — Ouf ! voilà qui est fait ! s'écria-t-il ; ils seront exécutés demain. Je ne puis pas leur faire grâce. C'est dommage pourtant ; ce comte de Horn était un beau joueur !

— Et le chevalier de Létang, un fort aimable cavalier, répliqua la Parabère.

— Assassiner un Lacroix ! Peut-on déroger ainsi ! Au fait, ils ont mérité leur sort. Holà, qu'est-ce que ceci ? poursuivit le régent. Une nouvelle requête pour obtenir le bénéfice de Sainte-Croix ? C'est le dixième postulant ! comme ils ont tous autant de titres les uns que les autres, nous mettrons les dix noms ensemble, et nous tirerons au sort. Cela nous distraira après le dîner. La calotte de Dubois sera l'urne du scrutin. Maintenant, assez de travail pour aujourd'hui. Voyons un peu ce que nous veut notre excellent contrôleur des finances.

Law, qui était resté debout pendant tout ce temps-là, expliqua au régent l'objet de sa demande ; il allait entrer dans quelques développements lorsque son altesse l'interrompit.

— Mon cher Law, je sais tout ce que vous avez à me dire, mais il est inutile de lutter contre le torrent ; le pays n'est pas encore mûr pour la tentative que nous avons voulu faire. D'Argenson est contre vous, il vous accuse d'immoralité. Tout Paris crie. Pour ma part, je crois avoir assez fait pour le Mississippi. Attendons des temps meilleurs et comptez sur ma royale protection, ajouta le régent en poussant un soupir de fatigue et d'ennui.

Law comprit que pour le moment il était inutile de lutter ; il se retira en remerciant le régent, qui venait de le congédier, des bontés qu'il lui témoignait. A peine avait-il fait quelques pas

dans l'antichambre que M^{me} de Parabère l'arrêta d'un geste amical. Law crut que le duc d'Orléans le faisait rappeler.

— Mon cher Law, dit la marquise en le regardant avec les yeux les plus câlins du monde, le régent a une grâce à vous demander, et il a pensé que vous auriez plus de plaisir à l'accorder à une jolie femme qu'à lui-même.

— Madame, répondit Law enchanté, il n'est rien que je ne fasse par dévouement pour le prince et par admiration pour vous.

— Mettez-vous à ce secrétaire et écrivez. Je n'oserai jamais vous le dire... et cependant son altesse vous en sera bien reconnaissante.

Il s'agit de quelque demande d'argent, pensa Law en lui-même. Tant mieux, car alors je pourrai le faire revenir à moi!

— Parlez, de grâce, madame, ne faites pas languir mon dévouement; je suis prêt à écrire tout ce que vous voudrez.

— Écrivez alors votre démission de contrôleur général des finances.

Law resta un moment consterné; mais bientôt sa fierté reprit le dessus. — La voici, dit-il en remettant un écrit à M^{me} de Parabère, et dites au régent que je le remercie de m'avoir congédié par l'intermédiaire d'un aussi charmant messenger d'État.

En rentrant chez lui, Law trouva sa femme qui enfermait tout ce qu'elle avait de plus précieux dans des paquets faits à la hâte; ses domestiques circulaient dans l'hôtel avec une activité inusitée; Brichanteau présidait à tout ce mouvement, qui ne pouvait être occasionné que par des préparatifs de départ. Le marquis ne laissa pas à Law le temps de demander la cause de ces précautions extraordinaires :

— Vous souvenez-vous, lui dit-il, du jour où je vins vous annoncer qu'on allait vous mettre à la Bastille?

— Pourquoi cette question?

— Parce que je viens vous prévenir que si vous n'êtes pas parti dans une heure, le peuple vous mettra à quelque lanterne! Une émeute terrible se prépare contre vous; elle est fomentée par d'anciens joueurs de la rue Quincampoix; on veut piller votre hôtel, et si l'on vous y trouve, on vous houspillera de telle façon que vous aurez beaucoup de peine à porter plainte au lieutenant criminel.

— On vous a mal instruit , marquis ; mes ennemis ne se porteront jamais à ces extrémités , ils n'oseront pas !

— Voici celle qui m'a tout appris.

Un domestique fit entrer une jeune femme enveloppée dans une mante de satin.

— Eh bien , Colombelle , dit le marquis , ne tremblez pas si fort , parlez , que savez-vous ?

— Mathias a tout entendu , répondit Colombelle , dont les joues se couvrirent de rougeur. Dans une heure ils seront ici. Le rendez-vous est à l'*Épée-de-Bois*, on croit surprendre M. le contrôleur à table. Maintenant je me sauve. Vous n'avez plus rien à me dire , monsieur le marquis ?

— Non , Colombelle , tu peux partir.

— Pas avant d'avoir accepté ce gage de notre reconnaissance , dit Jenny en passant une chaîne d'or autour du cou de la Colombelle , qui leva les yeux sur le marquis pour voir si elle devait accepter. La réponse qu'elle y lut était affirmative.

— Je vous remercie , madame , de votre présent ; je le porterai le jour de mes noces. A propos , monsieur le marquis , vous savez que Mathias sera à la petite porte de l'hôtel avec la chaise que vous lui avez commandée.

— Va le rejoindre et dis-lui de se hâter. Colombelle serra précipitamment sa mante autour de ses épaules , et disparut.

— Bonne fille ! ajouta le marquis : elle ne se doute pas qu'elle vous sauve la vie ; elle épouse un homme laid et bossu parce qu'il lui a promis un carrosse. Quel cœur et quelle tête. Félicitez-vous , Law , vous avez fait une heureuse !

Jenny s'occupait des préparatifs de départ avec une activité fébrile. Sa fille était venue chercher un asile sur les genoux de son père , qui la considérait avec attendrissement. Le silence régnait sur cette scène lugubre lorsqu'une volée de pierres retentit sur les fenêtres de l'hôtel. Brichanteau jeta un coup d'œil sur la place : Jenny s'était précipitée à côté de son mari et elle serrait sa fille contre son cœur. — Rassurez-vous , madame , dit Brichanteau , ce sont des gamins qui passent ; c'est le premier grain qui annonce la tempête ; il est temps de chercher un abri !

— Partir ainsi , comme un criminel qui s'échappe ! s'écriait Law en se frappant le front ; c'est horrible ! Tout le monde me

trahit , m'abandonne , les grands comme les petits ! Hier j'étais tout-puissant ; aujourd'hui je ne suis qu'un vermisseau que le premier passant peut se donner le plaisir d'écraser sous son pied !

— La Providence a en ceci des desseins cachés contre lesquels il est inutile de s'élever , mon cher Law. Votre rôle est fini. Vous avez dépouillé l'aristocratie du prestige qui l'entourait en lui enlevant son or ; vous avez exalté les passions du peuple en lui montrant comment s'édifiaient les grandes fortunes ; vous avez mêlé toutes les classes ensemble , et peut-être vous avez préparé les voies à une révolution. C'était tout ce que Dieu voulait sans doute. Maintenant que vous avez rempli votre mission , il vous laisse à votre faiblesse. C'est dans l'ordre. Vous finissez comme tous les grands hommes , vous qui n'êtes qu'un... Ce dernier mot expira dans l'oreille de Law.

— C'est d'Argenson qui me renverse , et non pas Dieu , M. le marquis. Je succombe devant la jalousie et devant la faiblesse du régent.

— Vous cherchez des consolations dans votre amour-propre , et vous ne voyez pas que vous vous êtes tout simplement noyé dans le Mississipi. Mais le temps est trop précieux pour le perdre en discussions philosophiques. Je crois entendre le bruit confus de l'émeute qui s'avance. Êtes-vous prête , madame ?

Jenny se leva en prenant sa fille dans ses bras.

— Adieu , Law , reprit Brichanteau ; donnez-moi votre main ; vous savez que je suis votre ami , puisque je vous ai toujours dit la vérité ; oubliez la France et soyez heureux.

— J'essayerai , répondit Law. En même temps , il mit sa main dans celle de Brichanteau.

— Si je m'ennuie trop , je viendrai vous rejoindre à Venise.

— Que ce soit bientôt , car une Bohémienne m'a prédit que je devais y mourir en 1729.

— Que ce soit surtout pour y finir vos jours au milieu des amis que vous avez sauvés , ajouta Jenny.

— Quel autre motif pourrait m'engager à quitter Paris ? répondit Brichanteau , à moins que ce ne fût pour me brûler la cervelle sous un beau ciel !

Le postillon fit claquer son fouet , et le roi de la rue Quincampoix courut s'embarquer à Marseille.

La prédiction de la sorcière se vérifia pour Law. Quant à Bricchanteau, il ne se brûla point la cervelle : il mourut comme tous les sceptiques de son temps ; vieux et janséniste.

TAXILE DELORD.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Mémoires d'Edward Alleyn. — *Correspondance* des Colman. — *Les Cours de l'Europe à la fin du siècle dernier.* — *Lettres de James Vernon au duc de Shrewsbury.* — Ouvrages inédits de Warburton. — *La Chronique de Rishanger.* — *Voyage aux sources de l'Oxus*, par le lieutenant Wood. — *Les Chinois tels qu'ils sont.* — *Mœurs et Coutumes des Japonais.* — *Six mois d'expédition en Chine*, par lord Jocelyn. — *La Société dans l'Inde.* — *Deux ans sur le gaillard d'avant.* — *Annuaire des Indes orientales pour 1841.* — *Histoire de l'Inde.* — *La Nuit et le Jour*, par Bulwer. — *Greville*, par M^{rs} Gore. — *Les Aventures d'un fat.* *L'Homme d'argent*, par Horace Smith. — *Le Livre sans nom.* — *Esquisses et Souvenirs* de lady Chatterton. — *Six Discours*, par Thomas Carlyle. — Théâtres de Londres, etc.

Si vous vous le rappelez, ma dernière lettre se terminait par une sorte d'inventaire de nos richesses à venir. Ce relevé des annonces de librairie n'avait rien que de très-exact, si ce n'est qu'au lieu des *Spas* (eaux) *d'Angleterre*, par le docteur Granville, vos imprimeurs m'ont fait annoncer les *Eaux d'Allemagne*, que cet estimable médecin a décrites il y a deux ou trois ans dans un ouvrage spécial. Celui-ci est un spirituel bavardage. à

propos des établissemens thermaux que mes compatriotes ont voulu à toute force établir chez eux, et dont les malades européens s'obstinent à mépriser l'efficacité très-contestable. Le bien-être si chèrement payé, de notre vie anglaise, n'attirera pas de longtems à Bath, à Harrogate, à Scarborough, à Durham, Sunderland, Newcastle, Gilsland, etc., les baigneurs de Barèges, de Vichy, de Plombières ou de Baden. Heureusement pour les eaux d'Angleterre, elles trouvent dans le spleen, la coquetterie et la gastronomie indigènes, des pourvoyeurs très-suffisans. Un riche *commoner* qui veut se déplacer et dépayser pour quelques semaines sa mécanique activité, son ennui des affaires, ses digestions pénihles, et sa famille tourmentée du besoin de quitter Londres, n'a guère d'autre ressource que d'aller s'enterrer dans un de ces magnifiques hôtels, construits chez nous avec tant de profusion, près du moindre filet d'eau ferrugineuse. Ce séjour a pour lui mille résultats heureux; son coffre-fort se dégage des *bank notes* qui l'obstruaient; le cercle de ses connaissances s'enrichit de trois ou quatre chevaliers d'industrie; il fait voir du pays à ses filles, et leur donne mille occasions de se mal marier; tout cela, sans passer sur le continent, sans cesser un seul jour de manger sa *turtle soup* et les *puddings* de la terre natale: n'est-ce pas très-comfortable?

La *Société Shakespearienne*, que je vous annonçais également, a commencé ses publications par les *Mémoires* d'Edward Alleyn, fondateur du collège de Dulwich. Il ne faut pas regarder ce titre comme parfaitement exact: Payne Collier, l'historien des origines de la scène anglaise, perdrait à ce qu'on acceptât comme authentique une biographie dont il a réuni à grand-peine les éléments dispersés, et qu'il a recomposée avec un vrai talent. Il y a là des trésors pour l'antiquaire et le curieux; des lettres d'Alleyn à sa femme Joane, et des réponses de celle-ci, qu'un bibliophile achèterait au poids de l'or, tant elles jettent de lumière sur les rapports des acteurs, des auteurs et des directeurs de théâtre à cette époque reculée; des éclaircissements qui manquaient jusqu'ici à des biographies importantes. Mais tout cela ne vous importe guère, à Paris; à peine connaît-on chez vous le nom de Ben-Jonson. Il vous est donc parfaitement indifférent de savoir que ce poète est bien réellement le meurtrier d'un acteur de la troupe d'Henslowe, nommé

Gabriel, comment il le tua, et à quel propos. Mais Gifford, le dernier biographe de Ben-Jouson, avait nié le fait, et la *restitution* de ce grave délit, prouvé par une lettre d'Henslowe lui-même, n'est pas d'un médiocre intérêt. Songez donc que la négation de Gifford n'allait pas moins qu'à compromettre Thomas Dekker, l'auteur du *Satiromastix*, et à l'accuser de faux témoignage rendu contre un confrère en phébus. Au surplus, les lettres de Joane Alleyn à son mari sont ravissantes de naïveté, de bonne et cordiale tendresse, de tact et d'esprit de conduite. Elle lui parle, entre autres personnages, d'un joli garçon nommé Francis Chaloner, qui vint, en bel appareil, rôder autour d'elle, tandis qu'elle était à Londres sans son mari. Ce beau fils sollicitait un emprunt et se recommandait de M. Shakespeare, du *Globe*, dont il se disait connu. M. Shakespeare, que l'on croyait absent, arrive sur ces entrefaites; son prétendu protégé se trouve être un franc vaurien qu'il désigne lui-même aux soupçons de mistress Alleyn. Ces petits détails ont un prix immense pour un véritable shakespeareien.

On est émerveillé, en lisant ces Mémoires, de voir à quelle humiliante dépendance étaient réduits les écrivains dramatiques de notre ère immortelle. Alleyn, Henslowe, acteurs et directeurs, traitaient de Turc à More Massinger, Marston, Dekker et les autres. Ceux-ci, acceptant avec toutes ses conséquences la domination de l'industrie sur le talent littéraire, s'épuisaient à solliciter en prose et en vers la rémunération de leurs travaux, sans pouvoir l'obtenir toujours. Il est vrai que Henslowe et Alleyn étaient de grands personnages; outre le privilège de leurs troupes ambulantes, ils avaient encore le monopole des combats d'ours par toute l'Angleterre, monopole acheté à sir William Stuart, qui en était investi comme grand officier de la couronne. En vertu de la patente qu'il leur céda, tout conducteur d'animaux forains voyageait pour leur compte et leur devait un droit proportionné à ses bénéfices. Inutile d'ajouter que c'était là pour eux l'affaire importante. La mise en scène de *Cymbeline* ou du *Roi Lear* passait après l'exploitation des combats d'animaux. La plaisanterie de Walter Scott à ce sujet, incidemment jetée dans le roman de *Kenilworth*, est donc non-seulement justifiée, mais dépassée de beaucoup par la simple vérité des faits.

Alleyn, les ours aidant, fit une assez grande fortune, et n'ayant point d'enfants, la consacra presque tout entière à des fondations pieuses. Le collège de Dulwich fut construit par lui et doté d'une rente annuelle, malgré l'opposition formelle du chancelier Bacon. Bizarre conflit où l'histriion retiré jouait le rôle de propagateur des lumières, et où l'homme d'État se montrait gardien soigneux de l'antique barbarie.

Notre histoire dramatique s'est encore enrichie de documents précieux sur une époque moins reculée. M. R. Brinsley Peake a publié les *Mémoires de la famille Colman* et sa correspondance avec les principaux personnages contemporains. On y trouvera le complément des *Mémoires de Matthews*, mis au jour l'an dernier; des renseignements précieux sur la société des *Biftecks*, fondée par l'arlequin Rich il y a plus de cent ans, et qui subsiste encore aujourd'hui; enfin, et par centaines, des anecdotes sur Garrick, Liston, le duc d'York et autres favoris du public anglais. J'en choisis une au hasard et comme échantillon. Macklin, l'acteur, avait un fils qu'il destinait au théâtre; mais ce jeune homme, très-heureusement doué, se sentait entraîné de préférence vers l'état militaire. Son extérieur prévenant, son intelligence, lui valurent l'appui du marquis de Townshend qui le fit passer aux Indes, où, bien recommandé, il obtint presque immédiatement un brevet d'officier. Malheureusement John Macklin devait entraver comme à plaisir, par la bizarrerie de son caractère et le dérèglement de sa conduite, ses pas dans la carrière où il débutait avec tant d'éclat. Un jour, il eut une querelle avec un de ses camarades, et celui-ci se crut obligé de le faire appeler. Macklin arrive sur le pré, enveloppé jusqu'aux oreilles dans une espèce de large surtout sans manches. On ne comprenait rien à ce costume; néanmoins les seconds mesurent le terrain, partagent le jour, chargent les pistolets, préparent enfin le combat. Le moment venu de se placer, Macklin entr'ouvre son surtout, et l'on s'aperçoit non sans surprise que sous ce vêtement il était absolument nu. Sommé de s'expliquer à ce sujet, il déclara qu'il voulait bien donner toute satisfaction à son adversaire, mais n'entendait pas aggraver les chances ordinaires du duel: « Or il avait très-souvent ouï parler de blessures, peu importantes en elles-mêmes, mais devenues mortelles, sous l'influence d'un climat ardent,

par cela seul qu'avec la balle quelque fragment d'habit s'était introduit dans la plaie. De là sa résolution bien arrêtée de combattre dans un état de pure nature, laissant du reste à son adversaire le droit de se déshabiller tout aussi complètement qu'il le voudrait. » Cette argumentation, présentée avec sang-froid et fermeté, déconcerta les témoins, et, la pudeur britannique ne s'accommodant pas volontiers de certaines exhibitions, le duel devint impossible.

Les anecdotes abondent aussi dans un mémorial intitulé *les Cours de l'Europe à la fin du dernier siècle*. M. Swinburne, dans les manuscrits duquel on l'a retrouvé, était un gentilhomme catholique anglais élevé en France au séminaire de Lascelles, et marié à Paris avec la fille d'un riche propriétaire des Indes orientales. Voyageur infatigable, il parcourut l'Europe dans tous les sens, tenant note exacte de ce qui frappait son attention, et, suivant la mode de cette époque, empressé de transmettre ses impressions à de nombreux correspondants. Ses *Lettres* embrassent une période de vingt-neuf années (1774 à 1803). M. Swinburne avait fait paraître de son vivant deux Voyages, l'un en Italie, l'autre en Espagne, qui ont eu durant plusieurs années le succès éphémère de ces sortes de livres. Celui qu'on édite aujourd'hui, quoique venant un peu tard, obtiendra peut-être, comme recueil de renseignements historiques, une vogue plus durable. M. Swinburne a vu la France à deux époques et sous deux aspects bien divers. D'abord en 1774, au moment où Louis XV allait mourir, il fut présenté à cette cour élégante et corrompue, où dominaient la Dubarry et ses courtisans. Les Anglais étaient à la mode alors. Mistress Swinburne fut admirée dans le cercle intime de la jeune dauphine (Marie-Antoinette). Son mari dut expier cette faveur par une visite à la maîtresse du roi. Quelque insignifiant que soit d'ordinaire le compte rendu d'une visite de cérémonie, on ne lit jamais sans curiosité les détails historiques donnés avec toute la sincérité, toute l'exactitude du moment. M. Swinburne et le duc de Dorset furent présentés ensemble à la sultane favorite. Ils la trouvèrent dans un entre-sol du château de Versailles, en peignoir à capuchon et les cheveux épars; elle les reçut de fort bonne grâce, et, « comme c'était l'usage à Versailles, dit le voyageur, nous parla beaucoup du dernier opéra. » Le même jour,

M. Swinburne, au lever du roi, s'était trouvé en présence des jeunes princes (Louis XVI, Louis XVIII, Charles X). Le premier lui parut bavard et gai (*cheerful and chatty*); le second le frappa par sa beauté; le troisième par la singulière conformation de sa bouche. Ni les uns ni les autres n'étaient complètement formés; ils se tenaient mal, remuaient sans cesse, n'adressaient aux assistants que des questions désordonnées et frivoles. Le temps paraissait leur peser, et notre formaliste compatriote les vit avec un certain étonnement courir après un des valets de chambre du roi qui se retirait emportant les vêtements de nuit de Sa Majesté.

Quinze ans plus tard, Mrs. Swinburne revint à Paris pour y placer son fils sous le patronage de cette belle reine, qu'elle avait vue naguère si brillante, si obéie, si gracieuse. Mais la scène avait changé. « Vous ne me trouverez point gaie, dit Marie-Antoinette à Mrs. Swinburne lorsqu'elle lui accorda sa première audience; j'ai beaucoup de choses sur le cœur. » Comme mère, elle craignait en effet de perdre son fils alors gravement malade. Et que n'avait-elle pas à redouter comme reine? Toujours prévenante, elle promit ses bons offices à nos voyageurs; mais le découragement l'avait déjà comme abattue: « Si les temps devenaient meilleurs, disait-elle, vous savez que je n'oublie jamais mes amis. » Mrs. Swinburne sortit en larmes de cette première entrevue.

Elle en obtint une seconde lorsqu'elle dut quitter Paris. C'était une grande faveur. La reine ne recevait déjà plus personne. Plus triste, plus agitée que jamais par de noirs pressentiments, elle fit un pénible retour sur elle-même en souhaitant un avenir prospère à sa protégée: « Vous partez, lui dit-elle; vous allez dans votre heureuse famille, dans un pays tranquille où la calomnie et la cruauté ne vous poursuivront pas. Je dois vous porter envie. »

« Je hasardai quelques paroles de consolation, poursuit Mrs. Swinburne, insinuant que l'état des esprits s'améliorait; que sa popularité, son bonheur, pourraient renaître. Elle secoua la tête sans répondre. Nous étions seules. Je ne sais où je pris cette inspiration, et comment je trouvai le courage de la mettre en avant, mais je me rapprochai d'elle et lui dis que, si elle se croyait en danger, j'étais à ses ordres; qu'elle pourrait

partir avec moi pour l'Angleterre sous les habits de ma femme de chambre, dont je me débarrasserais aisément en l'envoyant chez des amis à Saint-Germain. Elle me remercia, non sans sourire légèrement, et me dit que rien au monde ne lui ferait quitter sa famille, ajoutant qu'elle avait déjà refusé bien des propositions de ce genre : — Et quand j'accepterais, continuait-elle en jetant un regard douloureux autour d'elle, cela ne se pourrait pas ; il y a trop d'espions ici. »

Les souvenirs datés de Naples ont dans ce même livre un bien autre caractère. La dépravation des mœurs y passait toute croyance, et la publicité des désordres de la reine autorisait à son égard les insolences les plus outrées. Le roi ne perdait pas une occasion de les constater, afin que sa propre liberté de conduite trouvât moins de censeurs. M. Swinburne raconte qu'un soir au Pausilippe, en présence d'une centaine de convives, il prit par la main le chevalier Guarini, et du bout de la table où il était assis, le conduisit à côté de la reine. Si humiliée qu'elle en fût, la reine dut subir en silence cette allusion à la position presque officielle de Guarini dans son palais. Une autre fois, l'ambassadeur d'Espagne, parlant au nom de son souverain, reprochait à la reine d'avoir pris le général Acton pour amant. — Je ferai faire son portrait par le meilleur peintre d'Italie, répondit-elle, et son buste par le meilleur sculpteur ; quand le roi d'Espagne les aura vus, je serai justifiée. — Oh ! madame, répliqua l'ambassadeur, mon maître a vécu assez longtemps pour savoir jusqu'où peuvent aller les caprices des dames galantes.

On peut placer ici comme pendant de la réponse du prince de Kaunitz à l'impératrice Marie-Thérèse, qui lui voulait reprocher certaines intimités peu honorables. Le prince était venu avec son portefeuille ; il l'ouvrit tranquillement : — Je suis ici, madame, dit-il ensuite, pour parler des affaires de Votre Majesté, non des miennes.

M. Swinburne, qui rapporte ce mot, donne des détails amusants sur l'intérieur de ce bizarre ministre, qui, par ses prétentions universelles, jointes à une maladresse au moins égale, se rendait le plus ridicule personnage du monde. Il se donnait comme particulièrement habile à faire la salade, à déboucher le vin de Champagne, et à juger un opéra : trois éni-

nentes qualités d'homme d'État. Lorsque le grand-duc Léopold dut épouser à Inspruck la fille du roi d'Espagne, le prince de Kaunitz alla s'assurer que les préparatifs convenables avaient été faits. Gluck, chargé de l'opéra, lui garantit que rien ne manquerait. Les décors étaient en place, les acteurs savaient leurs rôles, l'orchestre ne laissait rien à désirer. — C'est bien, dit le prince... Vous allez commencer tout de suite. — Sans auditoire? demanda Gluck un peu surpris. — Sachez, monsieur, s'écria le prince, que la qualité vaut bien la quantité. Je suis, à moi seul, un auditoire. — Et il fallut en passer par là.

Un tableau fort énergique de Paris sous le directoire remplit la dernière partie des lettres de M. Swinburne, qui fut envoyé en 1796 dans cette capitale par le ministère anglais pour y négocier un échange de prisonniers et surtout la mise en liberté de sir Sidney Smith. Je crois que, même pour des Français, il y a beaucoup à apprendre dans cette peinture, rendue plus vive par le contraste des premières pages du livre avec celles qui le terminent. C'était un assez triste spectacle que le Paris de 1790 comparé à celui de 1774. Les boulevards couverts d'une foule déguenillée; le parterre des théâtres envahi par la populace et retentissant de leurs vociférations patriotiques; des statues de plâtre et de bois sur les piédestaux qui naguère supportaient le bronze ou le marbre; le faubourg Saint-Germain complètement dépeuplé; les femmes sans parure ou avec des costumes ridicules; les rues pleines de voleurs et d'assassins; les préoccupations politiques écrites sur tous les visages: ainsi vous retrouva notre compatriote. Au lieu d'aller à Versailles au petit lever du roi, il se rendit à une audience du petit Luxembourg, où il trouva Rewbell recevant des pétitions dans un grand salon partagé en deux par une balustrade, dont l'unique issue était gardée par deux sentinelles. Deux autres soldats, la baïonnette au bout du fusil, se tenaient derrière le directeur, si près de lui, dit Swinburne, qu'ils pouvaient lire par-dessus son épaule. Les huissiers portaient des vestes courtes, de petits manteaux noirs et des bonnets rouges décorés de cocardes et de plumets.

· Au commencement de 1797, notre observateur à l'affût voit poindre quelques symptômes contre-révolutionnaires. Ce sont

des voitures de luxe qui se hasardent sur les promenades, des abbés qui prennent l'air, chapeau bas; c'est le bal de M^{me} de Gontaut donné à trois cents personnes plus ou moins frappées, dans leur famille, par la hache de 93. A ce bal, quelques hommes vinrent en talons rouges et dansèrent le chapeau sur la tête; nuances admirables pour une époque de transition. Enfin les diners reprenaient. M. Swinburne dîne *en grande compagnie* chez M. Pérignon, avocat de la marine. La grande compagnie dont il s'agit se composait d'Isnard, Muraire, Portalis, Cambacérés, Jubriers, Augustin Monneron, Vance, Janet, etc., etc. Isnard causait et buvait avec une activité remarquable. Il racontait sa proscription sous Robespierre, et comment il s'était tenu caché durant quatre mois entiers dans une maison de campagne où il dormait tout le jour et se promenait toute la nuit dans les jardins, etc., etc. La conversation roula principalement sur la conspiration de Brottier, qui venait d'être découverte le jour même.

Autre dîner chez M. Perregaux avec Sainte-Foix, Talleyrand, Rœderer et Beaumarchais. Cette fois, M. Swinburne ne se croit pas en grande compagnie. Le lendemain, il passe la soirée chez M^{me} Charles de Damas avec la famille de La Borde; puis il soupe chez M^{me} d'Houdetot avec le vieux Saint-Lambert, encore bien gai quoique infirme, et le duc de Rohan, frère de M^{me} de Beauvau. Au mois de mars, la gaieté française reprend tout à fait le dessus: on déjeûne au bois de Boulogne; on va au concert dans la journée; on improvise des diners ambigus; M^{me} d'Angrelau (Hainguerlot, je présume) donne des bals qui coûtent deux mille francs. La république est perdue, et les médisances de reprendre. M. Swinburne ne manque pas d'inscrire celles dont M^{me} d'Angrelau est l'objet. Elle est fille de Péron l'architecte. Son mari, fabricant de chocolat à Versailles, a fait, comme fournisseur des armées, une fortune considérable; et les méchants l'appellent déjà *la princesse Cacao*, etc., etc.

De retour en Angleterre, M. Swinburne trouve encore à grossir son recueil d'anecdotes. Celle-ci m'a paru jolie. Wilkes dînait un jour avec le prince de Galles. Désigné pour porter un toast, il se lève et dit: « *Au roi!*... Puisse-t-il vivre longtemps. » Cet accès de *loyauté*, chez un démocrate comme

Wilkes, était fait pour exciter la surprise. — Diable! s'écrie l'héritier présomptif de la couronne, et depuis quand vous intéressez-vous si fort à la santé de mon père? — Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, monseigneur, lui répond avec un grand salut son impertinent convive.

Encore des lettres; celles-ci sont plus exclusivement historiques. C'est la *Correspondance de James Vernon, secrétaire d'État, adressée, de 1696 à 1708, au duc de Shrewsbury*. Les plus intéressantes sont relatives à la conspiration de sir John Fenwick. On sait que ce personnage, pour sauver sa tête, voulut impliquer dans le procès qui lui fut intenté une partie des ministres de Guillaume III, Shrewsbury, Godolphin, Marlborough, lord Bath, l'amiral Russell, et James Vernon lui-même. La vérité de ses accusations semblait confirmée par l'illégalité flagrante de la procédure suivie contre lui. Néanmoins les lettres publiées aujourd'hui justifient au moins en partie ceux qu'il appelait ses complices. Il est à remarquer que, livrées au public pour la première fois, elles ont déjà passé sous les yeux de plusieurs historiens, et, entre autres, de l'archidiacre Coxe. Ce sont par conséquent des documents déflorés, et nous n'avons pas à nous en occuper plus longtemps, non plus que des fragments de controverse religieuse retrouvés inédits dans les papiers de Warburton. Nous dirons seulement en passant que Warburton, le plus rude ergoteur de son temps et l'un de ceux à qui le sarcasme était le plus familier, avait néanmoins grand'peur des attaques. Ayant appris (c'était une fausse alerte) que Sterne voulait le placer dans *Tristram Shandy* et le donner pour précepteur à son héros, il chercha par tous les moyens possibles à conjurer l'orage dont il se voyait menacé. Les lettres échangées à ce sujet seraient curieuses dans une biographie de Sterne.

Ce qui l'est bien davantage pour les antiquaires, c'est la publication (aux frais de la société Camden) de la *Chronique de Rishanger*. Cette chronique rend son rôle historique à l'un des hommes qui contribuèrent le plus puissamment à créer la constitution anglaise. Simon de Montfort, comte de Leicester, chef des barons coalisés contre Henri III, a le premier appelé notre tiers-État dans la délibération des affaires publiques. M. Thierry avait deviné l'importance de ce personnage dans sa

belle *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Plusieurs passages de son livre nous font croire toutefois que la chronique de Rishanger n'avait point passé sous ses yeux. Il s'étonne, par exemple, de ce que la révolte contre Henri III eût pour principal promoteur un étranger, beau-frère du roi. Notre vieux chroniqueur lui eût montré Simon de Montfort élevé par sa mère Amicia au sein d'une famille tout anglaise, et à l'abri des préjugés anglo-normands. C'était là le mot de l'énigme.

La géographie savante doit un nouvel ouvrage à M. W. Desborough Cooley, auteur d'une *Histoire des Découvertes maritimes et continentales*, qui, si je ne me trompe, vient d'être traduite à Paris. Le traité qu'il publie aujourd'hui est la recomposition, par inductions, de l'Afrique centrale depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. En voici le titre, parfaitement intraduisible à mon sens : *The Negroland of the Arabs examined and explained*. Il n'y a rien là qui promette une lecture attrayante. Au contraire, le voyage du lieutenant Wood aux sources de l'Oxus (voyage important qui remplit, pour l'Asie centrale, les lacunes laissées par ceux des lieutenants Careless, Moorcroft et de sir Alexander Burnes), est en même temps une narration fort agréable. Depuis Marco Polo, nul Européen n'avait pénétré dans la vallée supérieure de l'Oxus; Marco Polo lui-même n'a point navigué sur cette partie de l'Indus qui coule entre Attock et Kalabagh. C'est dire assez tout ce que cette excursion renferme de documents curieux. Les bornes de cette lettre ne me permettant pas de l'analyser, je l'indique seulement à vos géographies.

Les Chinois sont fort de mode à Londres en ce moment; aussi la librairie les exploite-t-elle sans remords. Dans le courant du mois, nous avons eu *les Chinois tels qu'ils sont*, *les Mœurs et coutumes des Japonais*, et enfin un compte-rendu de la dernière expédition à l'île de Chusan par lord Jocelyn, ex-secrétaire militaire de la mission en Chine. Cet honorable employé semble redouter excessivement qu'on ne se méprenne sur le caractère de son livre, et qu'on n'y voie une publication en quelque sorte officielle. En quoi il a tort, à notre avis, car il ne résulte rien de son livre qui soit de nature à réhabiliter ce que nous appelons la *guerre de l'opium*. On dirait au contraire

qu'il est payé pour mettre en relief les belles qualités du caractère chinois. Au surplus il nous confirme dans l'idée que la possession de Chusan est parfaitement illusoire (1). Naguère la compagnie des Indes y avait établi une factorerie que l'insalubrité

(1) Une lettre partie des îles Philippines, le 7 octobre 1840, nous apporte sur l'état de la question chinoise quelques réflexions dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs :

— Les Anglais, dit notre correspondant, ont tiré quelques coups de canon sur divers points de la côte; puis, après avoir ainsi fait sentir la puissance du bras qui les fait mouvoir, MM. les commissaires, qui avaient en vain essayé de faire accepter par les mandarins du littoral leurs dépêches pour la cour céleste, ont pris le parti de se rendre de leurs personnes à l'embouchure de la rivière de Pékin, et d'essayer s'ils seront là plus heureux qu'ailleurs. N'est-ce pas une chose assez étrange que de voir ces deux plénipotentiaires d'une puissance comme l'Angleterre s'en aller tout le long de la côte de Chine, un papier à la main, et disant à tous les mandarins qu'ils rencontrent : *Prenez ma lettre!* C'est que l'Angleterre sait bien que cette affaire avec la Chine offre de terribles difficultés, et combien le succès serait douteux s'il fallait en venir à une guerre définitive. Il a donc fallu essayer de tous les moyens, et croyez-moi, monsieur, quand les Anglais en sont venus à faire ce qu'ils font en ce moment, c'est qu'ils ont senti que leur meilleure chance était un accommodement. Veuillez calculer toutes les conséquences qu'aurait le non succès de l'Angleterre si elle faisait à la Chine une guerre organisée quand toute l'Inde a aujourd'hui les yeux fixés sur cet événement, quand le birmah affirme que les Anglais seront défaits, et quand la Russie est là, aux aguets, n'attendant peut-être qu'un revers de l'Angleterre pour jeter le brandon de la révolte au milieu de toutes ces populations soumises, mais non amies. Quant au blocus de la rivière de Canton, les Anglais se gardent bien de lui donner un caractère sérienx. Ce serait anéantir un commerce qui est de peu d'importance pour la Chine, tandis que l'Angleterre ne peut s'en passer. Le thé est une nécessité en Angleterre, et si l'on avait bloqué la rivière de Canton depuis juillet 1839, les vieilles femmes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, auraient jeté les hauts cris. D'ailleurs on comprenait qu'on aurait à dépenser beaucoup d'argent, et fermer la porte au thé, c'eût été la fermer à 120 ou 150 millions de francs que le trésor perçoit chaque année. Aussi, malgré les trois blocus, le thé a été embarqué. On saisit bien quelques jonques chargées de sel, mais le commerce entre Macao et Canton va

des lieux et l'absence de tous bénéfices commerciaux la contraignent d'abandonner. Les détails du siège sont ceux que tous les journaux ont répétés ; mais ce que la plupart ont omis de dire , c'est avec quelle sérénité chevaleresque ces Chinois tant raillés ont accepté une lutte qu'ils reconnaissaient parfaitement inégale, mais qui les justifiait , près du souverain , de tout soupçon de lâcheté. En somme , dans toutes les négociations ouvertes entre l'amiral anglais et les officiers qui commandaient à Chusan , il est impossible de ne pas voir d'un côté les violences d'un chef de boucaniers , de l'autre la résistance inefficace , mais noble et calmé , d'un peuple plus civilisé qu'aucun autre.

Que si l'on veut se faire une idée de l'équité qui préside aux résolutions de notre gouvernement , on peut lire , dans l'intéressant petit volume de lord Jocelyn , la description d'un de ces magasins où les Chinois vont fumer la drogue empoisonnée que les marchands anglais se chargent de leur fournir. Le plus infâme cabaret d'Europe est un établissement de bienfaisance , comparé à ces antres mortels.

Confinant aux voyages , mais se rapprochant déjà des œuvres de pure imagination , deux publications nouvelles viennent , après bien d'autres , nous faire connaître les détails de la vie maritime et l'état de la société anglaise dans l'Inde. La première est d'origine américaine. Elle a été rééditée par le libraire Moxon , à la requête d'un certain nombre d'anciens officiers de marine , qui l'ont considérée comme une œuvre pratique également utile aux navigateurs de profession et à tous les hommes qui de près ou de loin touchent aux questions maritimes. Nous ne sommes point compétents pour la juger sous ce dernier rapport ; mais il est certain que , littéralement parlant , nous ne connaissons rien qui nous ait révélé plus complètement les misères de l'existence du matelot , les périls qui la menacent , les joies qui de temps à autre viennent la varier , et les causes de l'amour passionné qu'il porte à sa profession. Par un con-

son train. Les navires entrent , partent , chargent et déchargent comme à l'ordinaire , si ce n'est que les transactions ont lieu à Macao au lieu de Whampoa. Je ne m'en étonne pas , car bloquer la Chine , c'est , pour l'Angleterre , se bloquer elle-même.

cours de circonstances assez bizarre, l'auteur de *Deux ans sur le gaillard d'avant* (*Two years before the mast*) n'est devenu simple matelot qu'après avoir passé plusieurs années à l'université. L'affaiblissement de ses yeux, fatigués par l'étude, fut la cause de cette brusque métamorphose. Vous devinez, sans que j'aie besoin d'insister là-dessus, combien ses impressions durent emprunter de vivacité au contraste de son ancienne et de sa nouvelle existence, et combien aussi le compte qu'il en a rendu gagne à être traduit par une plume longtemps exercée. Je vous signalerai, entre vingt chapitres plus amusants les uns que les autres, une lecture du roman de *Woodstock*, faite à un auditoire de matelots, qu'elle charma tout un jour durant, et les critiques de ce livre, formulées autour d'un howl de grog; je vous signalerai encore une magnifique description des îles de glace flottant à la surface de la mer du Sud. Il faut chercher la conclusion sérieuse de l'ouvrage dans deux ou trois chapitres, où l'auteur examine les différents systèmes essayés en Amérique pour l'amélioration du sort des matelots. Après les avoir tous critiqués, l'auteur en vient à déclarer qu'il ne voit aucun remède immédiatement et directement applicable aux souffrances qu'il a subies. Le pouvoir arbitraire dont le capitaine dispose lui semble une nécessité absolue et le corrélatif indispensable de l'énorme responsabilité qui repose sur la tête de cet officier. Enfin, le supplice du fouet, avec les restrictions actuelles, c'est-à-dire le droit d'intenter une action contre celui qui l'infligerait sans raison, ne choque pas les convictions résignées de l'ancien étudiant de Harvard-College. Comment oserait désormais se plaindre un pilotin qui ne sait pas lire?

Le nombre des volumes dont l'Inde est le sujet augmente chaque jour. Outre *la Société dans l'Inde*, par un officier de la compagnie, nous avons eu ce mois-ci l'*Annuaire des Indes orientales pour 1841*, premier essai d'une publication périodique qu'entreprend la société connue sous le nom de *British-India Society*. C'est un manuel savant divisé en trois parties : la première traite les questions astronomiques et les phénomènes de la nature. Elle renferme notamment une étude approfondie des marées dans l'Océan indien. La seconde se compose de détails géographiques et statistiques, tant sur l'Inde elle-même que sur les pays avec lesquels elle a de fréquents rapports. La troi-

sième est un résumé des documents officiels publiés dans le cours de l'année par la compagnie des Indes,

Ce n'est pas tout. Nous avons une histoire de l'Inde anglaise (on la réimprime en ce moment) très-consciencieusement étudiée, et dont nous ne comprenons pas que vos traducteurs ne se soient pas emparés déjà. Je veux parler de l'ouvrage de Mills, composition vaste et quelque peu encombrée, mais que quelques-uns de vos légers critiques ont traitée avec trop de mépris. Voici qu'un nouveau travail sur cet important sujet vient solliciter votre attention. Les premiers volumes de l'*Histoire de l'Inde*, par M. Mountstuart-Elphinstone, ont paru ces jours-ci chez le libraire Murray. Elle est beaucoup plus spirituellement écrite et d'une lecture bien plus facile que celle de son savant prédécesseur. Aussi la croyons-nous appelée à un succès plus populaire. Il serait bien temps que vos écrivains songeassent à remplacer pour la France la mauvaise plaisanterie philosophique de l'abbé Raynal par quelque ouvrage sérieux et utile. L'occasion est belle. Deux histoires toutes faites et bien faites, dans deux genres très-divers, il n'en faut pas plus pour servir de trame à quelqu'une de ces brillantes compilations auxquelles vous vous entendez si merveilleusement; et il n'en faut pas davantage pour mériter l'Académie.

Arrivons aux romans. La collection est abondante: roman de Bulwer (*Night and Morning*), espèce de mélodrame à la Jack Sheppard sur lequel nous n'avons pas à insister, et qu'on vous traduit à Paris; roman de mistriss Gore (*Greville or a Year in Paris*), remarquable par quelques scènes très-spirituelles, et surtout par l'impartialité avec laquelle notre bas bleu juge ses compatriotes. Presque tous ses types parisiens sont nobles, dignes, gracieux, charmants; on dirait des portraits de Duhfue; et les coups de crayon à la Cruishank, l'épigramme malveillante, l'observation sévère sont réservés aux voyageurs anglais dont mistriss Gore fait ressortir l'esprit dénigrant, la morgue ridicule, l'égoïsme froid, l'impertinence affectée. Nous sommes habitués, depuis quelque temps, à voir nos écrivains se dépouiller avec affectation de ce qu'ils appellent des préjugés nationaux; mais, en vérité, c'est aussi trop d'abnégation, et l'auteur de *Greville* mériterait le reproche que le régent adressait, dit-on, au Cardinal Dubois, à propos de certains coups

de pieds, destinés à compléter le déguisement de Son Altesse.

Un de nos plus célèbres *inconnus* a jeté sur la place, après une certaine quantité de *puffs* préliminaires, un ouvrage anonyme qui obtient quelque succès. Ce sont les *Aventures d'un Fat* (*Cecil or the Adventures of a Coxcomb*). Écrit avec une recherche fatigante, ce roman n'est pas sans esprit, et donne une assez juste idée de cette espèce d'*humour* pédante que *Pelham* a mise à la mode. Quelques échantillons de cette sorte d'esprit ne seront pas déplacés ici. Commençons par des réflexions sur l'enfance.

« Je ne sais pourquoi certaines personnes se complaisent à parler de la naïveté des enfants ! Étrange erreur ! L'enfant n'ose jamais dire la vérité à personne, pas même à lui... A trente ans seulement l'homme entre en possession du droit de paraître ce qu'il est.

« L'enfant est un animal imitatif. L'enfant est un singe. Le monde organise contre sa liberté une conspiration permanente, et la tyrannie qui en résulte est telle, qu'on n'imaginerait pas d'y soumettre un animal sauvage. Le singe, dont je parlais, on se contente de l'enchaîner, on n'attente pas à sa liberté morale. Mais qu'un infortuné marmot se permette de prendre un air grave, ce sont des cris à n'en plus finir : Sot enfant ! qu'a-t-il donc ? Secouez-le ! A-t-il jamais vu pareille indolence ! Et bon gré mal gré, il faut que l'enfant rie, saute, babille... l'enfant *naïf* ! »

Le fat nous dit de lui-même :

« J'aurais pu devenir ce que j'aurais voulu être. Et tout le monde à peu près en est là. Par malheur, personne ne se doute de cette vérité ! Pour être un grand écrivain, un grand peintre, il ne faut que la conviction de son aptitude, et un travail assidu basé sur cette conviction. A bien dire, les hommes de génie ne sont guère que des cerveaux étroits, des individus assez faibles pour ne prétendre qu'une seule couronne, des Milton, des Shakespeare qui s'enferment à jamais dans la poésie, des Titien qui passent quatre-vingts ans devant un chevalet. Mais un homme de facultés un peu étendues, ne saurait ainsi se confiner. Ses goûts sont universels. Son intelligence embrasse, par fragments, toute chose. Il peint, il écrit un peu, il joue un peu de

tous les instruments. Il n'est pas assez borné pour produire un chef d'œuvre. »

Il parle ainsi des réformes de Brummel :

« Napoléon commence à être apprécié par une génération nouvelle, et nos petits neveux verront certainement dans George Brummel un grand réformateur ; un homme qui osa être soigneux de lui-même à une époque de malpropreté générale, un homme qui mit les fiacres hors la loi du monde fashionable ; un homme qui apprit à la jeunesse naïve des Trois Royaumes qu'on pouvait prouver sa valeur autrement qu'en rossant des *watchmen* hors d'âge ; un homme enfin que la postérité envisagera comme le Charlemagne du vaste empire des clubs.

» Je ne serais nullement surpris qu'un jour vint où l'on irait déterrer à Caen les cendres du grand ex-dandy, pour les rapporter en Angleterre, au pied de la colonne du duc d'York, vis-à-vis le café où il initia ce prince à tous les mystères du punch à la romaine. »

M. Horace Smith a reparu sur l'horizon, avec trois volumes intitulés : *the Moneye man* (l'Homme d'Argent). Quelques scènes d'une réalité assez vulgaire, un style passablement correct, et çà et là, des souvenirs de Londres telle qu'elle était il y a cinquante ans, ne compensent pas le défaut capital de ce livre, qui est ennuyeux au-delà de toute expression. Nous en dirons autant de *l'Engagement* (*the Engagement*), autre roman fashionable publié par Colburn, et même du recueil de *Fragments* signé pas sir T. Charles et lady Morgan. Nous soupçonnons fort cette dame d'emprunter sans dire gare aux revues françaises des morceaux qu'elle nous donne ensuite pour originaux. En supposant que nos conjectures soient fondées, vous penserez sans doute avec moi que le *Livre sans nom* aurait dû paraître anonyme.

Une certaine naïveté qui n'est pas dépourvue de grâce et le patronage de l'aristocratie ont valu quelque vogue aux *Esquisses et Souvenirs* de lady Chaterton (*Home Sketches and Foreign Recollections*) ; mais, grand Dieu ! que ce style est pâle, quelle minutieuse personnalité, quels insignifiants récits ! Et combien il faut se méfier des journaux torys, lorsqu'il s'agit d'une grande dame !

Je terminerais ici ma liste sans vous avoir rien signalé de

très-remarquable, si Thomas Carlyle n'avait fait paraître chez Fraser six *Discours (Lectures)*, prononcés l'année dernière devant un nombreux auditoire par ce bizarre écrivain. Le titre est littéralement celui-ci : *Des Héros, du Culte des Héros, et de l'Héroïque en histoire*. Comprenez-vous ? Je ne le crois pas, car personne ici ne devinait le mot de cette espèce de logogryphe. Le fait est que Carlyle voulait présenter au public la biographie de quelques grands hommes, et que, *more germanico*, il a cherché un cadre neuf pour ses antiques images. Pour cela, il a trouvé un sens inconnu au mot héroïsme. Dans l'acception nouvelle qu'il lui donne, ce mot signifie une certaine vaillance intellectuelle qui triomphe de tous les obstacles, et conquiert l'admiration d'une époque, d'une nation, de l'univers. Du moins est-ce là ce que j'ai pu, à grand renfort de déductions, extraire des théories obscures qui précèdent le livre de notre philosophe.

Ceci donné, il s'attache à nous montrer le héros modifié par la diversité des époques, et se manifestant au monde sous une série d'incarnations diverses ; d'abord dieu, puis prophète, ensuite poète, prêtre, homme de lettres et roi. Comptez sur vos doigts, si vous avez vos six transformations. Maintenant, sous ces étiquettes diverses, mettez Odiu, — Mahomet, — Dante et Shakespeare, — Luther et Knox, — Johnson, Rousseau et Burns, — puis enfin Cromwell et Napoléon. Voilà toute la charpente de ce petit volume.

Ne nous demandez pas de justifier le choix tout arbitraire de ces noms, d'éclairer les ténèbres de cette incohérente dialectique, de justifier les écarts d'un style qui, à part celui de Coleridge, n'a pas de précédents connus dans notre idiome. Nous nous récusons entièrement sur tous ces points. Mais, en revanche, n'exigez pas de nous que nous méconnaissions le mouvement, le coloris, la vigueur, qui placent Carlyle tout à fait à part et au-dessus des écrivains de l'Angleterre moderne. Il y a chez cet homme une faculté de fascination qu'il faut subir, une élévation de pensées, une ampleur de coup d'œil, et dans ses excentricités, une bonne foi si évidente, qu'il dompte les critiques les plus rebelles. Nos beaux esprits de revues, si disposés à railler, au nom du bon sens, les conceptions hardies, les aperçus métaphysiques, l'obscurité des rêveries où se révèle

l'influence des philosophes allemands , plient cette fois devant un homme qui s'offre à leurs sarcasmes tout d'une pièce et sans sourciller.

Quant à nous, ce livre nous embarrasse. Nous voudrions en détacher quelques fragments , et après maint essai de traduction , nous nous voyons contraints d'y renoncer. C'est toute une étude à faire que de chercher à reproduire, sans le trop altérer, ce style à grands effets , toujours emporté , souvent voilé d'épaisses ténèbres , quelquefois sublime dans ses brusques trivialités, et quelquefois aussi le sublime a ses périls très-voisins du ridicule. Nous nous bornons donc aujourd'hui à une simple mention. Plus tard , il est possible , et nous en prenons acte , que dans un article séparé nous revenions sur ces *chapitres* singuliers.

O. N.

SOUVENIRS DE LA RÉPUBLIQUE.

MÉMOIRES

D'UN BOURGEOIS DE PARIS.

PREMIER ÉPISODE.

UNE FEMME CÉLÈBRE.

I.

On a parlé bien souvent du pêle-mêle de notre siècle et de ses évolutions rapides; mais, pour en avoir une pleine conscience, il faut y avoir assisté comme l'ont fait ceux de mon âge, il faut avoir vu comme nous Louis XVI, Robespierre, Napoléon et survivre à cette poussière de toutes choses, encore spectateur du présent mais ne sentant déjà plus que dans le passé.

Autrefois l'homme obscur n'assistait aux révolutions qu'en perspective et n'en voyait les acteurs que sur la scène; nous autres, au contraire, nous les avons coudoyés et entendus de près pendant vingt années; ces acteurs étaient nos parents, nos amis, nos voisins; c'est de parmi nous qu'ils sortaient pour monter au théâtre, applaudis d'abord, puis sifflés et faisant

place à de plus heureux. L'histoire de notre siècle ne s'est point passée comme celle des précédents dans les palais, mais dans la rue, aux yeux de tous; aussi, pour la savoir, suffit-il d'avoir vécu et d'avoir regardé. Qui vous parlera mieux que le vieux bourgeois de Paris, des États-généraux, des séances de la convention et des revues de l'empire? Qu'a-t-il besoin de vos livres pour ce passé dont il a fait partie? Les livres ne donnent que les faits, et lui il a les sensations, il connaît toute cette histoire privée que l'on ne raconte jamais, et qui est à l'autre ce qu'est la vie réelle à la vie de salon.

Or, c'est cette histoire, cher lecteur, qu'il veut vous raconter, non avec ordre, non sur un seul ton, mais à son caprice, tantôt triste, tantôt riant, et selon que le hasard ranimera ses souvenirs.

Car le vieux bourgeois en trouve à chaque pas; tout lui rappelle le passé. Derrière ce Paris que vous voyez, il en est un autre pour lui, le Paris d'autrefois; et un reste d'inscription effacée, une vieille enseigne oubliée au-dessus d'un seuil, un livre de rencontre, souillé et entr'ouvert, peuvent éveiller en lui des gaietés ou des attendrissements que vous ne soupçonnez point.

Je le pensais encore l'autre jour en suivant lentement les quais, si changés depuis trente années, et cherchant autour de moi quelque vieux débris que je pusse saluer en passant comme un ami de ma jeunesse; j'allais atteindre le Pont-Neuf lorsque je m'arrêtai tout à coup en tressaillant.

Parmi d'antiques gravures exposées à la porte d'un marchand, je venais d'en apercevoir une, sans intérêt pour le plus grand nombre, mais qui me rappelait, à moi, toute une époque: c'était un portrait allégorique gravé par Evangelisty et représentant une femme demi-nue. L'Amour, armé de son carquois, la retenait au moyen d'une guirlande de roses, tandis qu'elle faisait effort pour lui échapper, en montrant au loin le temple de la Gloire. Au-dessous étaient gravés ces mots: « *M^{lle} Caroline Wuïet, pensionnaire de la reine et membre décoré de l'Académie des Arcades.* »

J'avais connu l'original de ce portrait, et le souvenir que j'en conservais était encore plein d'émotion. Cette femme, aujourd'hui oubliée, avait excité l'admiration de mes contemporains!

A trois époques elle s'était montrée dans trois rôles distincts et les plus brillants qu'il fût alors donné à une femme de jouer. Ainsi on l'avait vue tour à tour *enfant célèbre*, protégée par Marie-Antoinette; *lionne du Directoire*, mêlée à toutes les libertés de cette régence républicaine; et enfin *femme d'un colonel*, partageant la fortune de guerre de l'empire. Caroline Wuïet avait donc été un vrai type du temps; et son existence bruyante, mobile, aventureuse, résumait celle de toutes les femmes qui, pendant ces vingt années et à travers toutes les convulsions politiques, avaient cherché avant tout le succès et le plaisir.

Les *Mémoires de M^{me} Campan* nous ont fait connaître les premiers ennuis de la reine Marie-Antoinette et combien elle eut de peine à arracher Louis XVI à sa forge de serrurier pour en faire un mari. Ce fut pendant ces premiers mois d'abandon que la princesse de Lamballe parla à sa royale amie d'une petite fille qui jouait du forté-piano comme les grands-maîtres. Marie-Antoinette voulut la voir, et Caroline Wuïet lui fut présentée.

L'enfant, qui n'avait alors que cinq ans, était déjà charmante de visage, vive à la réplique, hardie et caressante. Elle joua avec cette verve qui fit dire plus tard que sa musique ressemblait à une charge de cavalerie, et répondit un madrigal à la reine qui la louait. La cour entière cria au miracle; on embrassa l'enfant, on se la passa de main en main, et Marie-Antoinette déclara qu'elle l'adoptait.

Un conseil fut aussitôt tenu pour régler le plan d'éducation à suivre avec Caroline; on décida qu'elle porterait un vêtement aux couleurs de la reine et qu'elle aurait ses entrées et une escabelle aux pieds de la table de toilette. Quant aux choses moins importantes, on s'en remit à la princesse de Lamballe. Celle-ci confia Caroline à Grétry pour la musique, à Beaumarchais pour les belles-lettres, à Greuze pour la peinture et à la cour entière pour les principes! On lui fit apprendre l'italien, l'anglais, le latin. Pendant quelques mois il ne fut bruit à Versailles que des progrès de la petite merveille; on venait la voir comme une plante rare élevée en serre chaude; on excitait par tous les moyens sa sève précoce; on lui apprenait par cœur les passions qu'elle ne pouvait encore éprouver, afin d'avoir le di-

vertissement dangereux d'un enfant jouant la grande dame.

Il commençait à être question, à la même époque, d'un jeune garde du corps descendant de Racine par son père et de La Fontaine par sa mère, qui récitait partout les fragments d'un poëme intitulé le *Siège de Cythère*, et qui était destiné à nous rendre, selon le dire de ses camarades, Ovide et Anacréon : c'était l'auteur des *Lettres à Emilie*, cet Apollon de la rue des Lombards dont les devises sacrées devaient obtenir tant de succès sous le directoire et l'empire ; la petite Caroline fut recommandée à Demonstier qui, selon le style du temps, lui ouvrit le *sanctuaire des muses*.

Les progrès de l'élève furent si rapides qu'à douze ans elle composa une pièce en trois actes intitulée *Angéline*, qui lui valut l'approbation de son maître.

Cependant un jour Marie-Antoinette annonça solennellement à sa dame d'honneur qu'elle était reine de France. Cet événement changea les préoccupations de la cour ; il fut célébré par des fêtes, des vers et la fondation d'un temple à l'amour victorieux. Quant la reine, qui avait jusqu'alors joué à la mère avec Caroline, le devint véritablement, toute sa tendresse, tous ses soins se reportèrent naturellement sur le dauphin et la fille d'adoption, dont on corrigeait soi-même les devoirs, devint une simple protégée à laquelle on accorda une pension.

Les talents de Caroline n'en continuèrent pas moins à se développer rapidement. Liée avec tous les artistes de l'époque, courtisée par les plus aimables gentilshommes de Versailles, admise dans l'intimité de la reine, elle grandissait toujours plus charmante et plus recherchée. Il est permis de croire que cette époque fut la plus heureuse de sa vie. Les mascarades champêtres de Trianon étaient alors dans toute leur vogue à la cour ; on venait de bâtir un village dont les vieux toits tout neufs étaient rongés de mousse artificielle et les murs couverts de lierre peints à fresque. La reine y demeurait, déguisée en laitière d'opéra-comique. On n'entendait partout que sons de musettes et bêlements d'agneaux ; on n'apercevait sous les ombrages que bergers et bergères devisant d'amour ; la cour entière avait pris l'air d'une églogue de Fontenelle ou d'un dessus de porte de Watteau.

Caroline Wuïet se trouva mêlée à ces romanesques pastorales

et y prit part sans doute ; car plus tard elle ne parlait qu'avec un certain attendrissement du moulin de Trianon. Je me rappelle qu'un jour , passant avec moi devant le parc , elle me dit :

— Toute ma jeunesse est là , derrière cette grille.

Et elle me raconta l'histoire de ses premières années à la cour. Mais parmi les souvenirs que ce lieu lui rappelait et qui ne peuvent être rapportés ici , il en était un surtout qui lui était resté cher : c'était celui d'une vieille paysanne du Buc qu'elle avait arrachée à la misère.

— Ce fut ma première bonne action , me dit-elle , et j'en fus payée par une reconnaissance sans bornes. Chaque semaine cette bonne femme faisait bénir une couronne par son curé pour la suspendre à mon chevet. Lorsque j'allais la voir, tout ce que renfermait sa cabane était mis devant moi. J'y conduisis un jour la princesse de Lamballe , qui voulait déjeuner chez *une vraie paysanne* ; mais elle essayait les fruits que lui présentait ma vieille pensionnaire et jetait avec distraction des essences sur le bouquet qu'elle lui avait cueilli.

Ce fut vers le même temps qu'Evangelisty grava le portrait dont nous avons parlé précédemment. Caroline Wuïet était alors dans toute la gloire de sa beauté et de son talent ; son nom avait trouvé place dans l'*Histoire des Enfants célèbres* ; il était également connu en France et à l'étranger ; on lui envoya des distiques latins, anglais, italiens, pour mettre au bas de sa gravure.

— Ennuyée , me dit-elle , de tous ces vers blonds qui ne flat-
taient pas même ma vanité , je résolus de remplir moi-même le vide qui tourmentait tant d'esprits et j'écrivis sous l'œuvre d'Evangelisty les vers suivants :

Ceci ressemble à tout , l'original à rien ,
Mélange inconcevable et de mal et de bien :
L'argile s'anima d'un atome céleste ,
Le démon fit la tête et l'Éternel le cœur ;
Le hasard et l'amour se chargèrent du reste.

Bien que Caroline Wuïet eût alors dix-sept ans à peine , on avait déjà joué un opéra de sa composition aux Beaujolais et

une comédie au théâtre de la rue Richelieu. Desforges, aussi célèbre par ses pièces que par ses bonnes fortunes, lui proposa de mettre en musique la *Suite de l'épreuve villageoise*. Grétry trouva l'ouvrage de son élève digne du théâtre Favart; il fut mis à l'étude, et la reine l'inscrivit elle-même en tête de ceux qui devaient être représentés à la cour.

Mais, à cette nouvelle, tous les musiciens s'ameutèrent; la partition de Caroline Wuïet fut attaquée avant d'être connue; on fit appel à toutes les jalousies, on intéressa des dépits, des rancunes; bref, après huit répétitions, l'ouvrage fut arrêté, et le manuscrit confié à un autre compositeur. Caroline tomba malade de chagrin par suite de cet échec, et les médecins lui ayant ordonné de voyager, elle visita l'Allemagne et l'Italie, où elle fut reçue membre de l'académie des Arcades.

Mais les événements politiques marchaient rapidement. Lorsque Caroline revint en France, le roi avait quitté Versailles, les princes étaient partis pour l'émigration, et Marie-Antoinette avait perdu jusqu'à l'espoir. Elle reçut sa jeune protégée comme un souvenir de jours meilleurs, mais avec une sorte de regret.

— Pourquoi ne pas être restée en Allemagne? lui dit-elle. Je n'ai plus de puissance ici.

— C'est pour cela que je suis revenue, répondit la jeune fille.

L'arrestation de la famille royale suivit de près. En l'apprenant, Caroline était accourue; Marie-Antoinette lui confia un coffret adressé au comte d'Artois et sur le couvercle duquel était gravé un phœnix avec cette inscription : *Je renaîtrai de ma cendre*. Ce coffret, renfermant des lettres sans doute, devait être remis au chevalier de Beauvoir; mais celui-ci se vit forcé de partir subitement, et ce fut d'Harmeville qui s'en chargea.

M^{lle} Wuïet ne tarda point à être emprisonnée, puis condamnée à l'exportation. Elle se réfugia en Angleterre, où elle apprit l'arrestation de d'Harmeville et sa mort. Quant au coffret, nul ne savait ce qu'il était devenu. Elle écrivit au comte d'Artois pour lui faire connaître par quel concours de circonstances elle n'avait pu lui faire parvenir *ce souvenir de l'attachement de la reine*.

Après être restée quelques mois en Angleterre, elle passa en

Hollande, où se trouvaient un grand nombre d'émigrés français. La plupart avaient déménagé avec leurs préjugés et parlaient de la révolution comme d'une émeute faite par la canaille.

— Je fus stupéfaite, nous dit Caroline plus tard, de trouver au-delà du Rhin toutes les petites intrigues de Trianon, c'étaient les mêmes prétentions, la même vanité ; on avait entre huit un domestique que l'on appelait, selon le besoin, son valet de chambre ou son coureur. Deux gentilshommes de ma connaissance demeuraient dans la même mansarde, séparés seulement par un paravent. Pour d'autres, cette cohabitation eût amené une intimité fraternelle ; mais le marquis et le comte étaient trop bien nés pour oublier l'étiquette. Chacun d'eux ne franchissait le paravent qu'après avoir fait demander par l'hôtesse si M. le comte ou M. le marquis était visible. Il y avait en outre un assez grand nombre de bourgeois, et surtout de bourgeoises, qui avaient émigré par ton et avaient pris à l'étranger des titres imaginaires. Je rencontrai ainsi à Mons une ancienne marchande de Nîmes qui se faisait appeler M^{me} la baronne de Renville. La plupart des émigrés savaient à quoi s'en tenir sur sa noblesse ; mais, comme elle les recevait à sa table et comme ses salons leur étaient ouverts, ils gardaient prudemment le silence. Je n'oublierai jamais une scène dont je fus témoin et qui pensa compromettre sérieusement l'authenticité de la baronne.

Le chevalier de Riol, homme d'honneur s'il en fut, d'un esprit cultivé, mais cité pour sa crédulité, venait d'arriver à Mons après un séjour de plusieurs années en Russie. Je le trouvai un soir faisant la partie de tric-trac de la baronne, qui répondait de son mieux aux questions qu'il lui adressait, en entremêlant à ses réponses les termes du jour.

Ainsi, disait le chevalier, madame la baronne n'a quitté la France que depuis quelques mois ?

— En juillet, monsieur. — *Cinq et quatre.*

— Vous habitez sans doute Paris ?

— L'hiver, comme tous les gens de qualité ; mais je passais l'été dans mes terres. — *As.*

— Alors madame la baronne a dû connaître la comtesse de Clairault ?

— De Clairault ?

— Oui , une des premières familles...

— Ah ! parfaitement , monsieur , parfaitement. La comtesse de Clairvault , comment donc !... je la voyais tous les jours.

— Et savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Quoi ! vous ignorez ?... On l'a guillotinée.

— Dieu !... Mais son mari ?

— Guillotiné également.

— Ah ! que me dites-vous !

— *Quatre et as.*

— Et le duc d'Orimont ?

— Le duc ?... c'était un de mes parents , chevalier... Il a été massacré.

— *Quatre et six.*

— Se peut-il...

— Ah ! chevalier , vos questions me rappellent de bien horribles souvenirs... mes pauvres amis... mes parents. — *Bezet.*

Il y eut une pause ; j'étais de rire , mais de Riol était attéré. Cependant il se hasarda , au bout de quelque temps , à demander des nouvelles d'un marquis de ses amis ; cette fois la baronne jugea à propos de ne le point tuer ; il vivait , elle en était sûre , elle l'avait parfaitement connu.

— Demeure-t-il toujours dans la même rue , demanda le chevalier... dans cette rue... quel est donc ce nom...

Mais la baronne , qui n'avait jamais quitté Nîmes , ne connaissait les quartiers de Paris que par les étiquettes qu'elle avait lues sur ses pommades et ses eaux de senteur. Elle eut l'air de chercher.

— Vous savez , reprit le chevalier... une rue entre le Val-de-Grâce et le Luxembourg.

— Ah ! fort bien , dit la baronne , en ayant l'air de se raviser , la rue Saint-Honoré.

— Comment ! s'écria de Riol en levant la tête... Mais la rue Saint-Honoré est près du Palais-Royal.

— Autrefois , dit la baronne avec calme , mais on a changé tout cela.

— Quoi ! jusqu'à la place des rues !

— Tout , vous dis-je ! Ah ! vous ne savez pas quel homme

est ce Robespierre ! Vous ne reconnaîtriez plus Paris. *Six et deux*, chevalier ; j'ai gagné.

De Riol salua et se leva ; mais cette dernière nouvelle l'avait bouleversé, et pendant quelques jours il n'abordait aucun Français sans lui dire que la rue Saint-Honoré était maintenant entre le Val-de-Grâce et le Luxembourg.

Il fallut lui faire voir une nouvelle carte de Paris pour le détromper.

Cependant l'exil commençait à peser à Caroline : ses relations avec quelques conventionnels lui permirent enfin de rentrer en France et de se retirer à Versailles, où elle vécut deux années dans la retraite. Ce fut alors que je la connus. Elle travaillait pour un marchand de musique nommé Boyer, espèce de cancre, disait-elle, qui avait gagné cinq cent mille livres à mettre des impôts sur les arts mendians. Le bruit des massacres de Paris lui arrivait en vain. Comme tout le monde, elle avait cessé de l'écouter. Je m'en étonnais un jour avec elle.

— Il n'est rien d'éternel, me répondit-elle, les pleurs finissent par se tarir, l'esprit s'accoutume aux terribles images, et le besoin de consolation console déjà.

Elle était venue une seule fois à Paris pour voir une des fêtes publiques et s'était beaucoup amusée de cette procession armée, des petits temples, des grandes couronnes civiques et des Romains habillés à l'espagnole.

Cependant elle ne put se soustraire à toutes les manies de l'époque ; son imagination active avait besoin de changements ; de projets, et le tourbillon du monde auquel elle était accoutumée lui manquait. Je la trouvai un jour fort sérieusement occupée de la création d'un club de femmes non politique, mais *social*, comme on dirait aujourd'hui ; elle en avait rédigé le programme, qui avait toute la couleur philosophique du temps. Je ne puis malheureusement le donner en entier, mais je me rappelle que chacune devait y trouver de quoi satisfaire ses goûts. Les coquettes y discutaient les questions de mode, les femmes sensibles brodaient, les mères parlaient d'éducation, et les jeunes filles lisaient une élégie sur la fragilité des roses. C'était du Demoustier tout pur sous forme de règlement. J'eus quelque peine à dissuader Caroline de son projet. Les terroristes étaient encore tout-puissants, et l'ancienne protégée

de Marie-Antoinette ne devait son repos qu'à l'obscurité à laquelle elle s'était condamnée. Le moindre signe de vie pouvait, en la rappelant, la conduire à l'échafaud. Elle finit par le comprendre et laissa là son club pour retourner à ses romances et à ses sonates ; mais les ressources qu'elle tirait de ces travaux étaient bien faibles, et depuis quelque temps les pertes s'étaient succédées dans sa famille. Il fallut louer à un *fournisseur* la vaste maison qu'elle avait jusqu'alors habitée avec sa mère. Cette nécessité fut d'autant plus cruelle pour Caroline qu'elle avait là toutes ses habitudes et tous ses souvenirs. Elle obtint du nouveau locataire une nouvelle chambre sous les combles, d'où elle pouvait au moins voir le jardin ; mais on la lui redemanda bientôt afin d'y loger un valet de chambre. J'assistais à son entrevue avec le fournisseur, et je crois encore voir cette figure plate et ricaneuse, entendre cette voix de porteur d'eau qui affectait une insolence de grand seigneur. Elle lui parla d'abord de son attachement pour la maison dont il voulait la chasser, de l'amie d'enfance qu'elle y avait perdue. Il haussa les épaules en disant qu'il n'entendait rien aux romans. Elle rappela alors que le jardin avait été fait sous ses yeux et par ses soins, qu'elle avait élevé le colombier.

— Emportez les planches, interrompit l'enrichi.

— Planté les fleurs.

— Mon jardinier vous les payera.

Elle finit par demander un délai.

— J'attendrai jusqu'à demain, répondit le fournisseur, puis je fais tout jeter par la fenêtre...

J'étais indigné, je voulus répondre ; Caroline m'entraîna, et le jour même elle avait trouvé une autre demeure ; mais elle vous de ce moment une haine implacable aux parvenus, et nous la verrons plus tard prouver par sa conduite combien le souvenir de cette scène était demeuré vivant dans sa mémoire.

II.

On ne peut imaginer aujourd'hui le changement subit et visible que la révolution du 9 thermidor produisit dans l'aspect

de Paris. Les bandes débraillées qui parcouraient les rues s'éclipserent tout à coup, et l'on vit enfin reparaître ces honnêtes figures de bourgeois qui se cachaient depuis si longtemps. Les étalages se montrèrent de nouveau; les cris des marchands se firent entendre, les volets fermés se rouvrirent, chacun mit la tête à la fenêtre pour prendre l'air. On eût dit la levée d'un siège ou la fin d'une perte.

Mais ce fut bien autre chose quand l'étonnement causé par cette soudaine révolution fut passé. A la première hésitation succéda une confiance et une joie qui allaient jusqu'au délire; on eût pris la population entière pour une troupe d'écoliers longtemps retenue sous clef.

Caroline Wuïet ne fut point la dernière à profiter d'un tel retour à la joie : elle accourut à Paris pour ce *bal des victimes* où ne pouvaient danser que ceux qui avaient vu périr sur l'échafaud un parent ou un ami, et y rencontra quelques-unes de ses connaissances d'autrefois. Plus qu'aucun autre elle avait souffert de la solitude imposée par le règne de la Terreur, aussi s'élança-t-elle avec une sorte de délire dans le tourbillon de plaisir qui venait de s'élever. Je fus près de trois années sans la revoir autrement que dans les jardins publics ou aux spectacles où sa beauté, son élégance et sa célébrité fixaient sur elle tous les yeux. J'appris seulement qu'elle était reçue dans l'intimité de M^{me} Tallien et associée à toutes les fêtes de cette *impératrice de la beauté*.

La société offrait du reste, à ce moment, un spectacle aussi curieux qu'étrange. Bouleversée par la révolution jusque dans ses fondements, elle s'était tout à coup reconstituée dans un intérêt, non d'ordre, mais de plaisir et pour ainsi dire au hasard; aussi y voyait-on, côte à côte, le terroriste devenu millionnaire, le gentilhomme transformé en fournisseur, la grisette veuve d'un général, et la grande dame mariée à un laquais, mais par-dessus tout; des hommes de loi, des prêteurs sur gages et des banqueroutiers enrichis par une douzaine de malheurs.

Les femmes en étaient revenues aux plus beaux temps de la régence : on se prenait, on se quittait sans mystère comme sans honte. Une de ces beautés à la mode qui avait changé d'amour crainte de monotonie, reçoit devant son nouvel ado-

rateur un billet du favori détrôné, qui lui redemande son portrait. Elle sonne la femme de chambre.

— Eulalie, dit-elle tranquillement, remettez au porteur la miniature de Charles B..

— Où la prendre, madame ?

— Dans mon *bonheur du jour*.

— Je crains de ne pouvoir la trouver.

— Pardonnez-moi ; vous n'avez qu'à chercher *dans le tiroir du châtain-clair*.

Une autre anecdote qui amusa pendant huit jours les cercles et les foyers, rappelle les meilleures aventures de Richelieu ou de Lauzun. Un jeune *aérien* est surpris par une patrouille de nuit au moment où il s'échappe d'une maison qui n'est point la sienne. L'officier de police, qui le prend pour un voleur, l'arrête et lui demande sa carte.

— Plus bas, de grâce, dit le jeune homme en imposant silence de la main.

— Pourquoi plus bas ? il n'y a point de malade ici et je vous demande votre carte.

— Je ne l'ai pas.

— Alors suivez-moi ; on saura votre nom et pourquoi vous sortiez de cette maison.

— Silence, au nom du ciel ! ou vous me perdez.

— En route, vous dis-je.

— C'est impossible, citoyen, il faut que je reste ici. Je suis... puisqu'il faut vous le dire... je suis... un mari trompé.

— Cela empêche-t-il d'avoir sa carte ?

— Je songeais bien à ma carte, vraiment... Je l'ai laissée chez moi.

— Ainsi cette maison...

— Est la mienne ; tout le monde sait mon nom et connaît ma femme.

— Cà, c'est la vérité, reprend un Auvergnat faisant partie de la patrouille comme remplaçant ; même que j'ai *un pays* commissionnaire dans le quartier et qui apporte souvent à la citoyenne des lettres d'un blondin....

— C'est lui que j'attends, reprend vivement le jeune homme, je veux avoir une preuve pour solliciter le divorce ; vous ne voudriez pas m'en empêcher, Je suis ici dans l'intérêt des mœurs,

citoyens ; ma cause est celle des maris , et comme il doit y en avoir parmi vous qui le sont...

— Tous , tous , s'écrièrent les patrouilleurs.

— Alors , vous me servirez de témoins , et vous me prêterez main forte au besoin.

— Certainement , dit l'officier ; mais voyez donc. Quelqu'un vient de ce côté...

— Justement , il frappe à la porte de votre femme , observe l'Auvergnat...

— C'est lui , s'écrie le jeune homme.

Il venait , en effet , de reconnaître le véritable mari. La patrouille s'avance aussitôt à petit pas ; le nouveau venu est entouré , saisi ; il veut protester , mais on ne l'écoute point et on l'entraîne au poste voisin. C'est là seulement que tout s'explique et que l'officier reconnaît qu'il a été la dupe d'une mystification : malheureusement il était trop tard pour s'en venger , le mystificateur avait disparu !

On comprend qu'un tel relâchement des mœurs devait se révéler en toutes choses. On le retrouvait dans les livres , dans la conversation , dans les arts. Les vitres des marchands ne présentaient plus qu'images galantes. Aucun de mes contemporains n'a sans doute oublié l'immense succès de la plus décente de ces œuvres. *Eh quoi ! il est déjà dix heures !* voici en quels termes une gazette de l'époque , écrite pour les femmes , annonçait l'apparition de cette gravure. Le style du journaliste fera mieux comprendre que toutes mes paroles *quel air soufflait alors sur Paris*.

« Ce charmant ouvrage fait autant d'honneur au génie qui l'a conçu qu'à celui qui l'a exécuté. Ce n'est ni la guerre de Troie ni celle des Titans , encore moins la chute des Anges précipités. L'Amour a conduit le burin , l'amour tel qu'on le voyait autrefois quand l'homme avait son innocence. Deux jeunes amants paraissent écouter en silence l'heure qui sonne la séparation. La femme , le bras en avant , s'arrache lentement au charme , en écoutant les vibrations de l'horloge. Son heureux vainqueur la regarde avec ivresse , et son doux regard semble dire : « Je reviendrai demain. Un tout petit amour cache la canne et le chapeau , tandis qu'un autre arrête avec le bout d'une flèche le balancier de la pendule. Il est impossible

qu'un doux souvenir ne se mêle pas à l'admiration qu'inspire cet ouvrage. »

Une autre gravure, servant de pendentif à celle-ci, représentait le retour de l'amant vers lequel s'élançait la jeune femme, tandis qu'un des amours mettait un bandeau sur les yeux de la Prudence.

Telles étaient les gravures que l'on annonçait comme *destinées à orner l'appartement des jeunes filles*.

A la vérité, les gravures étaient encore plus modestes que la réalité. Le vêtement grec était alors adopté par les femmes. Que l'on se figure la tunique des anciens portée avec des *chapeaux à l'éléphant*, des châles de casimir brodé, des pelisses garnies de fourrures et des ridicules en velours cerise.

C'était surtout à Tivoli, aux jardins d'Idalie, à Mousseaux, à Bellevue et à Frascati que se réunissait cette foule de déesses demi-nues, que les merveilleux du temps appelaient *les médailles de Caracalla*. Ce fut dans ce dernier endroit que je retrouvai Caroline Wuïet.

J'étais occupé à parcourir un journal allemand qui donnait de l'armée russe, dont nous étions menacés, une description à effrayer toutes les nourrices et tous les enfants de la république. Cette armée, forte de cent mille hommes au moins, au dire du journaliste germanique, était composée de soldats de vingt-quatre à quarante ans, ayant *tous des queues et point de moustaches*; Les grenadiers étaient coiffés d'une boule dorée et les canonniers revêtus d'un manteau couleur de feu. Quant aux Cosaques, ils portaient de longues robes, une lance peinte en gris et *une peau dont ils ne se servaient jamais*. Enfin les Kalmoucks avaient des carquois, des flèches et un visage moitié plus large que celui des autres hommes.

Je riais encore de cette fantastique description lorsqu'une main se posa sur mon épaule. Je me retournai; un jeune homme se tenait derrière moi, en souriant d'un air de connaissance. Je poussai une exclamation, d'abord de doute, puis de surprise: c'était Caroline Wuïet elle-même.

— Vous! m'écriai-je, ainsi vêtue?

— Que trouvez-vous à reprendre dans mon costume? dit-elle gaiement; n'est-ce point celui de nos plus élégants *aériens*? Voyez plutôt: le collet froncé, les manches de Gilles, la taille

en guêpe et les culottes à la Hambourg. Mais il faudrait me voir à cheval, mon cher; Brissi (1) lui-même en est dans le ravissement. Il n'est pas un seul de nos *incroyables* qui sache porter les jambes plus en dehors, les bras plus en arrière et le menton plus en avant. Mais faites-moi place près de vous, ajouta-t-elle en voyant mon étonnement, je vous en dirai davantage.

Je fis apporter des glaces, et Caroline m'apprit ce qui lui était arrivé depuis son retour à Paris. Une liquidation, des prêts recouverts, le travail dans les journaux, la vente de quelques sonates lui avaient à diverses reprises procuré de l'argent; mais les théâtres, le jeu, Tivoli, et surtout la marchande de modes avaient successivement tout dévoré.

— En récapitulant mes dépenses, ajouta-t-elle, je me suis aperçue que la plupart m'avaient été imposées par mon sexe sans tourner au profit de mon plaisir. La femme a mille entraves qu'elle ne peut alléger qu'à prix d'argent; spectacle, toilette, voitures, pour elle tout est plus cher. Or j'avais besoin d'économie si je ne voulais renoncer à mes habitudes; mon parti a été pris aussitôt, j'ai vendu ma défroque de déesse antique à une ravaudeuse qui vient de se lancer dans la grande société, et j'ai commandé deux habillements complets de *merveilleux*.

— Et vous continuez à voir le monde?

— Plus que jamais je connais toute cette foule, et je puis vous faire l'histoire de chacune ou de chacun.

— Voyons, m'écriai-je, je vous écoute, Asmodée.

— Par où voulez-vous que je commence.

— Par nos voisins.

— Soit. Cet *incroyable* que vous voyez-là, près de M^{lle} Mezerai, est le beau Lagrange, le roi de nos *aériens*. Il doit, dit-on, se présenter à la cour des chars antiques que l'on annonce pour les prochaines fêtes (2). Quant à ces trois femmes, un peu plus loin, je n'ai pas besoin de vous nommer les citoyennes

(1) Marchand de chevaux célèbre de l'époque.

(2) Il fut précipité de son char, et faillit mourir des suites de cette chute.

Tallien , Récamier et Visconti , les trois seules amies de la république qui ne se haïssent pas ; mais attendez , je vois venir à nous la plus amusante déesse de notre Olympe. Regardez là-bas cette taille courte et cotonneuse , ces bras dépareillés , ce menton en cravatte et cette démarche cavalière !

— Cette femme qui vient vers nous avec un jeune *incroyable*.

— Précisément ; elle a quarante ans , mais quarante mille livres de rente ; l'*incroyable* est un commis de boutique , qui s'est trouvé son cousin , grâce à sa bonne mine. Elle le présente partout , fait graver son chiffre sur ses voitures et l'a brodé elle-même en cheveux sur un *ridicule* environné de lacs d'amour (1). Elle le montre à qui veut le voir , et , l'autre jour encore , pendant le thé , elle nous l'a fait apporter en nous priant de deviner le sens des quatre lettres qui y sont tracées , D S — A G.

— Et quelqu'un l'a-t-il deviné ? demandai-je.

— Moi , répondit Caroline ; j'ai soutenu que le *ridicule* lui appartenant les quatre lettres signifiaient évidemment *déesse âgée*. Et l'explication lui a été communiquée sur-le-champ ; aussi a-t-elle juré de ne plus me revoir.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Mais les yeux de Caroline venaient de s'arrêter sur un groupe de femmes qui semblaient discuter avec chaleur ; elle me les montra.

— Ce sont nos muses à la mode , me dit-elle : M^{mes} Beauharnais , Viotte et Hémery. Quant à la jolie *aérienne* qui leur parle , elle est devenue femme de lettres par accident et pour éviter un scandale.

— Comment cela ? — Oh ! c'est une longue histoire... — J'écoute. — Eh bien donc , vous saurez que la citoyenne Éléonore (je ne vous dis que son petit nom) , est à peine mariée depuis un an. Riche , belle , sensible , on voulait lui faire épouser un sot ; mais elle se sentait les moyens de tromper un homme d'esprit ; aussi a-t-elle épousé le plus expérimenté et le plus présomptueux de nos Lovelaces. Dès le mois qui suivit son mariage ,

(1) La mode des *ridicules* était alors toute nouvelle.

elle reçut sans bruit les hommages d'un jeune peintre , ami de son mari. Au peintre succéda un médecin , au médecin un avocat. Rien ne transpirait. Une amie commode arrangeait les petites loges , les soupers délicats , les promenades du soir ; une Marton , digne de son nom , réparait les imprudences ou protégeait les apparitions.

Or , Éléonore venait de faire un nouveau choix ; à l'avocat elle avait substitué un jeune banquier , et elle était occupée à écrire dans son boudoir le brevet de congé. Les brouillons mutilés qui couvraient son pupitre prouvaient assez son embarras. Tout à coup elle sent sur ses cheveux un souffle brûlant !... Cette haleine ne peut être que celle de son mari ! il est là et lit par dessus son épaule ce qu'elle a écrit !... Éléonore se trouble , pâlit ; toutes ses veines palpitent... Si elle se retourne , elle est perdue !... mais elle ne se retourne point , elle continue à écrire ; elle a trouvé le moyen de tout expliquer. Le mari fait enfin un brusque mouvement ; elle relève la tête et pousse une exclamation :

— Ah ! c'est mal de surprendre ainsi , dit-elle en cachant la lettre.

— Il est trop tard , s'écrie le mari ; j'ai tout vu. — Quoi ! — Tout , madame. — Ah ! mon Dieu ! moi qui espérais vous cacher cette faiblesse. — Ainsi , vous avouez... — Il le faut bien. — Et vous ne rougissez pas...

— Que voulez-vous , Henri ; le mauvais exemple m'a entraînée...

— Vous osez en parler avec cette tranquillité , madame.

— Pourquoi non ? après tout , je suis sûre que vous finirez par en prendre votre parti...

— C'en est trop , s'écrie le mari furieux. Cette lettre madame , je veux savoir à qui elle est adressée.

— A qui ? mais à Dorante , monsieur.

— Je ne connais point.

— Qu'avez-vous besoin de connaître. N'avez-vous donc point deviné que j'écrivais un roman.

— Un roman !

— Qu'avez-vous donc pensé , monsieur ? Auriez-vous cru par hasard que j'en faisais un pour mon compte.

— Madame...

— Une telle insulte!...

Elle s'était levée avec une dignité blessée qui ne pouvait laisser l'ombre d'un doute au mari; il la força à se rasseoir, en s'excusant, et elle se laissa apaiser.

— Après un pareil soupçon, je devrais ne rien vous montrer, reprit-elle, mais je suis trop bonne; puis j'ai besoin des conseils d'un homme de goût.

— Voyons, Éléonore?

— J'ai voulu peindre les mœurs du jour dans un roman épistolaire....

— C'est là forme la plus favorable.

— Mon héroïne, qui est mariée, vient de rompre une liaison et d'en former une nouvelle.

— Tu as choisi là une singulière femme.

— J'avais les modèles sous les yeux au moment où vous m'avez interrompue, j'essayais la lettre de congé que ma femme à la mode doit adresser à l'amant abandonné.

— Et tu étais embarrassée?

— Je l'ai recommencée dix fois sans pouvoir réussir...

Le mari éclata de rire.

— Innocente! dit-il, en se redressant avec fatuité... On voit bien que tu n'as point passé par là... Et lui présentant la plume:

— Écris, ajouta-t-il gravement. — Quoi, s'écria Éléonore, vous voulez... — Écris, te dis-je... N'est-il pas juste que j'aie une page dans ton roman? La jeune femme obéit; la lettre de congé dictée par le mari fut envoyée à l'avocat, et le banquier eut le champ libre.

Mais comme il fallait justifier la fable racontée, Éléonore écrivit un roman épistolaire sur le sujet indiqué et le mari l'a fait imprimer avec la lettre de congé dont l'amant disgrâcié possède l'original.

Caroline achevait ce récit lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années, à l'air fin et à la démarche nonchalante passa devant nous et la salua.

— Ah! c'est M. Joseph (1), dit-elle avec un geste amical.

— Prenez-garde, reprit le nouveau venu, nous sommes en-

(1) Joseph Ségur, frère de Louis-Philippe Ségur, auteur de *l'Abregé de l'Histoire ancienne et moderne*.

core en république sans que cela paraisse, et le *monsieur* est suspect.

— Que dites-vous?

— Le ministre de la police vient de donner ordre au bureau central de faire fermer le bal de la rue de la Michodière n° 11, parce que les cartes d'entrée portaient la qualification de *monsieur* et le mot de *mardi* qui est proscrit du calendrier républicain.

— Qui vous a conté cela?

— Zalkind Hourvitz que j'ai rencontré tout à l'heure... Vous savez, l'ancien interprète de la Bibliothèque nationale.

— Qui vient de proposer une nouvelle nomenclature des rues de Paris? observai-je.

— Précisément; il veut que chaque quartier porte le nom d'un pays, chaque rue le nom d'une ville qui en dépend, et chaque enseigne de ces rues l'image d'un des grands hommes de ce pays. Par ce moyen, les commissionnaires pourront devenir professeurs de géographie, et les portes des sages-femmes, des fruitières et des épiciers nous tiendront lieu de Plutarque. J'en serais fâché pour mon frère Philippe, qui voulait se faire historien.

Caroline l'interrompt : — Eh ! je ne me trompe pas, dit-elle en nous montrant un *merveilleux* qui venait d'aborder les citoyennes Tallien et Récamier, c'est Jean-Victor-Maximilien Champlas.

— Homme de lettres par la grâce de je ne sais quel Dieu, reprit Joseph. Regardez. Il est coiffé à l'ourang-outang, ses pantalons sont brodés, ses gilets bordés, ses cravates empesées, son habit carré ! Ses yeux grassaient, son nez clignotte, sa bouche minaude. Il joue, il monte à cheval, il danse, il fait des dettes, les foyers lui servent de boudoirs, les boudoirs de cabinets de toilette; bref, les femmes en raffolent.

— Surtout depuis qu'il a fait imprimer sous son nom ma pièce de vers sur le *Régime de l'Amour*.

— Quoi ! la pièce est de vous?

— Sauf quelques barbarismes que le citoyen Champlas a ajoutés pour y mettre son cachet.

— Vive Dieu ! que me dites-vous là, s'écria Ségur, mais il faut désigner le corsaire.

— Aussi le ferai-je.

— De suite, écrivez votre réclamation, je la porterai moi-même à la *surveillante*. Ah! vous ne vous doutez point du tort que m'ont causé vos vers.

— A vous? — Ils m'ont déshonoré. — Comment donc?

— Vous savez que nous courtisions, Champlas et moi, la même beauté : la partie s'était maintenue égale pendant longtemps, lorsqu'un conflit s'éleva il y a quelques jours à propos des nouvelles coiffures. Je tenais pour les cheveux bouclés et Champlas vantait la *Titus* : chacun de nous soutenait son opinion avec chaleur; enfin j'osai déclarer à la déesse irrésolue que c'était une occasion de décider entre nous.

— Et elle accepta.

— Elle se contenta de sourire; mais le jour même mon rival fit paraître sa pièce de vers, la dame la lut avec enthousiasme, et quand je retournai le lendemain, je la trouvai rasée, citoyen, rasée comme un buste antique. La déclaration était claire, je n'eus qu'à saluer et à laisser le champ libre au Champlas.

Caroline éclata de rire.

— Raillez-moi, reprit le citoyen Joseph, mais j'aurai mon tour.

— Oh! je n'ignore pas que vous savez vous venger, reprit Caroline; je n'en veux pour preuve que cette prétendue correspondance de Ninon de l'Enclos et du marquis de Villarceaux, imprimée par vous en 1790, et où se trouvaient, dit-on, les lettres de vos infidèles.

Le citoyen Ségur sourit.

— C'est un châtiment que nul ne pourra infliger à la beauté dont nous parlons, dit-il à demi-voix.

— Pourquoi donc?

— Pour la raison qu'elle apprend encore à épeler.

— Comment, la fille d'un des membres du conseil, m'écriai-je.

— Elle a une femme de chambre qui sait lire et écrire, cela lui suffit, continua Joseph. Ce n'est point d'ailleurs la seule de nos grandes dames qui ait besoin d'un pareil secours; nous rappelons à cet égard les plus beaux temps de la monarchie, et les épouses de nos généraux mettent l'orthographe comme des du-

chesses. Du reste j'ai toujours approuvé l'ignorance absolue ; l'écriture a perdu plus de femmes qu'il n'y a eu d'hommes tués par la poudre à canon ; c'est à elle que nous devons les procès , les duels , les divorces...

— Silence ! interrompit Caroline à voix basse.

— Qu'y a-t-il ?

— Il ne faut point parler des cordes à côté des pendus.

— Comment ?

Elle désigna du regard une jeune femme qui s'était arrêtée à quelques pas.

— Ah ! c'est la jolie citoyenne L..., dit notre interlocuteur ; en effet , son divorce vient d'être prononcé. — Et vous connaissez les détails ? — Non. — Impossible !

— Ma grande parole d'honneur... panachée , dit Joseph en imitant le ton des *aériens*.

— Oh ! c'est un conte digne de la reine de Navarre.

— Voyons donc.

Caroline releva les yeux ; la citoyenne L... s'éloignait.

— Vous savez qu'elle vivait à la campagne avec son jeune mari , reprit-elle. Or il est rare que ces tête-à-tête perpétuels tournent à bien : l'ennui commençait à faire bâiller le trop heureux ménage , lorsque arrive tout à coup un de nos plus aimables chansonniers.

— Barré ? dit Joseph.

— Non.

— Léger , Desfontaines , Dupenty ?

— Je ne vous le nommerai pas ; il vous suffit de savoir que le nouveau venu parut aussi distrayant que le mari semblait monotone ; celui-ci s'aperçut malheureusement de la comparaison et s'en plaignit. On lui répondit aigrement ; la querelle s'envenima et finit par une brouillerie. Le mari indigné déménagea , et deux escaliers , trois corridors séparèrent son appartement de celui de Clara. Il espérait se faire regretter ; on sembla le remercier. Les soins du chansonnier étaient mieux reçus chaque jour , on se cherchait , on parlait bas , il y avait des bouderies et des racommodements ; bref , le mécontentement du mari se transforma en jalousie. Il se mit à surveiller les démarches de Clara et à empêcher tout entretien particulier avec son hôte. Il commençait à revenir de ses soupçons , lorsqu'il surprit un

jour le mot de *minuit* écrit avec le doigt sur une vitre du salon que l'haleine avait ternie... c'était un rendez-vous sans doute... Mais comment s'en assurer? Veiller sans être aperçu était impossible! Quelle preuve avoir alors de la venue de Clara au lieu désigné! Notre jaloux cherchait en vain, lorsqu'un trait de lumière traversa sa pensée. A peine la jeune femme et le chansonnier sont-ils rentrés, que deux cheveux fixés avec de la cire scellent les portes de leurs appartements; cela fait, le mari se retire et attend avec impatience; la nuit s'écoule, le jour paraît, il court... Horreur! les deux cheveux sont brisés, les portes ont été ouvertes, le rendez-vous a eu lieu! Vous comprenez quelles explications s'en suivirent. La demande de divorce arriva à Paris aussitôt que le chansonnier qui reçut, le même jour, un cartel de l'époux et une proposition de mariage de la femme.

— Et il y a répondu? demanda Joseph.

— Par quatre lignes qu'il mettra quelque jour en vaudeville.

— Comment donc?

— Les voici; je les ai copiées et je cite textuellement:

« Il n'est aucuns cheveux dans le monde qui puisse me décider à tuer mon ami et à épouser sa veuve; s'il faut tous les miens pour vous réunir, j'en ferai le sacrifice, mais n'en demandez pas davantage. »

— A propos de cheveux! reprit le citoyen Ségur au bout d'un instant, vous avez vu la nouvelle que donnent les journaux anglais? lady Hamilton, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Naples, est également au moment de divorcer.

— Et pour quelle cause?

— Pour cause de perruque!

— Comment?

— Voici: lady Hamilton a une figure charmante et de longs cheveux bouclés dont elle pourrait s'envelopper au besoin; mais elle prétend en couper pour y substituer une perruque à la *Rutland* (car vous saurez que les *caracallas* n'ont point cours à Londres); or son mari s'y oppose; il jure que la beauté de sa femme lui appartient, et qu'il ne lui permettra pas de s'enlaidir. Mais lady est ennuyée d'être belle; elle veut avoir *une figure de fantaisie*; d'ailleurs, la perruque est arrivée de

Londres; elle a promis à toutes les dames de la cour de Naples de se montrer au premier *gala* avec sa nouvelle coiffure; manquer de parole, ce serait se déshonorer; aussi est-elle décidée à la tenir, fallût-il faire prononcer le divorce entre elle et l'ambassadeur.

— Votre nouvelle histoire ne vaut pas l'annonce que le citoyen Hefeldé vient de faire publier dans tous nos journaux.

— Ah! je sais, une lettre par laquelle il demande *une femme accomplie*.

— Précisément.

— Je lui ai trouvé ce qu'il désire.

— Vous vous offrez?

— Je lui offre une veuve dont le cœur est libre depuis près d'un mois. Ce n'est plus une enfant, mais elle fait encore fort bon effet aux lumières; ses cheveux prennent toujours la teinte que vous préférez; ses dents sont belles, pourvu qu'on ne les compte pas, et ses yeux ont un roucoulement des plus tendres. Quant à ses formes, quelques-unes rappellent le vers de Virgile *campos ubi Troja fuit*; mais comme l'imagination peut tout remettre à sa place, M. Hefeldé voudra bien rêver un peu. Du reste, ses goûts sont modestes; elle n'aime que la parure; les jeux de hasard, les liqueurs fines et les petits spectacles. Enfin, comme dernier avantage, elle n'a point d'amie!

— Mais c'est un trésor que votre veuve! s'écria Joseph.

— Aussi suis-je décidée à la faire connaître, par la voie des journaux, au citoyen Hefeldé, dit Caroline; car il y aurait de la cruauté à laisser sans réponse son galant appel (1).

J'allai, quelques jours après, rendre visite à Caroline Wuïet, qui m'avait donné son adresse: je la trouvai répondant à une vingtaine de lettres qu'elle venait de recevoir; il y en avait de Fréron, d'Alexandre Duval, de Caron Beaumarchais, de Trenis, de M^{me} Bonaparte, de Garat et du premier drogman de l'ambassadeur ottoman, Codrika.

Le *poulet* de ce dernier me parut un chef-d'œuvre d'amphi-

(1) Cette lettre, adressée au citoyen Hefeldé, et contenant le portrait de la *veuve*, alors fort connue, fut insérée un peu plus tard dans le *Phénix*.

gouri galant, et je le demandai à Caroline comme échantillon de madrigal turc habillé à la française. Le voici, du reste, textuellement; on verra que Parragioli Codrika était à M. Azaïs ce que saint Jean le Précurseur fut à Jésus :

« Je suis depuis longtemps d'avis, charmante citoyenne, que tout est compensé dans ce monde, la peine par le plaisir, le malheur par le bonheur, et *vice versâ*. J'éprouve encore cela par votre aimable billet d'aujourd'hui, et c'est le *vice et versâ* par reprise ! Vous m'apprenez que vous vous portez mieux, et j'en suis charmé; vous me désespérez après de voir l'original de la copie admirée, et j'en suis désolé. Vous m'annoncez ensuite que vous voulez venir me voir avec votre amie, et je m'en réjouis. Seulement je me trouve obligé de remettre votre charmante visite du 7 au 9.

» Voilà bien des alternatifs : on en éprouve souvent de plus sérieux quand on a le malheur d'être naturellement sensible; mais il y a des cas où aucun alternatif ne peut altérer le vrai bonheur qu'on saura se faire, et c'est celui du sentiment d'un vrai dévouement comme celui avec lequel je vous suis attaché.

CODRIKA. »

Lorsque Caroline eut fini sa correspondance, elle m'apprit qu'elle allait mettre à exécution un grand projet, couvé depuis longtemps : elle fondait un journal ! Tout était prêt pour cela, et le premier numéro devait paraître le lendemain. Le journal était quotidien, s'appelait le *Phénix* et portait en tête cette épigraphe (qui semblait être un souvenir du coffret confié par Marie-Antoinette) : *Je renaîtrai de ma cendre*.

Je demandai à Caroline si elle s'était assurée des rédacteurs.

— A quoi bon ! interrompit-elle, je ferai seule tout le journal.

— Mais des capitaux ?

— J'ai une vingtaine de louis.

— Des abonnés ?

— Il m'en viendra.

Je ne pus m'empêcher de sourire d'une telle confiance.

— Eh ! mon Dieu ! pourquoi m'ôter d'avance l'espoir, dit-elle vivement; vous autres, gens prudents, vous êtes tous les

mêmes... utiles comme des médecins noirs. Mai j'ai bien réfléchi ; tous mes comptes sont faits quelque part dans mon *memento*.

Elle me montra sur sa table un petit carnet vert que j'ouvris pendant qu'elle cachetait ses lettres. Je n'y trouvai d'abord que des dépenses de spectacles, de fiacres et d'aumônes.

— Cherchez plus loin , me dit-elle.

— Ainsi vous me livrez le secret de votre budget secret ? observai-je.

— Pourquoi non ? je ne suis ni assez mauvaise ni assez bonne pour cacher mes actions , et je puis vivre sous verre comme les chenilles de mûrier. Lisez mon carnet , si vous le voulez , pendant que je vais recommander ces lettres à Brunet.

Elle sortit et je me mis à feuilleter le *memento* qu'elle m'avait laissé.

On y trouvait , avec l'indication de son caractère ardent , dévoué et généreux , les traces de cette vie étrange de l'époque toute livrée aux plaisirs , et où les bonbons , les parfums , les bals , tenaient plus de place que les besoins réels.

A côté des dépenses sans cesse renaissantes pour les oranges et les fleurs se trouvaient des notes prouvant la générosité de cette âme , mais dont le style même appartenait au temps. Ainsi on lisait :

Pour conserver un cœur , 5 livres ;

Jouissance de sentiment , 54 livres ;

Pour un vieux nègre et un jeune cheval , 4 livres.

Puis , quelquefois à la marge , de plus intimes souvenirs.

Le 26 frimaire , *projets* ;

Le 29 , *chagrin , inquiétude* ;

Le 9 nivôse , *espoir*.

Je venais enfin de découvrir le compte du *Phénix* lorsque Caroline entra.

— Eh bien , me dit-elle , êtes-vous persuadé ? Outre le journal les abonnés recevront tous les mois une romance. Ma rédaction sera variée et mes relations avec M^{me} Bonaparte me permettront de donner de curieux détails sur l'expédition du général en Égypte.

Je ne lui fis point d'inutiles objections , car c'était une de ces natures hardies que la contradiction excite et que la difficulté

encouragement ; elle s'aperçut pourtant à ma réserve que je n'approuvais point son projet, et, s'efforça de me convertir en me lisant plusieurs articles écrits d'avance. C'était toujours cette même forme vive, saccadée, mais sans naturel et composée d'éléments romanesques ou contradictoires. La verve y abondait, mais la réalité ne s'y sentait pas ! On cherchait en vain la sensation sous l'habit d'emprunt dont elle était revêtue, et cependant elle y était, mais invisible ; elle y était comme l'élégance et la pudeur sous le ridicule et impudent costume des femmes du directoire.

Je remarquai pourtant la lettre adressée à *une jolie femme qui voulait devenir à la mode* ; elle renfermait une peinture fine et sincère.

« Si nous étions encore dans la brûlante saison, écrivait Caroline à son amie, je vous mettrais à la mode en quinze jours, avec un phaéton et des coursiers andalous ; mais l'hiver la chose est moins facile.

On ne peut se montrer le matin à Bagatelle sans l'élégant habit d'amazone ; le soir à Tivoli, drapée à la grecque ; les ascensions (1) ne permettent plus ces gracieux négligés qui mélancolisent les femmes, et la pelouse de Frascati est ensevelie sous la neige. Les spectacles donnent peu de vogue : le luxe l'emporte presque toujours sur la beauté. Cependant les premières loges de Feydeau, les secondes de l'Opéra, les troisièmes du théâtre Favart, peuvent influencer sur l'opinion qu'on prendra de vous. N'interrogez ni votre miroir ni les yeux d'un homme de goût pour votre toilette ; chargez *le roi* de ce travail important, et s'il ne vous trouve pas digne *d'annoncer une mode*, au moins il vous classera sur la première ligne des bonnes copies. Vous n'aimez pas le jeu ? C'est un désavantage : il faut parier, perdre et rire. Si vous étiez moins jolie je vous conseillerais,

(1) A cette époque les ascensions étaient fréquentes et fort à la mode. Blanchard, Testu et plusieurs autres en avaient fait un spectacle *ordinaire*. Deux charmantes aéronautes (dont j'ai oublié le nom) s'étaient même hasardées dans les airs, et l'on avait été un jour entier sans connaître leur sort, ce qui avait fait dire aux merveilleux du temps *qu'elles avaient été changées en constellations*.

comme le plus sûr moyen de succès, l'apparence d'une faiblesse. Du reste, vous pouvez laisser à nos *aériens* le soin de vous en supposer. Le premier d'entre eux que vous lorgnerez sera désigné par les autres ; on se dira cette nouvelle à l'oreille et vous ne serez plus étrangère à nos mœurs.

» La manie de protéger est aussi en vogue ; je ne dis point la manie d'obliger, n'allez pas vous y méprendre : on reçoit vingt suppliques en prose, en vers ; on a chaque jour vingt solliciteurs dans son antichambre ; on promet ; on se fait un parti, des amis, et sans pouvoir on se met en faveur. Soyez enfin, et tout à la fois, aimable, coquette, sage et citée ; montrez-vous aux bals, aux sociétés littéraires ; ne vous entourez jamais que d'ombres féminines dont la laideur et la gaucherie ajouteront à vos grâces ; occupez-vous de plaire, jamais d'aimer : la coquetterie embellit, tandis que les passions anéantissent !... »

Le *Phénix* parut et excita la curiosité.

Jamais journal n'avait mieux été l'expression vivante d'une personnalité. Joie, tristesse, affection, colère, lectures, réflexions, Caroline y mettait tout. On pouvait suivre dans les pages hachées de cette singulière publication les moindres oscillations de son âme : c'était une confession faite jour par jour, heure par heure. Si la satire y repassait souvent, c'est que les fats, les parvenus, les femmes sans cœur excitaient en elle de continuelles indignations. Aussi les poursuivait-elle dans le *Phénix* avec une sorte de furie ; de peur que le trait ne passât par dessus la tête des coupables, elle les décriait, elle les désignait, elle les nommait à moitié, elle les forçait à comparaitre devant le juge suprême d'un enfer de sa composition ; elle les livrait à une ronde de démons terribles et grotesques que Hoffmann n'eût point reniée : « L'ange du jugement dernier y joue de la trompette ; un crâne de merveilleux entouré de grelots imite le tambour de basque, et des cœurs d'égoïstes, enchaînés par des cheveux de coquettes, servent de castagnettes. »

Parfois sa satire à une sorte de rudesse et d'élan qui va jusqu'à l'éloquence. Écoutez plutôt le portrait d'un terroriste enrichi :

« On le connaît, on le trouve partout, ce gros court, brun ; ce livide anarchiste qui n'aime de la république que les places, de l'égalité que la bassesse, de la liberté que la licence. L'ac-

caparement des blés avait agrandi sa maison, son écurie, sa remise, ses caveaux; il a pensé que d'autres spéculations élargiraient encore son domaine. Le voilà donc qui réunit dans ses magasins l'indigo d'Amérique, le thé de la Chine, l'ivoire d'Afrique, les étoffes de la Perse, tout se vend, tout se paye, tout passe en pays étranger! Mais ce n'était point encore assez. Un impôt menace le sel; l'agioteur le sait; il épuise les marais de la France entière; les droits d'octroi se décrètent, et sa fortune est quadruplée. Alors enfin il s'arrête; assez d'affaires, il faut jouir! La belle terre de feu M... est achetée; mais le parc est mesquin, le château manque de galerie, l'entrée de péristyle; il faut des voûtes souterraines, un arc triomphal, des urnes funéraires, des pyramides égyptiennes, des cirques, des inscriptions, le Tibre, la roche tarpéienne. La cour en ronde sera un olympé où se dresseront toutes les divinités du paganisme; Brutus et Mutius garderont la salle à manger. Mais que mettra-t-on à la porte du grand vestibule? Accourez, artistes, votre avis? Voici le décorateur, le peintre, le sculpteur, l'architecte. Chacun propose, rejette, hésite. — Eh! messieurs, pourquoi chercher si longtemps! Ornez ce vestibule d'images parlantes! mettez à droite un vampire couché sur des cadavres, et à gauche la femme de Loth changée en statue de sel! »

L'enrichi désigné ici par Caroline est le même, si je ne me trompe, qui fut accusé d'avoir usurpé pendant la terreur un domaine qu'il n'avait point acheté, ce qui lui fit donner le nom de *vol-terre*. Comme il se trouvait un jour dans un cercle avec Fréron, et comme il affectait un grand dédain pour ce dernier, quelqu'un s'en indigna.

— Laissez, dit l'ancien conventionnel, il est tout simple que Fréron soit mal vu de *vol-terre*. (Voltaire).

Les personnalités publiées dans le *Phénix* ne manquèrent pas de faire grand bruit. Trop de gens avaient à rougir de leur passé, trop de fortunes s'étaient élevées sans que l'on pût en justifier l'origine, trop d'actions demandaient le silence et le mystère pour qu'une telle hardiesse n'excitât pas autant d'inquiétude que de ressentiment. Les femmes surtout s'en émurent: celles qui avaient été attaquées s'indignèrent, celles qui pouvaient l'être craignirent de voir arriver leur tour. Je trouvai un

soir Caroline entourée de lettres de plaintes et de menaces et presque effrayée.

Deux de ces lettres me frappèrent. La première, écrite d'une manière rapide et naturelle, était tout simplement l'annonce d'un cartel. La voici :

« Je suis jeune, belle ; j'ai des faiblesses et j'ai le bon esprit d'en rire. Je veux donc bien qu'on nombre mes amants, mais je ne souffre pas qu'on remarque mes ridicules. Si dans votre *Descende aux Enfers* vous insérez mon nom, si je soupçonne que vous ayez voulu me désigner, recommandez vos jours au hasard, car je ne me sers point de vengeur ni de plume étrangère : je me bats. Vous montez à cheval et faites assez bien des armes ; il ne vous sera donc pas plus difficile de tirer à bout portant que de m'attaquer dans le silence du cabinet. Adieu. Vengeance ou estime ! »

La seconde lettre était moins chevaleresque. Son écriture perpendiculaire et embarrassée attestait les efforts qu'avait faits pour se déguiser la plume qui l'avait tracée.

« Une femme, y lisait-on, s'avisa un jour de plaisanter sur mon compte ; le lendemain des gens à gages m'en firent justice dans vingt chansons. Si le luxe, les grandes fortunes, l'inégalité des rangs exercent votre bile envieuse, sollicitez des secours et n'écrivez pas. Les femmes riches savent acheter un secret ; on vous livre les autres. Je vous abandonne toutes celles qui ont paru *aux enfers* ; je n'ai pas reconnu mes entours ; mais malheur à vous si la prudence vous abandonne ; je peux tout, et je me sacrifierais même pour me venger s'il était nécessaire d'intéresser un homme puissant à ma cause. »

Nous avons cité ces deux singulières épîtres parce qu'elles peignent deux figures de femmes particulières à ce temps. L'une profitant des désordres d'une société qui n'a point encore eu le temps de se reconstituer, pour transformer la vie en une sorte de course au clocher, dont le seul but doit être la vanité et le plaisir ; l'autre dédaigneuse parvenue, voulant faire de sa richesse un privilège pour mettre ses vices à l'abri, joignant l'insolence de la grande dame à la bassesse de la servante et commençant cette aristocratie de hasard qui sortit des fanges de la révolution. Ajoutez à ces types la femme à la mode, espèce de mannequin d'amazone dont la beauté ne servait qu'à essayer de nou-

velles manches ou à montrer une coiffure ; la femme galante , promenant partout sa grande toilette et ses fautes de français ; la vaporeuse , inséparable d'un de ces dogues de manchon mis en vogue depuis peu ; enfin la femme de lettres , écrivant tour à tour des romans *imités de l'anglais* , des contes dans le goût de La Fontaine ou des traités de morale à l'usage de la jeunesse : et vous aurez la galerie complète des grandes dames de cette curieuse et singulière époque. C'était bien , à tout prendre , les mêmes vices qu'autrefois ; mais la forme n'était plus la même , rien ne remontait au delà de la veille. Pas un nom ancien , pas un usage du passé , pas une croyance des aïeux ! On eût cru sortir d'un de ces cataclysmes à la suite desquels apparaissaient de nouvelles créations.

Cependant quelques scandales ayant eu lieu vers ce temps par suite de déguisements , une ordonnance du ministre de la police générale fit *défense aux dames* de porter des costumes d'homme. Ce fut pour Caroline un véritable chagrin. Ses toilettes de femmes étaient vendues , ses bijoux engagés ; elle adressa au ministre une pétition en vers , sollicitant l'autorisation de porter le déguisement défendu ; mais sa pétition demeura sans réponse. Elle écrivit alors à M^{me} Lottin , pour la prier d'appuyer sa demande , une épître qui se terminait ainsi :

On dit que votre esprit égale
 Votre beauté, votre bon cœur ;
 Prouvez-le moi ; troquez une rivale
 Contre un adorateur.

Les prières de Caroline furent enfin écoutées ; on lui accorda la permission qu'elle sollicitait , et elle put reprendre , avec son ancien habit , ses habitudes libres et cavalières.

Une aventure touchante vint pourtant traverser sa vie frivole et l'arracher pour quelques heures à ses habitudes mondaines.

Un soir qu'elle revenait en fiacre de Saint-Cloud , elle aperçut au bord de l'eau une jeune femme en haillons qui marchait vivement , l'air égaré , parlant haut et regardant la Seine. comme près de céder à quelque sinistre inspiration.

Caroline fit arrêter le fiacre, courut à elle et voulut l'interroger; mais elle ne l'écouta point d'abord. Elle tenait un papier qu'elle voulait, disait-elle, faire remettre à son adresse avant de mourir, et qu'elle refusait pourtant de donner.

Ses yeux étaient hagards, ses paroles sans suite. Caroline essaya de la calmer, en employant tour à tour les raisonnements et la prière. Elle lui parla de ceux qu'elle pouvait aimer, père mari, enfants. A ce dernier mot la jeune femme, qui était demeurée insensible à toutes les consolations, fondit en larmes; elle se laissa tomber sur le bord de la route, la tête dans ses deux mains et en sanglotant. Caroline s'assit près d'elle et s'efforça de l'encourager en sollicitant sa confiance; enfin la jeune femme lui avoua tout. Elle était fille d'un pauvre professeur; son mari l'avait épousée malgré l'opposition d'une famille riche et haut placée. Repoussés tous deux par ceux qui auraient dû les secourir, ils avaient dû vivre quatre années de leur seul travail. Le mari avait enfin succombé à la fatigue et au chagrin, il était mort il y avait quelques mois, la laissant malade, sans ressource, et avec deux enfants qu'elle avait en vain essayé de nourrir. Voyant l'inutilité de ses efforts et ne pouvant supporter l'aspect de leurs souffrances, elle était sortie ce jour-là folle de douleur et décidée à périr. Le papier qu'elle tenait était une lettre dans laquelle elle recommandait les deux orphelins à la mère de son mari. Caroline en regarda la suscription et y lut un des noms les plus connus de Paris. Sa résolution fut aussitôt prise.

— Vous ne mourrez pas, dit-elle à la jeune femme, et vos enfants seront heureux.

La pauvre mère joignit les mains.

— Votre adresse?

Elle la donna.

— Vous entendez? dit Caroline au cocher, qui s'était approché; vite, et je paye double!

Elle fit monter dans le fiacre la jeune femme éperdue, et toutes deux arrivèrent à l'endroit indiqué.

Les enfants étaient couchés sur un peu de paille, mourants de fièvre et de faim. Caroline les enveloppa dans sa pelisse et les emporta chez elle.

J'y arrivais presque au même instant: elle me conta tout.

Après nous être consultés, il fut convenu qu'elle se rendrait le lendemain chez la grand'mère des enfants; elle partit en effet et nous l'attendîmes la moitié du jour. Enfin nous reconnûmes sa voix au bas de l'escalier. La malheureuse mère s'élança hâletante, les mains tendues. Caroline montait en franchissant les marches deux à deux; dès qu'elle nous aperçut, elle ouvrit ses bras; la jeune femme s'y jeta avec un cri déchirant de bonheur! elle avait deviné que tout avait réussi. Après les embrassements et les larmes Caroline put enfin nous raconter ce qui s'était passé.

— Je tremblais, nous dit-elle, en arrivant à l'hôtel de cette femme. Le succès dont je me croyais sûre en parlant ne me paraissait plus possible. Enfin je demande la maîtresse. On me fait traverser dix pièces et j'entre dans un boudoir où l'on me prie d'attendre: une simple cloison me séparait de la chambre à coucher. J'entends chuchotter quelques instants, puis une voix aigre s'écrie:

— Mais je n'ai point affaire aux journalistes; dites que je suis incommodée.

— Madame, répond une voix mielleuse, c'est une jeune femme qui a l'air honnête...

— Je n'aime point ces gens, vous'dis-je.

— Son journal est à la mode, et, si elle se permettait quelques plaisanteries à propos de madame...

— Ah! vous avez raison, faites entrer.

La porte s'ouvre et je me présente avec assurance. Une grosse femme bien conservée remplissait une bergère de sa rotondité. Il me vint en pensée que cette femme avait été taillée dans les manchettes de M. Kikman. Cependant on approche un fauteuil, on me fait asseoir et j'entame la conversation. Je commence par déclarer que mon journal me mettant à même de faire connaître aux riches les misères à secourir, j'avais recommandé depuis quelques jours à la pitié des heureux une jeune mère et ses deux fils. On me répond en balbutiant qu'autrefois on donnait beaucoup à la paroisse pour les pauvres, mais que maintenant Paris est plein de vagabonds. Je réponds que mes protégés ne sont point de ce nombre, et pour preuve je présente un acte de mariage, des actes de naissance. A peine la grande dame y a-t-elle jeté les yeux qu'elle pâlit. Elle veut dissimuler;

mais l'impression est trop forte. Je lui peins la douleur de la malheureuse mère, la souffrance des enfants; elle baisse la tête.

— Qu'ils changent de nom, murmura-t-elle, et j'assurerai leur avenir.

Mais je me récrie, je menace de publier la vérité, j'invoque le souvenir du fils, mort dans la misère et le désespoir. Cette dernière image achève la victoire, les larmes commencent à couler. Alors j'insiste, et j'arrache la promesse que les enfants et la mère seront reconnus et bien accueillis.

Elle les conduisit en effet, et toutes les promesses qui avaient été faites furent tenues. Les enfants protégés par Caroline vivent encore; ils occupent aujourd'hui une position brillante; mais nous savons qu'ils ont oublié à qui ils la doivent... Ils étaient si jeunes, et le bonheur rend si oublieux!

IV.

L'expédition de Bonaparte aux bords du Nil fixait surtout l'opinion publique à cette époque. Elle s'était préparée à l'insu de l'ambassadeur ottoman qui ignorait le français et n'eût pu être averti que par son drogman Codrika; mais, intéressé sans doute à fermer les yeux, celui-ci se contentait de fréquenter les spectacles et de développer, comme nous l'avons vu plus haut, en lettres galantes, le système des *compensations*. Il en résulta que les Français surprirent l'Égypte presque désarmée et achevèrent sa conquête en quelques mois.

Or, Bonaparte avait déjà de nombreux partisans qui ne manquaient pas d'exalter ce que cette conquête avait de glorieux pour la nation. Des journaux, soudoyés par sa famille, ramenaient chaque jour son éloge sous toutes les formes, tandis que les généraux qui défendaient ailleurs la république, tels que Moreau, Championnet, Masséna, étaient laissés dans l'ombre. Joséphine avait réussi à faire de son jeune époux le héros en vogue, meubles, ornements, toilette, tout était devenu égyptien. La mode s'empara de nos désastres même; la défaite d'Aboukir fit adopter les couronnes de chêne portant gravé le nom de Nelson et les perruques à la Neptune.

On y substitua un peu plus tard les bonnets en pyramide , des spencers rayés , tels qu'en portaient les femmes du Nil , à ce qu'assuraient les marchandes de modes , et des ceintures à la crocodile. Cependant les robes grecques à la Niobé restèrent longtemps en faveur , parce qu'elles avaient l'avantage , selon M^{me} Tallien , de *concilier la pudeur avec la nudité*. Elles ne cédèrent qu'aux modes turques également mises en faveur par l'expédition d'Égypte. Dès lors , les perruques blondes qui avaient remplacé les cheveux ras , furent abandonnées pour la coiffure odalisque. Celle-ci était ornée de perles ou de pierres et portait habituellement une de ces trois inscriptions : *J'appartiens à l'hymen , j'appartiens à l'amitié , j'appartiens à la pudeur*. Une beauté à la mode , dont l'amant disgracié avait traîtreusement changé le turban , parut à Frascati avec ces mots brodés en lettres d'or : *J'appartiens à tout le monde!* Quant aux *ridicules* , ils étaient déjà en vogue depuis longtemps ; on les couvrait de fleurs , d'arabesques ou de devises. Un graveur eut l'idée d'y faire imprimer les portraits des plus célèbres *aériens* déguisés en dieux de la fable ; mais son entreprise avorta.

En revanche le portrait de Bonaparte était partout. On vendait des paravents représentant son entrée au Caire , et les journaux débitaient sur son compte les plus merveilleuses histoires ; l'une d'elles surtout , qui faisait du jeune général un Scipion à la manière de Scudéri , causa une grande sensation. Il ne s'agissait de rien moins que d'une noble vierge égyptienne descendant en ligne directe de Sémiramis. « Son père , estimé pour » ses mœurs et sa bienfaisance (nous copions textuellement) , » l'avait conduite à la tente de Bonaparte.

— Chef , avait-il dit , je croyais un grand homme aussi difficile à trouver que les sources du Nil , mais je t'ai vu et je me suis détrompé. Voici ma fille : elle est belle , elle est sage , prends-la pour compagne et donne un second Bonaparte à la terre. Les Égyptiens ont encore plus besoin de lois que les Français n'avaient besoin de victoires.

A ces mots , le noble vieillard avait fait tomber le voile qui couvrait la jeune vierge , et le général n'avait pu retenir un cri d'admiration à l'aspect de tant de beauté ; mais , détournant la tête aussitôt , et saisissant la main de l'Égyptien , il lui

avait montré le portrait de la citoyenne Bonaparte suspendu au dessus de sa couche.

Une autre anecdote, moins ridicule, mais à peu près aussi vraisemblable, fut également répétée par la plupart des gazettes. La scène, cette fois, se passait au Caire, et il s'agissait seulement d'une monture offerte en don au général par un chef arabe. Bonaparte, après avoir admiré les formes et la vigueur du coursier, avait demandé son âge.

— Deux ans, dit l'Arabe.

— Il est bien jeune pour être si grand, observa le général.

— Le monde en dit autant de vous, répliqua l'Arabe.

Et l'armée entière, ajoutait le journaliste, avait applaudi, en reconnaissant : *que l'esprit n'avait point de patrie.*

Le théâtre ne resta point en arrière : dans ces ovations accordées au héros du Nil, on représenta une pièce du citoyen Soukes, précédemment jouée à Rome sous le titre de *Voyage autour du monde*, dans laquelle Bonaparte était déjà appelé du nom de César. Une scène fort plaisante, qui donnait occasion de rappeler heureusement nos derniers triomphes, en assura le succès. L'auteur suppose le Caire pris d'assaut par les Français; les portes du sérail sont brisées, et l'ennuque blanc, Frontignac, s'est déguisé en odalisque pour fuir; mais les femmes qu'il était chargé de garder l'arrêtent et le livrent aux Français, qui le reconnaissent.

— Un émigré! s'écria Bonaparte.

Frontignac tombe à genoux, mais le général qui le soupçonne d'être un agent de Pitt lui demande compte de sa présence en un lieu pareil.

— J'y cherchais une retraite, général, répond le prisonnier.

— Si près de l'armée française?

— Hélas! ce n'est point moi qui suis allé la chercher, répond Frontignac; c'est elle qui est venue me trouver! Voilà trois ans qu'elle me poursuit comme un lièvre qui a perdu son terrier. J'étais bien tranquille à Bruxelles, quand un matin j'aperçois les bonnets de vos grenadiers! Je me réfugie en Hollande, vous y arrivez le lendemain; je me dis alors: C'est au nord qu'ils en veulent, filons vers le midi. Mais à peine ai-je le temps de traverser la Suisse, poursuivi par le bruit de vos tam-

hours ; je gagne le Pô , vous y arriviez ; je le traverse et je cours à Rome , vous y étiez ! Désespérant de vous échapper en Europe , où j'avais toujours une victoire sur mes talons , je m'embarque pour l'Afrique ; je franchis les mers , les fleuves , les déserts , et je me crois à mille lieues de vous , quand tout à coup nous nous trouvons nez à nez. Pour Dieu , général , ayez pitié de moi ! Voici une mappemonde , indiquez un pays que la république veuille bien ne plus conquérir et je m'y retire.

On comprend combien toutes ces flatteries devaient exalter l'admiration pour Bonaparte et aider plus tard à son élévation. Jamais d'ailleurs les esprits ne s'étaient trouvés mieux préparés à recevoir un maître. Les convulsions des années précédentes avaient épuisé toutes les énergies ; l'avidité du plaisir rendait la jeunesse elle-même indifférente aux dangers de la république. Les administrations militaires et les bureaux des fournisseurs étaient devenus une sorte de champ d'asile où elle se réfugiait pour éviter le service des armées. Ceux qui n'y pouvaient trouver place faisaient solliciter une exemption , et nul n'avait honte de ce brevet de lâcheté , obtenu le plus souvent par l'appui d'une femme perdue.

Le directoire semblait encourager par sa mollesse et son désordre , cet affaissement de l'opinion publique : jamais l'oubli des intérêts généraux n'avait été porté plus loin. Seulement la tyrannie était nonchalante et sans passion ; on n'allait point au devant des injustices , mais on les accordait ; on ne commettait pas de violence , mais on les laissait commettre. Tous les liens se relâchaient sans que les maîtres de la nation y prissent garde : on eût dit que les vices , la misère , les crimes , leur étaient choses indifférentes. Les mendiants et les femmes de mauvaise vie parcouraient les rues de Paris pendant le jour , insultant les femmes honnêtes. Le soir c'était le tour des assassins. On tuait aux portes des théâtres , sur le seuil des maisons , devant les boutiques ouvertes ! Les gens prudents ne sortaient qu'armés de pistolets à baïonnette ou de cannes plombées.

Caroline , qui ne prenait aucune de ces précautions , fut attaquée aux Champs-Élysées par quatre bandits qui l'enveloppèrent dans un manteau pour étouffer ses cris , la dépouillèrent et mirent en délibération s'il fallait l'assassiner. L'arrivée d'une

voiture la sauva, mais elle fut quelque temps souffraute des suites de cette aventure, et le *Phénix* s'en ressentit.

Des discussions qui survinrent peu après avec l'imprimeur arrêtrèrent la publication de ce journal qui fut remplacé par la *Chrysalide*. Mais bientôt survinrent de nouveaux embarras, des calomnies, des persécutions; et ce qui était pis que tout le reste, le nombre des abonnés n'augmentait pas! Caroline s'épuisait en vains efforts. Ce journal était pour elle le tonneau des Danaïdes. Argent, esprit, loisir, tout allait s'y engloutir, sans qu'il parût moins vide. Il fallut enfin céder, et la *Chrysalide* eut le même sort que le *Phénix*.

Ces deux échecs, joints à des souffrances plus intimes, la jetèrent dans une sombre tristesse. Je revenais avec elle un soir d'hiver, le long des quais, et elle me racontait ses chagrins avec la fougue qu'elle mettait à toute chose, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup devant un des parapets, les yeux fixés sur la rivière. Je lui demandai ce qu'elle regardait.

— Je regarde cette glace qui encadre le néant, me dit-elle avec une sorte de dépit à la fois douloureux et plaisant; encore s'il y avait moyen de se noyer!...

— C'est un plaisir que nous pouvons vous procurer, répondit une voix.

Étonnés, nous nous penchâmes sur le parapet: un batelier, qui travaillait dans sa barque échouée, nous avait entendus.

— Vous n'avez qu'à dire un mot, not' bourgeois, ajouta-t-il, j'vous casserai la glace, et dans un instant vous serez sous verre.

— Combien faudra-t-il vous payer ce service? demanda Caroline.

— En revanche, vous me donnerez pour boire.

— Et vous casseriez la glace sans regret? demandai-je.

— Aussi tranquillement que le fossoyeur fait son trou.

— Vous n'aimez donc personne?

— Faites excuse, citoyen; un ouvrier, un misérable comme moi, qui voudrait manger les poissons par la queue, je l'empêcherais; parce que les pauvres tiennent peu de place et trouvent toujours à vivre; mais trinquer aux dépens des fous, c'est sagesse.

— Ce n'est pas de l'humanité au moins.

— Qui sait ? N'est-on pas , après tout , dans la vie comme à la guinguette ? L'vin manque , le fagot ne pétille pas : bon soir !

Et se tournant vers Caroline :

— Allons , vous décidez-vous , continua-t-il. Deux coups de pioche , et je vous fais un entonnoir raisonnable. Ce serait dommage qu'un si joli garçon ne se passât pas une petite fantaisie.

— Merci , dit Caroline en souriant , vous m'avez dégoûté des plaisirs faciles ; mais il est juste que je paie la leçon.

Le batelier prit la pièce de monnaie qu'elle lui tendait.

— Alors , je boirai à votre santé , dit-il , mais si l'idée vous revenait d'chercher une consolation dans la Seine , n'oubliez pas que je ferai votre affaire , et *gratis*. Vous me trouverez ici jusqu'au dégel.

Peu après cette aventure , Caroline Wuiet retourna à Versailles , et bien qu'elle fit de fréquents voyages à Paris , je ne la vis plus qu'à de rares intervalles. Elle travailla à divers ouvrages qui parurent successivement et excitèrent la curiosité publique à plusieurs titres. Le premier fut une sorte de roman satyrique intitulé : *Esope au bal de l'Opéra*. Il fut suivi plus tard de *Babiolo* , du *Sterne du Mondigo* et du *Monastère de Sainte-Catherine*. Mais dans l'intervalle de ces différentes publications , un grand événement vint changer sa position. Elle épousa le baron Auffdiener , colonel du génie au service du Portugal depuis vingt-quatre ans , et à qui la compagnie de l'*Alto Douro* devait la construction de tous les chemins qui lui servaient pour le transport des vins de Porto.

Ce mariage obligea Caroline à quitter la France ; elle partit avec un désespoir et une terreur que l'on eût pu regarder comme un pressentiment. Que l'on se figure en effet l'arrivée d'une des *lionnes du Directoire* au milieu de cette société portugaise aux vices dévots , aux habitudes ignorantes et grossières ! L'aspect du pays même la révolta.

« J'aperçus , dit-elle , une campagne de terre cuite , parsemée de quelques oliviers que l'on eût pris pour des arbres de papier déteint ; d'immenses ponts auxquels il ne manquait que des rivières , et un peuple en guenilles qui ne s'était point dégrassé depuis le déluge , tout avait un aspect terreux , rance et maus-

sade , depuis le beurre jusqu'aux enfants. J'appris bientôt que l'âme était encore pire que l'aspect. Il y a un proverbe portugais qui dit :

« Baise la main qui peut te tirer du boubier , et coupe-la dès que tu en es sorti. »

« L'Évangile de la nation entière est là ! J'arrivais de Paris , accoutumée à tous les raffinements de l'esprit et du luxe ; je trouvais des femmes qui ne savaient que leurs prières , et qui se parfumaient les cheveux avec de l'huile de lampe ! On me reçut pourtant à bras ouverts , j'apportais les modes de France ! Les plus grandes dames de Lisbonne voulurent se lier avec moi pour les voir de plus près ; puis , la vue ne leur suffisant plus , elles s'adressèrent à ma générosité. Chaque visite me coûtait un châle ou une robe : mais aussi étais-je traitée d'*illustrissime* et d'*excellence*.

« On vint me dire un jour qu'une femme de la cour voulait me voir en grande toilette *avant de mourir* ! En arrivant dans la chambre de la malade , je trouvais trois médecins , deux confesseurs , un garde-notes , six femmes de chambre , des madones , des chapelets , des rosaires , et au milieu de tout cela une agonisante qui se fit soulever pour me regarder en tous sens. Il fallut lui expliquer la forme de nos robes , de nos pelisses , de nos chaussures. Le confesseur , qui seul savait le français , nous servait d'interprète. Je me retirai enfin , laissant mon chapeau aux mains de l'agonisante , qui désirait tant s'en parer qu'elle guérit et le porta à la première messe célébrée en l'honneur de son rétablissement. »

Caroline avait changé de nom à son arrivée en Portugal , et s'était fait appeler dona Elidora. Sa beauté , son esprit , son grand talent musical , la firent rechercher par les premières familles. Il n'eût tenu qu'à elle de reprendre à Lisbonne le rôle brillant qu'elle avait joué à Paris ; mais tout la choquait dans les mœurs qu'elle avait sous les yeux. Habitée à l'incrédulité du Directoire , elle ne pouvait accepter ce mélange de piété et de galanterie des grandes dames portugaises. Elle nous a du reste laissé , dans le *Sterne du Mondégo* , donné une peinture aussi vive que dramatique de ses singulières mœurs. Un auteur contemporain , à qui l'on a fait un mérite de la rareté de ses œuvres , et dont la réputation a grandi dans ces derniers temps

en proportion de ce qu'il n'a point écrit, connaissait sans doute ce chapitre lorsqu'il a reproduit la même peinture dans un de ses drames injoués.

Plusieurs personnes sont réunies chez dona Marillia, Portugaise à la mode. Ce sont, Luis Pedro, jeune fat que l'on cite pour ses vers et ses bonnes fortunes; Frei Domingos, moine d'une orthodoxie connue; une comtesse uniquement chargée de donner la réplique; et un jeune Français, Euryale, qui n'est autre que Caroline elle-même.

— Est-il vrai, demande dona Marillia à Euryale, que les soldats français ne portent point de chapelet?

— C'est là vérité, signora, répond le jeune homme.

— Ah! les misérables! comment d'honnêtes gens pourraient-ils se passer de chapelets! Et ils font gras le vendredi, peut-être?

— Hélas! oui, signora.

La comtesse, le moine et le petit maître, se récrient à la fois.

— Manger gras le vendredi, répète dona Marillia en joignant les mains; Jésus! Marie! Joseph! Mais il vaudrait mille fois mieux mentir, voler, tromper son mari!

— Il n'y a pas de comparaison, dit Luis Pedro.

— Pour le plaisir, peut-être, observe Euryale en souriant.

— Pour le salut, monsieur, réplique Frei Domingos.

— Je ne comprends pas bien.

Cela est pourtant facile à concevoir. Lorsqu'une femme est infidèle, c'est contre sa volonté, par séduction, au lieu que quand elle mange gras, elle fait le mal de propos délibéré, elle s'y prépare, elle le voit, elle prolonge le péché! Et la preuve que la première faute est bien moins grave que la seconde, c'est que Dieu a pardonné à la femme adultère, tandis que l'inquisition, qui n'est autre chose que le tribunal de Dieu sur la terre, brûle sans rémission ceux qui font gras le vendredi.

— C'est évident! s'écrie Luis Pedro en lançant un regard à dona Marillia, pourvu que l'on accomplisse ses dévotions et que l'on observe les jeûnes, on est toujours sûr de faire son salut.

— A propos de salut, reprend la comtesse, vous savez que dona Clara est morte ce matin, comme une sainte? Elle a re-

fusé d'embrasser son père et sa mère, et n'a voulu parler qu'à son confesseur.

— Pauvre petite, dit dona Marillia attendrie; quelle jolie défunte elle va faire, habillée en religieuse de la Conception et dans un cercueil doublé de satin rose.

— Je me fais faire un habit très-élégant pour aller au convoi, ajoute Luis Pedro.

— En vérité, on n'entend parler que de morts, dit Frei Domingos; j'ai appris tout à l'heure celle de l'abbé Grégoire.

— Ce curé qui avait deux filles?

— Justement. Il a été emporté par une indigestion.

— Le pauvre homme!

— Et sans confession!

— Sans confession! répètent tous les assistants en se regardant d'un air terrifié. Ah! Jésus!

— Il faudra bien des messes pour le sauver! continue dona Marillia.

— Si nous disions pour lui un *De profundis*?

— C'est une idée chrétienne.

— Commencez, Frei Domingos.

Tous se mettent à genoux. Luis Diego profite de l'occasion pour se rapprocher de dona Marillia, et le moine commence:

— *De profundis clamavi at te, Domine, Domine exaudi vocem meam.*

Pedro se penche à l'oreille de Marillia.

— Vos yeux qui font le tourment de ma vie n'en feront-ils jamais le bonheur?

Marillia, tout bas:

— Taisez-vous donc.

— *Fiant aures tuæ intendentes vocem de precatationis meæ.*

— Si vous ne me permettez point de vous voir, de vous parler, je ferai quelque folie.

— Qu'exigez-vous là?

— *Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinuite Domine.*

— Il faut que je vous parle ce soir.

— C'est impossible.

— *A custodia mātutinā usque ad noctem speret Israël in Domine.*

— Ainsi vous repoussez mon amour.

— Mais songez...

— *Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus.*

— Alors, vous ne me reverrez plus.

— Restez, je le veux.

— *Et in secula seculorum.*

— Eh bien ?

— Ce soir après le thé.

— *Requiescat in pace.*

— *Amen!* répètent toutes les voix, et chacun se relève en faisant le signe de la croix.

Pendant les événements politiques qui bouleversaient la Péninsule arrachèrent bientôt dona Elidora à ses observations de mœurs. Les armées républicaines avaient occupé le Portugal, mais le peuple, excité et soutenu par l'Angleterre, se souleva, égorgeant partout les Français qu'il surprenait sans défense. Malgré sa position particulière, les services rendus au pays et sa conduite inoffensive, le colonel Auffdiener se trouva enveloppé dans la proscription générale. La compagnie de l'*Alto douro* cessa de lui payer la somme qui lui était due, sa maison fut enyahie, et deux fois dona Elidora ne dut la vie qu'à son courage et à sa réputation de bonté.

« Enfin survint la glorieuse convention de Cintra, entre Junot et Wellesley (50 août 1808). Par cet acte, les biens des résidants étaient garantis, et on leur accordait la liberté de retourner dans leur pays ou de rester en Portugal. Le baron Auffdiener opta pour ce dernier parti; il renvoya dona Elidora en France et demeura afin de veiller à ses intérêts. Mais, selon leur invariable politique, les Anglais violèrent leur parole dès qu'ils purent le faire impunément, et les huit cents Français qui, sur la foi de cette convention, étaient demeurés en Portugal, furent massacrés ou jetés en prison. Après avoir languï quelques mois dans le fort de Saint-João-da-Foz, à l'embouchure du Dureo, le colonel Auffdiener fut envoyé aux pontons de Plimouth, où il mourut.

V.

Ainsi privée de l'appui sur lequel elle avait compté, Caroline retourna forcément à cette vie libre et militante qui avait en autrefois pour elle tant de charmes. Elle publia des livres, des romances, des chansonnettes dont quelques-unes devinrent populaires (1). Mais les temps étaient changés : une nouvelle société s'était formée ; il y avait une cour, des princes, une noblesse, tout cela datant de la veille, et aussi fière, aussi compacte que les plus vieilles noblesses, les plus vieux princes et les plus vieilles cours. Le caractère spontané de Caroline, qui avait pu s'associer au chaos du Directoire, se trouva détourné au milieu de cette organisation régulière comme un état-major de régiment. Son monde à elle n'existait plus ; il avait été brisé par l'empire. A peine s'il en restait encore un peu de poussière.

Sa célébrité d'autrefois n'était déjà plus qu'un vague souvenir qui la vieillissait sans la recommander. Puis, sa première splendeur de talent et de beauté était passée ; ceux qui pouvaient l'aider l'avaient connue plus jeune, plus brillante ; sa réapparition fut pour eux comme un désagréable avertissement que le temps avait marché. Ils détournèrent les yeux pour regarder ailleurs. Le plus sage eût été de se soumettre à cet abandon, car le succès ne revient jamais à ceux qu'il a délaissés ; mais il y avait en Caroline trop d'ardeur pour qu'elle acceptât ainsi l'oubli à l'amiable. Ses habitudes lui avaient d'ailleurs créé un besoin d'agitation qu'il fallait satisfaire. A l'activité saine et fructueuse de la jeunesse avait succédé je ne sais quelle fièvre inquiète, quelle manie de projets et de tentatives qui tenaient son imagination perpétuellement haletante. C'était le commencement de cette étrange maladie qui semble saisir, vers leur déclin, ceux qui ont cherché la vie dans le trouble et la

(1) Nous citerons entre autres la romance intitulée : *Comme elle était jolie* et l'écossaise commençant par ce vers : *Moi, j'aime la danse.*

sensation ; malheureux juifs errants de la pensée qui , pour n'avoir point permis à leur âme de se reposer dans le calme , semblent condamnés à une marche éternelle à travers tous les chemins de la fantaisie , et que ces chemins conduisent toujours à l'impossible.

Après avoir lutté longtemps contre l'oubli qui l'enveloppait chaque jour davantage , Caroline Wuïet disparut enfin subitement des cercles parisiens et je n'en entendis plus parler.

Ce fut dix ans après seulement qu'un hasard me la fit rencontrer et que j'assistai au dénouement de cette existence si mouvante et si mélangée.

C'était en 1829 , autant qu'il m'en souvient. Je traversais le parc de Saint-Cloud, que je n'avais point revu depuis plusieurs années , lorsque j'aperçus , dans la grande allée du bord de l'eau , une femme maigre , jaune et presque en haillons , qui marchait lentement entre un petit chien griffon et un grand chien loup. Elle se baissait , de temps en temps , pour ramasser de petites branches mortes qu'elle cassait avec une sorte d'agitation nerveuse. Son air, son allure, son costume, tout semblait indiquer une folle. Elle portait une redingote de toile jaune, à taille courte et à manches serrées ; un fichu de tulle roulé sur l'épaule droite , et un chapeau de paille duquel pendait un fragment de plume noire retenue par un galon d'or. Je la considérais depuis quelques instants avec une curiosité mêlée de pitié, lorsqu'elle se détourna tout à coup de mon côté, poussa une exclamation et s'avança vers moi en m'appelant par mon nom.

Je m'arrêtai stupéfait.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda une voix rauque et saccadée.

Je balbutiai une excuse en cherchant à démêler quelques vagues réminiscences.

— Quoi ! vous aussi vous avez oublié vos amis de la révolution ! reprit-elle.

— Caroline ! murmurai-je incertain.

— Elle-même... continua la vieille femme.

Je la regardai encore , saisi , muet et ne pouvant rattacher ce que je voyais à mes souvenirs.

— Ah ! vous me trouvez changée , dit-elle en secouant la

tête ; ce sont les médecins qui m'ont mise dans cet état ; mais vous aussi vous êtes bien changé ! vos cheveux ont blanchi, continua-t-elle brusquement : vous êtes vieux !

Un peu remis , je voulus lui parler du plaisir que j'avais à la revoir ; mais elle m'interrompit pour me dire que tous ses anciens amis l'avaient abandonnée ; qu'elle méprisait les hommes et les donnerait tous pour ces deux chiens qui la suivaient.

La suite de notre entretien m'apprit une partie des malheurs et des désappointements qu'elle avait eu à subir. L'entrée des alliés avait ruiné la seule propriété qui lui restât en Champagne. La famille royale , à qui elle avait révélé sa détresse , s'était contentée de faire des promesses dont aucune n'avait été tenue , et les gens qui auraient pu la servir s'étaient refusés à toutes démarches. Enfin, quelques ressources inespérées qu'elle venait de recueillir la mettaient au-dessus du besoin , et elle n'attendait plus rien de personne.

Tous ces détails me furent donnés sans ordre et d'un ton dur. Il était clair que Caroline sentait enfin la lie de cette existence agitée qui, selon le vers de Byron, *ne pétille que sur les bords*.

J'essayai en vain d'arracher son esprit aigri à ce mécontentement affligé ; tout semblait l'entretenir. Je l'approuvai d'avoir choisi Saint-Cloud pour retraite , et je vantai les beaux ombrages sous lesquels nous nous trouvions. Elle me répondit qu'elle n'avait jamais pu souffrir ces grands arbres ni ce parc où l'on montait toujours. Je lui parlai de sa musique , restée dans la mémoire du peuple.

— Je le sais , me dit-elle avec une amertume qui me saisit ; il y a quelques jours , les émondeurs taillaient ici les arbres en chantant l'écossaise : *Moi, j'aime la danse*, et chaque fois que je passais près d'eux , ils me jetaient les branches coupées en m'appelant vieille folle. Le peuple ressemble aux enfants : il est toujours prêt à mordre le sein dont il boit le lait.

Cette dernière pensée sembla la ramener à une tristesse plus tendre. J'en profitai pour essayer des consolations. Je lui parlai des dangers de la solitude , des amitiés qu'elle pouvait renouer, de tout ce qu'elle trouverait encore de joie dans les arts , qu'elle comprenait si bien ; elle m'écouta quelque temps avec une sorte de complaisance ; mais se secouant tout à coup , comme si elle eût voulu échapper à une illusion qu'elle sentait venir :

— Il n'est plus temps, dit-elle, les plaisirs de la vieillesse ne peuvent être des plaisirs pour moi; où le feu du ciel a passé, il ne reste plus que cendres!

Je revins un mois après pour voir Caroline, mais on me dit qu'elle était retournée à Versailles, sans pouvoïr me donner son adresse.

Je n'en entendis plus parler jusqu'au printemps de 1854, où j'appris d'une jeune dame qui l'avait rencontrée par hasard qu'elle habitait de nouveau Saint-Cloud. Atteinte du choléra lorsque cette terrible maladie s'abattit sur Paris et ses environs, la baronne, qui vivait seule, était restée trois jours sans sortir de sa chambre et sans que personne s'inquiêtât de son absence. Les hurlements plaintifs de sa chienne finirent par attirer l'attention. On força la porte, fermée en dedans, et on la trouva gisant à terre sans connaissance et dans un état impossible à décrire. Sa chienne, couchée sur elle, lui avait conservé un peu de chaleur; personne n'osait approcher ni toucher ce que l'on croyait être un cadavre. La femme d'un cocher, plus courageuse que les autres, se hasarda et assura que la baronne vivait encore. Elle fut en conséquence transportée à l'hôpital: sa chienne l'y suivit, mais on refusa d'y recevoir la pauvre bête, et la femme du cocher la recueillit. Caroline rétablie, avait reconnu ce bienfait en venant loger chez cette femme, lui faisant l'abandon d'une partie de ce qu'elle possédait et lui promettant le reste après sa mort.

Ces détails, qui se rapportaient à une époque déjà reculée (car la jeune dame qui me les donnait n'avait point vu la baronne depuis longtemps), me décidèrent à partir sur-le-champ pour Saint-Cloud. Je fus reçu par la nouvelle hôtesse de Caroline, qui me déclara qu'elle faisait la sieste et qu'on ne pouvait l'éveiller. Elle m'apprit en même temps que la baronne ne recevait personne depuis plusieurs mois, qu'elle ne sortait plus et dormait une partie du jour.

— Elle a encore *le cœur bon*, ajouta l'hôtesse, et elle mange avec appétit, mais ses jambes ne peuvent la soutenir; je la lève et je l'habille comme une enfant, puis je l'assieds près de la fenêtre: elle aime à voir aller et venir au dehors; elle dit que ça la promène. Il y a des jours où elle est triste, et d'autres où rien que la vue du soleil la réjouit.

Cependant Caroline ne se réveillait pas. Le temps me pressait ; je laissai mon nom en avertissant que je reviendrais.

Je n'y manquai pas quelques jours après. J'avais avec moi l'enfant de la jeune dame qui m'avait appris le retour d'Élidora à Saint-Cloud. Dès que l'hôtesse me vit , elle me reconnut.

— Ah ! vous venez voir la baronne , dit-elle ; je lui ai remis votre carte , et elle a bien recommandé de vous recevoir. Mais la pauvre chère femme va de mal en pis ; depuis votre dernière visite elle ne s'est point levée et elle baisse à vue d'œil.

— Menez-moi près d'elle , répondis-je.

La femme me fit monter un petit escalier obscur et tortueux qui conduisait à la chambre de Caroline. C'était une pièce étroite, basse, exposée au midi , et qu'échauffait un soleil de juin dardant à travers des croisées sans rideaux. L'air y était fétide ; une grande glace, placée de manière à réfléchir le parc , en occupait le fond et faisait face au lit. Un piano d'Érard couvert de musique était encore ouvert.

L'hôtesse m'avait précédé de quelques pas pour me nommer ; mais la malade ne répondit pas. Elle était plongée dans un état de somnolence qui n'était ni le sommeil ni la veille. Sa coiffe , à moitié tombée , laissait échapper de longues mèches de cheveux d'un gris blond ; ses yeux bleus paraissaient vagues et comme noyés dans un brouillard. Sa peau , qui avait conservé de la finesse et de la transparence , était détendue. Elle avait la tête posée sur un énorme faisceau de lilas et de jasmin flétris.

Je fis observer à l'hôtesse que le parfum de ces fleurs pouvait être dangereux.

— C'est elle qui les veut , répondit la femme ; il lui faut tous les jours un bouquet que mon garçon va lui cueillir.

Sur la table de nuit se trouvait un verre vide qui exhalait une forte odeur d'eau-de-vie.

— Elle a pris son coup du matin , me dit l'hôtesse. A présent que l'appétit ne va plus , cela lui ranime le cœur ! Ah ! c'est que je ne la laisse manquer de rien ! N'est-ce pas que je vous soigne bien ? Allons , parlez donc ! Je n'ai pas soin de vous , n'est-ce pas ?

Cela était dit du ton rauque et impérieux que prennent les gardiens des enfants et des fous ; Caroline y répondit par un

sourire machinal d'assentiment. J'avais le cœur affreusement serré. Je voulus approcher du lit, mais la chienne, qui venait de mettre bas cinq petits sur cette horrible couche, se dressa en montrant les dents et courant des pieds au chevet, comme si elle eût voulu en défendre l'approche.

— Paix ! Phénix, paix ! cria l'hôtesse, qui prit dans un coin une verge d'osier, à la vue de laquelle la chienne s'apaisa. Je réussis à me glisser dans la ruelle avec l'enfant et je pris la main de la malade.

Les aboiements des chiens l'avaient tiré de sa stupeur ; elle me regarda, et un éclair ranima son visage. J'approchai l'enfant en nommant sa mère et en demandant si elle se la rappelait.

— Oui, oui, dit-elle ; belle, bonne et distinguée. Il y en a trop peu de pareilles pour qu'on l'oublie !

Puis, sortant du lit un bras décharné, elle attira vivement à elle la petite fille. Celle-ci, avec cet instinct de sympathie qui éveille chez l'enfant l'aspect de la souffrance, lui sourit et l'embrassa.

La baronne demeura un instant la main posée sur cette tête blonde et pure, murmurant quelques mots inintelligibles ; puis, fatiguée de cet effort, elle laissa retomber sa tête sur son oreiller de fleurs fanées.

— Oh ! elle n'est pas bien, reprit la femme, qui ne nous avait point quittés ; avec ça qu'elle a sur le corps de *drôles* de taches.

— Des taches ?

— Voyez plutôt.

Elle releva brusquement le drap, et je ne pus retenir une exclamation. La gangrène avait déjà gagné les jambes de la malade.

— Le médecin, continua l'hôtesse, dit que c'est mauvais signe.

— Plus bas ! interrompis-je.

Mais la femme haussa les épaules.

— Bah ! elle n'entend plus ; elle dort toujours.

En effet, les yeux étaient fermés et les traits avaient repris leur première immobilité.

J'étouffais de pitié, d'attendrissement, de douleur ! J'allai

m'asseoir près de la fenêtre, les mains jointes et les paupières gonflées de larmes que j'avais peine à retenir.

L'entourage de ce lit de mort ajoutait encore à l'horreur de la scène. Près du chevet, au-dessus même de la tête de l'agonisante, se trouvait le portrait dont nous avons parlé au commencement de cet article.

C'était bien Caroline, couronnée de fleurs et balançant entre la Gloire et l'Amour. Un peu plus loin, un autre portrait au crayon, datant du directoire, la représentait en homme, les cheveux bouclés, la cravate lâche, avec une redingote à moitié ouverte et des bottes à revers. Tout auprès se trouvaient des pastels de la princesse de Lamballe et de la reine, et plusieurs miniatures étrangères, montées en épingles et en médaillons. Des chiffres eulacés, des cheveux, des emblèmes de fidélité, des devises d'amour grimâçaient autour du lit funèbre, rappelant toutes les phases de cette vie tourmentée. On pouvait embrasser pour ainsi dire d'un seul coup d'œil le point de départ et le terme, suivre pas à pas la route qui avait conduit cette créature si heureusement douée, à la solitude et à l'abandon.

Je partis le cœur navré. Lorsque je revins le surlendemain, Caroline Wuïet était morte et l'on achevait la vente de ce qui lui avait appartenu.

ÉMILE SOUVESTRE.

UN

AMOUR D'ENFANCE.

I.

On donnait *le Pirate* au Théâtre-Italien. La plupart des spectateurs, fatigués de cette musique insignifiante, cherchaient des sujets de distraction dans la salle, et leurs binocles se dirigeaient souvent sur une loge d'avant-scène au bord de laquelle était assise une jeune femme blonde, vêtue d'une robe de velours noir. Cette personne était de celles que doivent connaître les gens du monde, sous peine de passer pour des Iroquois, et quand quelque malavisé venait à demander qui elle était, on lui nommait M^{me} Darcourt, d'un ton dédaigneux qui signifiait : D'où sortez-vous donc, pour ignorer jusqu'au nom d'une beauté aussi à la mode? Malgré cette réputation, M^{me} Darcourt n'était pas, dans le sens classique du mot, véritablement belle; mais ses attraits, objet du caprice de la foule, fournissaient matière au paradoxe, et les grâces toutes particulières dont elle était douée, rehaussées par l'artifice d'une toilette savante, séduisaient, à son égard, et trompaient les yeux. On l'admirait, néanmoins, sans s'approcher d'elle; les hommes à succès se résignaient à la contempler de loin, et à renoncer au rôle de courtisans, réserve d'autant plus remarquable, que cette dame était veuve, sans enfants, et qu'elle passait pour assez riche. Mais M^{me} Darcourt avait déjà fait un choix, et l'objet de cette

préférence était connu et accepté. M. Arnoud de Gency était un jeune homme d'une tenue parfaite et d'un esprit bien acclimaté aux usages de la société. Il savait briller sans être original, se mettre en relief sans offusquer personne, et se créer une personnalité réelle sans provoquer la jalousie ou les répulsions. Rien d'éclatant, rien de vif en ses discours, n'attirait sur lui une attention blessante pour des rivaux : chaque angle était limé, chaque qualité voilée d'une demi-teinte, et le jeune Arnoud n'était jamais compromettant ni compromis.

Les divers traits de ce caractère avaient convaincu M^{me} Darcourt des sentiments qu'elle devait avoir pour un chevalier aussi accompli ; ce favori la mettait à l'épreuve de toute critique, et le monde, pour qui elle faisait ses moindres actions, ne devait trouver là aucune occasion de blâme. M^{me} Darcourt, qu'il est essentiel de mieux connaître, afin d'apprécier le bonheur de son futur époux, était veuve d'un magistrat distingué. Fidèle à la restauration, comme à l'empire, tant que durèrent l'empire et la restauration, il s'était ménagé la pairie sous le gouvernement de juillet, en souriant, en 1828, au ministère Martignac, et en restant attaché à la bourgeoisie dont il était issu. Dans la dernière année du règne de Charles X, il fut assez habile pour refuser des lettres de noblesse qu'il s'était fait offrir, préférant demeurer parmi les premiers de sa caste, à descendre jusqu'à la dignité du dernier vicomte de la monarchie. A la mort de M. Darcourt, arrivée il y a trois ans, sa veuve vint habiter avec Darcourt de l'Oise, l'ancien ministre et le frère aîné du pair de France. Revenue de toutes les prétentions, M^{me} Darcourt de l'Oise, qui n'avait pas d'enfants, prit en affection la veuve de son frère ; elle la traita comme sa fille et jouit des succès de la jeune femme d'une façon toute maternelle. A peine le mari d'Élisabeth Darcourt eut-ils les yeux fermés, qu'elle se créa une vie de plaisirs. Sa fortune était médiocre, mais on savait que le meilleur de son douaire consistait dans un emploi lucratif, dont son beau-frère avait promis de disposer en sa faveur, dans le cas d'un second mariage. Il fallait donc que le futur fût en position. Or, Arnoud de Gency piétinait depuis six ans sur les dernières marches du conseil d'État, comme tout le monde, attendant la fortune, et lorgnant de tout côté pour la voir venir de plus loin.

Il fallait, pour aimer M^{me} Darcourt, un homme complètement façonné à des sentiments, à des idées de convention ; un homme en qui les instincts de nature fussent remplacés par des habitudes, et pour qui la pratique exclusive de la haute société parisienne eût créé une manière artificielle d'entendre les choses. Élisabeth, ainsi que son amant, étaient en effet de ces gens de la vie extérieure, qui ont un langage et des principes à eux, de ces gens dont l'existence est raisonnée juste, d'après une base fautive, et auxquels ne comprendront jamais rien les esprits droits de la province, ni même ceux des Parisiens non initiés.

La beauté de M^{me} Darcourt, inexplicable comme son caractère, n'avait cours, non plus que le reste, que parmi les *initiés*. A la représentation du *Pirate*, le parterre ne la remarquait point, et l'orchestre ne la regardait guère ; mais les plus belles loges ne détournaient pas les yeux de la sienne. Quand M. de Gency fut présenté chez elle : — Comment la trouvez-vous ? lui demanda-t-on. — Rien de remarquable, répondit-il. — Dans six mois vous reconnaîtrez qu'elle est charmante, lui dit un habile. — Et la prédiction se réalisa ; il ne fallait que le temps d'apprendre le beau sous cette forme. Ce qui nuit le plus aux femmes de ce genre, c'est l'analyse ; aussi savent-elles la rendre difficile ; mais qu'elles ne se fassent jamais peindre : les peintres de portraits sont leurs ennemis mortels.

M^{me} Darcourt était blonde, et passait pour brune, parmi certaines personnes. Elle avait le sourcil haut et long, assez prononcé, l'œil vert, le nez un peu busqué, la bouche grande et mobile avec des dents blanches. L'ovale était loin d'être pur, l'attache du cou était belle, mais la clavicule saillante ; sa carnation avait un éclat singulier. Grande suivant les uns, petite selon d'autres, elle était de stature moyenne. Sa main était forte et d'une forme noble ; son pied grand, mais elle marchait à merveille, et sa taille, d'une souplesse miraculeuse. Telle était cette femme tant admirée, parvenue au plus haut période de sa puissance et de ses attraits. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans ; Gency en avait trente.

Il vivait à Paris depuis douze années, et il y en avait sept qu'il n'avait vu son pays natal : les amis de son enfance, qui l'avaient connu vif, passionné, démonstratif, ne l'auraient pas

retrouvé dans l'homme froid, posé, calculateur, que n'avait point annoncé l'enfant. Ses sentiments à l'égard de M^{me} Darcourt s'étaient développés sans exaltation ; ils avaient mûri à la longue, comme des fruits sur un espalier. Le monde n'avait eu aucune observation à glaner ; tout s'était passé avec la régularité la plus convenable.

Pendant cette représentation, où Gency avait accompagné sa suzeraine, il parlait peu, gardait un maintien irréprochable comme sa toilette, et son attitude avait un peu de raideur. Il *se posait*, en un mot, devant la foule, comme un personnage en évidence, obligé de soutenir la dignité d'une haute situation. De temps en temps, il s'inclinait sur le devant de la loge, pour adresser quelques paroles sur le soleil ou la pluie, et quelques mots galants à sa future, qui affectait de rire, afin de déguiser des préoccupations tendres qu'il est incongru de montrer en public. Bientôt, la fadeur de la partition de Bellini assoupit l'attention de ces amants ; et Gency tomba de l'ennui dans la méditation. A ces instants de silence, assez fréquents entre eux, il sentait avec angoisse qu'ils aimaient l'un et l'autre tout seuls, et qu'il leur manquait de communiquer par certains fils magnétiques ; mais Gency croyait comprendre que cette langueur, due à des circonstances de position, cesserait après le mariage, alors que l'âme recouvrerait la liberté de se répandre sans réserve. Cette idée était juste, et néanmoins, il avait si souvent, et avec tant de gaieté, persiflé avec elle la ferveur naïve des amoureux, qu'il redoutait de recueillir à son détriment l'ironie qu'ils avaient semée ensemble. Demeurées l'une pour l'autre des gens de salon, ces deux personnes n'étaient pas arrivées jusqu'à l'intime et confiante appréciation d'elles-mêmes. Que de mariages, et même de mariages d'inclination, se concluent sous de tels auspices !

Tandis que Gency, préoccupé de cette union, dont il attendait l'heure sans impatience, rêvait de la sorte, cherchant de temps à autre, dans ses souvenirs, les sensations de sa jeunesse, il fut tiré de ses réflexions par le bruit que fit, en s'ouvrant tout à coup, la porte de la loge. Un jeune homme de proportions athlétiques parut sur le seuil, et s'avança, comme au devant d'une ancienne connaissance, sans prendre garde à personne. Gency, ayant envisagé cet intrus, lui fit observer qu'il

se trompait sans doute. — Non, s'écria l'étranger, à moins que tu ne sois plus mon vieil ami Gabriel Arnoud.

— C'est mon nom, monsieur, mais...

— Quoi ! tu ne reconnais pas Georges de Rebel, ton camarade d'enfance ! interrompit le jeune homme en sautant au cou de son ancien compagnon.

Notre héros subissait là une épreuve difficile, il fallait de l'esprit pour s'en tirer avec grâce ; Gabriel de Gency en vint à bout le moins mal possible, sans paraître contrarié. Il rendit à son compatriote ses embrassements, et lui secoua la main, en disant : — L'agréable surprise, et que je suis aise de te revoir !

Et sans quitter la main de son ancien camarade, il se disposa à prendre son chapeau pour aller causer avec lui dans le couloir. Mais M^{me} Darcourt, que la musique ennuyait, désireuse de garder auprès d'elle ce petit spectacle improvisé, et voulant aussi peut-être que ce monsieur sans cérémonie s'aperçût de sa présence, murmura, s'adressant à sa belle-sœur : — Des amis d'enfance qui se revoient après des années, c'est fort touchant, et je félicite monsieur de Gency de cette bonne fortune.

Rebel se détourna, et saluant M^{me} Darcourt, il répondit :

— Veuillez excuser, madame, cet empressement un peu indiscret ; j'avais aperçu Gabriel que je n'ai pas embrassé depuis sept ans, et je n'ai plus vu que lui dans la salle : il n'est qu'une amitié comme la mienne, madame, qui puisse apercevoir quelqu'un si près de vous.

Élisabeth sourit sans trop de malice à ce compliment semi-provincial ; voyant que M. de Rebel restait debout, elle le pria de ne point leur enlever M. de Gency, et George s'assit au fond de la loge.

C'était un garçon de robuste apparence, au geste carré, à l'œil vif et hardi. Il portait une belle barbe blonde, et sa figure, sans être fort distinguée, était régulière. Son costume était déplorable, et Gency n'examinait pas sans chagrin son gilet jaune recouvert d'un habit d'un bleu trop clair, à boutons d'or ciselés, lequel fronçait sur les épaules, à la couture de la manche, défaut qui trahit la province. George ne pouvait dire un mot sans inquiéter Gency, qui s'était toujours honoré de ne

frayer qu'avec des gens du monde qui en parlaient le jargon sans solécismes. Or, notre campagnard désignait Paris sous le nom de la *capitale*; il appelait les Anglais des *mylords*; l'Opéra était toujours pour lui *le grand Opéra*, et il prononçait à la française le nom de Tamburini, de Rubini, et de tous les acteurs des Bouffes. Pour comble de disgrâce, il parlait haut, et les fashionables du bout de la galerie tournaient parfois les yeux du côté de la loge. Citoyen de ce monde qui ne prise que la forme, Gency se sentit faiblir et il saisit une occasion pour s'isoler de son ami, en se réhabilitant aux yeux de M^{me} Darcourt. — Mon ami Rebel, dit-il avec un air de bonté miséricordieuse, est étonné de tout ce qu'il voit, et son admiration est naturelle. Il exploite, dans les Basses-Alpes, depuis dix ans, les usines de son père, ancien receveur-général, qui a placé là des sommes énormes. Nous comptons le civiliser et le divertir.

George accepta comme une chose affectueuse ce panégyrique de mauvais goût, et Gabriel, craignant que son compagnon ne se fourvoyât en causant avec M^{me} Darcourt, lui demanda des nouvelles de ses anciennes connaissances.

— Ta famille est en bonne santé; personne ne t'oublie au pays, et l'on y parle souvent de toi.

— Vois-tu quelquefois M^{me} d'Hervilly?

— Ah! voilà de la constance! Pour te répondre suivant tes désirs, je te dirai que M^{lle} Élise embellit chaque jour. Elle avait seize ans quand tu l'as quittée tendrement épris; mais tu la reconnaitrais à peine, tant elle est devenue charmante. Elle ne t'a pas oublié, mon cher, et nous avons plus d'une fois plaisanté sur vos anciennes amours.

— L'aveu est indiscret, observa Gabriel, et si je te croyais fat....

— Tu ne te tromperais guère dans cette circonstance.

— Tu sembles bien pénétré des mérites de M^{lle} d'Hervilly.

— Je ne le nierai pas, attendu que je me dispose à l'épouser dans un mois.

Il serait difficile de dire si cette nouvelle fit quelque impression sur M. de Gency; M^{me} Darcourt seule put le savoir, car, depuis que ce nom avait été prononcé, elle n'avait cessé d'exa-

miner son amant, comme si ce sujet eût réveillé en elle une préoccupation assoupie.

— Au surplus, poursuivit George, vous pourrez renouer connaissance, car ces dames arrivent à Paris demain.

M^{me} Darcourt interrogea de nouveau les traits de Gabriel, qui complimenta son ami avec beaucoup d'effusion. Depuis cet instant, il parut plus gai, parla beaucoup, et devint plus gracieux qu'auparavant, à l'égard du jeune Rebel.

Pour M^{me} Darcourt, elle se mit à jouer avec son éventail et à écouter la pièce avec ferveur. — Je ne sais, balbutia Gency, si j'aurai l'honneur de voir souvent ces dames; je suis tellement occupé...

M^{me} Darcourt ferma son éventail avec impatience, et Gabriel s'arrêta tout court.

— Elles n'admettront pas de telles excuses, s'écria George anticipant sur le rôle conjugal; je veux que nous ne nous quittons pas. J'ai des raisons pour ne plus redouter ta concurrence, et tu m'offres d'excellentes garanties, car on sait que tu te maries, mon cher, et que tu épouses une veuve. On m'a conté ce matin cette nouvelle.

Singulièrement contrarié, Gabriel pressa le pied de son ami, et lui dit : — Nous causons beaucoup trop, et nous empêchons M^{me} Darcourt d'écouter la pièce.

A ce nom, l'étourdi devint rouge et articula d'un ton embarrassé quelque formule d'excuse terminée par un compliment exagéré à l'adresse de la jeune veuve. La belle-sœur de cette dernière eut pitié de lui.

— J'espère, monsieur, dit-elle, que nous vous verrons quelquefois : nous recevons le lundi. M^{me} d'Hervilly est mon amie de pension, c'est ce souvenir de loin; nous sommes même un peu parentes. Veuillez l'assurer du plaisir que j'aurai à la revoir. Nous l'attendons avec impatience, et si elle ne venait pas, dites-lui bien que j'irais la trouver.

— Je serai ravie, dit Élisabeth avec un sourire très-doux, de connaître une personne aussi accomplie que doit l'être M^{lle} d'Hervilly, et de lui témoigner toute l'affection dont je me sens portée pour elle.

George parut enchanté du tour qu'avait pris la conversation; cependant son ami se disait : — Voilà une déclaration de guerre

bien formellement énoncée ; la chère Élise y recevra plus d'une égratignure.

— Messieurs , observa M^{me} Darcourt d'un ton bref , voulez-vous que nous écoutions l'air de Rubini ?

Le morceau terminé , ces messieurs conduisirent les Darcourt jusqu'à leur voiture , et s'en retournèrent ensemble à pied. Gabriel était d'une humeur de dogue , et George dans l'enchantement. — Les bonnes gens , s'écria-t-il ; ils ont le cœur sur la main.

— Oui , tu n'as fait que des maladresses et dit que des sottises. S'aviser de parler de ce mariage , qui n'est pas officiel et qui peut , après tout , n'avoir jamais lieu.

— Mais quel inconvénient si grave...

— J'aurais trop à faire de te le montrer ; tu ne sais pas la langue de ce pays-ci. Fais-moi le plaisir de ne pas souffler mot de ce projet parmi nos compatriotes ; je ne suis pas encore en mesure d'affronter les commentaires.

— Devrai-je garder cette réserve , même avec mesdames d'Hervilly ?

— Plus encore qu'avec d'autres ; elles verront M^{me} Darcourt et commettraient cent maladresses.

— Je m'engage à un silence absolu ; cependant il me semble...

— Il te semble mal. En province , où chacun se connaît , on parle sans rien risquer ; chez nous , l'art consiste à savoir se taire et à s'assurer de ce qu'on peut dire , sans laisser deviner ce qu'on pense. Mais causons d'autre chose : Le spectacle t'a-t-il diverti ?

— Ce qui m'y a le plus frappé , c'est le costume de Tamburini ; on ne voit rien d'analogue à Grenoble.

— Tu dis que la future est devenue très-belle ?

— C'est la plus jolie femme du département de l'Isère. Quand ces dames seront installées , je te conduirai chez elles.

— Comme il te plaira.

— Tu vas donc sacrifier à Plutus , mon pauvre Gabriel ; M^{me} Darcourt doit être fort riche ?

Geigy comprit que George ne la trouvait pas belle , et il changea de propos :

— Pourquoi M^{me} d'Hervilly vient-elle à Paris avant ton mariage ?

— C'est une petite malice de sa fille. Imagine-toi qu'elle s'est mis en tête, tout en m'accueillant fort bien, de me refuser son consentement tant qu'elle n'aurait pas vu la capitale; on n'a pu lui faire renoncer à ce caprice, dont je devine parfaitement la raison.

— Tu es d'une sagacité admirable.

— La petite curieuse tenait à ce voyage, et craignant que le mari plus tard ne s'y opposât, elle a pris ce moyen pour satisfaire son envie.

— Cette explication me paraît sans réplique, murmura Gabriel.

— Ainsi, je te viendrai chercher dimanche pour faire cette visite?

— Peut-être ne serai-je pas libre, et je craindrais de te déranger mal à propos. Si je vais chez M^{me} d'Hervilly, je m'y rendrai seul.

— Fort bien. Demain, j'irai t'éveiller.

— Impossible, j'ai un rendez-vous.

— Alors, quand te verra-t-on?

— Je ne sais pas, grommela George sèchement.

— Le plus tôt sera le mieux.

Et George s'éloigna gaiement, tout radieux d'avoir revu son bon ami d'autrefois; heureuse simplicité des âmes confiantes et affectueuses! Gabriel de Gency rentra au logis mécontent de son ami et de lui-même, la conscience nuageuse et l'esprit fatigué. Des souvenirs du premier âge se réveillèrent en lui; sa foi profonde en lui-même et en ses vanités chancela une minute, et il se rappela non sans regret ses jeunes et poétiques amours, si vrais, si simples dans leur expression, et bien ardents aussi. Ces amourettes, il faut le dire, avaient été assez sérieuses vers la fin, et ces deux enfants, lorsqu'ils s'étaient quittés, avaient juré l'un à l'autre une éternelle flamme, et s'étaient promis, elle de n'avoir d'autre mari que Gabriel, lui de n'épouser jamais qu'Élise. De sorte qu'en apprenant le refus de cette dernière, de consentir à un autre hymen tant qu'elle n'aurait pas vu Paris, Gency osa supposer qu'il était pour quelque chose dans cette résolution, et qu'on avait voulu consulter son cœur avant de s'engager en d'autres chaînes. Puis il repoussa cette fatuité, se représentant Élise comme une pro-

vinciale bien gauche, bien ignorante, dont il rirait dès qu'il l'aurait vue. Jugeant de l'effet qu'Élise devait produire sur lui d'après l'effet qu'y avait produit George, il comprit qu'entre ses goûts et ses idées d'autrefois il y avait un abîme. Une heure avant de retrouver George, il s'en souvenait comme de son meilleur ami, comme du plus aimable de ses compagnons, il eût fait dix lieues pour l'embrasser; et maintenant il le haïssait presque pour l'avoir revu quelques instants.

Il finit par convenir avec lui-même qu'Élise, bonne pour un maître de forges, ne pourrait être initiée à la haute et fine intelligence de M^{me} Darcourt. Il se représenta même cette dernière riant aux éclats de ces ressouvenirs d'amour bucoliques, et il remonta fièrement sur son piédestal où il s'endormit.

II.

ÉLISE D'HERVILLY A MARIE S...

« Me voici donc à Paris, ma chère Marie, et la joie que j'en ai est moindre que celle que je m'étais promise avant d'y arriver. Les objets me semblent mesquins en comparaison de nos anciens rêves, et je suis forcée de me raisonner pour apercevoir le beau côté des choses. Tu ne peux te figurer à quel point mon imagination est amortie depuis huit jours. Je me cherche sans me retrouver, et je vis dans un trouble continuel, au milieu de cette grande ville qui change si vite les esprits, hélas! et peut-être les cœurs.

« Je l'ai revu, ma chère, je l'ai revu... Quelle émotion j'ai ressentie à son aspect et au son de sa voix! Pourtant, ce n'est plus la même voix, ce ne sont plus les mêmes traits. Il ne s'est aperçu de rien. Je m'étais composé une mine réjouie pour le recevoir; mais il aurait fallu parler, et comme je ne pouvais articuler un mot, je me suis enfoncée dans une broderie de pantoufles destinées à ce bon George, que j'aime de tout mon courage, afin de calmer ma conscience.

« Je lui serais véritablement attachée, si je n'avais connu avant lui Gabriel, qui ne me plairait pas peut-être maintenant.

si je le voyais pour la première fois. Non, le premier sentiment ne s'efface jamais ! Je te vois rire et me répéter que tu es d'avis contraire, parce que sans doute tu as commencé par le second. C'est bien mal de se moquer des malheureux, et je suis sérieusement à plaindre.

« Gabriel est un homme accompli ; mais il me semble si parfait, que je n'ose plus me croire faite pour lui. Dès notre première entrevue, il a séduit ma mère par le charme de sa conversation et le posé de ses manières. Rien d'intime, beaucoup de respect ; des lieux communs agréablement débités. C'était la première visite d'un homme du monde qui n'a rien à vous dire. J'enrageais. Il m'a trouvé changée, et m'a adressé à ce sujet un compliment qui m'a déplu.

« Maman a retrouvé ici une amie de pension dont la famille est devenue presque la nôtre. La belle-sœur de cette amie, M^{me} Darcourt, s'est éprise pour moi d'une tendresse prodigieuse. C'est une femme à la mode, jolie plutôt que belle, et d'un mérite incomparable. Je ne saurais mieux la dépeindre qu'en la comparant à M^{me} Luber la jeune, à qui elle ressemble beaucoup. Ma nouvelle amie me cajole beaucoup ; elle me met en relief et a le talent de me faire habiller et de trouver bon tout ce que je dis. Enfin, on croirait qu'elle ne peut exister sans moi, et je ne sais vraiment comment elle existait avant de me connaître. On doit danser lundi prochain chez M^{me} Darcourt, qui s'est chargée du soin de ma toilette, attendu que je n'y entends rien, dit-on, et qu'elle me veut faire belle ; elle aura bien à faire. Il paraît que le bleu est à la mode ; cette nuance ne sied pas à mon teint. J'ai toujours trouvé qu'une robe de cette couleur, au milieu de toilettes claires, fait l'effet d'une tache d'encre mal essuyée sur une feuille de papier blanc. Mais M^{me} Darcourt m'a donné de si bonnes raisons à l'appui de son goût, que je m'y suis soumise. J'irai donc chez elle en robe de crêpe bleu et coiffée, suivant son gré, d'une guirlande de roses blanches, comme Iphigénie en Aulide. Cette coiffure est encore une de mes aversions, et je me vois d'ici, marchant au sacrifice, noire comme un petit pruneau. Peu importe, au surplus ; je n'ai pas besoin d'être jolie pour plaire à George, et je ne désire point l'être pour Gabriel. Voici quelle sera ma conduite à son égard ; ne jamais rappeler le passé ; me montrer indiffé-

rente, point coquette, et l'oublier de mon mieux. Mon but est de m'étudier avec soin, et de démêler le fond de mon cœur, afin de ne pas risquer de tromper M. de Rebel. Si je ne puis secouer mes idées d'autrefois, si M. de Gency doit, pour l'avenir, être à craindre pour moi, alors, ma chère, je ne serai, ni à lui qui ne songe plus à moi sans doute, ni à personne, et je me résignerai vaillamment à rester fille.

« Je ne sais pourquoi les approches de ce bal m'inquiètent ; crois-tu aux pressentiments ? Quand finira ce maudit voyage ! Ah ! j'aurai bien des choses à te raconter en te revoyant, ma bonne Marie. Adieu, tu liras comme tu pourras ce griffonnage de chatte. Embrasse quatre fois, de ma part, les bonnes grosses joues roses de ta petite sœur Loulou.

« Ton amie,

« ÉLISE. »

Neuf heures et demie sonnaient à Saint-Philippe-du-Roule, quand M^{me} d'Hervilly descendit de voiture à la porte de l'hôtel Darcourt, tout étoilé de lampions. Élise parut la première dans l'antichambre du logis. La fatale robe bleue était cachée sous une pelisse de satin, et la couronne de roses blanches sous un capuchon bordé de cygne. Déjà M^{me} Darcourt avait annoncé cette jeune fille à ses amies, et M. de Gency, sachant qu'Élisabeth avait trempé dans la toilette de sa protégée, se tenait près de la porte du salon, s'avancant sur le seuil à chaque coup de cloche qui annonçait de nouveaux arrivants. M^{me} d'Hervilly l'occupait plus qu'il ne l'eût supposé. Dès qu'il la vit paraître, il accourut auprès d'elle et jeta un coup d'œil d'aigle sur sa parure. La guirlande le terrifia, et il se résolut à accomplir une de ces grandes actions qui doivent nous être comptées là-haut comme le verre d'eau de l'Évangile. S'approchant d'Élise, sous prétexte de l'aider à se défaire de sa pelisse, il tira fort dextrement de ses cheveux trois épingles qui lui fixaient sur la tête sa couronne de fleurs, et, enlevant le capuchon, il entraîna les roses qui tombèrent ; puis, feignant un faux pas, il les écrasa sous son escarpin.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, ma guirlande, vous l'avez tout aplatie.

— Je suis bien maladroit ! des fleurs que vous avait données M^{me} Darcourt, et des fleurs toutes neuves ; car, à coup sûr, elles ne lui ont jamais servi.

— Voilà un grand malheur !

— Plus grand que vous ne le pensez. Otez donc cet énorme collier, puisque vous n'avez plus que vos cheveux.

Après cette double expédition, Gabriel suivit les deux dames qui firent leur entrée ; mais M^{me} Darcourt avait vu de loin cet épisode, et ce fut avec un dépit secret qu'elle vint embrasser (sans la mordre toutefois) M^{lle} d'Hervilly, simplement coiffée en bandeaux, ce qui lui allait mieux que toutes les attifages du monde. Cependant M^{me} d'Hervilly compromit beaucoup sa fille ; elle était affublée comme on l'est à Pézenas, de sorte qu'on chuchotta autour d'elles, ce qui maintint l'élégant Gency à distance respectueuse de ses compatriotes. Sa valeur avait brillé d'un éclat vif, mais passager.

Il est diverses manières, non prévues par le code, de tuer son prochain, et M^{me} Darcourt possédait plusieurs de ces recettes vénéneuses. Grâce à ses soins, le provincialisme d'Élise ne tarda pas à être divulgué : de plus, elle la signala à la malveillance des femmes, en la louant à l'excès, en ne la désignant que sous le nom de la belle Élise, et en la qualifiant tout haut de *belle plante*, de charmante créature et autres formules d'admiration saugrenue. Ce panégyrique avait été modifié, quant à la forme, à l'usage des hommes. On l'avait créée chef de parti pour lui ôter tout partisan, et, sans s'en douter, elle jouait le rôle d'une beauté inacceptable par les gens de goût. Ses attraits étaient communs ; c'était la rose de Grenoble, la passion des notaires de son département, une idole à séduire des écoliers, et qui pis est, une fille délaissée cherchant un mari. Ces impertinences se propagèrent avec une rapidité inexplicable, car M^{me} Darcourt ne répandait en tout lieu que des louanges, et débitait même avec une tendresse miséricordieuse, certaines naïvetés de la chère enfant, revues et corrigées. Une fois les esprits dirigés sur cet ordre d'idées, chacun se mit en frais d'invention, et Élise fut en bonne renommée de niaiserie au bout d'une heure. Bien hardi qui eût osé s'occuper d'elle. Les hommes de salon sont ainsi faits, et les femmes coalisées leur feraient confesser que Vénus est une maritorne.

Cependant M^{lle} d'Hervilly était une personne adorable et digne de plaire aux plus difficiles. Elle était brune, avec des yeux bleus très-bien fendus, et ses lèvres fraîches comme un bouquet de cerises se modelaient sur des dents mignonnes parfaitement rangées et plus pures qu'une double grappe de muguet fleuri. Rien de splendide comme son cou ombragé sur la nuque d'un fin duvet d'ébène, sa poitrine était bien pleine et sa taille fine, quoiqu'Élise possédât l'embonpoint que donne une santé de pensionnaire. La gaieté brillait sur son visage, tempérée par l'expression d'une sensibilité profonde. Son teint, sans être bien blanc, avait des nuances fort délicates; elle pâlisait aisément. M^{me} Darcourt, après l'avoir tendrement baisée au front, l'avait placée auprès de deux femmes d'une mise éclatante; mais ces dames, après l'avoir envisagée, comprirent que ce genre de beauté calme, les écrasait en les faisant grimacer. Les femmes, en général, même les plus belles, ont un talent infini pour distinguer les repoussoirs qui leur conviennent et le genre de figures dont le voisinage leur nuit. On voit des laides qu'elles redoutent, comme il est de charmantes personnes qu'elles ne craignent pas. Il y a, dans un salon, telle personne à côté de qui ne s'assied jamais sa meilleure amie. Une jeune personne intelligente qui a le malheur de ressembler à sa mère s'en éloigne comme d'un aspic. Quand vous saisissez une analogie de cette espèce, n'en faites point tout haut la remarque; on ne vous la pardonnerait pas.

Dès que les deux voisines d'Élise purent gagner le large, elles disparurent et ne furent pas remplacées. Alors M^{me} Darcourt, changeant de tactique, blottit sa victime entre deux laiderons à mettre Satan en fuite, persuadée que les danseurs, redoutant de s'accrocher au passage à l'une de ces Méduses, en manquant leur engagement près d'Élise, éviteraient ce coin avec persévérance. Elle n'avait pas oublié d'enchaîner Gabriel par cinq ou six contredanses avant l'arrivée de ses compatriotes, et dès que George de Rebel eut franchi le seuil du salon, elle le confisqua au profit de quelques tapisseries. Conduite habile: les jeunes gens ne prient jamais à danser une inconnue, tant qu'ils ne l'ont pas vue figurer dans un quadrille. Il faut qu'un ami lui fasse faire le premier pas, et les moutons de Panurge arrivent ensuite à la file. Ici, personne ne voulait commencer,

de peur que la démarche ne tirât à conséquence. Après la figure, M^{me} Darcourt vint s'informer assez haut de la santé de sa protégée, lui demander pourquoi elle ne dansait pas, la gronder, lui enjoindre de danser; elle ne revenait pas de son étonnement de la voir assise. A ces mots, les jeunes gens s'éloignaient à tire d'ailes. M^{me} d'Hervilly, qui était une grosse femme optimiste, avec un petit nez à demi fondu au centre d'un gros visage tout rond, ne pouvait s'extasier assez sur la bonté de M^{me} Darcourt, et sur ses attentions pour Élise.

Au bout d'une heure, on lui décocha un cavalier par ordre. C'était un vieil Anglais affligé de la manie des contredanses, et qui, providence des infirmes, *faisait danser* (telle était l'expression qu'il employait) les nymphes abandonnées. Ce galant insulaire, encadré dans une perruque blond-filasse, et à demi aveugle, sautait sur lui-même avec une grâce d'Anglais ou d'ours en goguette. Son invitation, redoutée des jeunes filles, était un brevet d'invalidité, car les dandys tiraient l'échelle après lui, et s'abstenaient de l'honneur de courir sur ses brisées.

Durant cette exécution, Arnoud de Gency se livrait à des comparaisons entre Élise et M^{me} Darcourt. Humilié dans l'une, il se réfugiait en l'autre et se laissait imposer le jugement de la foule. C'est ce qu'on avait voulu. A peine osait-il adresser quelques mots à cette pauvre petite; et pour n'être pas mis au pilori avec elle, il subissait avec enjouement les remarques plus ou moins insolentes des autres dames. Agir autrement eût été faire l'aven d'une hérésie, et qui pis est, d'un sentiment. Aussi garda-t-il, en la défendant un peu (ce que la convenance exigeait), un ton de pitié obligeante. Tout en la trouvant jolie, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il est impossible qu'on aime une personne inacceptée par la multitude et exclue du monde dont elle ignore les subtilités.

Élise quittait la main d'un collégien en frac bleu qu'elle venait de faire débiter, lorsque Georges de Rebel, libre enfin de ses corvées, s'approcha d'elle. Rebel était magnifique et d'un extérieur bien différent de son ami, qui était petit, élégant, brun, et d'une figure un peu efféminée. George, au contraire, était un bellâtre aux traits réguliers, un conquérant méconnu, un de ces beaux dont les femmes disent *fi* en minaudant, et dont

elles raffolent en secret. Gabriel avait eu l'imprudence de lui donner son tailleur , et la carapace provinciale avait disparu.

Ce grand homme , sans s'en douter, et par la seule force de sa nature, changea la face des affaires. Il triompha; mais, nouveau Décius , il devait servir d'holocauste à la victoire.

L'orchestre avait sonné la valse , et M^{me} Darcourt, appuyée sur le bras de Gabriel, se disposait à ouvrir la marche , lorsque soudain, Rebel, glissant devant elle avec Élise, fit invasion dans le cercle avec une hardiesse médiocrement convenable , mais d'un effet superbe. M^{lle} d'Hervilly valsait à ravir , talent trop rare chez les très-jeunes personnes; en outre , comme plus d'une mère prude interdit la valse à sa fille, elle était la moins âgée des valseuses et la seule qui pût rivaliser de beauté avec Élisabeth. Le duel s'établit donc forcément , et elle vainquit par son danseur dont le voisinage donnait à Gabriel l'air d'un pygmée. Par un jeu qu'il croyait sans malice, Rebel s'amusait à le poursuivre sans relâche et à le forcer de s'arrêter souvent. Cet exercice lassa M. de Gency , qui se raidit et fit des efforts dont l'effet paralysa les grâces d'Élisabeth. Élise , au contraire, fatiguée du repos, fraîche et de qui les pieds frémissaient d'impatience depuis deux heures , se livrait au plaisir avec abandon; son teint était doucement coloré, sa taille voluptueusement cambrée, son pas long et bien terre à terre; elle voltigeait sans effort , et la gaieté brillait dans ses yeux. On s'arrêta souvent pour les regarder; les femmes étaient piquées d'un tel succès , et les hommes , à demi revenus de la terreur , préludaient à une sorte de *Réveil du Peuple*.

Reconduite à sa place, Élise fut entourée de solliciteurs; mais, sur un mot un peu vif que lui dit à l'oreille sa mère , je ne sais à quel propos, elle devint sérieuse , et annonça qu'elle ne danserait plus. La plus rusée coquette n'eût rien fait de plus habile, de plus agaçant. On vint donc prier M^{me} Darcourt d'obtenir la révocation de cet arrêt, et c'est aux supplications d'Élisabeth qu'Élise consentit à danser de nouveau.

Cinq minutes après, Gency était assis à côté d'elle.

Leur entretien ne tarda pas à rouler sur des souvenirs d'enfance, texte assez glissant et qui tourne vite au sentimental, quand on l'agite avec l'objet d'un premier amour. Sans être ému, Gabriel trouvait plaisir à faire mouvoir les ressorts de

cette âme tendre , et à y glaner çà et là quelques parcelles du *lui* d'autrefois. Élise se croyait sûre d'elle-même, elle se laissait aller sans scrupule à la pente , certaine de s'arrêter quand il faudrait. Elle lui demanda s'il la trouvait bien changée , et son ancien ami répliqua qu'il eût bien mieux aimé la retrouver telle qu'il l'avait quittée. La réponse de M^{lle} d'Hervilly le fit rêver ; elle n'avait pas l'art de déguiser sa pensée à des yeux aussi perspicaces que ceux de Gabriel , qui entrevit un instant ses vieilles illusions de jeunesse et s'y livra par distraction. Élise ici fit une faute où l'entraînèrent les deux grands ennemis du repos des femmes , l'orgueil et la curiosité. Comme elle se serait sentie flattée des attentions d'un homme aussi supérieur que Gency , même en les payant d'indifférence , elle désira savoir s'il lui avait gardé quelque coin sympathique après tant d'années , et les moyens dont elle usa pour s'éclairer à cet égard trahirent l'importance qu'elle mettait au résultat de sa recherche. Gency crut même s'apercevoir qu'il n'était pas étranger au but secret de ce voyage à Paris. Notre héros ne marchandait point avec les rigueurs de la logique , et il conclut hardiment qu'un pareil doute valait affirmation.

Bientôt la musique les appela à la contredanse , où ils furent placés en face de George et de M^{me} Darcourt , qui n'avait pas l'air satisfait de cette espèce d'échange. Peut-être Élise se sentait-elle déjà infidèle à son fiancé , de qui elle détournait ses regards. Pour Gabriel , il examinait furtivement Élisabeth qui lui semblait toujours charmante , mais il la voyait comme à travers un nuage , car sa danseuse absorbait la meilleure part de son attention.

Cette dernière était émue : le devoir et la raison balançaient seuls en elle le pouvoir de ses premiers sentiments ; elle écoutait avec un charme secret les discours de Gency , cherchant d'instinct au fond de chaque idée le sens qui la flattait , et l'y trouvant lors même qu'il n'y était pas. Leur conversation allait par phrases décousues , assez insignifiantes et qui n'avaient d'intérêt et de sens que pour eux , en vertu de certains souvenirs auxquels elles avaient rapport. Il s'y joignit un embarras mutuel et des pauses fréquentes , durant lesquelles on savourait une émotion. Les paroles , en de tels instants , sont comme un petit bruit causé par une fermentation intérieure qui s'accroît

avec rapidité. A la fin ils oublièrent, dans une silencieuse rêverie, les objets extérieurs, et leur absence fit manquer la figure du quadrille; M^{me} Darcourt scandalisée, vint les en avertir vivement, en jetant sur M. de Gency un coup d'œil acéré. Depuis ce moment, il comprit qu'il valait mieux causer que se taire, et, dans le but d'éviter une distraction compromettante, il ouvrit la bouche sans savoir ce qu'il dirait. Son regard tomba sur le bouquet de sa danseuse. — Autrefois, lui dit-il, quand vous alliez au bal, c'est moi qui vous faisais vos bouquets, vous en souvient-il?

— Oui, vous m'en avez donné de fort jolis.

— Non pas, je vous les *prétais*; car, en ce temps-là, vous me les rendiez après la soirée.

— Nous étions bien enfants, répondit Élise en riant (mais elle fut ravie de voir que cette gaieté déplaisait à Gabriel).

— Enfants? je le suis toujours, car j'ai gardé tous mes hochets.

— C'est une plaisanterie.

— Hier au soir, je tenais encore les dernières fleurs que j'ai reçues de vous; elles sont dans un reliquaire, à côté...

— A côté?

Il lui adressa un regard pénétrant, et acheva tout bas : — A côté d'une boucle de cheveux.

Gabriel mentait comme un avocat, mais peu importe. Un odieux chassé-croisé déguisa le trouble d'Élise, en qui cette confiance venait d'opérer une révolution. Décidée d'abord à faire l'indifférente, elle s'aperçut tout à coup que sa conversation avait exprimé déjà tout ce qu'elle avait prétendu cacher, et qu'il ne restait entre eux aucune incertitude; puis, comme elle eut besoin d'excuser son imprudence, elle se persuada que Gabriel l'aimait profondément. Cette boucle de cheveux, ce gage solennel pieusement conservé par lui, montra à ses yeux les droits que jadis elle avait donnés à Gency, comme imprescriptibles et sacrés. Par une réaction subite dans ses idées, elle érigea en devoir ce qu'elle désapprouvait naguère; et, au lieu de se reprocher d'écouter encore Gabriel en oubliant George, son fiancé, elle eut presque du remords d'avoir un instant trahi ses premiers serments pour se prêter à un autre amour. Elle s'applaudit donc, comme d'une honne action, de ce retour à la

constance, retour qui lui coûtait une inconstance nouvelle. — Vous voyez, poursuivit le jeune homme, que je n'ai rien oublié, moi, et pas même l'endroit où l'on cachait, pour que je les trouvasse, ces fleurs bien desséchées aujourd'hui. Vous n'avez pas tant de mémoire, n'est-ce pas ?

— On en a plus qu'on ne devrait quelquefois.

— Vous le dites, répartit Gabriel en lorgnant le bouquet qu'Élise tournait entre ses doigts ; mais autrefois, vous auriez deviné la prière que je n'ose faire entendre.

Au lieu de répondre, elle aspira le parfum de ses fleurs, et jeta un coup d'œil sur le canapé voisin. C'est sur un canapé que, dans leur jeune âge, elle égarait sous un coussin le bouquet de bal dont s'emparait adroitement l'heureux Gency. La danse sauva à Élise la gêne d'une réponse ; mais, en la reconduisant à sa place, il ne pût s'empêcher de lui serrer la main, ce qui causa un tressaillement dont il ressentit le contre-coup. Heureux de l'avoir vue pâlir et céder à une émotion qui la rendait plus charmante encore, Gabriel agité se demanda s'il ne s'était pas trop pressé de solliciter la main de M^{me} Darcourt. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait rien éprouvé d'aussi vif auprès d'elle.

Il est tard, dit Élise, qui désirait changer de discours ; maman m'a fait signe de ne plus m'engager, et je crois que nous allons partir. Elle se plaint de votre négligence ; venez la voir bientôt.

— J'irais, mademoiselle, s'il m'était prouvé que je retrouverai chez vous tout ce que j'y ai laissé ; mais ma place est prise, et j'ignore si on me la rendra.

Élise comprit qu'il attendait qu'elle se liât à lui de nouveau par quelque démonstration, et le fatal bouquet s'agitait dans sa main sous le regard de Gabriel. Néanmoins, elle garda le silence et joua la distraction. Leur intimité mutuelle avait été remarquée ; M^{me} Darcourt aux abois grimaçait l'enjouement, et, se posant en victime candide et résignée devant ses plus intimes amies, elle leur serrait les mains de l'air d'une personne qui lutte contre une souffrance occulte. Elle errait çà et là, colportant les louanges d'Élise, vantant ses charmes, la finesse de son esprit et sa supériorité dans l'art de plaire ; si bien que les dames commencèrent à concevoir la sympathie des hommes

pour cette demoiselle, attendu, ajoutaient-elles avec dédain, « que ce genre de femmes les attire. » On s'étonna qu'elle eût osé marcher sur les brisées de M^{me} Darcourt; cet excès d'orgueil parut comique; il fut convenu que M. de Gency avait voulu s'amuser de la coquetterie d'une personne qui, disait-on (cet *on* est un terrible accusateur par le monde), n'en était plus à son coup d'essai; et, sans s'en douter, Élise se trouva investie d'une réputation équivoque, nouvel obstacle à braver pour M. de Gency. Lorsqu'elle se retira, Élisabeth, de qui les salons commençaient à se dégarnir, la conduisit jusqu'à l'antichambre où se trouvaient, comme par hasard, George et Gabriel.

Élise était sur le point de sortir, quand un vieux général à peu près idiot, crut, en voyant auprès de lui, comme il s'en allait, Gabriel et M^{me} Darcourt, ne pouvoir être plus galant qu'en faisant à leur prochain mariage une allusion lourde et facile. A cette révélation, M^{lle} d'Hervilly se retourne avec vivacité, et consulte d'un coup d'œil la physionomie d'Élisabeth dont les traits exprimaient une joie maligne et une confiance parfaite. Gency s'approche de son amie d'enfance; mais, plus pâle qu'une morte, cachant son trouble avec cette force d'âme qui n'appartient qu'aux femmes, elle le terrasse d'un regard, rentre dans le salon précipitamment, comme quelqu'un qui a oublié quelque objet, et Gency la voit s'approcher d'un canapé d'où elle revient avec son bouquet.

— Tout ce qu'on dit n'est pas vérité, murmura Gabriel avec un ton de reproche.

— Taisez-vous, répondit-elle avec calme. Elle ajouta avec une gaieté insouciant : Quand doit avoir lieu ce mariage, monsieur de Gency?

Gency la suivit jusque sur le perron, et répliqua tout bas :

— Le lendemain du jour où vous épouserez M. de Rebel.

Après le départ d'Élise, notre héros trouva le bal ennuyeux, et il se disposa à s'esquiver sans bruit. M^{me} Darcourt lut dans sa pensée, et s'adressant à un groupe de dames près duquel il se trouvait : — Voici, dit-elle, l'heure que je préfère, on est comme en famille; il ne reste plus que les fidèles, que les amis intimes, ceux dont on est sûr et qui vous abandonnent les derniers. Asseyez-vous donc, monsieur de Gency.

Il obéit avec une mine sépulcrale; Élisabeth, dont les nerfs

avaient été agacés toute la nuit , avait l'imagination en verve : elle causa beaucoup , et sa parole avait un charme, un piquant, une finesse de trait et une surabondance d'esprit qu'on n'avait jamais vu. Fleurs, perles et diamants, jaillissaient de ses lèvres ; c'était une pluie de merveilles. Elle triompha des préoccupations de son amant, qui, rentrant dans ses habitudes d'homme du monde , écouta comme une harmonie douce le langage qu'il parlait depuis si longtemps ; il était heureux de se retrouver au milieu de sa coterie habituelle, comme on l'est de rentrer dans sa patrie après un voyage ; il se reconnut avec joie , se sourit d'une façon distinguée , et se complimenta sur son heureux retour.

Décidément les idées de salon avaient le dessus. Gabriel , honteux des amours pastorales qu'il venait de filer , se sentait bien supérieur à ces façons archaïques , et pour en noyer la mémoire il se montra à son tour étincelant d'esprit prétentieux et de malice. M^{me} Darcourt eut soin d'applaudir à toutes ses paroles , si bien que Gency , flottant parmi les jouissances de l'amour-propre , s'avoua qu'il était né pour le grand monde de Paris , et que là seulement il pouvait briller , se divertir , et être compris. Après une demi-heure de cet exercice , les naïves impressions d'une inclination d'enfance étaient bien effacées , bien expirantes ; mais la réaction avait été trop brusque , et dès que le feu d'artifice fut éteint , le chaste souvenir d'Élise erra dans son âme : les fleurs de ce sentiment se relevèrent une à une , comme se redressent le soir celles des prés que la chaleur du jour a courbées. Gabriel finit par tomber dans la tristesse , et s'en fut chercher une minute de silence dans une salle de jeu. Il n'y restait plus qu'une personne , et c'était George , qui méditait profondément ; çà et là traînaient des cartes et des jetons sur les tables vertes , les fauteuils étaient en désordre , le feu expirant , et les bougies épuisaient une à une leurs lucurs dernières.

— Il faut que je te parle , articula M. de Rebel d'une voix sombre ; je n'ai qu'un mot à te dire à présent ; à demain pour le reste. Je serai chez toi à huit heures , avec les deux Mouny , nos camarades qui sont en garnison à Paris. Nous aurons tout ce qu'il faudra.

— Pour quoi faire ?

— Pour nous couper la gorge, s'il vous plaît.

— Es-tu fou ?

— Pas trop. Ma proposition, je le pense, peut se passer de commentaire, et tu m'entends à demi-mot ?

— Elle restera sans effet, tant que je ne l'aurai pas expliqué...

— Oh, pas d'explication ! Tu saurais me démontrer que j'ai tort, et je serais forcé peut-être d'en convenir, tout en ne le croyant pas. Tu as ruiné mon bonheur, j'ai besoin d'une vengeance, et je l'aurai.

— La colère t'aveugle. Si je ne suis pas aimé, tu es injuste ; si je le suis, tu n'as rien à gagner dans un duel qui te rendra odieux, et si ta cause n'est pas perdue près d'elle (ce que je crains), tu la ruinerais à jamais par cette violence.

— La trahison ne manque pas d'arguments, à ce qu'il paraît.

— Il n'y a point ici de trahison, et je donnerais dix ans de ma vie pour n'avoir pas revu M^{lle} d'Hervilly. Écoute, et fonde tes réflexions sur ce que je vais dire.

— Parle.

— On ne t'a pas caché mes amours de jeunesse, et Élise en te les confiant, a noblement agi. En nous quittant, nous avons, comme tous les amoureux novices, échangé des boucles de cheveux, et juré de nous marier ensemble, serment qui n'engage à rien, et que la plus chaste fille fait plus d'une fois, avant de se fixer. Élise, à qui plus tard tu as su plaire, voulant, au moment de se lier à toi, être sûre d'elle-même, et ne pas même te dérober un souvenir, est venue savoir si elle peut avec sécurité t'engager un cœur libre de toute préoccupation. Voilà ce que je comptais t'exposer, ce qu'elle te dira elle-même, si la chose devient sérieuse pour elle, comme elle l'est pour moi, de qui les droits ont précédé les tiens. Maintenant, agis comme il te plaira.

George n'avait pas écouté cette explication sans impatience. Quand elle fut terminée, il reprit son chapeau, et dit d'un ton bref :

— Demain, à huit heures, je serai chez vous avec mes deux témoins.

— Tu me trouveras seul, mais prêt à prouver qu'on peut,

tout en aimant la paix, jouer bravement la vie d'un homme raisonnable contre celle d'un fou.

Le lendemain, George arriva de bonne heure au rendez-vous. Il était seul, et ses traits contractés gardaient la trace d'une lutte intérieure des plus violentes. M. de Gency l'attendait, vêtu comme tout homme qui va se battre, d'une cravate noire, et d'une redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton.

— Vous aviez raison, dit Rebel les dents serrées et la voix éteinte, tout l'avantage de ce combat serait pour vous; j'y renonce.

— Tu fais en homme d'esprit et en ami véritable.

— Oui, cette conduite est selon vos idées parisiennes; elle est lâche. Il ne me convient pas de soutenir une misérable rivalité qui me rendrait odieux; ainsi, je pars, je ne la verrai plus.

— Hélas, rien n'est plus douteux jusqu'ici que les sentiments d'Élise à mon égard.

— J'entends ce langage : vous ignorez encore si vous la sacrifierez ou non à M^{me} Darcourt. Je viens d'écrire à ces dames qu'une affaire subite et grave m'appelle en Belgique pour quelques jours. Je m'en vais calme et sans défiance. Si vos cœurs ne s'entendent pas, elle retrouvera toute la foi que j'avais mise en elle; car si Élise, après ces jours d'épreuve, a un seul mot à me cacher, elle me refusera sa main. Je l'aime, vous le voyez jusqu'à la folie, jusqu'à la honte!

— J'apprécie mieux des pensées aussi nobles, interrompit Gabriel en lui tendant la main avec une amitié respectueuse.

— Gardez, gardez cette main pour vos amis; la mienne ne se prodigue pas. Qui donc aurait la bassesse d'accepter un tel gage? Ce n'est pas pour vous, sachez-le, pour vous que je hais, que j'accomplis un tel sacrifice, c'est pour elle que j'aime, et qui doit être heureuse à tout prix. Votre monde l'entend bien mal, de croire que mon abnégation vaille un remerciement et d'oser me l'offrir!

Gency balbutia quelques mots, et Rebel s'écria :

— Vous me remerciez! mais sachez donc que si ces tortures que je m'impose n'ont aucun résultat pour son bonheur, que si cette enfant ne vous épouse pas, et ne peut plus m'épouser, sachez que ma haine vous poursuivra sans relâche. Si jamais son

existence est par vous brisée, monsieur (oh ! ceci est une parole solennelle), si vous m'arrachez cette consolation suprême de la savoir heureuse, je jure ici devant Dieu qui m'écoute et me pardonnera, je jure, monsieur, que je vous tuerai !

Il sortit après ce terrible serment, et Gabriel demeura pensif quelques secondes :

— Le devoir l'exige, murmura-t-il, et l'amour aussi peut-être ; il était écrit là haut que nous serions l'un à l'autre....

Pendant les préjugés du monde reparurent encore dans la pensée de Gency, lui laissèrent entrevoir l'opinion publique, et la lui firent interroger avec appréhension ; il se demanda si son amie plairait à la foule, il chercha à démêler ses affections au fond du casier de l'orgueil.

— Après tout, se disait-il, cette jeune fille est belle comme un ange, on sera forcé d'en convenir. Eh bien ! on lui formera un parti, en entraînant à sa suite les ennemis de M^{me} Darcourt.

III.

Assise devant un petit feu noir, dans un grand salon de l'hôtel du Rhin, où elle demeurait avec sa mère, Élise d'Hervilly, seule avec des pensées affligeantes, s'efforçait en vain depuis deux heures de se fixer à quelque occupation. Le découragement avait envahi son âme, et ses beaux yeux appesantis, errant sur les murailles de l'appartement, y glanaient ces tristes impressions que donne en général, à ceux qui habitent un hôtel garni, l'aspect de ce séjour où l'isolement devient profond et douloureux. Ces demeures banales où chacun a passé, laissant de soi quelque trace, n'ont pas un de ces petits coins où se blottissent les rêveries ; les meubles, toujours vides, toujours ouverts, n'enferment aucun de vos secrets. La couleur même des tentures déplaît à votre vue, la présence de ceux qu'on aime n'a pas consacré cet asile, et dans ces solitudes, vous ne rencontrez même pas le regard de sympathie des portraits familiers qui d'ordinaire vous tenaient compagnie.

Près d'Élise, sur un de ces lourds guéridons circulaires chargés d'un marbre gris, comme on en voit dans tous les hô-

tels , étaient jetés pêle-mêle plusieurs chiffons , parmi lesquels se trouvaient les pantoufles de velours qu'elle brodait pour George de Rebel lors de la première visite de M. de Gency , et auxquelles elle n'avait pas fait un point depuis ce jour-là. M^{me} d'Hervilly employait l'après-midi à faire quelques emplettes ; sa fille n'avait pas eu le courage de sortir , et elle espérait , sans trop de confiance , que son ami d'enfance viendrait. Deux semaines s'étaient écoulées depuis la disparition de George ; et Élise , quand on lui laissait le temps de méditer , s'étonnant de cette longue absence , en scrutait les motifs avec inquiétude. Parfois il lui aurait été agréable de l'avoir auprès d'elle pour causer un peu sans gêne , ce qu'elle ne pouvait faire avec le rival qu'elle lui avait préféré.

Non que ce dernier ne fût aimable et indulgent , mais cette indulgence même , dont son amie eût voulu se passer , lui faisait faire , pour y parvenir , les plus grands efforts , de sorte que leurs relations étaient pour elle une tâche autant qu'un plaisir. Gabriel la soumettait à un travail de réforme , il l'initiait aux allures de son monde à lui , si bien qu'au lieu de l'ami d'autrefois qu'elle avait cru retrouver , M^{lle} d'Hervilly voyait en lui un homme tout nouveau , et sans liens presque avec le passé. Après les premiers instants d'illusion , ils s'étaient aperçus que le vide se faisait entre eux et que la flamme commençait à se mêler de fumée. Un laborieux silence remplaçait les entretiens animés , il fallait des efforts pour trouver quelques paroles , et Gabriel , avant de desserrer les lèvres , reconnaissait presque toujours qu'il allait dire des choses où Élise ne comprendrait rien , et il soupirait. Elle , de son côté , n'ayant avec lui aucune habitude commune , craignait de lui déplaire en énonçant des inclinations trop simples , ou de l'ennuyer en parlant d'elle , car elle le connaissait trop peu pour savoir l'entretenir de lui-même. Entre gens qui font ou refont connaissance , il est certains textes généraux sur lesquels on brode toute sorte de thèmes passionnés ; ces ressources des amours débiles n'existaient pas ici. Élise n'était ni artiste ni enthousiaste ; elle n'entendait rien à la peinture ; pour ce qui est de la musique , elle en était encore à *Fleuve du Tage* , et n'avait pas lu de romans. En outre , on ne pouvait discourir avec elle sur la chronique du jour et sur les intrigues de la société ; elle avait le

bonheur de les ignorer, et ne s'en serait instruite qu'avec beaucoup de peine et d'ennui. Il fallait trouver moyen d'être aimable et d'être soi, et de découvrir du charme en elle sans le chercher dans les choses du dehors. Gency n'était point propre à ce rôle, lui qui avait perdu la science d'être heureux hors du monde et de se faire des jouissances dans la vie intérieure, lui dont l'existence ne pouvait plus être supportable ni dans l'isolement ni dans la solitude à deux avec qui que ce fût. Gabriel était pis qu'un Parisien, c'était un provincial dépaycé de toute affection naturelle et rompu à toutes les indépendances du cœur. Le plus funeste résultat de cette vie de Bohême pour le bonheur de l'individu consiste à l'accoutumer à saisir avec une causticité rare, le côté faible de chaque chose. M. de Gency n'avait pas tardé à lancer, à son insu, ce génie destructeur sur ses amours avec Élise. En voyant se dégrader aussi vite l'idole qu'il avait résolu d'adorer, il s'était efforcé de lui donner de nouveaux prestiges; il avait essayé de faire d'elle une femme au gré de son propre caprice, afin de devenir ensuite, comme Pygmalion, amoureux de son ouvrage.

D'abord Élise se prêta gaiement aux fantaisies de Gabriel; elle écouta ses observations dans l'espoir de lui plaire, mais quand elle reconnut qu'il n'était en elle rien par où il pût être charmé, elle se raidit, et ce n'est plus elle-même qu'elle accusa. Quelques sacrifices ne lui eussent rien coûté pour le satisfaire, mais elle ne put songer sans indignation à s'immoler toute, et un juste orgueil lui donna le sentiment de son mérite méconnu. Lorsque son ami, d'une manière douce et délicate, il est vrai, faisait entendre qu'il ne fallait point dire ni penser telle ou telle chose, on se révoltait tacitement. Ces corrections finirent par paraître injurieuses, et l'antipathie germa bien vite dans le froid terrain de l'indifférence. Alors on réfléchit, et les comparaisons que l'on faisait tournaient d'ordinaire à l'avantage de George, de qui jamais le nom n'était prononcé entre eux. Élise, à la vérité, voyait bien que M. de Gency la trouvait belle, mais elle jugeait qu'il était, non pas heureux, mais fier de cette beauté dont il aimait à se prévaloir en public. Elle aurait préféré qu'il fût jaloux. Clairvoyante depuis que les premières illusions s'étaient dissipées, Élise comprenait que le monde était le seul mobile des actions de M. de Gency. Et quel

monde ! Un assemblage de coteries mesquines où les sentiments généreux sont persiflés , où les gens supérieurs sont déplacés s'ils ne savent pas se taire , où tout , enfin , s'exploite pour et par le plus grand nombre , la majorité des sots. Un adepte de ces doctrines ne pouvait persuader une jeune fille naïve , élevée avec des principes rapprochés de la nature ; tous deux appréciaient si bien , au surplus , la distance qui les séparait , que , malgré leur intimité , le mot de mariage n'était jamais prononcé , et qu'ils éloignaient toute idée dans laquelle celle-là pût être contenue. D'amour même ils ne s'entretenaient guère , et ils semblaient vivre ensemble politiquement , dans l'attente d'un incident qui les arrachât à cette situation fausse.

Cet état languissant , en lequel étaient tombés leurs cœurs , était accompagné d'un ennui général. Tout leur était odieux , et Gabriel négligeait à la fois Élise et le monde. On concevra donc sans peine la tristesse de cette jeune fille , lorsque , seule dans un froid appartement de l'hôtel du Rhin , elle attendait , sans le désirer , M. de Gency , dont elle souhaitait la retraite dès qu'il était auprès d'elle. Une circonstance ajoutait à sa mélancolie un sentiment de crainte et un trouble continuel ; elle avait cru , un soir , en rentrant au logis , reconnaître George rôdant autour de la maison , et tout récemment une nouvelle rencontre l'avait convaincue de la présence à Paris de ce jeune homme qu'on croyait en voyage.

Ce pauvre amant , tourmenté de jalousie et d'espérance , n'avait pas eu la force de s'éloigner de la résidence d'Élise. Il s'était logé dans un quartier mystérieux , et il venait errer autour de la place Vendôme , cherchant à deviner son sort ; peut-être même avait-il trouvé un moyen d'être au courant des événements de chaque jour.

Après avoir longtemps songé , M^{lle} d'Hervilly résolut de travailler un peu ; elle hésita un instant , exhala un grand soupir , et reprit la pantoufle de George , délaissée depuis si longtemps. A peine avait-elle commencé , que sa femme de chambre entra , deux lettres à la main : — Je pensais , dit-elle assez finement , que mademoiselle avait abandonné cet ouvrage-là.

Élise ne répondit pas , et s'empara des deux lettres avec empressement. L'une était de l'amie à qui elle avait écrit peu de

jours après son arrivée ; l'autre était de la main de George de Rebel , mais à l'adresse de M^{me} d'Hervilly. Élise fut si agitée à la vue de l'écriture , qu'elle se prit à trembler sans pouvoir dé-cacher le paquet qui lui était destiné. Comme elle se sentait coupable envers George, elle se figura que cette lettre contenait la rupture de l'hymen projeté ; elle se représenta les reproches maternels dans toute leur sévérité , elle entrevit les maux que lui devait coûter une erreur passagère , et croyant son avenir perdu et George aussi malheureux qu'elle (c'était encore une espérance) , son cœur se serra.

Pour se consoler , elle ouvrit la missive de son amie. Mais les amis , la plupart du temps , nous manquent au moment où ils seraient nécessaires ; ils se font nos juges lorsque nous leur demandons des sympathies, et ils nous enfoncent nos torts dans la plaie déjà creusée , au lieu d'adoucir les douleurs de la blessure. L'histoire de Job est d'une éternelle vérité. Jamais l'amie d'Élise n'avait subi les difficultés d'une position mauvaise, et elle appréciait les fautes du haut d'une sagesse exempte de passion. Sa lettre désespéra l'infortunée qui en achevait la lecture , à l'instant où M^{me} d'Hervilly rentra au logis. Cette dernière venait d'être atteinte dans son amour-propre de mère par une de ses amies, femme d'un des députés de son département , laquelle avait eu sur Élise des projets pour un sien neveu. Ses offres avaient été repoussées, et elle avait saisi une occasion de se venger d'une manière aigre-douce, car elle avait conservé un secret dépit de cet échec. Elle reprocha donc à M^{me} d'Hervilly , par amitié pure , de ne point surveiller sa fille ; elle lui apprit que cette enfant s'était compromise dans la société qu'elle avait vue à Paris, ajoutant qu'il s'agissait sans doute d'inconséquences bien légères, mais que le premier soin d'une femme consistait à faire qu'on ne parlât pas d'elle. M^{me} d'Hervilly avait repoussé ces insinuations par un superbe panégyrique de sa fille , des principes et des exemples qu'elle avait reçus. Notre officieuse parut ravie d'avoir tort , et M^{me} d'Hervilly revint à la maison exaspérée. La pluie qui l'avait surprise en chemin ne contribuait pas à la rendre plus adoucie ; et , tout en jetant un coup d'œil sur un chapeau de velours passablement humecté , elle commença d'adresser à Élise une semonce des plus vives. Il est vrai que M^{me} d'Hervilly ne savait pas, pour quel motif

elle grondait, mais elle n'en était que plus irritée, et elle pensait qu'en se montrant furieuse, elle cacherait mieux l'ignorance où elle se trouvait à l'égard des méfaits de sa fille. Celle-ci n'entendait guère ce que signifiait cette brusque sortie, mais les reproches qu'elle s'adressait auparavant l'empêchèrent de provoquer une explication. Elle ne pouvait démêler l'origine de cette querelle, et elle n'aurait pas su raconter comme quoi Gency, en la constituant dans le monde en rivalité avec M^{me} Darcourt et en lui créant ce qu'il appelait un parti, l'avait mise en évidence et signalée aux ongles de l'envie. Tandis que la grosse M^{me} d'Hervilly, à force de se fouetter le sang, passait du rouge au violet et du violet à la teinte aventurine, Élise, tapie dans un coin, pleurait en silence, et son effroi était si grand, qu'elle en oubliait de remettre à sa mère la lettre de George.

Pendant cette lettre était rassurante : M. de Rebel annonçait son retour, sa visite prochaine, et il laissait entrevoir, en *post-scriptum*, que peut-être il serait forcé d'entreprendre un second voyage, plus long que le premier. C'est une retraite qu'il se ménageait conditionnellement. Cette épître ne fut point alors décachetée, omission assez fâcheuse comme on va le voir. Soudain une femme de chambre coupa court à l'éloquence de la mère d'Élise, en annonçant M^{me} Darcourt de l'Oise, la belle-sœur d'Élisabeth. M^{lle} d'Hervilly eut le pressentiment de quelque nouveau désastre, et hors d'état de supporter un dernier assaut, elle se leva pour s'en aller, malgré l'impolitesse d'une semblable disparition. Mais M^{me} Darcourt l'ainée, l'arrêta en lui disant qu'elle venait pour avoir un entretien avec elle, et Élise retomba sur son fauteuil. Cette dame était une de ces personnes à qui une réputation de bonté, mais d'une bonté un peu rudanière, permet de tout dire sans qu'on ait le droit de s'en formaliser. Elle se targuait de franchise, et ce genre de mérite avait été si fort loué en elle, que l'excès des éloges l'avait conduite à pousser jusqu'à l'indiscrétion l'amour de la vérité. Égarée par sa folle tendresse pour sa jeune belle-sœur, M^{me} Darcourt de l'Oise entreprenait ici une démarche assez ridicule. — Ma chère petite, dit-elle à Élise, permettez-vous à une vieille bonne femme d'user des droits d'une parente, et de causer avec vous comme une maman ou un confesseur?

— Je vous écoute, madame; rien de ce qui me concerne n'est étranger à ma mère, et vous pouvez vous expliquer devant elle.

Malgré la mauvaise humeur de M^{me} d'Hervilly, Élise cherchait en elle une protection naturelle. Donc, M^{me} Darcourt de l'Oise entra en matière, et après nombre de circonlocutions, elle avertit la jeune personne que le bruit courait de la rupture de son mariage avec M. de Rebel qui, blessé par quelques inconspéquences, s'était retiré très-mortifié. Cette nouvelle causa à M^{me} d'Hervilly une stupeur profonde; elle essaya de la démentir, mais il lui fut répondu que le voyage de ce prétendu n'était qu'un prétexte honnête et qu'il ne reviendrait pas. — M. de Rebel a-t-il confié ce secret à quelqu'un? demanda Élise du ton de l'incrédulité.

— Je l'ignore, mais chacun s'entretient de cette aventure, et il n'est pas de fumée sans feu.

La mère d'Élise ne revenait pas de son étonnement.

— Pour moi, dit son amie, je ne vois rien là de surprenant, et depuis le jour du bal, il ne m'a pas été difficile de prévoir les suites de la légèreté d'Élise.

— Que s'est-il donc passé?

— Mais tu ne vois donc rien, madame d'Hervilly! Si je t'avais connue aveugle à ce point, je t'aurais éclairée plus tôt.

C'était la seconde fois, depuis une heure, qu'on reprochait à la mère d'Élise son défaut de lumières; elle se sentit mortellement offensée; l'indignation qu'elle avait comprimée naguère, accrue de celle qui venait de lui être inspirée, reprit son essor, et Élise eut à essuyer les reproches les plus durs et les plus humiliants. Ces rigueurs caressaient les ressentiments de la belle sœur d'Élisabeth. — Je serai moins sévère que votre mère, reprit-elle, bien que votre étourderie n'ait pas nui qu'à vous seule, et que vous ayez, comme à plaisir, sans réflexion, je veux le croire, porté le trouble jusque chez nous.

Accablée de honte et de douleur, Élise cacha son front dans les plis de son mouchoir.

— Quel supplice, s'écria M^{me} d'Hervilly, d'être forcée de subir la responsabilité de vos folies; malheureuse enfant que vous êtes!

— Ma mère, par pitié...

— Descendez en vous-même, interrompit M^{me} Darcourt : Élisabeth vous a reçue comme une sœur, et vous saviez que les sentiments de M. de Gency pour elle rendaient impossible à ce dernier toute autre affection, car vous sentez bien que M. de Gency ne peut vous aimer ?

Élise sanglottait sans pouvoir répondre. — Enfin, poursuivit-on, le mal est moindre que vous ne pourriez le craindre ; j'ai vu M. de Gency ce matin, et je l'ai confessé (cette femme eût confessé le diable en personne) ; il a été réservé sur votre compte, mais j'ai bien su démêler en lui le regret de s'être laissé entraîner à une séduction passagère.

— Madame, ah ! madame, vous êtes impitoyable ! articula la pauvre fille d'une voix suffoquée par tant d'humiliations.

— Je suis franche, mon enfant, et j'appelle les choses par leur nom. Il ne vous reste qu'à chercher à ramener M. de Rebel, que vous l'aimiez ou non ; ce n'est point ici le cas de faire la romanesque.

— Hélas ! madame, interrompit Élise tout en pleurs, si je ne l'aimais pas, peut-être ferais-je ce que vous me conseillez.

Ce fut le tour de M^{me} d'Hervilly de s'irriter contre sa fille, de l'accuser d'irrésolution, de caprice, d'indifférence sur ce qui touche à la réputation, et de lui représenter le scandale de cette rupture avec un parti convenable. Ces observations furent faites sans ménagement, et la pauvre petite, condamnée par les Darcourt et par sa meilleure amie ; abandonnée par sa mère, par Gency et par George lui-même, tomba sur ses genoux à demi évanouie, et s'écria, succombant à une angoisse indicible : — Mon Dieu, prenez pitié de moi ! chacun me délaisse et me blâme ; que vais-je devenir ? sur qui m'appuyer désormais ?

— Sur moi, répondit d'une voix ferme George, qui entra suivi de Gabriel, avec qui il venait d'avoir un entretien.

A cette vue, Élise poussa un grand cri et s'élança au-devant de son défenseur ; mais, retenue soudain par un sentiment facile à comprendre, elle retomba assise, et détournant la tête : — Non, non, George, murmura-t-elle, je ne suis plus rien pour vous !

— Ce n'est pas de vous-même, Élise, c'est de moi que vous

doutez, de moi qui suis tout à vous, de moi votre mari.

— Cet avenir est perdu pour nous ! Si vous saviez...

— Je sais tout, et je suis à vos pieds ; ne me désespérez point par des refus que je ne pourrais attribuer, hélas ! qu'à votre haine.

— A ma haine...

— Voilà, s'écria M^{me} Darcourt impatientée, des phrases où je n'entends rien. Les petites filles d'aujourd'hui ont de singuliers caprices ; elle nous avouait tout à l'heure, monsieur, qu'elle vous aimait. Allons, ma chère, pas d'enfantillage ; le dévouement de M. de Rebel mérite une récompense, et vous êtes bien heureuse de rencontrer en lui une passion aussi constante et aussi forte.

— Vous voyez, s'écria Élise transportée d'une indignation douloureuse ; vous voyez, George, à quoi je vous exposerais.

— M^{me} Darcourt n'a point, j'en suis certain, attaché à ses paroles le sens que vous y croyez découvrir, murmura M. de Gency, qui durant cette scène jouait un rôle peu divertissant.

— Pensez-vous, lui dit George, que ma confiance en elle ait besoin du secours de votre témoignage ? Sachez que son honneur m'appartient, et que, si elle décide en juge sévère qu'on a trop attenté à ce bien qui est à moi, j'irai le ressaisir jusqu'au fond des entrailles de quiconque aura tenté de me le ravir.

Il accompagna ces mots d'un coup d'œil menaçant ; Gabriel y répondit par un regard très-calme. Alors M^{me} d'Hervilly comprit ce qui se passait.

— Faudra-t-il, murmura-t-elle à l'oreille de sa fille, que du sang soit répandu pour laver vos imprudences ?

— George, articula cette dernière en baissant les yeux, vous êtes le plus généreux des hommes !

M. de Rebel lui tendit les mains, et elle se jeta dans ses bras. Gency trouva cette transition trop brusque, et que ce mouvement du cœur n'avait pas été convenablement réprimé ; mais George en jugea d'une manière toute différente. Néanmoins, ce dénouement délivrait M. de Gency d'un grand poids.

— Écoutez, dit Élise à son amant tandis que M^{me} d'Hervilly babillait auprès de son amie avec beaucoup de vivacité, je veux

que vous sachiez tout, avant de vous engager, et je me soumettrai à votre arrêt.

Et hasardant une démarche maladroite sans doute, et pénible pour son fiancé, mais propre à l'éprouver et à trancher cette question délicate : — Voici, ajouta-t-elle en désignant M. de Gency, voici un ami d'autrefois qui vous remettra certains objets qu'il a reçus de moi avant que je vous connusse; vous me les rendrez vous-même. D'ici là vous êtes libre.

Ce sont les vieux bouquets et les mèches de cheveux, pensa George, qui répliqua :

— Non, vous auriez beau faire, je ne reprendrai point ma liberté.

— C'est qu'un jour, mon ami, vous pourriez croire...

— Je crois et je croirai toujours que vous m'aimez, dit Rebel avec une simplicité admirable et que Gabriel considéra comme orgueilleuse.

C'était là, cependant, le seul mot qui pût tranquilliser la conscience d'Élise. Celle de M. de Gency avait besoin aussi d'une expiation; un éclair de vérité scintilla dans cette âme faussée par le monde; le vieil homme reparut et laissa choir sous la forme d'une belle action une de ces larmes qui sont une goutte d'or dans la fange de nos fautes. — Mademoiselle, dit-il (et cet aveu lui coûta beaucoup), ces présents que j'ai reçus de vous et dont j'ai eu la faiblesse de me glorifier l'autre soir, je les ai perdus depuis longtemps; pardonnez-moi de n'avoir osé confesser que je ne les avais plus.

Élise fut humiliée d'avoir été la dupe d'un mensonge; mais comme George souriait en regardant Gabriel d'un air de mépris, ce dernier, le tirant à part, et voulant, pour ne pas s'humilier devant un homme, neutraliser par quelque artifice l'effet de la vérité, murmura : — Je brûlerai ces objets ce soir. (George fit un geste d'étonnement.) Pas un mot là-dessus, laisse-lui contre moi l'arme du mépris. Mon sacrifice est complet; tu voulais une réparation, George, et je te l'ai donnée.

Bien des jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Élise, et Gabriel avait repris son ancienne place aux pieds de M^{me} Darcourt. Cependant on observait en lui je ne sais quelle humeur inquiète. Il s'ennuyait partout, ses idées étaient empreintes d'une âpreté singulière, et il reprochait à Élisabeth de n'être

plus la même. On le voyait taciturne, ne s'exprimant que par d'amers sourires, s'isolant peu à peu et semant la discorde de l'aigreur sur ses relations avec M^{me} Darcourt que parfois il quittait tout gonflé de ressentiment. Pour la première fois, la sottise du monde, de ses vanités et de ses usages se manifestait à sa vue. Les sourires ne lui déguisaient plus la grimace, et ceux qui cherchent là des félicités illusoire lui semblaient de grands fous. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que Gabriel se figurait que tout avait changé autour de lui.

M^{lle} d'Hervilly n'avait pu reconquérir cet esprit pour qui la nature sans fard était dépourvue de charmes; mais elle y avait projeté, en passant, un rayon de vérité dont l'éclat avait dessillé les yeux de Gabriel. En feuilletant les pages oubliées de ses amours d'enfance, il avait fait un retour sur lui-même, et il venait d'entrevoir dans le passé, comme sur un autre miroir d'Ubalde, le tableau de sa misère présente. Élise était bien morte dans ce cœur, mais en tombant elle avait entraîné M^{me} Darcourt après elle. A partir de ce moment, M. de Gency se désenchantait de jour en jour, et il finit par se demander comment il avait pu s'attacher un seul instant à cette femme. Élise et M^{me} Darcourt étaient désormais impossibles pour lui l'une et l'autre; et, sentant qu'il ne pouvait plus rien pour le bonheur de personne, il résolut de vivre seul et de ne se marier jamais.

Ainsi le cœur de Gabriel venait d'expirer là où il avait commencé de battre, auprès d'Élise; pareil à ces pauvres faons qui, suivis des limiers, courent par les précipices et s'en retournent enfin mourir au gîte. C'est elle qui dès le matin avait fait fleurir l'amour dans cette âme en l'échauffant d'un premier rayon, et c'est elle qui, plus tard, la frappant des mêmes feux, venait de la consumer, comme le soleil à midi dévore et consume la plante qu'il a fait éclore.

Tels sont, trop souvent, hélas! sur la terre, le destin et la fragilité des passions et des fleurs.

LES

FÊTES DE LA SAINT-JEAN

A FLORENCE.

Pendant notre séjour à Florence , nous nous aperçûmes un soir , en ouvrant notre fenêtre, que le Dôme et le Campanile étaient illuminés ; cette illumination annonçait pour le lendemain le commencement des fêtes de la Saint-Jean. Nous ne voulions perdre aucun détail de ces fêtes qu'on nous avait fort vantées d'avance à Gênes et à Livourne , et nous sortîmes aussitôt. Quoique nous fussions logés à une extrémité de la ville , nous nous trouvâmes, en mettant le pied dans la rue, au milieu d'une foule qui devenait de plus en plus compacte , à mesure que nous nous approchions du cœur de la cité. Cette foule s'écoulait avec une sagesse et une convenance telles , que le silence de notre *palazzino* , situé, il est vrai , entre cour et jardin , n'avait pas été troublé ; et si l'illumination du Dôme ne nous avait annoncé la fête, nous aurions pu passer toute notre soirée sans nous douter un instant que Florence entière était dans ses rues. C'est là un trait caractéristique des Italiens de la Toscane; les individus sont parfois bruyants, mais la foule est presque toujours silencieuse.

Florence est magnifique à voir la nuit, par un beau clair de lune; alors ses colonnes, ses églises, ses monuments, prennent un caractère grandiose qui efface et rejette dans l'ombre tous ces pauvres édifices modernes qu'on dirait faits pour des voyageurs d'un jour. Nous suivîmes la foule, la foule nous mena place du Dôme; il me sembla que je voyais l'église pour la première fois, tant ses proportions avaient grandi; le Campanile surtout paraissait gigantesque, et ses illuminations semblaient mêlées aux étoiles. Le Baptistère de San-Giovanni était ouvert, et la châsse du saint exposée; l'église semblait pleine, et cependant on y entrait facilement; car à Florence, au lieu de réagir sans cesse contre les autres, comme on fait chez nous, chacun s'aide, chacun se presse, chacun se place, et on finit par être à l'aise là où l'on aurait cru d'abord devoir être infailliblement étouffé.

La religion me parut empreinte de ce même caractère de douceur que j'avais déjà remarqué dans tous les actes extérieurs du peuple. Dieu est traité à Florence avec une certaine familiarité respectueuse qui n'est point sans charmes, à peu près comme on traite le grand-duc, c'est-à-dire, qu'on lui ôte son chapeau, et qu'on lui sourit. Je ne sais, au reste, si on croit le premier beaucoup plus puissant que le second, mais, à coup sûr, on n'a pas l'air de le croire meilleur.

Le Baptistère était magnifiquement illuminé; aussi pûmes-nous distinguer beaucoup de détails qui nous avaient échappé lors de notre première visite. Dans les églises d'Italie, on y voit en général beaucoup moins clair le jour que la nuit. Nous remarquâmes particulièrement une statue, l'Espérance de Donatello, une Madeleine un peu maigre, d'une vérité un peu anatomique, du même auteur, mais pleine de repentir et d'humiliation, et enfin, le tombeau de Jean XXIII, toujours de Donatello, dont l'épithaphe: *Quondam papa*, souleva si fort la colère de Martin V, qu'il en écrivit au prieur, le marbre censuré ne devant, selon lui, conserver au défunt que le titre de cardinal avec lequel il était mort.

C'est qu'aussi, il faut le dire, Balthazar Cozza fut un singulier pape; gentilhomme napolitain, sans fortune, il tenta d'en acquérir une en se faisant corsaire; un vœu fait au milieu d'une tempête le jeta dans les ordres, où, grâce à l'appui, aux

recommandations, et surtout à l'argent de Côme l'ancien, son ami, il fut nommé cardinal diacre. Alors l'ancien corsaire se fit marchand d'indulgences, et il paraît qu'il réussit mieux dans cette seconde spéculation que dans la première; car, à la mort d'Alexandre V, qu'il fut soupçonné d'avoir fait assassiner, il se trouva assez riche pour acheter le conclave. Cependant Balthazar ne fut pas nommé, comme il s'y attendait, au premier tour de scrutin; alors il se revêtit lui-même de la toge pontificale, en s'écriant, comme par inspiration : *Ego sum papa*. Le concile, intimidé de son audace, confirma l'élection, sans même recourir à un second tour de scrutin, et Balthazar Cozza fut exalté sous le nom de Jean XXIII. Cela faisait le troisième pape vivant : les deux autres étaient Grégoire XII et Benoît XIII.

Au reste, le dernier venu ne donna point un meilleur exemple que les autres; étant cardinal, il avait fait des vers dans lesquels il niait l'immortalité de l'âme, l'enfer et le paradis; devenu pape, le premier acte de son pouvoir fut d'enlever à son mari une femme dont il était amoureux depuis longtemps, et avec laquelle il vécut publiquement; cela ne l'empêcha point de censurer les mœurs de Ladislas, roi de Naples. Ladislas n'aimait point les censures; il répondit fort brutalement à son ancien sujet, que, lorsqu'on menait une vie pareille à la sienne, on avait mauvaise grâce à reprendre les autres sur leur manière de vivre. Jean XXIII, qui, en sa qualité d'ex-corsaire, n'était pas pour les demi-mesures, excommunia Ladislas; Ladislas leva une armée et marcha contre le pape; mais, à son tour, le pape prêcha une croisade et marcha contre le roi. Ladislas fut battu, et détrôné par un bref; Ladislas alors fit ce qu'avait fait Jean XXIII, il racheta sa couronne, comme Jean XXIII avait acheté la tiare; la paix se fit, mais ne fut pas de longue durée. Grégoire XII, tout exilé qu'il était et vivant des aumônes d'un petit tyran de Rimini, foudroyait rois et pape; ces excommunications perpétuelles tourmentaient Jean XXIII, qui voyait l'Église s'émouvoir de tous ces scandales. Il demanda à Ladislas de lui livrer Grégoire XII. Ladislas demanda Grégoire au seigneur de Rimini, qui répondit que c'était son pape à lui, le seul qu'il reconnût, le seul infallible à ses yeux, et que, par conséquent, au lieu de le livrer à ses ennemis, il

le défendrait contre quiconque voudrait le lui prendre. Jean XXIII crut qu'il y avait de la faute de Ladislas dans le refus, et, au lieu de se fâcher contre le seigneur de Rimini, se fâcha contre Ladislas; la guerre recommença donc, mais cette fois Ladislas fut vainqueur; Jean XXIII quitta Rome et s'enfuit; Ladislas s'empara sans résistance de la ville éternelle: c'était la troisième fois depuis qu'il était roi qu'il pillait le Vatican. Il poursuivit alors Jean XXIII jusqu'à Pérouse, où il fut empoisonné par le père de sa maîtresse, d'une si étrange façon, qu'elle peut à peine se raconter. Le père était apothicaire, gagné, on devine par qui, il cherchait une occasion d'empoisonner le roi de Naples, lorsque sa fille vint se plaindre à lui de ne plus trouver d'amour chez Ladislas. Le père alors lui donna une certaine pommade avec laquelle il lui recommanda de se frotter, lui promettant que cette pommade aurait la vertu de ramener son infidèle. La pauvre fille crut son père, et suivit de point en point ses instructions. Le lendemain du jour où elle avait eu l'occasion de faire cet essai, elle était morte. Quant à Ladislas, il ne lui survécut que de huit jours.

Tout cela est fort immonde comme on le voit. Enfin un concile s'assembla qui déposa les trois papes d'un coup, et en nomma un quatrième, Martin V. Grégoire XII envoya de Rimini son acte d'abdication volontaire; Benoît XII était en Espagne et continua de résister. Enfin Jean XXIII, d'abord président de l'assemblée, puis en lutte avec Sigismond, puis fugitif, puis prisonnier, puis déposé, finit par se réfugier près de son ami Côme, à Florence, où il mourut. Côme, fidèle jusqu'après la mort de Jean à l'amitié qu'il lui portait, chargea Donatello de lui élever un tombeau, fit l'épithaphe lui-même, et lorsque Martin V tenta de la faire gratter, se contenta d'adresser au pape légitime cette réponse à laquelle son laconisme n'ôtait rien de sa précision: *Quod scripsi, scripsi*. Plus heureux après sa mort que pendant sa vie, Jean XXIII, qui était redevenu cardinal par jugement du concile, resta pape par l'épithaphe de son tombeau.

Nous continuâmes de suivre la foule qui s'écoulait, toujours pressée et silencieuse, par la *via dei Cerretani*; puis, comme elle se séparait en deux flots, nous primes à gauche, et, au bout d'un instant, nous nous trouvâmes en face du magnifique

palais Strozzi, qui, à plus juste titre que beaucoup d'autres monuments, éveillait la verve laudative de Vasari.

En effet, le palais Strozzi n'est pas seulement grandiose et magnifique, il est prodigieux; ce ne sont point des pierres jointes par la chaux et le ciment, c'est une masse taillée dans le roc; aucune chronique, si élégante, si détaillée, si pittoresque qu'elle soit, ne fera comprendre comme ce livre de pierre les habitudes, les mœurs, les coutumes, les jalousies, les amours et les haines du xv^e siècle. La féodalité tout entière, avec sa puissance individuelle, est là; lorsqu'une fois un homme était assez riche pour se faire bâtir une pareille forteresse, rien ne l'empêchait plus de déclarer la guerre à son roi.

Ce fut Benoît de Majano qui, sur l'ordre de Philippe Strozzi le vieux, fit le plan et jeta les fondations de ce beau palais; mais il ne conduisit les travaux que jusqu'au second étage. Il en était là lorsqu'il fut forcé de partir pour Rome; heureusement, à cette époque même, arriva à Florence un cousin de Pollajolo, que l'on avait surnommé Cronaca, ou la Chronique, à cause de l'habitude qu'il avait prise de raconter à tout venant et à tout propos son voyage de Rome. Ce voyage, quelque ridicule qu'il eût jeté sur l'homme, n'avait cependant point été inutile à l'artiste. Cronaca avait profondément étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et il en donna une preuve, en faisant le magnifique entablement, interrompu à la moitié de son exécution par les troubles de Florence et par l'exil des Strozzi.

Tout est remarquable dans ce beau palais, tout jusqu'aux anneaux de fer où les cavaliers attachaient leurs chevaux, jusqu'aux lanternes que, suivant le privilège de la noblesse, ses puissants maîtres allumaient les jours de solennité. Il est vrai que ces anneaux et ces lanternes sont l'ouvrage de Nicolas Grosso, que Laurent le magnifique avait surnommé Nicolas des Arrhes (1), nom qui lui resta, parce qu'il ne voulait rien faire qu'il n'eût reçu des *arrhes*, ni rien livrer, qu'il n'eût touché la totalité du paiement. Il faut dire aussi que jamais sobriquet ne fut plus mérité. Nicolas des Arrhes avait fait peindre une enseigne qu'il avait mise au devant de sa boutique et qui re-

(1) Caparra.

présentait des livres de compte au milieu des flammes. Chaque fois qu'on lui demandait crédit, ne fût-ce que pour une heure, il conduisait l'indiscrète pratique sur le pas de sa porte, lui montrait son enseigne, et lui disait : — Vous voyez bien que je ne puis pas vous faire crédit, mes registres brûlent.

Il va sans dire que cette rigidité de principes s'appliquait à toute personne indistinctement. Un jour, la seigneurie lui avait commandé une paire de chenets, et, selon la règle posée par Nicolas, lui avait donné à titre d'arrhes la moitié du prix. Les chenets terminés, Nicolas fit prévenir la seigneurie qu'elle pouvait envoyer le reste de l'argent, attendu que les chenets étaient prêts. On vint alors dire à Nicolas, de la part du provéditeur, qu'il apportât les chenets et qu'on lui réglerait son compte; ce à quoi Nicolas répondit que les chenets ne sortiraient pas de sa boutique que leur prix ne fût encaissé. Le provéditeur furieux envoya un de ses sergents avec ordre de dire à Nicolas que son refus était étrange, attendu que sa fourniture lui était déjà payée à moitié : — C'est juste, dit Nicolas, et il donna au sergent un des deux chenets. Ne pouvant tirer de lui autre chose, le sergent porta son échantillon au provéditeur, et celui-ci en trouva le travail si merveilleux, qu'il envoya aussitôt le reste de l'argent pour avoir l'autre; il était temps, le malheureux chenet était entre l'enclume et le marteau, et le féroce Nicolas des Arrhes levait déjà le bras pour le briser.

Quelle époque admirable que celle où tout le monde aimait les arts, même les seigneuries, et où tout le monde était artiste, même les serruriers! Aussi voyait-on s'élever des palais dont toute une ville était si fière, que, lorsque Charles VIII fit son entrée à Florence, la seigneurie, malgré la préoccupation du prince, voulait lui faire admirer sa merveille et dirigea sa marche vers le chef-d'œuvre de Benoit de Majano. Mais le rustique roi de France était encore tant soit peu barbare, de sorte qu'il se contenta de jeter un coup d'œil sur le splendide édifice, et se retournant vers Pierre Capponi qui l'accompagnait : — C'est la *maison* de Strozzi, n'est-ce pas? lui dit-il. — Oui, *monsieur*, lui répondit Pierre Capponi, commettant à l'égard du roi la même insolence que le roi, à son avis, commettait à l'égard du palais.

Ce palais appartient en effet à cette grande famille des

Strozzi, qui existe encore aujourd'hui, et qui donna un maréchal à la France. Jusqu'à l'abolition de la pairie héréditaire, nous avons eu un pair de ce nom, et le chef de la famille Strozzi, se regardant toujours comme Français, écrivait au roi de France au jour de l'an et au jour de sa fête.

Il y a quelque temps que les enfants du duc actuel, en jouant dans des chambres abandonnées depuis longtemps, trouvèrent un appartement composé d'une douzaine de pièces et parfaitement inconnu au propriétaire de cet immense hôtel. La porte avait été murée il y avait quelque deux ou trois cents ans, et personne ne s'était aperçu, tant ce palais est vaste, qu'il y manquât le quart d'un étage.

Ce fut le fils du fondateur de ce beau palais, le fameux Philippe Strozzi, qui accueillit l'assassin d'Alexandre de Médicis, Lorenzino, à son arrivée à Venise, en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils. C'est que, tout marié qu'il était à une fille de Pierre de Médicis, Philippe Strozzi n'en était pas moins resté un des plus fermes défenseurs de la république. Aussi, lorsque la liberté florentine tomba, le jour où Alexandre fit son entrée dans la capitale de son duché, Philippe Strozzi, inhabile à la servitude, se retira à Venise, où bientôt il apprit que le bâtard de Laurent l'avait mis au ban de l'État. L'accueil qu'il fit à Lorenzino avait donc un double motif : non-seulement Lorenzino venait de délivrer Florence de son oppresseur, mais encore il rouvrait au proscrit (du moins il le croyait ainsi) le chemin de sa patrie. Mais pendant que les bannis joyeux se réunissaient et discutaient le moyen le plus prompt et le plus sûr de rentrer dans Florence, ils apprirent que Côme avait été nommé chef et gouverneur de la république, et qu'une des quatre conditions auxquelles il avait été élu était de venger la mort d'Alexandre. Ils comprirent dès lors que leur rentrée dans la patrie ne serait pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré ; cependant, songeant que le nouveau gouverneur n'avait que dix-huit ans, ils espérèrent tout de l'ignorance et de la légèreté que semblait annoncer son âge. Mais l'enfant joua les barbes grises au jeu de la politique et au jeu de la guerre. Toutes les conspirations furent découvertes et déjouées, et comme enfin les proscrits s'étaient réunis et avaient décidé de

risquer une bataille , après onze ans d'attente et de tentatives infructueuses, Alexandre Vitelli, lieutenant de Côme, remporta sur eux, à Montemurlo, une victoire complète. Pierre Strozzi n'échappa à la mort qu'en se couchant parmi les cadavres, et Philippe, pris sur le champ de bataille qu'il ne voulut point abandonner, fut ramené à Florence et enfermé dans la citadelle.

Par un étrange jeu de fortune, cette citadelle était la même que, dans une discussion secrète tenue devant le pape Clément VII, Philippe Strozzi avait conseillé à ce pontif de faire bâtir, et cela, contre l'avis du cardinal Jacopo Salviati. Ce dernier, surpris de cette obstination singulière qui semblait avoir un caractère providentiel et fatal, ne put s'empêcher de dire à Philippe : « Plaise à Dieu, Strozzi, qu'en faisant bâtir cette forteresse, tu ne fasses pas bâtir ton tombeau ! » Aussi, à peine Strozzi fut-il enfermé entre ces murs, qui étaient sortis de terre à sa voix, que la prophétie de Salviati lui revint en mémoire et qu'à compter de ce moment il regarda le terme de sa vie comme arrivé.

Mais à cette époque on ne mourait pas ainsi ; il fallait avant tout passer par la torture. Philippe Strozzi, à qui on voulait faire avouer qu'il avait eu part à l'assassinat du duc Alexandre, fut mis plusieurs fois à la question ; mais, au milieu des tourments les plus terribles, son courage ne se démentit pas un instant, et il dit constamment à ses bourreaux qu'il ne pouvait confesser une chose qui n'était pas vraie. Mais si, ajoutait-il, l'aveu de l'intention leur suffisait, il était mille fois plus coupable que celui qui avait tué Alexandre, car il aurait voulu le tuer mille fois. Enfin, les bourreaux lassés allaient peut-être obtenir de Côme de cesser sur Strozzi des tortures inutiles, lorsqu'un jour un des soldats qui avaient accompagné le geôlier déposa, soit par hasard, soit à dessein, son épée sur une chaise, et sortit sans la reprendre. La résolution de Strozzi fut prompte ; il n'espérait plus de liberté ni pour lui ni pour sa patrie : il alla droit à l'épée, la tira du fourreau, s'assura de la pointe et du tranchant, revint à une table où étaient du papier et de l'encre qu'on lui avait laissés dans le cas où il se déciderait à faire des aveux, écrivit quelques lignes d'une main aussi ferme et aussi assurée que si ce n'était point les dernières qu'il dût

tracer ; puis, appuyant la poignée de l'épée au mur et la pointe à sa poitrine, il se laissa tomber dessus. Cependant, quoique l'épée lui eût traversé le corps, il ne mourut pas sur le coup, car on trouva tracé sur le mur, avec son sang, ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Quant aux quelques lignes écrites sur le papier, en voici la traduction littérale :

« AU DIEU LIBÉRATEUR.

» Pour ne pas demeurer plus longtemps au pouvoir de mes ennemis, et pour ne point davantage être tourmenté par des tortures dont la violence me ferait peut-être dire ou faire des choses préjudiciables à mon honneur, et aux intérêts de parents et d'amis innocents, chose qui est arrivée ces jours derniers au malheureux Giuliano Gondi ; moi, Philippe Strozzi, je me suis décidé, quelque répugnance que j'éprouve pour un suicide, à finir mes jours par ma propre main.

» Je recommande mon âme au Dieu de toute miséricorde, le priant humblement, s'il ne veut pas lui accorder d'autre bonheur, de permettre au moins qu'elle habite le même lieu qu'habitent Caton d'Utique et les autres hommes vertueux qui sont morts comme lui et comme moi. »

A quelques pas du palais du vaincu, est la colonne élevée par le vainqueur : cette colonne avait été donnée à Côme par le pape Pie IV ; il la fit dresser à la place même où il apprit le résultat de la bataille de Montemurlo ; elle est surmontée d'une statue de la Justice. Peut-être Côme eût-il mieux fait de la placer autre part, ou de la garder pour une meilleure occasion.

Derrière la colonne est l'emplacement de l'ancien palais de ce Buondelmonte dont le nom se rattache aux premiers troubles qui agitèrent les deux factions guelfes et gibelines de Florence ; en face de la colonne est la sombre et magnifique forteresse des comtes Acciajoli, derniers ducs d'Athènes. Il y a certains quartiers de Florence dans lesquels on ne peut faire

un pas sans heurter un souvenir ; seulement le passé y est tant soit peu dépoétisé par le présent ; le palais Buondelmonte , par exemple , est devenu un cabinet littéraire , et la forteresse des ducs d'Athènes s'est métamorphosée en auberge.

Cette forteresse , au reste , était on ne peut plus judicieusement placée ; elle commandait l'ancien pont de la Trinité bâti en 1252 , et qui , ayant été ruiné en 1557 par une crue de l'Arno , fut relevé par l'Ammanato sur un dessin de Michel-Ange. C'est peut-être un des ponts les plus gracieux et les plus légers qui existent.

En cet endroit , la foule se divisait , laissant ce beau pont de la Trinité presque vide , comme si ce n'était point fête de l'autre côté de l'Arno ; elle remontait vers le Ponte Vecchio et le Ponte alla Caraja. Nous suivîmes le flot qui descendait avec le fleuve , et nous passâmes successivement devant les fenêtres du casino de la noblesse , devant la maison où Alfieri , après avoir passé les dix dernières années de sa vie , mourut en 1803 ; devant le palais Gianfigliuzzi , occupé aujourd'hui par le comte de Saint-Leu , ex-roi de Hollande , et devant le palais Corsini , magnifique édifice du temps de Louis XIV , qui occupe à lui seul la moitié du quai , et qui préparait alors dans le silence et l'obscurité la royale hospitalité qu'il devait donner le surlendemain à la moitié de Florence.

Il commençait à se faire tard , et nous étions tant soit peu fatigués de nos courses de la journée. Notre course du soir ne nous promettait pas d'autre variété qu'une promenade plus ou moins longue ; nous nous acheminâmes vers notre palazzo , de plus en plus émerveillés de la joyeuse humeur de ce bon peuple toscan , qui se met en fête dès la veille , sur la promesse d'une fête pour le lendemain.

La nuit fut terrible : les cloches qui , ordinairement , n'allaient que les unes après les autres , s'étaient mises en fête à leur tour et sonnaient toutes en même temps. Il n'y avait pas le plus petit couvent , pas la plus chétive église qui ne jouât sa partie dans ce concert aérien , si bien que je doute fort qu'il y ait une seule personne qui ait fermé l'œil à Florence dans la nuit du 22 au 23 juin. Quant à nous , nous la passâmes à peu près tout entière à regarder les illuminations du Dôme et du Campanile , qui ne s'effacèrent qu'avec les étoiles dans les premiers rayons

du jour; il en résulta pour notre collection un magnifique dessin que Jadin fit au clair de lune.

Toutes les heures de la journée étaient prises d'avance ; il y avait à dix heures grand déjeuner chez le marquis Torrigiani , à midi concert à la Philharmonique , à trois heures Corso , et à huit heures théâtre avec grand gala.

Nous n'avions point encore été présentés au marquis Torrigiani, et par conséquent nous ne pouvions être de son déjeuner, ce que nous regrettions fort, non point, comme on pourrait le croire, pour son cuisinier, mais pour le marquis lui-même. En effet, le marquis Torrigiani, dont la noblesse remonte aux premiers jours de la république, a l'une des maisons les plus aristocratiques de Florence. Une invitation au palais Torrigiani l'hiver, et au casino Torrigiani l'été, est la consécration obligée de tout mérite supérieur, que ce mérite soit légué par les ancêtres ou acquis personnellement : quand on a été invité chez le marquis Torrigiani, il n'y a plus d'informations à prendre sur vous ; on peut être, on doit même être invité partout : vous avez vos preuves signées par d'Hosier.

En revanche, nous étions invités au concert de la Philharmonique. Que nos lecteurs nous permettent de mettre textuellement le programme sous leurs yeux, et ils jugeront eux-mêmes si les billets devaient être recherchés.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Florimo. — *L'Ave Maria*, prière à quatre voix, exécutée par la princesse ELISE PONIATOWSKI, M^{me} LATY et les princes CHARLES et JOSEPH PONIATOWSKI.

II. Rossini. — *Semiramide*, duo exécuté par M^{me} LATY et le prince CHARLES PONIATOWSKI.

III. Donizetti. — *Lucia de Lammermoor*, air final, exécuté par le prince JOSEPH PONIATOWSKI.

IV. Mercadante. — *Giuramento*, quartetto exécuté par la princesse PONIATOWSKI, M^{me} LATY et les princes CHARLES et JOSEPH PONIATOWSKI.

SECONDE PARTIE.

V. Hérold. — Ouverture de *Zampa*.

VI Bellini. — *Puritani*, duo exécuté par la princesse ÉLISE et le prince JOSEPH PONIATOWSKI.

VII. Georgetti. — Variations sur un thème de *la Sonnambula*, exécuté sur le violon par M. GIOVACCHINO GIOVACCHINI.

VIII. Bellini. — *La Sonnambula*, air final exécuté par la princesse ÉLISE PONIATOWSKI.

Comme on le voit, à part la coopération donnée par M^{me} Laty et par M. Giovacchino Giovacchini, la matinée musicale était défrayée entièrement par les princes Poniatowski; il était donc, on en conviendra, difficile de voir un concert plus aristocratique; les exécutants descendaient en droite ligne d'un prince régnant il y a à peine un demi-siècle. Il est vrai qu'ils avaient dans leur auditoire trois ou quatre rois détrônés. Cependant, comme une matinée musicale ne tire pas son principal charme du parfum d'aristocratie qu'elle répand autour d'elle, nous n'étions pas, il faut l'avouer, sans quelque crainte à l'endroit de l'exécution. Pour mon compte, j'avais en mémoire certains concerts d'amateurs auxquels, à mon corps défendant, j'avais assisté en France, et qui m'avaient laissé d'assez tristes souvenirs. La seule différence que je voyais entre ceux que j'avais entendus et celui que j'allais entendre était dans la qualité des artistes, et je ne croyais pas que le titre de prince fût une garantie suffisante pour la tranquillité de mes oreilles. Je ne m'en rendis pas moins à l'heure indiquée à la salle de concert située sur l'emplacement des *Stinche*, qui sont les anciennes prisons de la ville. Telle est la progression des choses dans cette bonne et belle Florence. Si Dante y revenait, il trouverait probablement son enfer changé en salle de bal.

La salle, si grande qu'elle fût, était comble; cependant, grâce à l'attention des commissaires auxquels nous étions recommandés, nous parvîmes à trouver place. Bientôt, la prin-

cesse Élise entra , conduite par le prince Joseph ; M^{me} Laty la suivait, conduite par le prince Charles ; à leur vue , la salle tout entière éclata en applaudissements. Cela ne prouvait rien ; dans tous les pays du monde , on applaudit une jolie femme , et la princesse Élise est une des personnes les plus gracieuses et les plus distinguées qui se puissent voir.

Nos amateurs étaient visiblement émus ; en effet , dès que l'on veut monter au rang d'artiste , il faut que le talent réponde à la prétention ; un parterre , fût-il composé individuellement de grands seigneurs , devient un corps essentiellement démocratique , par le fait même qu'il est un parterre. Au reste , cette crainte fut d'avance , pour moi , une preuve de supériorité : des chanteurs médiocres eussent eu plus d'aplomb.

Dès les premières notes , notre étonnement fut grand : ce n'étaient point des amateurs que nous entendions , c'étaient d'admirables artistes ; il serait peut-être impossible de trouver , même sur les meilleurs théâtres de France et d'Italie , trois voix qui se mariassent plus harmonieusement ensemble , que celles de la princesse Élise , du prince Joseph et du prince Charles ; en fermant les yeux , on pouvait se croire aux Bouffes , et parier pour Persiani , Rubini et Tamburini. En rouvrant les yeux seulement , on se retrouvait en face de gens du monde. Tout le concert fut chanté avec cette supériorité d'exécution qui m'avait si prodigieusement étonné au premier morceau , et qui se soutint jusqu'au dernier. La séance finit , comme elle s'était ouverte , par des tonnerres d'applaudissements ; les illustres exécutants , rappelés dix fois , revinrent dix fois saluer leur frénétique auditoire. C'est que les princes Poniatowski appartiennent à une famille privilégiée , et que , s'ils perdaient leur fortune comme ils ont perdu leur trône , ils pourraient s'en refaire de leurs propres mains une aussi belle , et peut-être bien aussi illustre que celle que leur père leur a léguée. En effet , on ne peut être à la fois plus grand seigneur et plus artiste que le prince Charles et le prince Joseph ; le dernier en outre est poète et musicien ; il a donné , pendant notre séjour à Florence , deux opéras de premier ordre , l'un sérieux , l'autre bouffe ; le premier intitulé : *Procida* ; le second , *Don Desiderio* ; tous deux ont obtenu un succès de fanatisme. Mais aussi il faut dire que le prince Joseph a un grand avantage sur la plupart des

compositeurs ; son opéra fini , il appelle son frère et sa belle-sœur , leur distribue à chacun leur partie , et garde la sienne. Tous trois se mettent à l'étude ; un mois après , toute la société florentine est invitée à la salle Steindich , qui est le théâtre Castellane de Florence. Là , l'opéra est joué et chanté devant un public parfaitement mélomane , dont toutes les impressions sont étudiées par le maestro , auquel elles arrivent d'autant plus complètes , qu'il est à la fois auteur et acteur. Il est vrai qu'il y a un point sur lequel on peut se tromper : c'est que , dans ces représentations préparatoires , l'opéra est souvent infiniment mieux exécuté , qu'il ne le sera à la représentation définitive.

Lorsque nous partîmes de Florence , le prince Joseph , déjà salué par toute l'Italie du nom de maestro , composait un troisième opéra pour le théâtre de la Fenise à Venise.

Le concert avait fini à trois heures ; nous avions juste le temps de rentrer chez nous , de dîner et d'aller prendre la file au Corso. Le Corso , comme l'indique son nom , est une promenade dont le lieu varie selon les circonstances. Cette fois elle s'étendait de la porte al Prato au palais Pitti , passant d'une rive à l'autre de l'Arno et traversant le pont de la Trinité. Le Corso est , comme la Pergola , la réunion de toutes les élégances indigènes et exotiques. C'est le Long-champ de Florence avec un beau ciel et vingt degrés de chaleur au lieu de trois degrés de froid. Là , tout ce qui a un nom , que ce nom soit en *i* ou en *o* , en *off* ou en *ieff* , en *ka* ou en *ki* , vient rivaliser de luxe. Il en résulte que Florence , proportion gardée , est peut-être la ville du monde où il y a non-seulement les équipages les plus nombreux , mais aussi les équipages les plus magnifiques. Là encore nous retrouvâmes toute la famille Poniatowski ; seulement les artistes étaient redevenus princes.

Pendant deux heures chacun se promène , non pas pour se promener , mais pour montrer sa voiture et ses livrées. Les équipages les plus riches et les plus élégants sont ceux des princes Poniatowski , du comte Grieffo et du baron de la Gherardesca. Disons en passant que ce dernier est le seul descendant d'Ugolin , ce qui prouve , quoi qu'en dise Dante , que son aïeul n'a pas mangé tous ses fils.

Le Corso fini , chacun rentre en toute hâte pour faire toilette ;

le Corso n'est qu'une espèce d'escarmouche, une affaire d'avant-garde ; on s'est donné en passant rendez-vous à la Pergola, pour le combat général. C'est que, contre son habitude, la Pergola, ce soir-là, doit être parfaitement éclairée. C'est, nous l'avons dit, jour de gala. Or le gala consiste à ajouter à l'illumination ordinaire un faisceau de huit ou dix bougies pour chaque loge. Mais les loges s'entêtent, et plus la salle s'éclaire, plus elles restent obscures. C'est beaucoup plus commode pour être chez soi ; c'est vrai, mais c'est beaucoup moins avantageux pour les femmes que nos loges découvertes.

Ce qu'il y avait ce soir là de diamants et de dentelles à la Pergola est incalculable. Toutes les vieilles richesses de ces vieilles familles étaient sorties de leurs écrins et de leurs bahuts. La salle ruisselait de pierreries ; cependant les victorieuses étaient la princesse Corsini, la princesse Élise Poniatowski et la duchesse de Casigliano.

Je ne sais pas pourquoi on chante dans les salles d'Italie, à moins que ce ne soit par un de ces restes d'habitudes qu'on ne peut déraciner. Il n'y a pas, pendant les trois heures que dure le spectacle, une personne qui regarde ou qui écoute ce qui se passe sur la scène, à moins, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'y ait ballet. Chacun cause ou lorgne, et la musique, on le comprend, ne peut que nuire à la conversation. Voilà le secret de la préférence que les Italiens ont pour les accompagnements peu instrumentés : ils ne pouvaient pardonner à Meyerbeer d'être obligés de l'écouter.

Les jours de gala, le grand-duc assiste régulièrement à la représentation avec sa famille. Aussitôt qu'il arrive dans sa loge, chacun se retourne, salue et applaudit ; puis chacun se remet en place, se recouvre, et il n'en est plus question. Sa présence, au reste, n'influe ni sur les chutes ni sur les succès, et elle n'opère ni sur les sifflets ni sur les applaudissements. En Toscane, on ne sent la présence du souverain que comme on sent celle du soleil, par la chaleur et le bien-être qu'il répand. Partout où il est, la joie est plus grande, voilà tout.

A onze heures et demie en général, le spectacle finit. Ce n'est qu'en Allemagne qu'on se couche à dix heures, et que l'on quitte la salle à huit heures et demie pour aller souper. En Italie, on mange peu, et on ne soupe que dans le carnaval ; les

gourmands sont des exceptions, on les montre au doigt, et on les vénère.

Après la Pergola, il y a un second spectacle, c'est le foyer : au foyer il y a raout ; au lieu de sortir en presse, comme on fait chez nous, et d'attendre sa voiture dans le vestibule ou dans les escaliers, on entre dans une grande salle attenante au théâtre, bien fraîche l'été, bien chaude l'hiver, et l'on organise la journée du lendemain. Il y a là quelque chose de curieux, non-seulement à voir, mais à écouter ; ce sont les noms qu'on appelle : en dix minutes, vous passez en revue les Corsini, les Pazzi, les Gherardesca, les Albizzi, les Capponi, les Guicciardini, tous noms splendidement historiques qui, depuis le XII^e et le XIII^e siècles, retentissent dans l'histoire ; vous vous croiriez encore au beau temps du gonfalonnat, et vous vous attendez à chaque instant à voir entrer ou sortir Laurent-le-Magnifique.

A une heure à peu près, nous rentrâmes chez nous. Les cloches faisaient leur vacarme, mais cette fois je me bourrai les oreilles de coton, et dormis comme un sourd ; ce fut le soleil qui me réveilla.

Il y avait, ce jour-là, course en char, Corso, illumination sur l'Arno, et bal au casino de la noblesse. Ce temps n'était pas encore trop mal employé. Les courses en char étaient fixées pour une heure ; elles ont lieu sur la place Sainte-Marie-Nouvelle, dont toutes les fenêtres deviennent l'objet de l'ambition générale. Heureux ou plutôt malheureux ceux qui demeurent sur cette place : il faut qu'ils trouvent place chez eux pour toutes leurs connaissances ; quinze jours à l'avance, c'est un travail à en perdre la tête.

Nous n'avions eu à nous occuper de rien ; l'étranger est l'élu de Florence. Pourvu qu'il soit bien recommandé, il peut vivre dégagé de tout soin. On le prend chez lui, on le mène en voiture, on lui fait voir les fêtes, on le conduit au spectacle, on le ramène à la maison. C'est un devoir presque national de l'amuser, et on fait tout ce qu'on peut pour cela. Malheureusement, l'étranger a en général le caractère morose et ingrat ; s'il s'amuse, il ne veut pas en convenir, et une fois qu'il a quitté la ville, il remercie ceux qui l'ont amusé, en disant du mal d'eux. Par bonheur encore, les Florentins ne se découragent pas pour si peu ; ce qu'ils font, sans doute ils le font parce qu'ils doivent

le faire, et ils pensent que l'hospitalité, comme toutes les vertus, a sa récompense en elle-même.

Le prince Joseph Poniatowski nous donnait un gage de cette obligation convenue, et cependant si mal récompensée : le prince s'était chargé de nous, et devait nous conduire chez M. Finzi, dont les fenêtres donnent sur la place Sainte-Marie-Nouvelle ; il vint nous chercher, non pas à l'heure dite, mais une demi-heure avant. Ce n'était pas trop tôt pour être sûrs d'avoir des places sur le balcon.

La place Sainte-Marie-Nouvelle est une des plus gracieuses de Florence ; c'est là que s'élève cette charmante église que Michel-Ange appelait sa femme. Là aussi, Boccace a placé la rencontre des sept jeunes Florentines qui, après la peste de 1348, forment le projet de se retirer à la campagne pour y raconter ces fameuses nouvelles qui donneraient une singulière idée des mœurs des dames de cette époque, s'il fallait en croire le poète sur parole.

L'église de Sainte-Marie-Nouvelle tient au-dedans tout ce qu'elle promet au dehors : on y entre par une porte d'Alberti, comparable à tout ce qui a été fait de plus beau en ce genre, et une fois entré, on y trouve une galerie de fresques et de tableaux d'autant plus curieuse, qu'elle s'étend des maîtres grecs aux auteurs contemporains.

Le moment était bon pour voir ce qui reste des premiers : leurs peintures sont ensevelies dans une chapelle souterraine où restent en dépôt, pendant trois cent cinquante jours de l'année, les estrades et gradins qu'on en tire tous les six mois pour en faire des amphithéâtres publics lors des courses des Barberi. Or, comme les courses devaient avoir lieu le lendemain, la chapelle était parfaitement vide ; il est vrai que je n'en fus guère plus avancé pour cela : le temps et l'humidité ont fait chacun son office, et il ne reste que bien peu de traces de ces pinceaux bysantins auxquels Florence dut son Cimabue.

En revanche, si les fresques des maîtres sont à peu près perdues, le tableau de l'élève est parfaitement conservé : c'est cette fameuse madone entourée d'anges que Charles d'Anjou ne dédaigna point d'aller visiter à l'atelier même de l'artiste, et qui fut portée à l'église, précédée des trompettes de la république, et suivie de toute la seigneurie de Florence ; on comprendra cet

enthousiasme, en faisant ce que j'ai fait, c'est-à-dire en passant des peintures byzantines à la peinture nationale. Autrement il serait difficile de se placer au point de vue des enthousiastes du XIII^e siècle. Puis, si l'on veut suivre les progrès de l'art, de la madone de Cimabué, on passera à la chapelle des Strozzi, où André et Bernard Orgagna, ces deux géants de poésie, ont peint l'enfer et le paradis. Dans l'enfer, les chercheurs d'anecdotes reconnaîtront, au papier qui décore son bonnet, l'huissier qui, le jour même où André reçut la commande de Strozzi le vieux, avait saisi les meubles de l'artiste; de là ils iront chercher les fresques peintes en l'honneur des apôtres Philippe et Jean, par frère Lippi, puis ils passeront derrière l'autel et trouveront dans le chœur le chef-d'œuvre de Guirlandajo, cette chapelle où Michel-Ange rêva la chapelle Sixtine; ils termineront leurs investigations par le *saint Laurent* de Machetti, par le *Martyre de sainte Catherine* de Bugiard, dont Michel-Ange a dessiné les soldats. Enfin ils s'inclineront devant les crucifix de Giotto et de Brunelleschi, ces deux chefs-d'œuvre, l'un de naïve résignation et l'autre de patiente souffrance; ce fut ce dernier qui fit dire à Donatello : « C'est à toi, Brunelleschi, de faire des Christs, et à moi de faire des paysans. »

Ce n'est pas tout : après l'église viennent les cloîtres ; après les fresques d'Orgagna, les grisailles de Paul Uccello; après la chapelle Strozzi, la chapelle des Espagnols; après frère Lippi, le peintre naturaliste et charnel, Simon Memmi, le peintre idéaliste et religieux; tout cela, église, chapelles, cloîtres, peintures, est renfermé dans un circuit de cinq cents pas, avec cette profusion qui distingue l'Italie, et qui fait de chaque édifice religieux une histoire de l'art.

J'achevais ma visite, lorsque j'entendis de grands cris de joie sur la place : à Florence, on ne crie jamais qu'en signe de plaisir. Je présimai qu'il se passait quelque chose de nouveau, et je courus à la porte qui donne sur la place. En effet, une ligne de soldats faisait évacuer aux spectateurs, le cercle destiné à la course des chars; mais le curieux de la chose, était la façon dont les soldats s'y prenaient pour obtenir ce résultat. En Toscane, nous l'avons dit, le peuple est le maître : c'est lui qu'il faudrait appeler monseigneur, si l'on voulait remettre réellement chaque chose à sa place; aussi les soldats ne lui parlent-

ils en général que le chapeau à la main. On le prie de s'écartier ; on lui promet que c'est pour son plaisir qu'on le dérange, on lui assure qu'il s'amusera bien s'il veut obéir ; et alors ce bon peuple, qu'on repousse en riant, recule en riant, échangeant avec les soldats mille lazzi de facétieuse hilarité. Là jamais de coups de crosse sur les pieds, jamais de bourrades dans la poitrine ; un soldat qui donnerait une chiquenaude à un bourgeois irait à la salle de police pour huit jours. Il y a une école de gendarmerie à fonder là, comme nous avons fondé à Rome une école de peinture.

Je me hâtai d'aller prendre ma place au balcon de M. Finzi : un instant après, le grand-duc et toute la cour parurent à la loge de San-Paolo, élégant portique élevé en face de l'église Sainte-Marie-Nouvelle par Brunelleschi ; puis une vingtaine de cavaliers, débouchant par Borgo-Ognisanti, annoncèrent l'arrivée des concurrents. Presque aussitôt quatre *cocchi*, montés sur leurs chars, s'avancèrent au grand trot sur la place : les *cocchi* étaient vêtus à la romaine, et les chars taillés à l'antique. Les quatre factions du cirque y étaient représentées ; il y avait les rouges, les verts, les jaunes et les bleus. Rien n'empêchait de croire, en se rajeunissant de dix-huit cents ans, que l'on assistait à une fête donnée par Néron.

Malheureusement la police florentine, qui tient avant tout à ce que les fêtes ne changent jamais de caractère, et à ce que ceux qui sont venus pour rire ne s'en aillent pas en pleurant, décide à l'avance quel sera le vainqueur. En conséquence, les autres *cocchi* doivent laisser prendre les devants au privilégié du *buon-governo*, qui remporte tout doucement sa victoire et qui console immédiatement ses rivaux de leur défaite en les emmenant avec lui au cabaret. Cela est d'autant plus facile à organiser à l'avance, que les chars et les chevaux appartiennent à la poste, et que les chefs des factions rouge, bleue, verte, jaune, sont tout bonnement des postillons. Cette fois il avait été décidé que ce serait le cocher rouge qui remporterait le prix : c'était son tour, il n'y avait rien à dire, le tour de chacun se représentant ainsi tous les cinq ans.

Mais un bruit aussi étrange que celui qui venait de parvenir à Achille lorsqu'il rencontra Agamemnon commençait à circuler dans la foule : on disait que le cocher rouge et le cocher

bleu s'étaient pris la veille de dispute, et que le cocher bleu avait menacé tout haut le cocher rouge de ne pas lui laisser remporter sa victoire avec la facilité ordinaire. Le cocher rouge, qui savait d'avance que les deux meilleurs chevaux de la poste lui appartenaient de droit, s'était moqué de son compagnon; ce qui fait que celui-ci, s'étant promis une seconde fois tout bas ce qu'il avait promis une première fois tout haut, avait présumé à cette concurrence en donnant à ses chevaux double ration d'avoine et en leur faisant boire le fiasco de Montepulciano qu'on lui avait donné pour lui-même. Aussi les chevaux du cocher bleu montraient-ils une ardeur inaccoutumée; et, si certain qu'il fût de la supériorité des siens, le cocher rouge ne laissait pas de jeter de temps en temps sur eux un regard assez inquiet.

Enfin le signal fut donné par une fanfare de trompettes et par le déploiement du vieux drapeau de la république : aussitôt les quatre concurrents, qui devaient faire trois fois le tour de la place en passant chaque fois derrière les deux obélisques placés à ses deux extrémités, s'élancèrent avec une rapidité qui fait honneur à la manière dont les postes de la Toscane sont servies. Mais du premier coup il fut facile de voir que la question principale se viderait entre le cocher rouge et le cocher bleu : les chevaux du second, excités par leur double mesure d'avoine, par leur bouteille de vin, et plus encore par la haine de leur conducteur, qui était passée dans son fouet, avaient retrouvé leur vigueur première. Forcé par la disposition des chars, réglée à l'avance par la police de laisser à son adversaire la meilleure place, c'est-à-dire celle qui lui permettait de raser de plus près les deux obélisques, il essaya dès le premier tour d'enlever cet avantage au cocher rouge. Les juges du camp commençaient bien à s'apercevoir de cette rivalité à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, mais il était trop tard pour y remédier. Vers le milieu du second tour, le cocher bleu essaya de couper le cocher rouge; de son côté, le cocher rouge se trompa : un coup de fouet destiné à ses chevaux arriva droit sur la figure de son adversaire; celui-ci riposta; à partir de ce moment, les deux concurrents frappèrent l'un sur l'autre, à la grande satisfaction de leurs chevaux qui, partageant la rivalité de leurs maîtres, ne continuèrent pas moins de galoper de leur mieux. Mais un double accident résulta de ce changement : les deux cochers,

trop occupés de frapper l'un sur l'autre pour conduire leurs chevaux, se trouvèrent lancés de telle manière, qu'en arrivant à l'obélisque le cocher bleu accrocha la borne, et le cocher rouge accrocha le cocher bleu; le choc fut si violent que les quatre chevaux s'abattirent : le cocher bleu tomba comme Hippolyte embarrassé dans les rênes de ses chevaux; le cocher rouge fut jeté à dix pas par-dessus son char. Le cocher vert, qui voulut passer entre les degrés de l'église et le cocher rouge, monta sur les deux premières marches et versa. Quant au cocher jaune, qui, suivant le programme, devait arriver le dernier, et qui par conséquent se tenait à une distance respectueuse, il put s'arrêter à temps, et demeura sain et sauf, lui et son attelage.

Moins on s'attendait à ce spectacle, mieux il fut reçu par les spectateurs. Depuis les courses de Néron on n'avait rien vu de pareil. Toute la place battit des mains. Ce bruit électrique rendit des forces au cocher rouge, qui n'avait fait, au reste, que toucher la terre, et qui, se relevant aussitôt, était remonté dans sa carriole; quelques efforts lui suffirent pour la dégager, et il repartit au galop. Le cocher bleu se remit à son tour sur ses jambes, et le suivit avec l'opiniâtreté du désespoir, mais cette fois sans pouvoir l'atteindre; ses chevaux étaient dégrisés. Le cocher jaune passa entre son camarade versé et l'obélisque, et au lieu d'être le quatrième, se trouva le troisième; il n'y eut que le malheureux cocher vert qui demeura en place, quelques efforts qu'il fit pour relever son char et mettre ses chevaux sur pied : pendant ce temps, le cocher rouge acheva sa carrière et arriva triomphalement au but.

Aussitôt la trompette sonna, et le porte-étendard monta dans le char du vainqueur, qui s'en alla recevoir je ne sais où le prix de sa victoire, suivi par les trois quarts de la foule; l'autre quart resta pour consoler les vaincus. Il n'y eut, au reste, rien d'interverti dans les intentions du buon-governo : le cocher rouge eut la couronne que la main paternelle du gonfalonier avait tressée pour lui, et s'il y eut quelques changements dans le programme, ils furent, comme on le voit, tout à l'avantage du public.

Cependant le grand-duc et les jeunes archiduchesses avaient eu grand'peur. On vint s'informer de leur part s'il n'était arrivé

aucun accident sérieux; tout s'était borné heureusement à quelques égratignures. La foule s'écoula aussitôt; c'était l'heure du dîner, et Florence tout entière avait rendez-vous de huit heures du soir à deux heures du matin, sur les quais qui bordent l'Arno.

Nous étions invités, comme nous l'avons dit, à voir les fêtes nocturnes des fenêtres du palais Corsini. La duchesse de Casigliano, belle-fille du prince, l'une des femmes les plus artistes et les plus spirituelles de Florence, avait bien voulu nous faire inviter au nom de son beau-père. Nous nous étions étonnés de cette invitation, car nous savions le prince à Rome. Mais la première personne à qui nous en parlâmes nous répondit que, sans aucun doute, le prince reviendrait de Rome pour faire les honneurs de son palais, non-seulement à ses compatriotes, mais encore aux étrangers attirés à Florence par la solennité des fêtes patronymiques de saint Jean. En effet, nous apprîmes chez M. Finzi que le prince venait d'arriver.

Le prince Corsini est de nom et de façons un des plus grands seigneurs qui existent au monde: il descend, je crois, d'un frère ou d'un neveu de Clément XII, auquel les Romains, reconnaissants, élevèrent, après un pontificat de neuf ans, une statue de bronze qui fut placée au Capitole. De ce pontificat date pour les Corsini le titre de prince, mais l'illustration historique de la famille remonte aux premiers temps de la république. C'était une Corsini, cette femme si fière qu'avait épousée Machiavel, et qui lui inspira son joli conte de *Belphégor*.

Napoléon, qui se connaissait en hommes, et qui accaparait à son profit toutes les capacités, remarqua le prince Corsini. Il l'attira en France, le fit conseiller-d'État et officier de la Légion-d'Honneur. Sous Napoléon, ce n'était point assez d'être quelque chose, pour avoir droit à de pareilles faveurs, il fallait encore être quelqu'un; le prince Corsini était à la fois quelqu'un et quelque chose. Aussi ce fut à lui que Napoléon *recommanda* la princesse Élixa lorsqu'elle partit pour Florence où l'attendait la couronne de grande-duchesse.

Napoléon tomba et entraîna toute sa famille dans sa chute. Le prince Corsini, que l'on avait fait Français, redevint Italien. Rome alors le nomma sénateur, comme la France l'avait nommé conseiller d'État. Le prince Corsini fit son entrée à Rome;

c'était une occasion offerte au prince de faire honneur à son nom , à son rang : il la saisit comme il saisit toujours les occasions de ce genre. Pendant trois jours les fontaines du Capitole versèrent du vin ; pendant trois jours des tables publiques furent dressées sur le vieux Forum. On n'avait pas vu pareille chose depuis César , 45,000 écus y passèrent , 45,000 écus font environ 270,000 francs de notre monnaie.

Aussi , lorsque le grand-duc de Toscane songea à faire demander en mariage la sœur du roi de Naples , ce fut le prince Corsini qu'il chargea des négociations. Le prince Corsini accepta l'ambassade à la condition qu'il en ferait seul tous les frais. Le grand-duc comprit ce qu'il y avait de princier dans une pareille exigence : il laissa carte blanche au prince Corsini , qui parut à la cour du roi de Naples comme l'envoyé d'un empereur. Seulement le mariage conclu , le grand-duc donna au prince Corsini la plaque de Saint-Joseph en diamants.

Tous les deux ou trois ans , le prince Corsini donne un bal : ce bal lui coûte de 40 à 50,000 francs. Quelques jours avant mon départ de Florence , j'ai assisté à une de ces fêtes : nous étions quinze cents invités ; il y eut pendant toute la nuit , souper constamment servi pour tout le monde , et pas un valet , pas une pièce d'argenterie , pas un candelabre , pas une banquette , qui ne fût à la livrée ou aux armes des Corsini. Le vieux palais pouvait , disait-on , fournir encore toutes choses à cinq cents personnes de plus.

Maintenant , on ne s'étonnera pas que le prince fût revenu tout exprès de Rome , pour faire à Florence les honneurs de ces fêtes , qui , se passant sous son balcon , semblent être données bien plus encore en son honneur qu'en celui de saint Jean.

L'entrée du palais Corsini est magnifique ; en montant l'escalier , que domine la statue de Clément XII , on pourrait se croire à Versailles : mille personnes tiendraient et danseraient à l'aise dans l'antichambre. A peine fûmes-nous entrés , que la princesse Corsini , que nous ne connaissions point encore , vint droit à nous avec une affabilité et une grâce toute française. La princesse Corsini est Russe : elle a quitté l'Italie d'Asie pour l'Italie d'Europe , la Crimée pour la Toscane , Odessa pour Florence ; c'est une jeune et belle femme de grand air , à qui ses robes de brocard d'or , et ses rivières de diamants donnent l'aspect d'une

châtelaine du moyen-âge. Aussi je ne sais rien de plus en harmonie avec ce beau palais, tout tapissé de Titians, de Raphaëls et de Van-Dycks, que la maîtresse, qui semble s'être détachée d'une de leurs toiles pour en faire les honneurs.

Je me rappellerai toute ma vie l'impression que je ressentis lorsque, du milieu de ses salons, tout resplendissants de lumière, je jetai les yeux sur l'Arno, tout flamboyant d'illuminations. Les Italiens ont un art particulier pour disposer les flambeaux qui éclairent leurs fêtes. Le fleuve, tout chargé de gondoles pavoisées glissant au son des instruments, et portant de joyeux convives qui se renvoyaient des santés d'une barque à l'autre, était littéralement entre deux murs de flamme. Partout où l'on apercevait l'eau, l'eau réfléchissait le feu : l'Arno comme le Pactole semblait rouler des flots d'or.

Le feu d'artifice tiré, chacun prit congé du prince. A neuf heures et demie, il y avait bal au casino, et, comme la cour venait à ce bal, il était convenable que l'aristocratie florentine fût là pour la recevoir. Je pris à mon grand regret congé, non pas du prince et de la princesse que j'allais retrouver, mais de leur palais, que je me promis bien de revoir. Au reste, la séparation ne devait pas être longue; nous y dinions le lendemain.

Comme on était venu chez le prince Corsini en toilette de cour, on n'eut que cent pas à faire pour se trouver au Casino. J'entends par toilette de cour cravate blanche, croix, crachats et cordons. Quant à l'uniforme, le duc ne l'exige pas, même pour les bals au palais Pitti. Il n'est de rigueur qu'aux réceptions du premier jour de l'an et aux concerts du carême.

Il était impossible de trouver un contraste plus parfait que celui qui nous attendait. Rien de plus riche que le palais Corsini, rien de plus simple que le casino. C'est un appartement donnant d'un côté sur le quai, de l'autre sur la place de la Trinité, et composé de quatre ou cinq chambres peintes simplement à la détrempe. Une de ces chambres est consacrée au bal, les autres au billard et au whist.

Lorsque nous entrâmes, la cour venait d'arriver. Les différents ambassadeurs attendaient leurs compatriotes respectifs dans la première pièce, et les présentaient successivement au chambellan de service. C'était tout le cérémonial. Cette formalité ac-

complie, ils pouvaient entrer dans la salle du bal. Rien, au reste, ne distingue le grand-duc et sa famille de ceux qui les entourent; toute la différence qu'il y a entre eux et les autres invités, c'est que des fauteuils sont réservés aux archiduchesses, et qu'au lieu d'attendre les invitations, elles choisissent elles-mêmes et font inviter par leurs chambellans les cavaliers avec lesquels elles désirent danser. Ces invitations ne sortent pas d'un très-petit cercle, et s'adressent ordinairement aux personnages qui occupent des charges au palais Pitti. Les privilégiés sont donc, en général, les fils du prince Corsini, les fils du comte Martelli, le marquis Torrigiani, et le comte Cellani. Il va sans dire, que, s'il y a dans la salle quelque prince étranger, les invitations vont à lui de préférence.

A trois heures, la cour quitta le bal, ce qui n'empêcha point les acharnés de continuer de danser. Comme nous n'étions point de ceux-là, nous nous retirâmes immédiatement, et regagnâmes notre palazzo.

La journée du 25 était un peu moins chargée que celle du 24, il n'y avait que Corso, course de Barberi, et Pergola. Nous étions, en outre, invités, comme nous l'avons dit, à dîner chez le prince Corsini. Il y avait donc moyen de faire face à tout.

Le Corso était le même que les deux jours précédents. Je n'ai plus rien à en dire à mes lecteurs. A trois heures, nous étions chez le prince Corsini; le dîner avait été avancé d'une heure ou deux, afin que nous pussions assister à la course des Barberi.

Une des choses les plus rares à rencontrer à l'étranger est, pour un Français, cette bonne et franche causerie parisienne, dont on ne sent le prix que lorsqu'on l'a perdue et qu'on la cherche vainement. Je me rappelle qu'un jour une provinciale demandait devant moi à M^{me} Nodier, qui lui parlait de nos soirées de l'Arsenal: « Madame, faites-moi le plaisir de me dire qui mène la conversation chez vous. — Oh! mon Dieu, répondit M^{me} Nodier, personne ne la mène, ma chère amie; elle va toute seule. » Cela étonna beaucoup la provinciale, qui croyait que la conversation, comme une fille honnête, a besoin d'être dirigée par une gouvernante.

Eh bien, cette conversation insoucieuse, frivole, profonde, colorée, légère, poétique, Protée aux mille formes, fée insai-

sisable, ondine bondissante, qui naît d'un rien, s'attache à un caprice, s'élève par l'enthousiasme, retombe avec une plaisanterie, se prolonge par l'intimité, meurt par l'insouciance, se rallume à une étincelle, brille de nouveau comme un incendie, s'éteint tout à coup comme un météore pour renaître, sans que l'on sache pourquoi ni comment; cette conversation dont notre esprit altéré était plus avide que l'estomac le plus exigeant ne le sera jamais d'un bon dîner, nous la retrouvâmes chez le prince Corsini. Le prince se rappelait Paris, la duchesse de Casigliano le devinait; quant à la princesse, elle est Russe, et l'on sait la difficulté que nous avons nous-mêmes à distinguer une Russe d'une Française. On parla de tout et de rien, de bal, de politique, de Jockey-club, de toilette, de poésie, de théâtre, de métaphysique, et on se leva de table après avoir, sans qu'aucun de nous pût dire de quoi il avait été question, échangé assez d'idées pour défrayer pendant une année une petite ville de province.

Le dîner avait duré jusqu'à quatre heures et demie; à cinq heures avaient lieu les courses. Le prince Corsini avait mis à notre disposition le casino de son second fils, le marquis de Layatico, gouverneur de Livourne. Comme les courses partaient de la porte al Prato, les chevaux passaient justement sous ses fenêtres; nous ne quittions donc une hospitalité que pour en recevoir une autre.

Le casino du prince Corsini serait en France un palais. Nous entrâmes par la porte du milieu, ce qui n'est pas un détail de mœurs indifférent, car la porte du milieu ne s'ouvre que pour le grand-duc, les archiducs et le prince Corsini. Ce jour-là il y avait double raison pour que la porte d'honneur fût ouverte. C'est du balcon du casino du prince Corsini que les jeunes archiducs *doivent* voir la course. Je dis *doivent*, car je crois que c'est entre le palais Pitti et le palais Corsini une vieille convention de prince à prince; le petit-fils du prince Corsini, qui est un bel enfant de cinq ou six ans, en faisait les honneurs aux jeunes archiducs, qui sont à peu près de son âge.

L'heure de la course approchait; nous nous plaçâmes aux fenêtres et aux balcons latéraux, la fenêtre et le balcon du milieu étant réservés aux archiducs; la rue présentait un aspect dont on ne peut se faire une idée. De chaque côté était dressé

un amphithéâtre de gradins qui s'élevaient à la hauteur des premiers étages , dont les fenêtres semblaient faire le dernier degré. Il en résultait que, comme les fenêtres du second succédaient aux fenêtres du premier , le toit aux fenêtres du second , et que degrés, fenêtres et toits , étaient tous chargés d'hommes, de femmes et d'enfants ; il n'y avait aucune interruption de spectateurs sur un espace de plus de cinquante pieds de haut. Ajoutez à ce tableau vivant, inquiet et bariolé, les longs rideaux flottants de damas de mille couleurs que dans toutes les fêtes publiques les Italiens ont l'habitude de laisser pendre de leurs balcons, et vous aurez une idée du spectacle qui s'offrait à nous aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Bientôt notre regard se fixa sur les concurrents ; c'étaient cinq jolis chevaux de petite taille, nés en Toscane, car les chevaux toscans seuls peuvent concourir pour le prix, dont partie est un don du grand-duc et partie le résultat d'une poule. Chacun d'eux portait sur la cuisse le numéro sous lequel il était inscrit, tandis que sur le dos et le long de leurs flancs flottaient des espèces de châtaignes de fer, dont les pointes aiguës comme des aiguilles étaient destinées à activer leur course. Ils s'avançaient conduits par leurs maîtres respectifs, qui les firent ranger derrière une corde ; à un signal donné, cette corde devait tomber et leur livrer passage. La distance à parcourir était à peu près de deux mille. Le point de départ était, comme nous l'avons dit, la porta al Prato, et le but la porta alla Croce. Un, deux, trois, quatre ou cinq coups de canon devaient annoncer la victoire et indiquer le vainqueur, le nombre des coups correspondant toujours à son numéro.

Au signal donné la corde tomba ; les cinq chevaux partirent au galop et disparurent dans Borgo-Ognisanti. Cinq ou six minutes après on entendit deux coups de canon ; c'était le n° 2 qui avait gagné. Aussitôt tout le peuple se dispersa, et cela sans bruit, sans rumeur, s'écoulant, non pas comme l'eau d'un torrent, mais comme l'eau d'un lac, joyeux cependant, mais joyeux de cette joie intérieure qui n'a pas besoin pour se compléter ou plutôt pour s'étourdir d'une bruyante expression. Tout peuple qui s'amuse à grand bruit est un peuple qui souffre.

Le spectacle en lui-même n'avait pas duré cinq secondes, et

ependant la ville s'était mise sur pied pour y assister. C'est que, comme nous l'avons déjà dit, tout est prétexte à spectacle à Florence. On s'y amuse plus du plaisir que l'on aura, ou du plaisir que l'on a eu, que du plaisir que l'on a.

La journée se termina par la Pergola pour l'aristocratie, par le Cocomero pour les bourgeois, et par le théâtre de Borgo-Ognisanti et de la Piazza Vecchia pour le peuple.

Il y eut bien le lendemain et le surlendemain quelques restes de fête, comme après les tremblements de terre le sol est quelque temps encore à frémir; mais bientôt tout rentra dans son état ordinaire; enfin les grandes chaleurs de juillet arrivèrent, et chacun partit pour les eaux de Lucques, de Via-Reggio ou de Monte-Catini.

ALEXANDRE DUMAS.

DUFRESNY.

Voilà encore un poète comme je les aime et comme vous les aimez sans doute , un poète qui va droit son chemin sans regrets et sans soucis , qui ne s'arrête pas aux séductions trompeuses de ce monde , mais qui cueille en passant dans le jardin terrestre tout ce que le sage y doit cueillir, la poésie et l'amour ; qui s'assied souvent sous le pampre et n'oublie pas pour le bouquet le refrain de la chanson :

Le temps passe comme le vent ;
Aimez , buvez , chantez souvent.

« Ce refrain , disait gaiement Dufresny , ne vient pas tout à fait d'un cantique sacré ; cependant le grand roi Salomon n'eût pas dédaigné ma chanson. Dieu avait bien ses raisons pour créer la femme et pour planter la vigne. Après ces deux merveilles , la chanson s'est faite toute seule. »

Ce poète toujours amoureux , toujours pauvre , malgré le million que lui donna Louis XIV , toujours chantant , même dans la mauvaise fortune , descendait en ligne plus ou moins droite d'un pauvre diable de prince de Navarre souvent amoureux , longtemps pauvre , toujours chantant , de Henri IV en un mot ; on a vu des poètes venir de plus mauvaise maison. Il était bien le portrait de son bisaïeul , et en même temps de sa bisaïeule , la belle jardinière d'Anet , « la plus fraîche rose de mon parterre , disait Henri IV. »

Le génie des arts berça l'enfance de Dufresny. Il vint au monde à Paris, à l'heure des barricades du cardinal de Retz (1648); il grandit pendant les guerres civiles, nationales, religieuses; mais il demeura loin du bruit et loin de la fumée, passant les tendres années de sa jeunesse à maudire les livres et les maîtres d'école, à rêver au beau soleil comme à la belle étoile. Un jour, ne voulant plus entendre parler du grec ni du latin, il s'enfuit du collège, se garde bien de rentrer au logis de sa grand' mère, et se met à battre la campagne de l'esprit et des pieds. Il avait quinze à seize ans. A cet âge adorable, nos pieds sont des pieds de gazelle, notre esprit est l'oiseau voyageur qui cherche toujours le printemps. En route et bon voyage! Dieu veille sur toi, enfant. Tes habits ne sont rien qui vaille, tes souliers n'ont plus de semelles, tu n'as pas vingt sous dans ta bourse, mais qu'importe! le chemin où tu marches avec ta précieuse insouciance n'est-il pas le chemin de l'espoir? Tous les chemins vont à Rome, dit le proverbe; ce qui veut dire : tous les chemins mènent à quelque chose.

Sur le soir, notre poète, *ayant grand faim et soif non moindre*, vit avec je ne sais quel doux pressentiment se dessiner peu à peu en face de lui, au fond de la vallée, sur les verts bocages, les flèches aiguës d'un château, le petit château de Nangis. — Voilà mon gîte, dit-il avec un laisser-aller comique. Il avança un peu plus vite, dédaignant les grains rouges du sorbier, les prunelles bleues de la haie, les grappes de mûres parfumées, l'eau claire des fontaines, dédaignant en un mot, comme il le disait plus tard, *l'hôtellerie champêtre*. Un peu avant le coucher du soleil, il arriva devant une grille gothique s'ouvrant sur un petit parc clair semé d'ormoie, de charmille et de chenaie. De chaque côté de la grille, on voyait une petite poterne à demi ensevelie sous le lierre et les herbes grimpautes, qui offrait, dans une niche encadrée d'ornements grossiers, des débris de sculpture gothique. A travers les arbres du parc, on voyait se dessiner sur la verdure déjà jaunissante une des façades du château. Bien loin d'être un désert, ce château semblait le théâtre de la joie et du bruit; il y avait de belles dames penchées aux fenêtres; les accents du violon se perdaient dans les rumeurs du soir. Notre poète vagabond ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles. C'était un enchan-

tement infini. Là-bas à cette grande fenêtre une belle dame qui souriait, ici sur ces arbres un rayon de soleil, le sourire du ciel et le sourire du monde; là-bas de beaux oisifs grands seigneurs se délassant de la chasse sur le terroir de l'amour; ici le rossignol qui chantait languissamment, sans oublier le pâtre par-ci, le laboureur par-là, la vieille chanson de la paysanne qui revient du bois, le cri joyeux des vendangeurs: quel doux concert et quel doux tableau! — Ah! mon Dieu! s'écria Dufresny; quelle école en plein vent! A la bonne heure, c'est ici qu'il faut étudier. Si jamais je remets le pied au collège, je veux être pendu. En attendant, j'ai faim. — Et il se mit à songer tristement qu'il n'était sans doute pour rien dans cette fête du monde et de la nature, qu'un pauvre enfant comme lui n'avait pas encore pris sa place au soleil, enfin qu'il pourrait bien pour cette nuit prochaine se coucher sans souper. Et encore où se coucher, si ce n'est à la belle étoile? La gaieté de Dufresny s'évanouit avec le dernier rayon du soleil: il leva les yeux sur une vierge à demi renversée dans une niche des porternes, il tomba agenouillé et se mit à prier avec dévotion la sainte mère de Dieu.

Il fut surpris dans sa prière par la voix de deux amoureux du château qui se promenaient tendrement dans la solitude un peu obscurcie du petit parc. Il tourna la tête comme par distraction.

— Que fais-tu là, mon enfant? lui demanda l'amoureux qui venait de l'entrevoir.

— Ma foi, monsieur, dit l'écolier sans trop bégayer, je prie Dieu qu'il me donne à souper; et je suis bien sûr que Dieu a entendu ma prière, n'est-ce pas, madame?

— Il est joli comme un amour avec ses cheveux bouclés, dit l'amoureuse. Il faut le recueillir au château. Voyons, monsieur de Nangis, ouvrez la grille, je vous aiderai.

Le marquis de Nangis obéit en souriant. A peine la grille fut-elle entr'ouverte, que Dufresny passa comme un moineau et se jeta aux pieds de la belle dame. On le conduisit au château, tout droit dans le salon, où les femmes folâtraient, où les hommes papillonnaient, où les vieux et les vieilles jouaient à l'hombre.

— Je vous amène un enfant prodigue, ma tante, dit le mar-

quis, un joli écolier qui veut faire son chemin tout seul,
— Et qui en attendant, ajouta la belle protectrice de Dufresny, fait l'école buissonnière et bat la campagne.

— D'où vient-il donc, cet aimable vagabond? demanda la maîtresse du château, la vieille M^{me} de La Roche-Aymon.

— Je viens de Paris, répondit Dufresny en s'avançant timidement.

— Où vas-tu?

— Je ne sais pas.

— Quelle est ta famille?

— Le roi est mon cousin.

— En vérité, dit le marquis en éclatant de rire.

— Oui, reprit Dufresny; bien mieux, on dit que nous nous ressemblons un peu. On pourrait se ressembler de plus loin, car je descends de Henri IV par la grâce de Dieu et de ma grand'mère la belle jardinière d'Anet.

— Ah ça! ce drôle se moque de nous.

— Il a bien de l'esprit; c'est un joli aventurier.

— Il faut faire sa fortune.

— Je le présenterai à la cour; le roi verra d'un bon œil ce nouveau prince du sang.

— A la cour! s'écria Dufresny. J'en connais bien le chemin, mais ce n'est pas là un pays amusant; mon grand-père y est mort d'ennui.

— Son grand-père à la cour! Que diable allait-il faire là?

— Comme tant d'autres: pas grand'chose de bon, j'imagine. A propos, je me souviens qu'une âme charitable a parlé de faire ma fortune. C'est bel et bon; mais si j'avais à souper...

— J'espère, *prince d'Anet, de la bêche et du rateau*, que vous daignerez souper avec le marquis de Nangis, le comte d'Hérouard, le chevalier Duchaffaud...

— Je le veux bien; mais je n'ai guère le temps d'attendre.

Tout le monde fut charmé de cet air sans façon de Dufresny.

— En vérité, disait l'un, il a bien les allures d'un franc gentilhomme. — Par ma foi! disait l'autre, il tranche à merveille du grand seigneur.

On servit le souper; Dufresny fut admis au bout de la table, entre un pédant de province et un jeune abbé sans abbaye. Quoique si mal placé, il eut des saillies sans nombre, il fut le

vrai roi du souper ; c'était à qui lui parlerait et lui promettait monts et merveilles. Il fut surtout sensible au gibier, à la volaille, aux croquignoles, au vin liquoreux ; en un mot, à toutes les agaceries de la table. Après souper, sa fortune changea de face tout d'un coup : il y avait au château plus de monde que de coutume ; il ne restait pas un seul grabat pour son altesse royale monseigneur Dufresny. Une fille de chambre, qui s'intéressait à lui, le conduisit dans un grenier à foin, regrettant bien tout bas de ne pouvoir mieux faire pour un si joli garçon. Il oublia ses titres à la couronne de France, et s'endormit comme un bienheureux. Le lendemain, il se leva avec le soleil ; il descendit de *ses appartements* et se promena dans le parc avec une grande nonchalance. Le marquis de Nangis, qui allait partir pour la chasse, vint à passer auprès de lui.

— Monseigneur, dit notre poète, votre parc n'a pas le sens commun, ou plutôt votre parc est trop raisonnable. Tous ces sentiers tracés au cordeau son ennuyeux à périr, tous ces bosquets taillés et retaillés font pitié à voir ; tout cela est tiré à quatre épingles, comme une vertu de province. J'en suis fâché pour votre bon goût. Croyez-moi, c'est le génie des jardins qui m'inspire. D'ailleurs, bon chien chasse de race ; mes aïeux maternels étaient les meilleurs jardiniers de France et de Navarre. Eh bien ! si vous m'en croyez, vous jetterez un beau pêle-mêle dans votre jardin et dans votre parc ; vous creuserez un étang ici sous vos pieds, vous abattrez une charmille là-bas ; j'aime bien ces rochers que vous prenez tant de soucis pour enterrer, ce pan de mur en ruines que votre imbécile de jardinier va sans doute relever et badigeonner. En un mot, monseigneur, la nature sait bien ce qu'elle fait, elle a des caprices charmants, des fantaisies agréables : laissez un peu faire la nature.

Je le dis tout de suite pour ne le pas oublier : les jardins anglais nous viennent de Dufresny, et non des Anglais. En architecture et en jardinage, c'était un maître excellent. Au XVIII^e siècle, rien n'était plus commun que d'entendre dire d'un jardin pittoresque et d'une jolie habitation : C'est une campagne à la Dufresny. Aux alentours de Paris, les plus aimables solitudes avaient été construites ou embellies sur ses conseils. Il n'a tenu à rien que Versailles ne devînt un jardin *capricieux* ;

Louis XIV avait demandé des dessins à Dufresny ; notre poète avait imaginé des jardins magnifiques , où tous les promeneurs se fussent égarés. Les Chinois et les Anglais n'ont rien trouvé de si grandiose et de si ingénieux. Le roi , craignant de jeter trop d'argent dans l'œuvre de Dufresny , mit de côté les dessins , sans oublier l'auteur , qui fut alors nommé contrôleur des jardins. Mais n'allons pas si vite.

Voilà donc Dufresny accueilli au château comme un enfant gâté ; le voilà sans souci de l'avenir comme du passé , s'abandonnant à la liberté verdoyante de la jeunesse , jouant avec les chiens comme avec les chasseurs , avec les maritons du château comme avec les belles dames , donnant à peine un regret à sa pauvre grand' mère qui priait Dieu pour lui , elle qui n'avait jamais prié Dieu pour elle-même. Mais , comme disait Dufresny , la meilleure bouteille est bientôt vide. La belle compagnie que l'automne , que la chasse et les vendanges avaient réunie au château , fut bientôt sur le point de se disperser dans les plus beaux hôtels de Paris. Que deviendrait le pauvre poète vagabond qui n'avait pas d'hôtel ? Le marquis de Nangis le prit en pitié , il le conduisit tout droit à la cour , il demanda une audience au jeune roi.—Sire , vous voyez à vos pieds un illustre rejeton de la *belle jardinière* d'Anet.

— Je comprends , dit Louis XIV ; si notre seigneur Jésus-Christ nous a laissé des frères sans nombre , notre aïeul Henri IV nous a laissé beaucoup de petits-cousins. Celui-ci m'a l'air gentil et enjoué ; qu'il soit le bien-venu ; sait-il quelque chose ?

— Comment , sire , c'est un enfant de génie ; il chante comme un rossignol , il écrit comme un tabellion , il a les meilleures idées sur les jardins , sans parler du grec et du latin où il a mordu à belles dents. Mais cela ne me regarde plus.

— S'il chante si bien , dit le roi , je le nomme valet de ma garde-robe , il m'amusera mieux que ce vieil imbécile de Desnoyers qui ne sait plus que déchanter.

— Il aura toute la gentillesse d'une dame d'atours , dit le marquis.

Jusque-là Dufresny s'était tenu un peu à l'écart ; Louis XIV lui fit signe d'avancer devant son fauteuil. — Ton nom ? lui demanda-t-il.

— Charles Rivière , disent les uns ; Charles Dufresny , disent

les autres ; moi , pour accomoder les uns et les autres , je me nomme , s'il plaît à Votre Majesté , Rivière ou Dufresny , selon qu'il pleut ou que le soleil luit.

— Quel est le nom de ta famille ?

— L'un ou l'autre , sire , mais qu'importe ! Qui oserait en ce monde dire avec assurance : Je sais d'où je viens , je sais où je vais. Il y a longtemps que la vanité des hommes travaille en généalogie ; c'est une espèce de perspective dont la beauté consiste à voir une longue suite d'objets. Ils sont plus faiblement colorés et moins nettement dessinés à mesure qu'ils s'éloignent. Le point de vue est presque toujours embrouillé et laisse imaginer dans le lointain des objets qu'on ne découvre pas. Ceux qui veulent faire voir dans leur race plus loin que le point de vue croient apercevoir dans les brouillards des ancêtres bien formés et bien dessinés , mais on ne les y voit que comme on voit dans les nues des hommes , des chevaux , des spectres.

— A merveille , dit Louis XIV ; voilà une belle leçon de blason qui désolerait bien des gens qui m'obsèdent de leurs vains titres.

— Ainsi , poursuivit Dufresny , il ne tiendrait qu'à moi de voir dans le brouillard des figures brillantes , mais ce n'est pas la peine en vérité. Ce qu'il y a de plus sûr , c'est que je descends en droite ligne du bon Dieu ; j'ai cela de commun avec beaucoup d'autres qui chercheront mieux si cela les amuse.

Louis XIV se mordit un peu les lèvres ; il avait de bonne foi mis pour un instant l'orgueil et la majesté de côté , mais ces deux perles de la couronne , comme disait Benserade , reparurent tout d'un coup malgré lui. En effet , comment ne pas s'irriter à ces paroles audacieuses d'un pauvre poète de seize ans quand on s'appelle Louis XIV ? Quand on est roi de France par la grâce de Dieu , comment laisser passer sans colère cette vérité hardie qui devait un siècle plus tard illuminer l'autel de la patrie ? Louis XIV n'éclata point , il se contenta d'une petite remontrance , après quoi il installa le jeune homme dans son palais. — Voilà mon affaire , dit Dufresny , du soleil , un jardin , de beaux habits , de bons soupers , et par-dessus le marché rien à faire ! Dieu soit loué et vive le roi. Jamais on n'a crié vive le roi d'aussi bon cœur.

Ce train de vie dura trois ans. Notre charmant poète s'épanouissait comme une rose ; ce n'étaient que brises matinales, rosées odorantes, rayons amoureux. Le roi, ce n'était pas Louis XIV, c'était Dufresny. Mais, la guerre venant à éclater, il fallut aller à la guerre. Louis XIV était si bien accoutumé à voir à toute heure et à chaque pas la jolie figure enjouée de Dufresny, qu'il lui ordonna de partir à sa suite pour les guerres de Flandres. Cette campagne ne fut qu'un beau voyage. Pour la première fois, le roi de France avait entraîné sur ses pas toutes les fêtes de son palais ; de plus la victoire était de la partie. — Décidément, disait Dufresny après la prise de Tournay, le métier de roi n'est pas si mauvais. — Le surlendemain, après la prise d'Armentières, il s'écria : Au train dont *nous y allons*, en vérité, les Lapons doivent trembler dans leurs neiges. — Les courtisans ne voyaient pas sans dépit le laisser-aller de Dufresny, mais ils n'osaient se plaindre en songeant que c'était *un enfant de bonne famille*.

Au siège de Lille, Dufresny suivit le roi à la tranchée ; lui-même lui avait mis le pot en tête et la cuirasse au dos, disant gaiement : Je ne suis pas pour rien le valet de garde-robe de Votre Majesté. — Après la prise de Lille il y eut un splendide souper où il ne manqua rien.... si ce n'est un poète et un chanteur, dit le roi, à moins que Dufresny ne compte pour l'un ou pour l'autre. — On fit venir Dufresny au dessert, on lui ordonna de chanter une chanson de circonstance, ce qui voulait dire quelque hymne de victoire. En garçon d'esprit, Dufresny entendit mieux la circonstance. Il s'agissait bien alors en effet de la prise de Lille ! Il y avait déjà depuis cette action trop de bouteilles vidées et trop de regards noyés. Dufresny s'inclina gracieusement vers le roi et chanta sa jolie chanson des vendanges sur un air de sa façon.

LA CHANSON DES VENDANGES.

Dans la vigne à Claudine
 Les vendangeurs y vont ;
 On voit bien à la mine
 Ceux qui vendangeront.

Aux vendangeurs qui brillent,
 On y donne le pas ;
 Les autres y grapillent,
 Mais n'y vendangent pas.

Aux vignes de Cythère,
 Parmi les raisins doux,
 Est mainte grappe amère ;
 N'en cueillez pas pour vous.
 Ce choix pour une fille
 Est un grand embarras ;
 Le plus sage grapille,
 Mais ne vendange pas.

Il y eut des applaudissements pour la chanson, la musique et le chanteur. Plus d'un jeune seigneur, plus d'un héros de la veille envia le doux et facile succès de Dufresny ; car, à la tranchée, il n'y avait que le roi pour applaudir à l'héroïsme ; mais, au souper, il y avait, outre le roi, de jolies femmes qui accordaient au poète leur plus doux regard : — Quel est donc ce beau garçon ? demanda une de ces dames à Vauban. — C'est le fou du roi, répondit le grave soldat. Louis XIV, ayant entendu cette réponse, daigna se tourner vers Dufresny : — Vauban l'a dit ; souviens-t'en toujours, Charlot, tu es le fou du roi. Un fou, ce n'est pas trop pour tant de sages. — Tout le monde s'inclina, hormis Turenne qui, dans son imagination, faisait déjà la conquête de la Flandre.

Le roi revint à Paris, où l'attendaient des fêtes et des bénédictions, des guirlandes de vers et de fleurs. La cour passa l'hiver à Saint-Germain, dans des plaisirs sans cesse renaissants. Un soir, à l'heure du spectacle, le roi, un peu fatigué de la musique, de la danse, des comédiens et des maîtresses, demanda où était Dufresny. On chercha partout en vain notre poète ; enfin le roi lui-même le découvrit sur le théâtre, jouant le mieux du monde un coquin de valet dans une comédie de Molière, je ne sais pas laquelle, peut-être *l'Étourdi*. Dufresny retourna à la guerre à la fin de mars ; il assista à la conquête de la Hollande, il passa le Rhin à la suite du roi, *sans se mouiller les pieds* ; enfin, il mena la vie errante d'un soldat,

n'ayant d'autres armes que sa gaieté et son esprit. Tout poète qu'il était, il regardait fort bien le danger en face. Au passage du Rhin, ou plutôt après le passage, il reçut une petite égratignure à la main, grâce à la bravacherie du jeune de Longueville.

Quand Boileau vint présenter au roi *le Passage du Rhin*, Dufresny se trouvait dans la salle d'audience. Quand Boileau fut parti, il lut lui-même ce beau mensonge poétique : — Je n'en reviens pas, disait-il en s'interrompant à chaque vers; M. Despréaux s'imagine donc que nous avons passé l'enfer, ou plutôt le Styx? — Allez, allez, lui dit le roi avec un peu de dépit; il n'y a que les poètes qui sachent bien écrire l'histoire des rois.

Il avait trente ans, il se maria. On ne sait presque rien de sa première femme; c'était, suivant Voisenon, une bourgeoise assez riche qui avait séduit notre poète par un grand jardin au faubourg Saint-Antoine. Grâce au mariage donc, il allait cultiver un jardin à son gré.

— Eh bien! lui dit le roi un mois après les noces, que dis-tu du mariage, mon pauvre Charlot?

— Hélas! sire, le pays du mariage a cela de particulier que les étrangers ont envie de l'habiter, tandis que les habitants naturels en voudraient être exilés; ou plutôt, c'est une communauté où il n'y a plus rien de bon en commun au bout de huit jours.

— Ce qui ne sera pas commun dans ta maison, ce sera l'argent; je t'ai donné ces années passées plus de deux cent mille écus; en vérité, tu jettes l'argent par les fenêtres.

— Il en coûte cher, sire, pour vivre à la cour.

— Coquin! je voudrais bien savoir ce que tu paies ici, pour ta table et ton logement?

— Hélas! sire, il m'arrive si souvent de découcher et de souper ailleurs.

— Ah! voilà donc le secret! Ainsi, tu demeures au palais quand tu n'as rien de plus amusant à faire dans Paris; tu n'es qu'un ingrat.

— Je le sais bien, sire; aussi, je supplie votre majesté de vouloir bien me mettre à la porte; il est très-beau d'habiter un palais; mais à la longue!... Un poète doit borner un peu son

horizon ; d'ailleurs , grâce à ma femme , je ne suis plus tous les jours en belle humeur .

— Mais qui est-ce qui me fera rire de bon cœur ? interrompit Louis d'un air pensif .

— Cette réflexion , sire , me rappelle un joli conte arabe que je vais vous dire , si vous le permettez .

— Voyons , répondit le roi , je t'écoute ; mais hâte-toi , car on m'attend .

— Ce conte s'appelle *les Corneilles* ; le voici en quelques mots : « Le calife Arrhoun avait deux médecins , un pour son corps , l'autre pour son esprit ; c'était un esprit malade de mélancolie ; aussi le second médecin était un philosophe ingénieux , qui dépensait son temps à faire fleurir la gaieté autour du calife . Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les jardins du palais , le calife s'écria : O Arrhoun ! Arrhoun ! tu attristes tes amis par ta mélancolie , comme cet arbre touffu attriste , en les ombrageant , les arbres d'alentour . — Et , se tournant vers le philosophe : Je te promets une bague pour chaque fois que tu me feras rire . — Aussitôt le philosophe se met à raconter de comiques et burlesques histoires de veuve , mais il racontait en vain . Déjà il désespérait de lui comme du calife , quand une nuée de corneilles vint se poser sur le grand arbre touffu . — Hier , reprit le philosophe , ces corneilles firent beaucoup de peine à un poète distrait qui , voyant cette nuée de tristes oiseaux noircir les fleurs et les fruits d'un si bel arbre , s'irrita au point qu'il oublia que cette tige est grosse comme une tour , et que , dans son premier mouvement , il voulut secouer cet arbre centenaire comme un arbrisseau . Le récit que je vous en fais n'est pas risible , mais , en voyant la chose en original , je ne pus jamais m'empêcher de rire . — Si je l'avais vu , je crois que j'aurais ri comme toi , dit le calife . — Eh bien ! reprit le philosophe d'un air triomphant ; vous deviez donc rire en me voyant en colère vouloir , par des secousses de plaisanteries , chasser de votre tête les noires corneilles , c'est-à-dire les soucis et les chagrins . — Tu as gagné la bague , la voilà ! s'écria le calife . »

— Et moi , sire , dit Dufresny après un silence , ai-je gagné la porte ?

— Oui , répondit tristement le roi , va-t'en ; mais quand tu

n'auras plus d'argent, souviens-toi de moi ; j'espère par-là te voir encore assez souvent. Adieu, ingrat, je t'aime malgré tes vices. Ils ont beau dire, tu es un charmant poète ; les autres ne sont que des pédants, hormis Molière, pourtant, qui te vaut presque. Adieu, mon brave Charlot, je regrette bien de n'avoir rien à te donner aujourd'hui, car tu m'as appris un bien joli conte ; l'arbre touffu où se reposent les noires corneilles, c'est le roi, hélas ! Voyons, que puis-je te donner ?

— Ah ! sire, n'est-ce point assez pour aujourd'hui de me donner la clé des champs ?

Là-dessus, Dufresny s'inclina, baisa la main du roi et sortit sans détour. Cette philosophie d'un poète qui, pour la liberté, fuyait de si bon cœur la soie et l'or, les joies et les fêtes de la plus belle cour du monde, fit réfléchir Louis XIV. Je suis bien sûr qu'il envia un peu ce pauvre diable qui n'avait pas sur le front une éternelle couronne de soucis et de chagrins.

Une fois installé dans la maison de sa femme, Dufresny se dépêcha de se ruiner par ses prodigalités de grand seigneur. Il ne perdit pas grand temps à cette œuvre. Il débuta avec les maçons et les jardiniers ; il fit bâtir la plus jolie maison du monde, il réalisa les jardins enchanteurs de ses rêves ; après quoi il donna des soupers splendides où le monde à la mode était convié, mais surtout le monde du théâtre. Visé rapporte qu'il rencontra un soir plus de cinquante comédiennes aux soupers de Dufresny. Sa femme, qui n'entendait rien à toutes ces prodigalités, voulut en vain retenir son argent à deux mains ; elle se vengea du moins des folies de Dufresny, comme se vengent les femmes, avec un écolier en droit. Elle n'était pas belle, le galant était beau, et, selon Voisenon, c'est de Dufresny que nous vient ce joli mot : *Vous n'y étiez pas obligé, monsieur.* A propos de cette aventure, Dufresny chantait :

En tapinois quand les nuits sont brunes ;
 Au jardin ma femme va sans moi ;
 Sans doute elle y va pour cueillir des prunes,
 Elle-même le dit, et moi je le croi.

Elle mourut on ne sait comment ni pourquoi. Le chagrin du

pauvre mari s'exhale lugubrement dans cet hymne élégiaque :

Bim, bam, bon,
 Quand j'entends sonner sur ce ton,
 Je me souviens toujours qu'hier ma femme est morte.
 Le temps n'affaiblit point une douleur si forte,
 Elle redouble à ce lugubre son,
 Bim, bam, bon.
 Pour égayer cela, faisons un carillon,
 Carillon du verre.
 La pauvre femme, elle est en terre;
 Je l'aimais tant ! buvons pour elle en carillon.

Dufresny chantait à tout bout de champ, sur tous les airs, de toutes les façons. Il improvisait à la fois les paroles et la musique, tantôt sur le tabac, tantôt sur le café, quelquefois sur l'amour, souvent sur le vin ; mais il oubliait d'écrire les paroles, il ne savait pas écrire la musique, et, de toutes ses chansons, il n'est venu jusqu'à nous qu'un couplet par-ci, un air par-là, recueilli au hasard. Il a été le meilleur poète chansonnier du xvii^e siècle ; il y a dans son allure et dans sa philosophie un pressentiment de Désaugiers et de Béranger ; il y a en outre, comme dans *la Chanson des Vendanges* et *les Cloches*, une naïveté toute gauloise, une gaieté toute rabelaisienne, que nos deux chansonniers modernes n'ont pu retrouver tout à fait.

A la mort de sa femme, un notaire vint pour l'inventaire. — Vous n'avez rien à faire ici, lui dit Dufresny. — Mais, monsieur, à la dissolution de la communauté de biens qui... — Dites la communauté de mal ; cela ne produit rien de bon, si ce n'est des dettes ; ce n'est pas la peine d'inventorier mes dettes. — Mais, monsieur, vos deux enfants ? — Cela regarde le bon Dieu. Leur grand'mère, qui n'a rien à faire, m'a promis de les élever auprès d'elle. Elle est riche en diable, ainsi n'en parlons plus. — Mais enfin, monsieur, la justice a ses droits, un petit inventaire,... Dufresny prit son chapeau, s'enfuit au plus vite, et ne reparut jamais en cette maison.

Ce même jour il alla à Saint-Germain, et parvint à voir le roi. — Eh bien ! Dufresny, où en sont tes jardins ? — Ah ! sire, les chemins n'en sont pas toujours semés de roses ; j'ai mangé

mon blé en herbe. Ma femme est morte, j'ai abandonné ma maison au notaire, je n'ai plus rien, pas même ma gaieté. Mais ce qui m'attriste surtout, c'est que tout à l'heure, à la porte du château, j'ai rudoyé un pauvre qui me demandait l'aumône. — Voyons un peu, dit Louis XIV, tu as dû lui dire quelque chose de drôle. — Dufresny mit sa main sur son front, en homme qui cherche à se souvenir. — Le pauvre diable, reprit-il, me disait en me poursuivant : *Pauvreté n'est pas vice*. C'est bien pis, lui ai-je répondu. — Je compâtais toujours à ta misère, vieil enfant prodigue, dit le roi tristement; voyons, parle. — Je ne demande à votre majesté qu'un petit coin de terre à la lisière du parc de Vincennes; il y a de quoi en faire un magnifique jardin à ma façon. — Un jardin! tu es fou. Est-ce pour y promener ta pauvreté? — Avec un jardin je ne serai jamais pauvre; c'est mon trône, sire, c'est là que je trouve du pampre vert ou des roses pour ma couronne. — Ta volonté soit faite, dit le roi; reviens après-demain, nous aurons signé.

Dufresny s'alla coucher le soir où il plut à Dieu. Le lendemain, il se présenta chez Regnard, qui avait été de ses soupers. Regnard songeait à réparer les brèches de sa fortune par le théâtre, il confia son dessein à Dufresny, qui y mordit à belles dents. Mais, le surlendemain, notre poète ayant reçu de Louis XIV une bourse de cent louis, le don d'un demi-arpent à la lisière du bois de Vincennes, le privilège d'une manufacture de glaces, il abandonna le théâtre jusqu'à nouvel ordre de sa bonne et mauvaise fortune. Comme on était encore dans la belle saison, il se hâta de semer ses cent louis dans son jardin. Pour de si belles semailles, il récolta à peine quelques bouffées odorantes. L'hiver venu, il fut bien près de retourner à Regnard. Le privilège de la nouvelle manufacture de glaces n'était rien moins qu'une fortune viagère, mais cette fortune était lente à venir, car les premières dépenses dépassaient les revenus. Dufresny s'en alla trouver les entrepreneurs, leur parla de son dégoût pour les affaires, et leur offrit son privilège pour 12,000 livres, c'est à dire moyennant de quoi passer l'hiver selon sa coutume. Le privilège valait 100,000 livres; aussi les entrepreneurs s'empressèrent d'offrir 6,000 livres à Dufresny. Pour un poète qui vit au jour le jour comme l'insouciant cigale, un peu d'argent comptant, c'est la fortune : notre poète

signa la rétrocession du privilège. Il rencontra Regnard le même jour. — Eh bien ! lui dit le voyageur, je ne vous ai pas revu ; d'où venez-vous donc ? Tout Paris vous appelle. — J'ai habité mon jardin durant toute la belle saison, en compagnie de mes roses et de mes marjolaines, de mes groseilles et de mes raisins. — Et nos comédies ? — Je n'y ai plus pensé, mais j'ai imaginé des belvédères de verdure qui sont de petits paradis terrestres. — Grâce à Dieu, voilà l'hiver qui revient avec sa perruque à frimas, les jardins ne sont plus de saison, vous allez, bon gré mal gré, faire des comédies avec moi pour le Théâtre-Italien. Comme il vous plaira. Je vais de ce pas payer un coquin qui m'a logé tant bien que mal cet été à Vincennes, après quoi je reviens mettre mon esprit à vos ordres. — Vous payez donc vos dettes ? — Les petites seulement ; pour les grandes, je me contente d'en payer l'intérêt aux pauvres. — Voilà de la charité bien entendue.

Le soir même, Dufresny vint habiter un hôtel garni dans le voisinage de Regnard. C'étaient deux gais philosophes acceptant avec amour, comme a si bien dit Jules Janin, les belles heures de la vie tombées du sein de Dieu, sans souci du passé comme de l'avenir, étreignant le présent de toutes leurs forces, saisissant avec ardeur toutes les joies de la journée : le rayon de soleil, la maîtresse qui vient sans façon, la bouteille ensablée, la gaieté des amis, la chanson du souper ; pour les gens de bonne volonté, comme Regnard et Dufresny, il y a mille joies en un jour. Nos deux philosophes avaient bien étudié le monde, l'un dans les voyages aventureux, l'autre à la cour ; ils savaient à fond toutes les faiblesses du cœur, tous les ridicules de l'esprit. Regnard, plus battu par l'adversité, avait la pensée plus hardie ; Dufresny, plus ébloui par les splendeurs de la vie, avait plus de feu dans l'esprit ; le premier dessinait à grands traits comme un cadet de Molière ; le second ajoutait au dessin mille fantaisies brillantes. « Regnard est un laboureur, moi je ne suis qu'un jardinier, » disait Dufresny. C'était là une image aussi vraie qu'ingénieuse. Il débuta avec Regnard par *les Chinois* et *la Baguette de Vulcain*. Après déjeuner, Regnard prenait la plume et *traçait le sillon* ; Dufresny n'était là que pour ses saillies bouffonnes. Chaque saillie lui rapportait à peu près une pistole. Il était mieux payé par Louis XIV, mais

Louis XIV n'entendait pas toujours la saillie. Ces deux comédies furent bientôt jouées par les bouffons italiens avec un succès d'éclats de rire. Nos deux poètes firent ensuite, toujours après déjeuner et de la même façon, *la Foire de Saint-Germain* et *les Momies d'Égypte*. Regnard avait fini par payer Dufresny au comptant, *donnant donnant*, comme on dit dans le commerce. Cette façon de payer aiguisait l'esprit de Dufresny : de nos jours, on compte des Dufresny par douzaines, moins l'esprit.

A la fin, notre poète, voyant Regnard s'enrichir, tandis que lui-même épuisait ses ressources, retourna à ses jardins. Les hirondelles étaient revenues; encore une fois il cultiva ses roses bien aimées sans s'inquiéter de la moisson. Cette saison-la, son jardin de Vincennes fut un petit chef-d'œuvre de l'art et de la nature; mais, un beau soir qu'il s'enivrait tout seul dans le parfum de la verdure, il s'avisa de penser qu'il n'avait plus de quoi souper, à l'instant, une pierre de la grande muraille en ruines du parc tomba à ses pieds : — Voyez, dit-il, cette pierre tombant de l'autre côté eût écrasé un passant. — Et, dans son zèle pour l'humanité, il appelle un manœuvre et lui ordonne d'abattre sans délai trois ou quatre pans de murs en ruines. En moins de quelques jours, il vendit vingt charretées de belles pierres à ses voisins. Si on l'eût laissé faire, il a eut battu tous les murs du parc, mais le gouverneur enfin averti le pria de ne pas donner suite à son zèle pour l'humanité.

J'avais oublié de vous dire que Dufresny avait, parmi ses mauvaises passions, la passion du jeu. Il trouva dans son esprit un beau matin, sans y penser, une comédie charmante qui s'était faite toute seule, grâce au souvenir de quelques scènes où il avait été acteur. Quoiqu'il en voulût à Regnard, il alla dans sa première ardeur lui raconter sa comédie scène par scène et mot à mot. Regnard fit semblant de ne pas comprendre, il pria son ancien ami d'écrire la pièce et de lui en confier le manuscrit; Dufresny suivit ce conseil. Regnard promit d'indiquer les défauts; mais il avait bien autre chose à faire, disait-il. Et six mois durant il promena Dufresny dans l'attente, répondant aux plaintes du pauvre poète par un bon déjeuner. Enfin Regnard rend le manuscrit enjolivé d'un grand nombre de croix. — Vous prenez donc ma comédie pour un cimetière? dit Dufresny. —

Pas le moins du monde, répond Regnard ; j'ai simplement indiqué les mauvais passages. — Dufresny se remet au travail ; cette fois il se passionne pour son œuvre ; mais , hélas ! l'heure fatale a sonné, la bonne étoile a pâli. Il a beau faire : la fortune est volage ; il a fatigué longtemps la fortune , elle a fui pour toujours, ne laissant sur ces traces qu'une poussière amère ; c'est en vain qu'il la poursuivra de ses cris et de ses larmes, le malheur seul lui répondra ; c'est en vain qu'il tendra vers elle avec repentir sa main défaillante ; une main sèche et glaciale viendra s'appuyer sur sa main, la main de la misère. Il présenta *le Chevalier joueur* à la Comédie-Française , sa pièce fut le jour même mise à l'étude. La nuit , le poète n'en dormit pas , les plus brillantes espérances flottaient sur son pauvre lit d'hôtel garni : il voyait déjà, non pas comme tant d'autres, s'élever des châteaux en Espagne ; il voyait reflourir tous ses jardins. Les jardins étaient désormais les oasis de sa vie. Mais, quelque semaines après, toutes ses roses s'effeuillèrent. Vers huit heures du soir, en passant devant la Comédie-Française , il rencontre Gacon qui lui demande s'il vient voir *le Joueur* de Regnard. — *Le joueur* de Regnard ! s'écrie Dufresny. — Oui , reprend Gacon ; on le joue à l'instant. — Un trait de lumière traverse l'imagination de Dufresny, il entre au théâtre tout indigné, il assiste avec la fièvre au plus lamentable des spectacles , il voit représenter *le joueur* qu'il a créé, tout le monde applaudit , on salue le nom de l'auteur avec enthousiasme , et ce nom c'est celui de Regnard. — Après tout , dit le pauvre Dufresny quand sa colère fut un peu apaisée , les idées sont à tout le monde ; Regnard a fait comme Molière, qui prenait son bien où il le trouvait : j'avais écrit ma pièce au courant de la plume , il a mis ma prose en vers ; avec un peu du sien il a fait un chef-d'œuvre.

Cette aventure fit grand scandale ; Dufresny accusa tout haut Regnard ; les comédiens, pour tenir en suspens la curiosité parisienne , avertirent qu'ils joueraient bientôt *le Joueur* de Dufresny. Ils jouèrent cette comédie au bout de deux mois ; Regnard y est accusé de larcin dans le prologue , ce qui n'empêcha pas la pièce de tomber. Voyant cela, les spectateurs donnèrent raison à Regnard , qui, pour accabler le malheureux Dufresny, refit une préface où son ancien ami n'est plus

qu'un plagiaire sans feu ni lieu. Parmi les mille épigrammes lancées contre les deux poètes, on remarqua surtout celles de Gacon. L'une dit que Regnard et Dufresny trouvèrent ensemble l'idée du *Joueur*, qu'ainsi :

Chacun vola son compagnon ,
Mais que Regnard eut l'avantage
D'avoir été le bon larron.

L'autre, plus mauvaise encore, dit que Regnard et Dufresny, tous deux joueurs, mais l'un riche et l'autre gueux, ont voulu peindre leur caractère :

Or, en voyant leurs comédies,
Chacun trouva que les copies
Ressemblaient aux originaux.

De prime-abord, Dufresny fut le plus accusé, mais peu à peu sa véracité fut reconnue par tous les hommes de bonne foi. « Il faut en croire Dufresny, dit un critique de notre siècle, Dufresny plagiaire n'eût pas osé produire sa comédie sur le même théâtre où les applaudissements de celle de Regnard retentissaient encore, sa comédie escortée de mille préventions fâcheuses, et privée de ce brillant prestige de la versification dont sa rivale était si embellie; mais Dufresny, véritable père du *Joueur*, amoureux de la forme que sa pièce avait reçue de ses mains en naissant, courroucé contre son infidèle ami, se fiant plus à son bon droit qu'il ne convient dans une cause où c'est le plaisir qui juge, Dufresny a dû agir ainsi qu'il a fait, c'est-à-dire avec toute l'imprudencé et tout le malheur de la bonne foi. » La meilleure raison en faveur de Dufresny, c'est que Regnard lui avait acheté, pour cent écus, la jolie comédie *Attendez-moi sous l'orme*. Mais ici c'était un marché fait, Dufresny ne réclama pas plus que s'il eût vendu un vieil habit.

Il reprit clopin-clopat le chemin de la Comédie-Italienne; il s'associa à Biancoletti, le fils du fameux Dominique. Ils firent ensemble les *Contes de ma mère l'Oie*, bouffonnerie qui donna du pain, rien de plus, à notre pauvre poète. Louis XIV

avait fini par s'indigner de la façon de vivre de Dufresny; il ne répondait plus que de loin en loin à ses supplices, disant à qui voulait l'entendre : « Je ne suis pas assez puissant pour enrichir Dufresny. » Ainsi abandonné du roi, sans famille et sans asile, c'était grand' pitié de le voir traîner sa gaieté dans le plus lamentable équipage. Où étaient les fines dentelles de sa jabotière, son gilet de satin, les boucles d'or de ses souliers, les plumes de son feutre? Qu'était devenu enfin tout cet attirail d'un homme à la mode, qui avait semé plus d'un million? Il n'était pas vieux encore, mais déjà, malgré sa coquetterie native, il lui fallait se résigner à l'accoutrement piteux de ces pauvres vieillards insensés, qui cherchent la science dans les bibliothèques. Il fut bientôt si rapé et si déchiqueté, qu'un jour au grand soleil, s'étant présenté au Louvre pour voir le roi, il fut repoussé par la garde.

Ce fut vers ce temps-là sans doute que, voyant le roi passer en carrosse et saluer la foule, il jeta son feutre sous les pieds des chevaux et tendit les bras en désespéré. Les chevaux s'arrêtèrent; mais quel coup de mauvaise fortune! Le roi n'avait vu qu'un mendiant en Dufresny : Louis XIV venait de jeter un écu de six livres par la portière. Le pauvre poëte s'enfuit à toutes jambes, comme pour échapper à sa honte; il s'en alla on ne sait où pleurer de colère et de douleur. A coup sûr, si le suicide eût été à l'ordre du jour, Dufresny se fût pendu; car comment rester en si mauvais chemin, où la vie n'a plus que des pierres à semer sous vos pieds, quand on peut ouvrir si soudainement la porte de l'autre monde? Mais dans ce temps-là on se laissait vivre tant qu'il plaisait à Dieu, on traversait en bon chrétien tous les mauvais passages; à défaut d'héroïsme dans la souffrance on y mettait un peu de cette bonne vieille philosophie toute française. Ainsi ne plaignez pas trop Dufresny. Certes il est à plaindre celui qui, ayant épuisé toutes les faveurs de la fortune, n'a plus à endosser que la livrée de la misère vers le déclin de sa jeunesse, alors que l'imagination n'est plus qu'un champ dépouillé, à peine animé çà et là par la chute d'une feuille, un cri sinistre d'oiseau qui s'enfuit, une bise mugissante, un rayon tremblant; mais je vous le dis, ne plaignez pas Dufresny; il se réfugiera dans le passé, ou bien il s'amusera du présent comme d'une comédie à mille scènes

diverses ; d'ailleurs la mauvaise fortune a beau faire , elle ne peut lui ravir son coin de jardin à Vincennes : revienne le printemps , et les roses vont reflleurir. Vous croyez peut-être que Dufresny va pleurer sur lui-même aussi longtemps qu'un élégiaque ? Détrompez-vous. Il a pleuré de bon cœur , mais , même en pleurant , il n'a pu s'empêcher de sourire. — Mon pauvre chapeau perdu ! voilà tout ce que j'ai gagné à cette équipée. J'aurais dû ramasser l'écu de six livres et dire à Louis XIV en me faisant reconnaître : Que voulez-vous que Dufresny fasse de cela ? Le roi eût repris son aumône , je n'aurais plus rien sur le cœur.

Il rentra à l'hôtel en songeant qu'une femme , la première venue , serait un trésor dans sa misère. Avec une femme il serait sûr d'avoir un gîte et du pain sans inquiétude ; il avait des jours d'ennui , une femme saurait le distraire. Une lettre de Biancloletti vint dissiper ce rêve bizarre ; Biancloletti lui demandait un peu d'esprit pour mettre le dernier mot à une pièce de sa façon. Il tailla sa plume et répondit à la lettre. Il n'avait pas écrit trois lignes qu'une femme entra dans sa chambre sans préambule. — Hélas ! dit-il , autrefois on prenait la peine de faire antichambre ; voilà le désagrément de n'être plus grand seigneur , mais surtout de n'avoir plus d'antichambre.

Cette femme , qui avait entendu cette réflexion de Dufresny , lui dit avec beaucoup de laisser-aller : J'ai traversé tout votre appartement sans rencontrer un seul valet , sans quoi on m'eût annoncée.

Dufresny , ayant reconnu la voix de cette femme , se tourna vers elle avec un sourire assez gai. — Ah ! c'est vous , Angélique ; j'en suis bien aise , car j'attends mes manchettes avec impatience.

— C'est bel et bon , monsieur Dufresny , mais vous n'avez pas de manchettes au blanchissage depuis longtemps.

Cette femme était la blanchisseuse de Dufresny , une grande fille assez avenante et assez fraîche , fort coquettement attifée.

— Savez-vous , Angélique , reprit le poète en continuant sa lettre , que vous êtes une fort belle fille ?

— C'est bel et bon , monsieur Dufresny ; mais aujourd'hui je ne me paye pas de cette monnaie-là. Vous me devez quatre-

vingts livres depuis assez longtemps, sans faire des comptes d'apothicaire ; je vous prie de penser à moi , car je vais me marier...

— Comment ! vous allez vous marier ! s'écria Dufresny en se levant tout d'un coup.

— Pourquoi donc pas, s'il vous plaît ? Est-ce que nous ne sommes pas en âge ?

Dufresny était devenu pensif. — Et avec qui et avec quoi ?

— Avec un valet de chambre du duc d'Harcourt et avec douze cents livres qui me viennent de ma famille.

— Diable ! le malotru n'est pas à plaindre ; un beau mariage , ma foi ! Est-ce qu'il y a déjà quelque chose de fait ?

— Pour qui me prenez-vous , monsieur Dufresny !

— Pour une belle fille qui ne demande qu'à être une belle femme.

— Cela est bel est bon , monsieur Dufresny ; mais, avec tous vos beaux mots , vous me faites perdre du temps. Voyons , un peu de bonne volonté : réglons notre petit compte.

— J'ai horreur des chiffres. Tenez , pour en finir , je vous épouse , et nous sommes quitte à quitte.

— Vous voulez rire ? Un gentilhomme... Si je vous prenais au mot ?

— C'est ce que je demande. Mais que va dire l'autre ?

— N'en parlons plus.

— Vous êtes bien sûre qu'il n'a pas pris d'à-comptes sur vos douze cents livres , ni sur vous-même ?

— Il aurait été bien venu ! Il n'y a qu'avec vous qu'on donne des à-comptes.

— Eh bien ! embrassons-nous et allons déjeuner au prochain cabaret. La belle femme que je vais avoir ! Dites-moi , avez-vous un peu d'argent sur vous ?

— Savez-vous que vous me faites bien de l'honneur ? Un homme de votre rang et de votre esprit épouser une pauvre fille incapable de faire la duchesse !

— C'est vous qui allez être dupe ; regardez-y à deux fois , voyez où j'en suis venu avec tout mon esprit et mes quarante-cinq ans.

Dufresny montrait une semelle disjointe et un coude percé.

— Pauvre cher monsieur Dufresny !

Angélique l'embrassa en pleurant. — Demain, reprit-elle avec une charmante naïveté, je vous ferai beau comme je vous ai vu il y a cinq ans. Mais, avant tout, il faudrait venir me demander en mariage à ma tante Durand : c'est pour la forme ; ce n'est pas loin, quai des Tournelles ; une bonne femme ! d'ailleurs c'est là que j'ai placé mon argent.

— Allons-y tout de suite, il ne faut rien remettre au lendemain. Si vous voulez m'en croire, nous irons ensuite faire une petite prière à l'église Notre-Dame, et tout sera dit.

— C'est donc de cette façon-là que vous comptez m'épouser ? Dieu merci, cela ne fait plus mon affaire.

— Oh ! je veux bien vous épouser de toutes les façons, s'il le faut ; j'en passerai même par le contrat de mariage, mais ce sont bien des zig-zags superflus. Est-ce que vous croyez que M. le curé a besoin de passer par-là ? Enfin la volonté de Dieu soit faite, et la vôtre aussi.

A trois semaines de là le mariage se fit, un peu à l'ombre. Voilà comment Dufresny épousa sa blanchisseuse. Rien de plus naturel et de plus raisonnable que ce mariage qui fut presque un scandale. Mais qu'importaient à Dufresny les vaines satires du monde : il avait une femme jeune, belle, et qui l'aimait ; aussi disait-il de ceux qui le prenaient en pitié : *les jaloux !* Lesage raconte ainsi cette aventure singulière dans le x^e chapitre du *Diable boiteux*. Le diable montre à Cléophas les gens qu'il faudrait mettre dans la maison des fous : « J'y veux envoyer aussi, dit-il, un vieux garçon *de bonne famille* (ces mots font peut-être allusion à la descendance royale de Dufresny), lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avait besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchait. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il ; car où diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles ? Eh ! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats. Deux cents ducats ! répliqua-t-il avec émotion ; malepeste ! Tu n'as qu'à me les donner, à moi, je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte. Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme. » La nouvelle de ce ma-

riage s'était bien vite répandue, grâce à un mot de l'abbé Pellegriin, qui avait assisté notre poète à la célébration. Dufresny, quelques jours après, lui reprochait chez Visé de ne jamais porter que du linge sale ; l'abbé piqué répondit avec amertume que tout le monde n'était pas assez heureux pour épouser sa blanchisseuse.

Pour l'amour de sa femme, Dufresny se remit au travail avec ardeur ; il fit coup sur coup une douzaine de bouffonneries pour les Italiens, et trois ou quatre comédies pour le Théâtre-Français. La moisson fut bonne les premières années ; mais, par malheur, dès qu'il se vit riche pour une saison, il déposa la plume et reprit l'arrosoir ; il retourna à son fatal jardin de Vincennes ; il n'en revint qu'au bout de ses dernières ressources. Il n'avait plus grand feu pour le théâtre, qui ne l'avait payé qu'en menue monnaie ; il commençait à désespérer de son esprit, quand Louis XIV se souvint encore de lui. Le privilège de la manufacture des glaces était expiré ; en signant le renouvellement de ce privilège, le roi voulut que les entrepreneurs servissent à Dufresny une pension viagère de trois mille livres. Un matin donc, notre poète reçut le titre de cette pension ; mais, hélas ! il fallait attendre six mois pour toucher le premier semestre. Six mois pour Dufresny, c'est la fin du monde. Les entrepreneurs sont accommodants ; il retourne les voir. Je vivrai cinquante ans, leur dit-il ; mais, pour cinq années payées d'avance, je vous donne quittance définitive. On débat longtemps, les entrepreneurs parlent beaucoup des chances de mort ; enfin, après deux contrats qui garantissent les entrepreneurs, Dufresny revient tout en sueur avec dix mille livres en or. Il les éparpille sur une table avec la joie d'un enfant, il embrasse sa femme qui pleurait de douleur et qui pleure de joie. Le lendemain il habilla sa femme des pieds à la tête, il acheta pour lui cinquante paires de manchettes, il loua trois appartements à la fois pour dérouter les fâcheux qui l'obsédaient, enfin il reprit à grands pas le chemin de sa ruine, en dépit de sa femme, qui le retenait des deux mains ; en moins d'un an il retomba dans une profonde misère. Heureusement qu'il ne perdait pas l'habitude de chanter, seulement çà et là il y avait quelque mot amer dans sa chanson. Ainsi, se trouvant à un souper où Fontenelle buvait du bout des lèvres

pour avoir plus de temps à faire l'aigre-doux, il improvisa un couplet à son adresse.

Dans le pays normand, tout est froid et malin,
Tout s'y ressent du vent de bise....

Durant plusieurs années, sa femme, qui avait pris un peu les habitudes oisives, en fut réduite à se passer de servante; seulement la fruitière voisine venait tous les matins faire le lit, balayer et mettre en train le maigre pot-au-feu.

Dans l'arrière-saison, Dufresny devint journaliste. A la mort de Visé, il adressa un placet à Louis XIV pour le privilège du *Mercure* .

Plaise au roi par brevet vouloir autoriser
Le privilège ancien que j'ai de l'amuser.

Il obtint le privilège, et vite une chanson sur son journal.

Mercure vole à tire d'ailes
Pour m'apporter du bout de l'univers
Des jeux galans et des nouvelles,
Du vrai, du faux, de la prose et des vers.
J'en fais le choix en invoquant Minerve;
Mais pour entrer en verve
Je l'invoque en vain,
Je n'attends ce feu divin
Que du dieu du vin.

Une fois en lice, il fit des contes de l'école de Lesage, des *Amusements comiques et sérieux*, espèce de sommaire des *Lettres Persanes*, des historiottes agréables, de la critique assez faible; pourtant, il écrivit un parallèle très-curieux et très-original d'Homère et de Rabelais. Après tout, ce n'était qu'un mauvais journaliste, incapable d'avoir de l'esprit et de la raison à heure fixe, s'abandonnant trop à la folle du logis. Avec lui, le *Mercure* courait grand risque de ne paraître que

toutes les six semaines. Dans les premiers temps, grâce à la sollicitude de sa femme, tout allait pour le mieux ; mais, sa femme étant morte la seconde année, il se fatigua du journal, et, suivant sa coutume, il en vendit le privilège. Il pleura sa femme, il regretta jusqu'à la mort certaines heures de tristesse amoureuse passées à côté d'elle. De 1715 à 1729, Dufresny vécut on ne sait où ni comment ; on pense qu'il passa son temps dans les alentours de Paris, à la suite de quelque seigneur, dirigeant des maçons et des jardiniers ; peut-être a-t-il vécu dans le silence, avec le faible revenu du privilège du *Mercure*, pleurant sa femme et cultivant ses roses de Vincennes. Ce qui est certain, c'est qu'au temps du système de Law, il se trouva dans une telle détresse, qu'il présenta au duc d'Orléans cet étrange placet : « Pour votre gloire, monseigneur, il faut laisser Dufresny dans son extrême pauvreté, afin qu'il reste au moins un seul homme dans une situation qui fasse souvenir que tout le royaume était aussi pauvre que Dufresny, avant que vous y eussiez mis la main. » Le régent écrivit *néant* au bas de la requête, et donna ordre à Law de compter deux cent mille livres à Dufresny ; il savait que le poète était un peu de la famille. Dufresny se hâta de dépenser cette somme ; il fit bâtir une belle maison dans le faubourg Saint-Antoine, qu'il nomma *la maison de Pline*. Pour la première fois de sa vie, il dépensa bien à propos son argent, car les deux cent mille livres étaient en billets. Six mois plus tard, il eût subi la banqueroute de Law ; mais Dufresny n'était pas si mal avisé de garder des billets en portefeuille.

Il mourut en 1724, à soixante-quinze ans, sans secousses, en homme qui n'a plus rien à faire ici-bas. Sur ses derniers jours, il avait revu ses enfants qui étaient des dévots outrés ; pour leur complaire, il brûla lui-même un grand manuscrit renfermant quatre comédies : la suite des *Amusements sérieux et comiques*, des Contes, des Chansons et des Mémoires. Dieu pardonne à ses enfants ! car Dufresny a mis en cendres bien de l'esprit et bien de la gaieté. Il mourut dans l'automne, en bon poète et en bon chrétien ; de son lit il voyait son jardin : son dernier regard a passé sur ses fleurs qui se fanaient et s'est perdu dans le ciel avec son âme.

J'ai vu son portrait par Coypel. C'est un homme de soixante

ans, encore vert et encore coquet. Sa tête charmante est perdue dans une forêt de cheveux ; il sourit avec finesse et avec bonhomie, le plus joli sourire du monde. Sa chère Angélique, la blanchisseuse, n'a pas oublié la jabotière ni les manchettes. Sa main est ornée d'un diamant, et, ce qui vaut mieux, d'une belle plume impatiente dont le bec est loin d'être émoussé. Dufresny a pour armes les attributs de la Science, et en effet cet homme, qui n'avait jamais lu, n'était-ce point un savant aimable, un savant en action ? Il avait étudié l'amour dans son cœur, la grandeur à la cour, la guerre sur le champ de bataille, l'architecture en faisant bâtir, la nature dans ses jardins, la poésie et la musique en chantant. Aussi la Science de Dufresny ne s'appuie pas sur des livres, elle penche sa tête rêveuse et semble se souvenir.

Les œuvres de Dufresny forment sept volumes, sans y comprendre son théâtre bouffon, qui n'est pas le plus mauvais. Ses comédies, toujours originales, sont un peu l'image de sa vie : des écarts, du désordre, point de logique dans l'intrigue ; tout cela va au hasard, comme la vraie comédie humaine. Aussi, sur l'horizon restreint du théâtre, où il faut tant d'art pour grouper les scènes avec harmonie autour de l'idée, les comédies débridées de Dufresny ne furent jamais bien accueillies ; plus d'une jolie scène amenait un sourire, plus d'un mot charmant se redisait de bouche en bouche ; mais c'était là tout le succès. En revanche, la lecture l'a presque toujours vengé du théâtre. Avant lui, on n'avait jamais mis tant de finesse dans le dialogue ; sur ses pas sont venus Destouches et Gresset, mais la finesse de leur dialogue, c'est le bon ton ; chez Lanoue et Marivaux, la finesse dégénère en manière ; chez Crébillon le gai et l'abbé de Voisenon, ce n'est plus que de l'impertinence ; chez Pesay et Demoustiers c'est moins encore, c'est du jargon ; enfin, chez M. Scribe, il y a un peu de tout cela. Ce n'est pas la peine de relire les contes de Dufresny ; hormis *le Calife Arrhoun et les Corneilles*, ce sont de pâles écrits sans âme et sans style. *Les Amusements sérieux et comiques* ont donné à Montesquieu l'idée des *Lettres Persanes* ; mais leur mérite n'est pas seulement là : il s'y trouve une très-curieuse et très-amusante critique des idées et du monde parisien. Dufresny se promène dans la grande ville avec un Siamois, pour lui servir

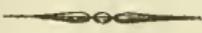
de *cicerone* ; à chaque pas il rencontre de quoi éveiller sa verve. Ainsi, aux Tuileries, le Siamois s'écrie, à la vue des promeneuses : De ma vie je n'ai vu une si belle volière ; oh ! la charmante espèce d'oiseaux ! — Ce sont, dit Dufresny sur le même ton, des oiseaux amusants qui changent de plumage deux à trois fois par jour. Volages d'inclination, faibles de nature, forts en ramage. Ils ne voient le jour qu'au soleil couchant, marchent toujours élevés à un pied de terre, touchant les nues de leurs superbes huppés. En un mot, la plupart des femmes sont des paons dans les promenades ; quelques-unes, des pies-grièches dans la vie domestique, des colombes en tête à tête. Mais il y a diverses nations parmi ces promeneuses, la nation *policée* des femmes du monde, *sauvage* des provinciales, *libre* des coquettes, *indomptable* des fidèles, *docile* des infidèles, enfin la nation *errante* des Bohémiennes.

J'ai voulu, en bon historiographe, entendre de la musique de Dufresny ; un violoniste de mes amis m'a chanté, avec beaucoup de dédain, quelques-uns de ces vieux airs naïfs et simples. C'est à peu près la musique de Jean-Jacques, c'est la même douceur languissante. Cela est bon dans un vallon solitaire, chanté par une paysanne ; mais à Paris, c'est de la musique trop *silencieuse*.

Dufresny est plutôt poète par sa vie que par ses œuvres. C'est le voyageur qui n'a pas eu le temps d'écrire son aventure du matin à cause de son aventure du soir. Ça et là cependant, quand il rencontre une claire échappée, il jette au passage quelque trait charmant du cœur et de l'esprit ; tantôt c'est un conte philosophique ou une scène de comédie, tantôt ce n'est qu'une chanson ou un petit air naïf. Mais le plus souvent, quand son voyage aventureux lui laissait une heure de repos, il se cachait dans un jardin et cultivait des roses en chantant. Que de fleurs sur les bords du Permesse qui n'ont pas eu l'éclat, ni le parfum, ni la durée des roses du poète Dufresny !

ARSÈNE HOUSSAYE.

LA CLEF.



Ce qu'on nomme l'*arbre généalogique*, dans le palais de la Vieille-Résidence, à Munich, est un couloir en forme de galerie, long, étroit, singulièrement triste et servant de *pas-perdus* entre la chambre du Trésor et le Grottenhof. A gauche, par d'énormes croisées, pénètre cependant avec difficulté le jour, dont les rayons se brisent au dehors sur une muraille haute et verdâtre, clôture aussi humide qu'étrange d'une terrasse qui se prolonge extérieurement de plain-piéd avec le parquet de la galerie. En face des croisées, à droite, dans les cadres les plus décrépits et les plus bizarres du monde, s'étend sur le lambris la suite des portraits de famille de la maison naguère ducale et palatine, aujourd'hui princière et royale, de Wittelsbach. Depuis Otto, qui reçut des mains de Barberousse le duché de Bavière en fief, jusqu'aux ramifications les plus éloignées de la souche, l'arbre tout entier tapisse de ses médaillons la boiserie du couloir. Les crimes politiques et privés (s'il y a des crimes chez les princes) n'excluent pas les descendants d'Otto de son feuillage, qui d'ailleurs n'est qu'un *memento* héraldique fort douteux pour l'histoire, l'atmosphère du rez-de-chaussée ayant détruit, avec les couleurs, les ressemblances. Aussi les plus anciens sont-ils absolument inconnus ou confondus. Ceux qui les ont accrochés là pourraient seuls en écrire le catalogue, mais ils sont morts.

Les touristes anglais ont mis à la mode à Munich de visiter la galerie aux flambeaux, sous prétexte de mieux apprécier le clair-obscur; il est certain que, même en juillet, à quatre

heures de l'après-midi et par les brumes opaques si communes en Bavière, cette ostentation de lumière factice ne paraît pas superflue. Nous étions parvenus, l'huissier de service et moi, au milieu du couloir, lorsque mes yeux aperçurent derrière les girandoles d'un lustre un tableau que l'absence de tout vernis, en rendant ses couleurs un peu mates et diffuses, détachait sur le glacis des toiles environnantes. C'était le portrait d'une femme de vingt-cinq ans environ, d'une figure à la fois douce et noble, vraiment bavaroise, dont l'œil bleu et mélancolique semblait chargé par le pinceau habile de l'artiste d'une si profonde douleur, qu'il me fut impossible d'en supporter froidement le morne éclat. Quant à l'expression intime du visage, on n'aurait pas représenté différemment Lucrece, restée seule après le départ de Tarquin; le poëme de Shakspeare, *The rape of Lucrece*, serait le meilleur commentaire de cette physionomie.

La femme du tableau était vêtue d'une robe de velours noir à corsage collant et montant; il s'en échappait, autour du col et sur la poitrine, des bouillons gracieux d'un fichu de dentelle. Au chignon de ses cheveux cendrés, étincelait la coiffure nationale des jeunes filles de Munich, le *réseau d'argent*, *Riegelhaube*. On ne voyait d'ailleurs que la main droite; l'étrangère la tenait fermée contre son cœur, dont on aurait dit qu'elle contenait les palpitations trop vives; et entre ses doigts fins, aux ongles rosés, sur le métal soyeux du corsage, se levait en relief la poignée d'or d'une clef qu'elle serrait avec force. Le portrait rappelait un peu, quant au pinceau, la manière d'un artiste italien du XVIII^e siècle, d'un bon élève de Trevisani.

— Quelle est cette princesse? demandai-je à l'huissier en lui rendant son flambeau qu'il m'avait prêté.

— Ce n'est pas une princesse, monsieur; c'est une dame de la cour, parente fort éloignée de la maison de Wittelsbach. Il y a six semaines, un Anglais de distinction, qui se trouvait de passage à Munich, fit remettre aux intendants de la Résidence, avec un billet de sa main, une caisse soigneusement emballée qui renfermait ce tableau. L'Anglais n'a voulu ni se nommer, ni se montrer. Les renseignements contenus dans sa lettre ont paru justifier le prix de son envoi; cet amateur y expliquait

comment , ayant découvert par hasard le portrait dans un vieux château du Tyrol , il croyait de son devoir de l'offrir à la collection de l'arbre généalogique. Mais le nom de cette dame m'est inconnu.

J'ignore si l'aspect de la galerie me prédisposait au merveilleux ou si la figure officielle de l'huissier prit aux clartés de son flambeau un caractère louche ; ce qu'il y a de certain , c'est que le soir même, me rappelant que toutes les intrigues sont dévoilées dans les ambassades , je me présentai à la réception du ministre d'Autriche. Quelques étrangers seulement erraient dans les salons ; c'était la saison des eaux de Kreuth. On se pressait autour de la comtesse Vicenzella , une Milanaise fort séduisante , qui ne quitte jamais Munich. Il serait difficile de rencontrer une personne d'un plus grand esprit de conversation. M^{me} Vicenzella possède tout à la fois le *brio* d'une femme de Paris et la majestueuse lenteur des Lombardes ; c'est la *furia francese* dans le discours unie à la passion concentrée du Midi. L'âge même (elle a cinquante-deux ans) n'a fait que rendre cette double faculté plus remarquable en donnant plus d'accent à sa physionomie, plus d'originalité à sa parole. On ne saurait toutefois rien lire sur son beau visage de marbre. Seulement, lorsqu'elle s'oublie, ce qui est rare, une rougeur subite et légère vient trahir les combats de cette âme, que l'orgueil féminin le plus exalté dispute encore aux émotions tendres. Alors on voit ses magnifiques épaules, parfaitement conservées et dignes de Canova, rougir aussi ; mais elle trouve toujours l'art de soustraire ses yeux noirs et expressifs à l'observation des gens dont sa délicatesse de femme redoute la curiosité importune. M^{me} Vicenzella était une beauté très en vogue à la cour de Bavière, en 1810 ; elle a dansé avec Napoléon à la Vieille-Résidence, et elle habite maintenant un de ces somptueux hôtels qui bordent *Otto-Strasse*, devant les quinconces de la place Maximilien.

A la brume du matin avait succédé une température plus convenable pour le mois de juillet ; un ciel même légèrement orange s'étendait au-dessus du petit jardin de l'ambassade, et on rausait, vers minuit, à la senteur des arbustes rangés sous le balcon, en regardant l'obélisque d'airain élevé sur la place Caroline par le roi Louis, à la mémoire des Bavarois morts

en 1812 dans la campagne de Russie. Chacun disait un mot de la pyramide, mais en n'oubliant pas les précautions oratoires de la diplomatie. Animés par le drame de la Bérésina, la voix vibrante et le geste fascinateur de M^{me} Vicenzella m'avaient peu à peu distrait du but de ma recherche.

— Mais, dis-je à M. Passmore, jeune Anglais qui fréquentait l'atelier de Hess, expliquez-moi donc une singularité. La contessina possède un mari, et on ne le voit pas.

— Le comte Lothario passe pour un original, me répondit le touriste; c'est une qualité dans le monde qui réplique à tout et dispense de tout. Depuis la mort d'un frère chéri, le marquis P..., qui remonte à 1814, il vit dans la retraite. Vingt ans n'ont point calmé sa douleur. Mais je vous préviens que M^{me} Vicenzella n'aime pas les *à parte*.

M. Passmore me quitta en souriant. J'eusse fait peu de cas de sa remarque, sans une circonstance qui lui donna soudainement de la valeur. Les yeux de la sombre italienne s'étant rencontrés par hasard avec les miens, elle comprit de quoi nous avions parlé. A l'instant, mais pour moi seul, sa physionomie changea comme si un premier masque en fût tombé pour céder sa place à une seconde enveloppe. Ses lèvres, déjà fort minces et pâles, se resserrèrent et blanchirent davantage; une lumière fauve perça la nuit de ses prunelles, tandis qu'un nuage de dédain et d'ironie obscurcissait la circonspection ordinaire des lignes de sa bouche. Je restai comme ébloui. Mon Anglais, se possédant mieux, s'était rapproché. La Milanaise voulut m'achever.

— Ne vous oubliez pas sur le balcon, monsieur! les nuits d'été à Munich sont malsaines. Mais comment ne point rêver indéfiniment à cet obélisque!

— Je rêve, madame, lui répondis-je sans me déconcerter, à un très-beau portrait qu'on m'a montré ce matin dans la collection de l'arbre généalogique.

— Ces portraits sont généralement si laids, reprit avec gaieté M^{me} Vicenzella en ne s'occupant plus de moi, que les ténèbres humides de la galerie ne leur font pas de tort. Mais si ma belle-sœur, la marquise P..., y tenait son rang, les éloges de monsieur seraient mieux fondés.

— Je croyais, dit M. Passmore d'un air simple, que la con-

tessina avait eu depuis longtemps le malheur de perdre sa parente.

— Nous l'avons même perdue avant le marquis, et c'est pourquoi je m'étonne que son portrait ne soit pas au nombre des tableaux de la galerie ; car Stéphanie de Hirschberg descendait par sa mère de la branche ludovicienne éteinte en 1777. Elle était vraiment une Wittelshach... Mais ces détails n'ont aucun intérêt pour les personnes étrangères à l'histoire des grandes familles de la Bavière. Ce qui me les rappelle maintenant, c'est la catastrophe de la Bérésina qui entraîna celle de mon malheureux beau-frère.

Il y a des demi-révélation qui tombent sur un auditoire comme une pluie sur la terre desséchée. Les fauteuils se rapprochèrent peu à peu de la comtesse. J'observais du coin de l'œil M. Passmore : son sang-froid ne s'était pas démenti. Cependant tout le monde pressait M^{me} Vicenzella de raconter l'histoire du marquis P... ; évidemment nos prières la flattaient. Je vois encore en frémissant les lèvres pâles de l'Italienne s'ouvrir comme une bouche de pierre et se jouer avec la terreur du récit suivant :

« A l'époque où l'armée havaroise accompagna Napoléon en Russie, le marquis P..., ayant un grade élevé dans un régiment du quatrième corps commandé par le prince Eugène, fut obligé de quitter Munich avec le vice-roi au moment où il venait d'épouser la plus riche héritière du Salzbourg, M^{lle} Stéphanie de Hirschberg. C'était un amour d'enfance ; Stéphanie avait passé les premières années de sa jeunesse à Milan ; sa famille et la mienne nous avaient mariées le même jour aux deux frères. La séparation fut donc déchirante ; jamais le devoir n'avait tant exigé du bonheur. Elle eut lieu à Hirschberg, et Stéphanie, ne résistant pas à des émotions aussi nouvelles pour son cœur, tomba dangereusement malade ; nous cachâmes, Lothario et moi, cette circonstance au marquis. Mais sa femme succomba ; nos lettres alors, n'osant plus être mensongères, s'interrompirent tout à fait pour n'être pas véridiques. Nous comptions que le marquis prendrait cette interruption pour une conséquence de la guerre, et il est certain qu'après l'incendie de Moscou, les communications entre l'Allemagne et la grande

armée devinrent fort difficiles. Telle était notre anxiété, quand les lettres de mon beau-frère à leur tour cessèrent de nous parvenir.

Nous apprîmes plus tard qu'à cette époque le terrible secret qu'il aurait fallu au contraire lui dérober longtemps encore fut indiscrètement révélé au marquis P... à Marienwerder, où se ralliaient les débris du quatrième corps. A partir de cette affreuse nouvelle, mon beau-frère n'écrivit plus. Il envoya sur-le-champ sa démission au prince Eugène, et, suivi d'un domestique italien qu'il avait pris tout enfant à son service, il parcourut l'Europe pendant deux années, n'osant rentrer en Bavière où Stéphanie ne l'attendait plus vivante, et se renfermant dans un silence absolu comme si nous n'existions plus pour sa tendresse. Nous nous étions résignés avec douleur à cette mort anticipée; nous espérions que le temps, en adoucissant ses regrets, nous rendrait un frère et un ami. C'est au milieu de ce repos étrange que le dernier coup nous frappa.

Le schloss Hirschberg est situé sur un versant de la montagne de Salzbourg, entre Golling et Hallein, près de la chute de Schwarzbach. Il est si haut perché que les neiges durcies sur le chaperon de ses tourelles résistent au soleil de la canicule. Les voyageurs qui se rendent à la chute ne manquent pas d'en chercher curieusement l'entrée principale à travers les bruyères montueuses dont elle est comme offusquée. Les artistes y admirent, à la clef de voûte de l'ogive de cette porte, une statuette du fameux évêque Marcus Sittacus. Ce qu'il y a de plus précieux au schloss, c'est un monument secret du danger des temps féodaux, une chambre mystérieuse dont l'entrée, suivant la loi que s'était imposée la famille de Hirschberg, ne doit être connue que de trois personnes, le comte, son héritier présomptif, et un tiers quelconque dont la discrétion lui est acquise.

Dans le printemps de 1814, alors que l'Allemagne se précipitait sur la France, un voyageur aussi traversa ces bruyères par une nuit assez sombre, et découvrit même aisément, en dépit de l'obscurité, la chaîne de la cloche de la porte, que les chasseurs de chamois, si familiers qu'ils puissent être avec l'hospitalière demeure, ne saisissent, dans le tortis de l'épinevinette, qu'après de longs tâtonnements. Il était seul et à pied.

Quand la cloche, assourdie par les mousses qui en incrustent le battant, eut néanmoins résonné comme un gémissement dans le manoir, le champ de cette porte s'illumina tout à coup, et un fallot de corne démasqua ses rayons derrière le trèfle du guichet; deux figures, inquiètes et bizarres, s'entre-choquaient au milieu de sa pénombre étoilée. C'étaient la vieille Agatha, concierge du schloss, qui avait nourri la marquise, et Hugo, son fils, pâtre vigilant et triste, gardant le gibier des forêts, les troupeaux du vallon et les tombes de la famille avec une égale vénération.

L'œil acéré du jeune montagnard reconnut le voyageur, mais la parole expira sur ses lèvres : Hugo devina que sa mère avait trop souffert du temps et de la douleur pour que l'incognito d'un pareil hôte fût levé. Il se hâta de retirer en silence la barre de fer qui fermait obliquement les vantaux, et l'étranger passa outre, en lui serrant furtivement le bras avec émotion. Puis, évitant de regarder la nourrice en face, il lui dit :

— Je suis peintre; je voyage dans le Salzbourg pour copier vos églises et vos châteaux. On m'a parlé de la chapelle de Hirschberg comme d'un bel édifice. Permettez-moi de veiller dans la galerie; je visiterai la chapelle au point du jour, avant de monter au Kônigsee.

Le voyageur s'exprimait en milanais pur; ses accents surprirent Agatha. Si la vue de la nourrice avait été aussi fraîche que sa mémoire, elle aurait partagé le trouble contenu du père. Mais Hugo répliqua d'une voix creuse, les yeux baissés : — Un ordre du comte Lothario défend l'entrée de la chapelle à tout le monde, même à son frère. Mais si vous êtes peintre, monsieur, ajouta le montagnard avec une expression singulière, il y a dans la galerie un portrait qui occupera bien votre nuit. Je vous allumerai des bougies. Vous veillerez jusqu'au jour en le regardant.

Hugo n'attendit pas la réponse de l'Italien. Après avoir exigé de sa mère qu'elle se recouchât, le père s'élança dans l'escalier d'honneur du manoir, et, tournoyant dans sa cage avec la muette élasticité d'un fantôme, il ne s'arrêta que vis-à-vis d'une porte énorme à panneaux rompus comme les feuilletts brisés d'un paravent de laque. Quand ce rideau de chêne se fut enroulé dans ses

plis, la perspective de la galerie s'offrit comme une nuit épaisse où pointaient çà et là, aux lueurs du falot, les reflets des cottes de mailles, des armures gothiques et des faisceaux de glaives rangés sur deux files dans toute son étendue. Les effigies en bois doré des ancêtres de la marquise, couchées sur des sarcophages ou redressées en mannequins, semblaient poursuivre de leurs yeux d'émail la curiosité du voyageur, tandis que les fresques de la muraille, servant de repoussoir à ces fantastiques évocations, lui cachaient les devises et les armoiries de la famille de Hirshberg sous l'écaillage de leurs peintures. Mais des indices moins guerriers témoignaient avec plus d'énergie peut-être de l'abandon du schloss. De grandes cuves de blanchisserie étaient empilées contre des trophées conquis sur les Turcs; les cordes attachées au cimier des preux et tendues d'une couronne ducal à la palme d'un martyr servaient de séchoir au linge de la vieille Agatha, et les pieds, en s'égarant le long des plinthes historiées du mur, fourrageaient dans des amas poudreux de paille de maïs sèche, bois de chauffage beaucoup trop usité dans le Salzbourg, la Styrie et la Carniole, au gré des touristes.

La figure étrange du pâtre s'encadrait à merveille dans cette décoration. Comme il veillait toujours, après le coucher du soleil, quelques heures à la garde du manoir, son habit de montagnard était encore au grand complet. Le nœud de brocattelle qui retenait la cocarde de son chapeau vert et pointu, coquettement formée de plumes d'oiseau et de crins de chamois, s'était relâchée durant les fatigues du matin, et ce panache rouge, s'embarrassant sur le visage de Hugo dans les vrilles démesurées de sa moustache, y répandait un clair obscur de bandit. Enfin, sous son menton barbu, on pouvait remarquer une difformité locale, un goître assez tuméfié pour qu'à l'originalité du costume il ajoutât l'intérêt hideux de la maladie.

Vers le milieu de la galerie, le pâtre s'arrêta; d'une main ferme, il alluma des bougies qui paraissaient attendre depuis longtemps le voyageur, sur le couvercle d'un cénotaphe de cuivre, et de l'autre il lui montra froidement un cadre voilé d'un rideau, qui était accroché au lambris, en disant :

— Vous n'avez qu'à tirer ce rideau... Bonsoir !

A la solennité qui était empreinte dans les gestes et dans les

paroles de Hugo, l'étranger avait senti que cet homme lui réservait une surprise. Quand le montagnard, qui s'était lentement dirigé vers la porte de chêne, eut replongé dans l'ombre de l'escalier son plumet écarlate, il s'élança avidement sur le rideau du cadre et le fit glisser avec un bruit sinistre le long de sa tringle de fer.

— Stéphanie ! s'écria l'artiste, ou plutôt le marquis P..., avec désespoir.

Ce cri douloureux bondit d'écho en écho dans le manoir démeublé, puis s'éteignit comme le sifflement de l'orage, et mon beau-frère se trouva seul, dans un profond silence, vis-à-vis du portrait de sa femme. Cette entrevue, que je ne chercherai pas à vous peindre, dura près d'une heure. Au bout de cet intervalle, M. P..., ivre de chagrin, s'arracha de la contemplation de l'irrésistible peinture et se précipita, une clef à la main, au fond de la galerie, vers l'entrée de la chambre secrète. La porte en était déguisée sous le caprice des ornements du lambris, mais l'impatience de la douleur aiguissait en quelque sorte la vivacité nerveuse de ses recherches. A peine entra-t-il dans cette pièce mystérieuse que la marquise elle-même parut, venant au-devant de lui. Bien que le tableau eût déjà exalté mon beau-frère, il voulut d'abord se rendre compte avec sang-froid d'un événement qui ne pouvait être qu'un jeu d'optique ou une hallucination d'esprit; mais la réalité de l'apparition devint peu à peu tellement évidente, que la terreur et l'amour se réunirent pour le convaincre.

— Marquis, dit le spectre, tu m'as appelée? Moi, je t'attendais. Mais pourquoi n'es-tu pas revenu, comme je l'en avais prié, en cachette, à pas de loup, par la porte dérobée de la galerie?

Et il en sortait. Les gonds de cette porte, rouillés, frémis-saient encore. Une si étrange inattention glaça M. P....

— Pour te plaire, j'ai mis une robe de velours noir et un réseau d'argent; c'est la toilette que tu aimes. Vois donc comme le plafond de ma chambre est beau.

M. P... regarda machinalement au plafond.

— Je l'ai fait incruster, par un architecte milanais, d'ivoire, de bois de sandal et de bène, comme un palais de ton pays, pour qu'il te séduisît à son retour de l'armée. N'est-ce pas que ces

caissons encadrent parfaitement nos rideaux de damas à franges d'or?... Je crois être encore au soir de nos noces!... Te souviens-tu, marquis?...

En disant ces mots avec une grâce infinie, le fantôme se pencha vers mon beau-frère et déposa sur son front un baiser tout rempli d'une chaste moiteur. A cette caresse, que la frayeur même rendait plus douce, M. P... éperdu, le corps affaibli, la tête montée, accepta pieusement le revenant pour ce qu'il semblait être, pour la recomposition surnaturelle et passagère des traits d'une personne chérie, que la force attractive de ses regrets faisait glisser du ciel un moment vers lui. Comme il était très-religieux, cette idée satisfit sa raison, et il fut bientôt absorbé par le charme de la présence de Stéphanie.

— Mon cher époux, reprit la marquise d'un ton enjoué, j'ai étudié pendant votre absence l'air de Galli, dans le *Matrimonio segreto*. Les soirs du printemps me mettent en voix. Donnez-moi votre avis.

La marquise chanta comme jamais de son vivant elle n'avait chanté, quoique son contralto eût toujours été magnifique. Les larmes ruisselaient sur le visage de mon beau-frère, qui était tombé à genoux et lui tendait les bras dans une angoisse déchirante. Au milieu d'une roulade, Stéphanie lui dit :

— Il me semble que nous sommes encore sur la terrasse de l'Isola Bella, à l'orient, près du grand pin. C'est là que je vous ai chanté cet air pour la première fois. Ma toilette était la même. Seulement, vous m'aviez ôté mon *riegelhaube* et arrangé mes cheveux à la façon des paysannes de Belgirate. Essayons un peu cette coiffure; voulez-vous?

Stéphanie se plaça devant un énorme miroir à biseau qu'éclairait un candelabre, et où se réfléchissaient dans la glace les sourires qu'elle envoyait à son mari. M. P... restait agenouillé, immobile, stupéfait. Depuis que Stéphanie ne chantait plus, il s'était rendu assez maître de lui pour jeter un coup d'œil rapide dans la chambre. Toutes choses encore s'y montraient exactement comme à l'heure de son départ pour la Russie. Il y avait même sur la tablette d'une console un souvenir de ses amours d'enfance avec la marquise : c'était un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver, ensuite jeté dans les mines de Salzbourg, puis retiré de cet abîme; trois mois de séjour avaient chargé ses plus

minces branches de cristallisations brillantes. L'expérience, faite à la suite d'une course dans la montagne, se rattachait à quelque vive époque de la tendresse des deux époux, et ce monument singulier, en lui rappelant des jours heureux, doublait l'anxiété comme la douleur du marquis.

— Eh bien ! vous ne venez pas ? s'écria sa femme d'un ton de reproche.

A cette nouvelle invitation, il obéit, convaincu que Dieu le choisissait pour remplir envers l'ombre de Stéphanie une cérémonie inexplicable, mais mystique et sainte. Il s'approcha de la toilette avec la lente mesure d'un homme qui rêve, posa la main sur le réseau d'argent, qu'il sentit peu à peu, sous son effort, se détacher de la tête de la marquise, et bientôt ses doigts frémissants plongèrent dans une chevelure soyeuse, chaude et parfumée, dont les tresses avaient toute la pesanteur de la vie. En quelques secondes, la coiffure locale de Belgirate s'acheva ; M^{me} P..., qui suivait dans le miroir le geste automatique de mon beau-frère, se leva sur-le-champ et se tourna vers lui radieuse, avec la magie complète de sa beauté de jeune fille, telle que nous l'avions vue naguère, sous cet ajustement pittoresque, aux îles Borromées. Alors le sang-froid échappa presque entièrement au marquis. Il allait saisir Stéphanie dans ses bras, lorsqu'une réflexion accablante l'arrêta. L'apparition détruite, que lui resterait-il pour en compenser la perte ? Mais M. P... ne lutta quelques instants contre la fascination que pour y céder avec plus d'entraînement.

Je crois vous avoir dit que sa femme semblait l'attendre. Avant son départ pour Moscou, dans la folie des dernières caresses et pour que la réunion prochaine fût plus douce, il avait promis à M^{me} P... de la surprendre au retour. Dans ce but, les deux époux étaient convenus que mon beau-frère ne rentrerait au schloss que durant la nuit et pour se réfugier immédiatement dans la chambre secrète. Lui, Stéphanie et la vieille nourrice Agatha, seuls en connaissaient l'issue. Le marquis P... avait emporté en Russie une clef de la porte de la chambre ; elle était suspendue à un ruban et placée sur son cœur. Aussi revenait-il, trop tard sans doute, mais à l'heure prescrite et dans l'appartement désigné, sinon pour retrouver Stéphanie, qui n'y était plus, au moins pour y chercher sa mémoire, qui n'y avait point

péri. Mais voilà qu'il se rencontrait maintenant avec une ombre quand il n'avait espéré qu'un souvenir ! Il réfléchit donc que, si le fantôme, à la vue de la clef, s'en rappelait la destination, la marquise, par cet acte rétrospectif, prouverait son existence surnaturelle et son inexplicable réalité. Ce qui engageait M. P... à tenter cette épreuve sacrilège, mais décisive, c'était le singulier reproche que lui avait adressé sa femme de n'être pas entré dans la chambre par l'issue mystérieuse, au moment même où cependant il débouchait à ses yeux par cette porte, et quand elle était la seule qui existât au schloss, pour pénétrer dans l'appartement. La circonstance étant capitale, l'oubli devenait extraordinaire.

M. P... n'hésita pas, quoique fort ému. La clef était encore dans la serrure. Il recula en arrière de quelques pas, la retira vivement, et, s'approchant de nouveau avec résolution de la marquise, en fit étinceler à sa vue la poignée d'or.

La foudre n'est pas plus rapide. Stéphanie poussa un cri affreux qui brisa l'âme de son mari, s'élança hors de la chambre avec la légèreté d'un oiseau, et on put entendre le frôlement épais de sa robe de velours murmurer longtemps encore dans la galerie; puis le silence, un moment écarté, revint sur l'édifice comme le flot sur la grève.

Atterré, mon beau-frère n'eut pas la présence d'esprit de suivre la marquise. Il fallut que le *riegelhaube*, seul vestige de l'apparition qui restât dans la chambre, lui apprit que le songe était cruellement dissipé. A l'aspect du réseau d'argent, il éprouva une réaction terrible; et, comme si une pensée soudaine eût illuminé sa douleur, il s'empara de cette relique, se précipita dans la galerie, passa devant le portrait en puisant dans le rayonnement de cette peinture une anxiété nouvelle, et bientôt se retrouva dans l'escalier où le pâtre et lui montaient naguère, mais sans distinguer d'autre bruit que le retentissement de ses pas, ni voir personne que le reflet de son corps qui glissait au clair de la lune dans la spirale. Il descendit dans le vestibule, appela vainement Hugo, Agatha, et enfin, s'apercevant avec surprise que la porte d'honneur du schloss était ouverte, sortit de ce lamentable séjour.

Il n'y avait qu'un parti à prendre. Près des dernières maisons de Hallein, à quelque distance de Hirschberg, Zilietti, son

domestique de confiance, l'attendait avec deux chevaux. Mon beau-frère prescrivit à l'Italien de remonter au schloss, et d'y faire avec Hugo toutes les recherches nécessaires pour constater l'identité du fantôme. Quand Zilietti eut disparu, M. P... se dirigea, bride abattue, vers Munich.

J'habitais alors cet hôtel décrépit et lugubre qui forme le coin de la rue des Théatins et de la rue de la Résidence, vis-à-vis de la perspective rectiligne de *Ludwig Strasse*. Une soirée du mois d'avril m'avait surtout paru bien longue; Lothario me quittait; je ne sais quelles craintes superstitieuses voltigeaient autour de moi, lorsque le sabot d'un cheval gratte tout à coup avec impatience le pavé sous mes fenêtres. Les domestiques se lèvent, on monte précipitamment l'escalier, ma porte s'ouvre; c'était le marquis, les yeux ardents, les habits souillés de boue; je veux l'embrasser, il me repousse :

— Au nom du ciel ! s'écrie-t-il d'un air égaré, dites-moi la vérité : Stéphanie est-elle morte ?

A cette question, aussi horrible qu'imprévue, je demeure anéantie, je ne réponds rien. Ignorant la scène de Hirschberg, il me semble que M. P... est fou. Je fonds en larmes aux pieds de mon beau-frère, qui me comprend et s'abandonne au plus violent désespoir. On le déshabille, on le met au lit; il y a vingt-six lieues de Salzbourg à Munich; le marquis avait crevé son cheval. Un délire affreux, né de l'excès de la douleur et de la fatigue, allume son sang; ce fut dans les rares instants de lucidité que lui accordait la fièvre, qu'il nous raconta les circonstances extraordinaires de sa visite à Hirschberg; puis il expira, malgré nos soins et nos prières, en couvrant de baisers convulsifs le réseau d'argent qu'il avait détaché de la chevelure de Stéphanie. Lothario et moi, nous avons partagé en deux morceaux ce legs étrange; voici le mien. »

La comtesse tira de son sein une boîte d'écaille plate; elle en fit crier le couvercle avec un bruit strident dont tout le monde frémit, et ses doigts y puisèrent lentement les débris d'un *riegelhaube*. On se les passa de main en main avec le respect de la conviction et la terreur de la crédulité; quelques éclairs, courant derrière l'obélisque sur l'horizon cuivré, grossissaient

fort à propos le malaise de cette expertise. Quant à moi, je n'étais pas satisfait.

— Mais était-ce bien un revenant ? dis-je avec un regard scrutateur à M. Passmore qui se tenait calme et muet dans une embrasure de croisée, tandis que M^{me} Vicenzella jouissait de l'émotion générale.

L'Anglais me toisa d'un air composé, et sourit d'une façon équivoque ; en homme qui grille de parler, mais qui a résolu de se taire. De larges gouttes d'eau lui tombaient déjà sur la tête : il ne les sentait pas ; cette réserve étouffante exhalait l'ardeur invisible d'un feu couvert ; le soupçon, au contraire, me gagnait peu à peu comme un froid pénétrant. Il me fut impossible de résister à mon trouble ; je m'approchai de la comtesse avec un frisson :

— Madame, lui dis-je, le portrait de la marquise ne fait-il pas partie maintenant de l'arbre généalogique de la résidence ?

— Peut-être bien, répondit-elle de sa voix métallique et en abaissant sur moi des yeux ternes.

— Robe de velours, cheveux cendrés, peinture embue, la clef d'or.

— C'est cela même, reprit-elle en m'interrompant ; il est possible que Lothario l'ait donné à la collection du palais sans me prévenir.

M^{me} Vicenzella referma sa boîte, se leva comme une reine, et me jeta en sortant cet adieu ironique :

— Personne, jusqu'à présent, n'avait remarqué ce tableau : il a fallu qu'un Français lui rendit justice.

— Vous avez fait une sottise ! me dit tout bas M. Passmore en se hâtant de la suivre.

Je fus un peu étourdi par ces paroles ; et, comme les badauds du salon refluaient de la comtesse vers moi, la vivacité du double trait lancé par elle et M. Passmore, s'accrut de l'ennui dont leurs questions m'obsédèrent à propos de ma découverte. Heureusement l'orage se déclara, les lampions de fête pétillaient à la pluie sous l'auvent de l'hôtel, les domestiques s'impatientaient dans le vestibule : chacun battit en retraite. J'allumai mon cigare au dernier lampion mourant, et je m'esquivai d'un pied lesté en descendant *Briener Strasse*. Bientôt j'aperçus M^{me} Vicenzella enveloppée de sa cape, précédée d'un valet qui

portait une torche de pin devant elle. Au moment où la comtesse s'enfonçait sous les quinconces de la place Maximilien, un homme lui fit une gracieuse révérence, et la quitta. C'était mon Anglais; il me rattrapa vers la rue Louis.

— Kotzebue, me dit-il, prétend que le bagage d'un touriste anglais se compose nécessairement de ses préjugés et de sa théière; il aurait dû ajouter : et de son parapluie. Oserai-je, monsieur, vous offrir une partie de mon ridicule?

A ces mots, il étendit sur ma tête la moitié du pavillon immense en taffetas bleu qu'il avait remorqué au Simplon, au Vésuve, dans les Pyrénées, sur le Rhin, à Malte, dans l'Orient, et nous redevînmes les meilleurs amis du monde.

— Mais vous m'avouerez, repris-je gaiement comme nous débouchions dans la rue Louis, que mon voisinage tout à l'heure vous semblait contagieux?

Au lieu de me répondre, M. Passmore s'arrêta; nous nous trouvions précisément en face de l'ancienne maison de la belle Milanaise, au coin de *Theatiner Strasse*. La rue était déserte. Ce lugubre édifice, aux fenêtres basses et grillées, aux murailles épaisses et trapues, à la toiture conique, aux bornes ferrées, complétait éloquemment le récit de la mort du marquis P..., et l'orage assombrissait encore sa physionomie. Nous gardions tous deux le silence vis-à-vis de ce monument d'une grande infortune privée, lorsque, sous le porche de l'église des Théatins, nous vîmes s'agiter comme une ombre que le reflet des éclairs ou la violence de la pluie aurait poussée dans cet asile.

— Tenez! murmura M. Passmore d'une voix émue, voici Lothario.

Je vis effectivement le malheureux frère du marquis; c'était un homme de cinquante ans, d'un extérieur très-négligé. M. Passmore m'assura qu'il n'avait plus un cheveu sur la tête, et qu'on l'habillait comme un enfant; il était assis, les bras croisés, à la base d'une colonne du porche, et regardait d'un œil fixe l'hôtel où M. P... mourut dans ses bras. Cette douleur implacable et sauvage, errant dans l'ombre et sous les éclats du tonnerre, me frappa d'une douloureuse surprise : la mort seule d'un frère n'était pas capable de l'inspirer.

— Il est fou, reprit l'Anglais; depuis vingt ans, rien n'a pu le distraire de ce rendez-vous sinistre qu'il donne chaque nuit à la

mémoire de son frère, dans le lieu où ils ne se sont retrouvés, en 1814, que pour se quitter si vite. Tous les soirs, on le rencontre ici, à l'heure même où le cheval, comme le coursier de Lénore, s'écrasa de fatigue sur le pavé; cette démençe retient forcément la comtesse à Munich. Après la mort de son beau-frère, elle voulait revoir l'Italie et s'y fixer : Lothario refusa; il n'est pas même retourné à Hirschberg depuis la mort du marquis. Quand deux heures sonneront à l'horloge des Théatins, moment fatal de la nuit où M. P... reparut à l'hôtel, le comte sortira de sa guérite, et ira se coucher, pour recommencer demain soir la même faction.

Nous nous promenâmes quelque temps devant le palais du prince de Leuchtenberg, en attendant le coup de l'horloge; ce n'était pas l'instant de demander des explications à M. Passmore. Au bout de dix minutes, l'heure attendue sonna; Lothario tressaillit et avança la tête du côté de la maison, dans l'attitude d'un homme qui écoute.

— Il écoute les approches du cheval! me dit l'Anglais.

Quand Lothario crut avoir suffisamment prêté l'oreille, il s'éloigna du porche à pas précipités, et doubla l'angle de *Briener Strasse*, en se dirigeant vers sa demeure. Il passa près de nous; ses yeux hagards respiraient toute la désolation de son âme.

La confiance de M. Passmore provoquait ma discrétion; quoique je fusse très-contrarié de ne pas savoir le mot de l'énigme, la politesse me commandait de me taire. Aussi, dès que nous fûmes vis-à-vis du *Cerf*, rue des Théatins, saluai-je à regret mon touriste qui logeait derrière l'Opéra, chez un ami; mais cet homme charmant me retint encore sous son parapluie :

— Je ne souffrirai pas, monsieur, que vous me quittiez par un si mauvais temps, avec des renseignements si obscurs! s'écria-t-il. Nous sommes étrangers à Munich l'un et l'autre; tantôt mon devoir était de vous communiquer un avis utile; maintenant, il est de vous faire des excuses. C'est une gêne, voyez-vous, que la possession d'un secret de famille; et, bien que mon séjour en cette ville n'ait rien de fort redoutable, puisqu'il sera très-court, elle m'impose de rendre à la comtesse, en hommage et en réserve, tout ce que ma fâcheuse étoile a voulu m'accorder de prise sur sa vie privée. Si vous ne lui aviez point

parlé de la clef d'or , jamais vous n'eussiez tiré de ma bouche un seul mot sur une aventure que le hasard seul m'apprit, de même que le hasard seul aussi vous a découvert l'existence du portrait de la marquise. Vous êtes forcément instruit des résultats douloureux de la catastrophe de Hirschberg ; mais la catastrophe elle-même , vous l'ignorez , et il serait aussi puéril que dangereux de vous la cacher plus longtemps. Je me propose de visiter demain matin le château de Nymphenbourg ; promettez-moi d'accepter la moitié d'un fiacre , comme ce soir vous avez accepté la moitié d'un parapluie , nous causerons du terrible schloss, et nous reviendrons ensemble devant le portrait de la marquise, que je n'ai jamais vu.

L'insulaire me souhaita une bonne nuit avec tout le flegme britannique. Mais il me fut impossible de fermer l'œil sans varier de cette façon une phrase bien aimée de Jean-Jacques : « En voyageant , le peintre rencontre à chaque pas un tableau , le poète une image , le philosophe une réflexion , et le romancier une aventure ! »

Le lendemain , M. Passmore m'enleva galamment dans sa calèche de louage. Comme nous brûlions sous nos roues criardes, le cailloutis de *Briener Strasse* , ma surprise fut extrême de voir une chaise de poste attelée devant la porte de Lothario. On bouclait la vache.

— C'est étrange ! dis-je à l'Anglais ; Mais M. Passmore se contenta de sourire. Dès que notre voiture eut gagné la plaine, il m'offrit un de ces énormes cigares des Florides qu'on nomme *trabujos* , et, après avoir allongé commodément ses jambes sur la banquette de devant, il me rapporta les détails que voici :

« Il y a six semaines , me trouvant à Salzbourg , je résolus de vérifier par moi-même les conséquences géologiques du tremblement de terre qui eut lieu en 1825 dans le district de Saxenbach , à la suite de la sécheresse extraordinaire de l'année précédente. Je m'embarquai sur le Konigsee (lac du roi) avec d'autant plus de plaisir que mon pilote était un ancien marinier de la Tamise. Son joli bateau , portant bandes et tendelets , m'entraîna rapidement vers Kessel , petite île située au milieu même de cet océan en miniature et ornée d'un ermitage que

Les amateurs de pêche fréquentent dans la saison des bains de Kreuth. Plusieurs de mes compatriotes, que je ne fus pas surpris de découvrir au sommet des Alpes tyroliennes, s'y étaient logés chez l'ermite pour ne point perdre leur poisson de vue. Il faut vous dire que tout concourt à rendre ces parties charmantes. L'eau du lac est merveilleusement diaphane ; six cents pieds de granit taillé à pic par la nature en resserrent assez pittoresquement le miroir, et des tempêtes aussi périlleuses qu'originales y rappellent à s'y méprendre les bourrasques du Wøllenstadt, en Suisse. Ces messieurs, par leur intime connaissance du pays, favorisèrent singulièrement mon excursion scientifique ; en revanche, je partageai de bonne grâce les ennuis de leur pêche. Dans l'après-midi, lorsqu'il fut question de retourner à Salzbourg, mon pilote grimpa sur le roc, et, formant avec ses deux mains un porte-voix ingénieux, cria de toute la vigueur de ses poumons, dans la direction de Berchtoldsgaden, notre point de départ, ces paroles sacramentelles :

« Heiliger Bartholomäus komm ich zurück? — Sage : Ja ! »

(Saint Barthélemy, reviendrai-je? — Réponds : Oui !)

Saint Barthélemy est le patron du lac. Ici la superstition et la physique se prêtent un utile secours. Lorsque le temps paraît favorable, l'air jouit d'une sonorité lointaine, l'écho répond : Oui ! Quant l'atmosphère est lourde, le cri du marinier frappe vainement les criques de la montagne, et le silence de l'horizon devient un présage de tempête. C'est précisément ce qui nous arriva ; saint Barthélemy, malgré notre vigoureuse interpellation, jugea fort à propos de se taire. Mais comme il entra dans mes plans de coucher le soir même à Salzbourg, je ne tins aucun compte de la double autorité du patron et de l'écho ; d'ailleurs mes chevaux et mon domestique m'attendaient à Berchtoldsgaden. Je dis adieu aux pêcheurs de Kessel, et, vers six heures, ma barque fendit le cristal du Königsee.

Mon dédain fut sévèrement puni. Le lac a deux lieues dans sa plus grande longueur. Nous avions lestement franchi la moitié de cet intervalle et nous étions déjà en vue de Berch-

toisgaden, lorsque les nuées, s'abaissant par l'influence d'un orage, fouettèrent la surface de l'eau d'une violente raffale. En quelques minutes la nacelle chavira. Cet accident pouvait être sérieux; la proximité de la rive, que mon pilote et moi nous gagnâmes à la nage, neutralisa heureusement le danger. J'en fus quitte pour un bain désagréable, quoique fort abrégé, l'eau du lac, même au mois de juin, étant d'une fraîcheur glaciale à cause de la fonte des neiges. Il fallut s'arrêter à Berchtolsgaden; mon domestique y alluma dans un cabaret un feu énorme de branches de larix, et je me séchai cavalièrement, comme le don Juan de Molière, à la barbe des Tyroliens, fort étonnés qu'un gentleman se baignât à la glace avec une résignation si bourgeoise.

Cet épisode retarda nécessairement mon départ, la nuit vint; mon talent de nageur, mon insouciant naufrage et surtout mes florins éveillèrent plus que jamais la sympathie du batelier. Dans la soirée, ne sachant que faire, je mis ses jambes et sa loquacité à l'épreuve; nous parcourûmes ensemble les bords du lac; il m'en expliquait les chroniques et les légendes avec une naïveté moitié anglaise, moitié bavaroise, qui me rappelait le *highlander* de Stirling et de Kinross. Un crépuscule vapoureux, une pluie fine de neige à demi fondue qui s'envolait des glaciers sur les bruyères, et le spectacle de la fameuse chapelle de glace, *Eiskapelle*, formée de neige durcie, au revers du Watzmann, ajoutaient à la sombre intonation de ses paroles. Ce fut dans un de ces moments dramatiques, et en indiquant de son bâton ferré l'abîme de mousses, de torrents et de rochers qui se creuse au pied de l'oratoire, que mon vieux midshipman du Pont de Londres me confia la plus mystérieuse des histoires à la mode sur le Königsee. Il paraît que, dans une soirée du printemps de 1814, le majordome du schloss de Hirschberg, le terrible Hugo, serait venu secrètement s'agenouiller sur le granit, en face de la chapelle, et que là, après avoir invoqué à voix basse la protection de saint Barthélemy, il aurait laissé tomber dans la nappe bleuâtre de cette mer alpestre, avec de sourdes imprécations, l'ornement si fatal du portrait de la marquise, la clef à poignée d'or. Au surplus, cette tradition singulière se fût confondue dans la mémoire des bateliers avec les anecdotes surnaturelles dont foisonne la causerie de l'ermite

de Kessel, si le château de Hirschberg n'était pas devenu, à partir de cette époque, un véritable épouvantail pour tout le Salzbourg. On racontait que l'ombre de la marquise s'y promenait encore durant la nuit, un flambeau à la main, tantôt en poussant des cris douloureux, tantôt en chantant des airs de Rossini. Le possesseur du schloss, *il conte* Lothario, disait toujours mon batelier, étant d'une humeur libérale et courtoise, permet aux étrangers de visiter Hirschberg, mais la porte en est soigneusement défendue aux gens du pays; on semble craindre que des regards trop familiers ou trop clairvoyants ne pénètrent dans l'intérieur.

Tel fut en substance le récit du patron. Me voilà donc le lendemain, après avoir quitté Berchtoldsgaden, cherchant avec mon domestique la statue de l'évêque Marcus Sittacus qui, de loin, signale la porte du schloss aux voyageurs, et heurtant, comme le marquis P..., il y a vingt ans, au ténébreux guichet. Dans l'intervalle, Agatha était morte, et son fils avait grandi; je ne fus pas étonné de reconnaître dans Hugo un montagnard déjà blanchi à la pêche du saumon et de la truite, à la guerre des chamois, roulant des yeux glauques et rusés sous des paupières grisonnantes, et doué d'un goître énorme. Il m'ouvrit sans difficulté, il se servit même avec politesse de quelques mots anglais pour me prouver la transparence de mon incognito. C'était à midi; mon domestique resta avec les chevaux, absolument comme le Zilietti du marquis P..., sur la route de Salzbourg, et je m'aventurai dans le schloss, un peu ému de mon indiscretion.

Nous parcourûmes le château dans le plus grand silence, moi n'osant pas faire de questions, lui remplissant ses devoirs d'intendant avec beaucoup de réserve. L'escalier d'honneur, la galerie, l'issue masquée de la chambre secrète même, tout fut indiqué du geste et de la voix par Hugo; mais sa démonstration était aussi brève que respectueuse. Je compris qu'il voulait se débarrasser promptement de ma présence, mais avec des égards. Cependant la révélation du batelier du Königsee était un indice dont il eût été ridicule de ne pas tirer parti, ne fût-ce que dans un but de curiosité. Sur la fin de ma visite, je cherchais vainement un prétexte pour entamer, de la meilleure grâce possible, un sujet de conversation aussi délicat, lorsqu'il me sembla re-

connaître dans les manières de mon guide un embarras soudain. On aurait dit que, sur le point de me congédier, il lui restait à obtenir de moi quelque chose dont la demande lui coûtait beaucoup. Je crus qu'il attendait *la pièce*, et, tandis que ma main explorait ma bourse, je trouvai plaisant d'exploiter cette apparente cupidité du montagnard pour mettre sa discrétion à l'épreuve.

— Les voyageurs demandent-ils souvent à visiter l'intérieur du schloss? dis-je à Hugo en faisant briller un écu de Brabant.

— Vous êtes le premier depuis vingt ans, répondit le Tyrolien sans seulement regarder ma monnaie, et si un événement arrivé hier ne me forçait à renouer avec l'extérieur les relations de voisinage, jusqu'à présent interrompues, vous seriez encore à la porte. Le comte Lothario veut ce qu'il veut.

— Et cet événement, repris-je en affectant une extrême indifférence, peut-on le connaître? S'agit-il toujours d'une clef?

La figure de Hugo se couvrit d'une pâleur affreuse.

— Quelle clef? s'écria-t-il.

— Mais apparemment ce n'est pas celle que vous avez jetée dans le lac.

— Qui m'a vu? Est-ce vous? dit le pâtre d'un air égaré en portant la main au manche de son couteau.

Nous restâmes pour ainsi dire en arrêt l'un vis à vis de l'autre. Grâce à ma rouerie, j'étais maître du secret de cet homme, mais je n'en savais pas le premier mot. Il fallait maintenant profiter de l'avantage que me donnait mon sang-froid; quant au geste homicide du majordome, il m'épouvantait médiocrement: j'étais armé d'une canne ferrée qui avait eu déjà raison de plusieurs loups des Vosges.

— Oui, lui dis-je d'une voix sévère, on vous a vu! C'est vous qui êtes le coupable, vous, Hugo!

— Moi!

Les traits dévastés du montagnard exprimèrent une si profonde horreur, que l'énormité du crime inconnu me fut démontrée. Je continuai avec emphase:

— Vingt ans ont passé sur le forfait; il est temps que les plaintes mystérieuses de la victime soient apaisées par vos remords, et que son ombre gémissante ne se réveille plus dans le château de ses pères...

— Malheur ! s'écria Hugo en se tordant les bras avec désespoir.

Cependant, quelque douloureux que fût le cri arraché par mon habileté à sa conscience, il n'y avait dans son regard ni humiliation ni effroi. Des larmes enfin s'échappèrent de ses yeux pâles, et elles semblaient moins le témoignage du repentir que l'expression de la pitié. Les dernières ténèbres qui couvraient cette étrange histoire n'étaient pas faciles à dissiper, mais il suffisait maintenant d'un peu de violence morale, et l'abatement de Hugo lui ôtait toute présence d'esprit. Je le saisis par la main, l'entraînai sur un vieux banc de pierre dont les tronçons pointaient comme les dalles brisées d'une tombe au-dessus des hautes herbes de la cour, et là, mes discours tantôt menaçants, tantôt caressants, lui surprirent, après de longs combats, un épouvantable aveu.

— Écoutez-moi ! lui dis-je ; je suis Anglais, je traverse le Tyrol, et, dans quelques jours, à Munich, je verrai le comte Lothario. Derrière moi, aucune trace de mon passage dans le Salzbourg ; devant moi, nulle obligation de taire ma visite au schloss. Je peux donc vous servir ou vous perdre : choisissez !

— Eh bien ! s'écria tout à coup le montagnard avec exaltation, c'est le ciel lui-même qui vous envoie ! Quand vous êtes entré dans le schloss, j'ai compris que vous me tendiez la corde et que vous me sauviez de l'abîme... Et il ajouta en se penchant à mon oreille : Car madame la marquise est morte cette nuit.

— Grands dieux !

Ma consternation parut si naturelle à Hugo, qu'il embrassa mes genoux. Il est certain que sa confiance ne me rassurait pas, et un homme qui se fût possédé aurait découvert ma supercherie. Je n'en devins que plus impérieux.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, lui dis-je durement.

Le majordome ne me répondit pas ; mais, se levant avec vivacité, il me fit signe de le suivre. Nous pénétrâmes dans la chapelle du schloss. Les tombeaux, dont la représentation en cuivre meuble la galerie, étaient disposés dans cette petite église comme autant de monuments en pierre, les uns remplis, les autres vides. Le plus beau de ces derniers, en marbre noir, était ouvert, et un cadavre couché y attendait qu'on le refermât. Je trouvai une de ces figures superbes qui sont remarquables même

dans le sein de la mort , une femme blonde , maigre , ensevelie toute habillée , avec une robe de velours. Il y avait auprès du sépulcre un rameau de cyprès béni dans un vase de terre , et , entre les mains blanches et décharnées de la morte , un crucifix en ivoire jaune. Quoique ce spectacle fût incompréhensible pour moi , sa tristesse et le froid glacial de la chapelle me serrèrent le cœur. Hugo étendit la main vers le cadavre.

— Madame la marquise est morte! reprit-il d'une voix presque éteinte. L'ermite de Kessel lui a donné les sacrements , et il revient ici demain pour que nous fermions ensemble le tombeau. Reste un devoir terrible , l'envoi du portrait ! Le comte Lothario m'a prescrit de ne jamais lui apprendre la mort de sa belle-sœur ; seulement , dans le but d'une vengeance trop tardive à mon gré , il a consenti au dépôt du portrait fatal dans la collection de la résidence de Munich , dès que la marquise serait morte. Ce dépôt , l'unique satisfaction permise par le comte à ma haine , il n'y avait que moi qui pût le faire , car je n'eusse confié à personne qu'à moi un tableau dont le sujet expose le déshonneur de la famille de Hirschberg... Monsieur , s'écria le Tyrolien avec angoisse , ne me devinez-vous pas ? C'est vous qui porterez le tableau à Munich !

— Mais , lui dis-je en maîtrisant mon trouble , expliquez-vous donc plus clairement. Qui vous empêche de le porter vous-même ?

Une observation aussi simple foudroya Hugo. Il se livrait dans l'ame de cet homme , depuis le commencement de ma visite , une lutte inexplicable que ma feinte participation au mystère du schloss avait peu à peu rendue plus vive , qui s'était poursuivie au milieu de successives anxiétés , et dont le fardeau trop pesant s'allégea soudainement par un ricanement sinistre.

— Ce qui m'empêche? dit-il dans le bruyant accès d'une gaieté dont le souvenir seul m'épouvante. Il y a un autre cadavre , là , sous nos pieds , qui romprait les dalles de la chapelle et me rejoindrait à Munich.

— Meurtrier ! m'écriai-je avec indignation.

— Meurtrier ? oh , non ! dit-il en se redressant avec une fierté dans le geste et le regard qui me frappa d'étonnement. Mais sortons !

Ce fut au tour du pâtre de m'entraîner vers le banc de pierre. Des pensées tumultueuses bourrelaient mon esprit ; d'horribles éclairs guidaient ma pénétration. Il me fallut concentrer avec de violents efforts le reste de mon sang-froid pour ne rien perdre des aveux qui se pressaient sur les lèvres du montagnard, ainsi qu'une confession haletaute et orageuse. Ces révélations complètent le récit de M^{me} Vicenzella, mais avec une légère variante.

Effectivement, Stéphanie n'avait pas succombé à la fièvre nerveuse que le départ de son mari avait allumée dans ses veines. Des lettres du marquis P..., tendres et fréquentes, vinrent assurer une convalescence que l'espoir d'un retour glorieux et prochain affermissait encore. On ne doutait point alors de l'étoile de Napoléon, et on s'attendait à voir les destins de l'Europe définitivement réglés à Moscou. Mais les désastres de la Bérésina éprouvèrent cruellement la marquise ; l'image de M. P... expirant dans la neige, sous la lance des Cosaques, en proie à toutes les douleurs et à toutes les misères de la catastrophe de 1812, menaçait, en ramenant avec plus d'énergie les atteintes de la fièvre, d'altérer sa raison. Aussi, quand les débris du quatrième corps de la grande armée parviurent à Marienwerder, le malheureux officier, impatient de revoir sa femme, lui écrivit une lettre, qui fut la dernière, par laquelle la date, le lieu et l'heure même de la réunion si ardemment souhaitée, conformes à leur secret accord, se trouvaient de nouveau et soigneusement fixés. A peine ce message était-il expédié que le marquis, qui avait trop compté sur ses forces, ne résistant plus à ses fatigues et à ses inquiétudes, tomba dans un marasme de corps si affreux que le délire s'empara bientôt de son esprit. Ce qui devenait pour lui en ces instants de crise une préoccupation déchirante, c'est l'idée fatale à tout homme aimant de mourir avant d'avoir pu donner le change sur sa mort à la personne aimée. Il semble aux cœurs généreux que cette dissimulation illusoire, mais magnanime, suffise à tempérer le premier essor des regrets. Le rendez-vous de la chambre féodale était sans aucun doute de ces enfantillages passionnés qui n'ont de prix que par les affections dont ils sont pour ainsi dire comme la broderie ; mais les circonstances de la retraite de Moscou, déjà répandues en Allemagne avec la rapidité des

nouvelles sinistres, en rendaient l'attente un vrai supplice pour la marquise, et elle comptait les minutes qui en rapprochaient peu à peu le moment, avec l'anxiété d'une femme qui a mis sur l'exactitude d'une pendule, comme sur une carte, tout l'enjeu de sa vie.

Vous comprenez, monsieur, à quelles tortures morales était livré son mari. Dans la triste prévision d'une fin qu'il croyait imminente, le marquis s'ouvrit à Zilietti son domestique, et lui ordonna de se rendre à Hirschberg par le plus court chemin et avec toute la vitesse humainement possible, pour préparer Stéphanie aux conséquences probables de son retard. L'infortuné détacha de son cou la clef à poignée d'or qu'il remit au messager à la fois comme gage de sa confiance et comme dernier legs d'amour qu'il le chargeait de porter à sa femme. Cette séparation pénible, au dire des compagnons d'armes du marquis, n'eut pas lieu sans beaucoup de larmes et d'angoisses. Le domestique s'agenouilla devant son maître, reçut sa bénédiction, le recommanda aux médecins français de Marienwerder, et partit enfin de la Prusse emportant la clef, qui n'était plus entre ses mains que le monument d'une tendresse conjugale déjà glacée par les approches de la mort.

Les confidences de M. P..., dans le trouble inséparable de sa position, ne s'étaient point faites sans quelques détails sur le but de la chambre féodale et sur la destination de la clef d'or. Zilietti, à travers les délirantes paroles de son maître, en saisit assez pour se représenter et dans quelle situation d'esprit la marquise devait l'attendre et par quels indices matériels il découvrirait la porte masquée de l'appartement. L'histoire devient maintenant, faute de témoins, d'une épouvantable obscurité. On croit cependant que Zilietti pénétra dans le schloss à la chute du jour, à l'heure où les troupeaux, revenant des pâturages de la montagne, se pressent confusément à l'entrée du château pour regagner leurs étables. Les gens de la maison prenant alors leurs repas du soir et le comte Lothario, exténué des veilles assidues qu'il avait prolongées près de sa belle-sœur, se couchant depuis sa convalescence avec les derniers rayons du soleil, il fut facile au domestique italien de franchir l'escalier d'honneur et de se cacher derrière les cénotaphes de cuivre de la galerie jusqu'au moment fixé pour le rendez-vous; car

cet homme eut soin de faire coïncider la nuit de son crime avec la nuit convenue entre les deux époux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans une matinée des premiers jours de décembre 1812, comme la vieille Agatha, fatiguée par de lugubres insomnies et de sinistres pressentiments, avait dormi plus tard qu'à son ordinaire, elle fut réveillée en sursaut par le bruit des pas précipités d'une personne qui entrait dans sa chambre... C'était la marquise, pâle, demi-nue, échevelée, portant une lampe à la main. A l'agitation convulsive de ses membres on eût dit qu'elle venait de faire une effrayante découverte. Sa nourrice, muette de terreur, la regardait fixement et n'osait parler.

— Je crains... je crains ! s'écria la marquise dans une anxiété inexprimable ; la honte m'empêche d'achever... Je rougis comme une infâme criminelle, et pourtant je ne suis pas coupable !... Si je rêve, ô ciel ! délivrez-moi du rêve qui me poursuit !

Agatha ne doute plus que la fièvre ait repris sa maîtresse, elle s'efforce de la calmer, elle lui parle du retour prochain de son mari.

— Il est mort pour moi ! répond la marquise avec désespoir ; perdu !... à jamais perdu ! Je suis perdue aussi. Réveille toute la maison ; avertis mon frère !... Ne me crois pas folle, Agatha... Non ! je ne suis pas folle !

A ces mots, qu'un mélange de délire et de sang-froid rend plus expressifs, Stéphanie embrasse tendrement sa nourrice, et disparaît. La vieille Agatha, restée seule, s'habille à la hâte ; elle court chez Lothario. Dans le vestibule, au pied du grand escalier, elle rencontre Zilietti dans l'attitude d'une personne qui écoute.

— Vous !.. à Hirschberg ? s'écria la nourrice stupéfaite.

— J'y suis même d'hier soir, répond l'Italien d'un air insolent ; comment va la marquise ?

— Mais où est mon maître ? dit la fidèle servante, trop préoccupée pour faire attention à l'arrogante physionomie de Zilietti.

— En Prusse, à Marienwerder, malade et peut-être déjà mort... Est-ce que la marquise a des soupçons ?

— Quels soupçons ? reprend Agatha soudainement illuminée d'une lumière affreuse.

— Je ne sais, répliqua Zilietti d'un ton vague.... elle dormait.

— Elle dormait, Zilietti! comment le savez-vous?

— Elle ne m'a pas répondu, lorsque je suis entré dans la chambre secrète.

— Vous y êtes entré, dites-vous? s'écria Agatha.

Alors seulement la nourrice examina plus sévèrement Zilietti. C'était un Sicilien, d'une figure ardente, aux yeux sombres, aux lèvres pâles et épaisses. Elle avait quelquefois surpris ses regards impurs attachés sur la marquise, et toute sa personne inspirait le soupçon. Le domestique fut embarrassé de cet examen curieux.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? dit-il enfin à la nourrice; il est impossible que madame ne m'ait point entendu.

— Elle vous a entendu, lâche audacieux!... et vous êtes entré!

— Vraiment oui, Agatha.

Mais, en prononçant ces dernières paroles; malgré toute son effronterie, Zilietti prit la fuite, comme épouvanté lui-même de son aveu.

La nourrice chercha Lothario. Le comte, amateur fort distingué, s'était levé de bonne heure pour travailler à un portrait de Stéphanie, dont il ménageait la surprise à son frère. Mais, depuis un moment, la marquise était entrée dans l'atelier; sa voix et celle de Lothario confondaient leurs exclamations douloureuses. Agatha s'arrêta près de la porte; elle avait involontairement écouté plus qu'il n'en fallait pour connaître l'horrible mystère. Stéphanie était folle.

Bientôt Lothario se précipita seul hors de l'atelier; ses traits étaient bouleversés, son regard furieux. Apercevant la nourrice :

— Où est Zilietti? s'écria-t-il.

— Monsieur le comte, dit la vieille servante en tombant à genoux, ne souillez pas le château du sang de cet homme!

— Où est Zilietti? répéta le beau-frère d'une voix terrible.

Puis, écartant violemment la nourrice, il descendit avec rapidité le grand escalier du schloss.

Zilietti sellait tranquillement son cheval.

— Prépare-toi à mourir ! lui cria Lothario en armant une carabine de chasse.

— Mourir ! dit insolemment le valet ; vous n'y pensez pas... Et mon maître qui m'attend !

Le comte , frappé de cette réponse comme d'un éclair , lâcha sa carabine et fondit en larmes , tandis que Zilietti s'éloignait , au grand galop , de Hirschberg.

A partir de cette déplorable matinée , Stéphanie se renferma dans sa chambre , qu'elle n'ouvrit désormais qu'à la nourrice , et ne voulut plus voir Lothario. Ignorant quel était le sort du marquis , et craignant que , s'il échappait aux misères de la retraite , on n'eût pas le temps de prévenir son retour au schloss , le comte acheva le portrait commencé , mais en lui donnant une expression et des attributs capables de révéler silencieusement un jour à M. P... les circonstances qui avaient rompu , entre sa femme et lui , le nœud sacré de leur mariage. Le tableau fut placé dans la galerie , et Agatha reçut l'ordre de conduire le marquis , dès qu'il reparaitrait à Hirschberg , en face de cette peinture significative. Conseillée par l'âge , la nourrice transmit prudemment les instructions du comte à son fils , et c'est en devenant le mandataire du secret de la famille , que Hugo , serviteur dévoué , conçut à l'égard de Zilietti une haine dont il me reste , monsieur , à vous raconter les dramatiques épisodes.

On a su plus tard que le domestique du marquis , en le rejoignant à Marienwerder , lui avait faussement porté la nouvelle de la mort de Stéphanie. Le résultat de ce mensonge fut tel que Zilietti l'avait prévu dans l'intérêt de son crime. M. P... , égaré par la douleur , entreprit de voyager loin de sa patrie aussi longtemps que l'exil serait nécessaire pour donner le change à sa tendresse ; mais cette recherche d'une distraction volontaire fut précisément ce qui l'empêcha partout de retrouver le calme. Plus il s'éloignait de sa famille et de la Bavière , plus la mémoire de Stéphanie , de Lothario et de Hirschberg , se représentait avec un charme triste à son âme blessée. Bientôt , ne résistant plus à cette mystérieuse sympathie qui , malgré les perfides efforts du Sicilien , le ramenait sans cesse vers les frontières du Tyrol , il les franchit dans le printemps de 1814. M^{me} Vicenzella nous a retracé , avec des couleurs pittoresques et un ac-

cent spirituel , les détails de cette visite étrange , où l'infortuné marquis prit l'apparition de sa femme en démençe pour la promenade surnaturelle d'un fantôme ; mais ce qu'elle n'a pu nous apprendre et ce qu'elle a toujours ignoré , c'est ce que devint Zilietti , quand son maître lui ordonna de retourner seul au schloss. Événements bizarres , péripéties romanesques et tragiques , dont la figure de Hugo , tandis que je l'écoutais , assombrissait encore le style par sa sauvagerie énérgie !

Le jeune montagnard , comme nous l'avons vu dans le récit de M^{me} Vicenzella , se doutant de l'effet produit par le tableau sur le voyageur , et se souciant fort peu de se rencontrer seul avec le marquis après une semblable révélation , avait ouvert la porte du manoir et s'était réfugié dans la chambre de sa mère , dont le sommeil dans ce moment lui tenait plus que jamais au cœur. Le cri douloureux poussé par Stéphanie à la vue de la clef fatale retentit à ses oreilles jusque dans cette retraite. Certain que le repos d'Agatha n'en était cependant pas troublé , il s'élança dans la galerie et s'aperçut avec une superstitieuse terreur que la porte masquée de la chambre féodale avait tourné sur ses gonds séculaires ; il entra pour la première fois de sa vie dans cette chambre ; il vit les bougies allumées , le piano , la musique ; il vit enfin la clef , brillant encore , avec un sinistre éclat , à la serrure muette depuis la scène de 1812. A ce spectacle , oubliant ce qui s'était passé à l'heure même dans l'appartement , Hugo se reporta par l'imagination à l'horrible catastrophe qu'une parité singulière dans les circonstances actuelles ne peignait que trop fidèlement à sa mémoire. Le voisinage du tableau accrut sa rage. Il jeta un coup d'œil rapide dans cette chambre , que sa main allait fermer comme un tombeau , pour s'assurer que Stéphanie en avait disparu ; puis , éteignant les bougies , il retira la clef de la serrure et perdit à dessein le trait de la porte masquée dans les sinuosités du lambris. Désormais le secret de la chambre féodale était compromis , et , à moins d'une clef nouvelle et de la marquise ou d'Agatha , il n'y avait plus que le marteau qui fût capable d'en pénétrer le mystère. Cette exécution terminée , Hugo se mit en quête de Stéphanie , qui s'était retirée dans les appartements supérieurs ; mais , comme il sortait de la galerie , il se trouva nez à nez avec Zilietti ! »

M. Passmore s'arrêta ; malgré la vivacité moqueuse de son *humour*, il était fortement ému ; on voyait que la haine éprouvée par le majordome avait passé dans son récit , et s'était comme réfléchi dans la mémoire du touriste. Notre voiture entra dans l'avenue de Nymphenbourg , je laissai respirer un peu mon compagnon de voyage. Il était rêveur.

— Mais , lui dis-je après un assez long silence , à quoi bon cette haine personnifiée dans Hugo , et dont les exhalaisons brûlantes ont étonné même votre sang-froid ?

— Vous ne comprenez donc pas ? répondit l'Anglais en souriant d'un air mélancolique ; Hugo était frère de lait de la marquise.... *il l'aimait!*

— Achevez vite ! m'écriai-je.

« Les deux hommes , en se rencontrant d'une manière si imprévue , reculèrent d'abord ; mais ce calme ne fut qu'une surprise , et le tonnerre de leur antipathie mutuelle éclata bientôt avec violence. Lâche comme un coupable et dévôt comme un Sicilien , le domestique du marquis tourna les talons et s'enfuit dans la chapelle , où il se cramponna de ses mains désespérées à la pierre sépulcrale du père même de Stéphanie. Loin de l'apaiser , le choix de ce refuge excita plus encore la fureur de Hugo. Sans avoir daigné lui adresser une parole , il saisit Zilietti par sa longue chevelure et le poignarda avec son couteau de chasse. Les coups étaient si drus , que la pierre s'est rayée sous les atteintes de la lame , dont la pointe traversait le Sicilien de part en part , et venait piquer sur le tombeau. Puis , Hugo enterra le cadavre dans la chapelle , confisqua le cheval , et tout fut dit.

« Je me gardai bien , ajouta M. Passmore , de me permettre quelque observation sur ces représailles à l'italienne. Hugo , ayant terminé sa confidence , me remit solennellement le tableau , emballé déjà dans une caisse dont le couvercle portait l'adresse des intendants de la Vieille-Résidence à Munich , et nous nous séparâmes comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé entre nous. Si vous rencontrez le comte Lothario , me dit-il en me quittant , vous lui annoncerez que son majordome , depuis vingt ans , tient Zilietti prisonnier dans une fosse ouverte au pied même du caveau de la famille de Hirschberg , et que ,

semblable à un chien fidèle, il mourra dans le schloss, sans perdre un instant de vue le squelette du traître, aux os duquel il a rivé sa chaîne.

« La férocité inouïe de cette recommandation était inutile. J'ai pour règle invariable dans la société de ne jamais placer l'écorce, comme écrit votre Molière, entre l'arbre et mon doigt. Aussi ai-je toujours évité avec soin Lothario. Trop heureux que ma curiosité n'eût pas de suite plus fâcheuse, j'ai rempli avec toute la discrétion possible la commission de Hugo; je me suis même interdit, pour ne pas éveiller les soupçons, de visiter la collection généalogique, et conséquemment de voir le portrait. Enfin, depuis que je réside à Munich, mon unique préoccupation est de me rendre agréable à M^{me} Vicenzella. Chaque pas gagné sur le terrain de ses bonnes grâces est autant de perdu dans le champ plus dangereux de sa méfiance. »

— Mais, repris-je naïvement, quel rôle joue donc M^{me} Vicenzella dans toute cette histoire ?

— En vérité, mon cher monsieur, vous ne comprenez rien ! s'écria M. Passmore; la comtesse aimait son beau-frère....

— Ah ! pardon.

— Et on prétend que Zilietti, en se rendant de Prusse à Hirschberg en 1812, eut une entrevue avec elle dans son vieil hôtel de Munich. Le crime de la nuit de décembre aurait été ourdi dans cette rencontre. Mais je ne garantis pas l'anecdote; c'est un propos du majordome.... Je crois que nous ferons bien maintenant d'admirer Nymphenbourg.

A ces mots, M. Passmore s'élança de la voiture, et il ne fut plus question de la chronique lamentable du schloss. Cependant je ne me lassais pas d'y rêver. Dans l'après-midi, en revenant de Nymphenbourg, j'entraînai l'Anglais au musée de la Résidence; mais quel fut mon désappointement ! Le tableau avait disparu.

— Tout vous étonne, me dit M. Passmore en riant. Après votre étourderie d'hier soir, le portrait ne pouvait pas plus rester dans la Résidence que M^{me} Vicenzella à Munich. La comtesse serait devenue la fable du grand monde, et la vue du tableau aurait tué Lothario... Je n'en suis pas moins enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Le lendemain, toujours prudent, ce singulier touriste avait lui-même quitté Munich. La monstruosité de ces amours de deux valets pour leur maîtresse, amours si diversement prouvés et où la passion la plus brutale éclatait à côté du dévouement le plus pur, la folie de la marquise et de Lothario, l'atroce vengeance de la belle-sœur, la mort tragique de M. P... et de sa femme, tout me défendait d'avoir la même circonspection. Moi aussi je quittai Munich, mais ce fut pour visiter le Salzbourg et y chercher, sur la route du Königsee, le schloss mystérieux. La statuette de l'évêque Marcus Sittacus guida facilement mes pas vers la porte gothique; mais Hugo ne répondit pas au tintement de sa cloche, vainement agitée par mes mains. Les murmures du vent des Alpes tyroliennes ébranlaient seuls l'épine vinette qui en obstruait la voûte. Voici ce qu'on m'apprit à Hallein :

Quelques jours après la visite d'un étranger, sans doute de M. Passmore, le bruit se répandit dans le cercle que le fantôme de la marquise ne troublait plus le silence du manoir, et que le majordome, ayant confié le schloss de Hirschberg à la protection du bailli de Hallein, s'était enfoncé dans les montagnes pour n'y plus revenir. Il fut aperçu rôdant autour du Königsee, aux environs de la chapelle de glace, et le vieux batelier de la Tamise, en ramenant un soir dans sa barque des pêcheurs anglais de l'ermitage de Kessel, prétendit avoir entendu comme le retentissement d'un corps lourd dont la chute aurait ouvert avec violence le miroir bleu du lac, tandis que l'écho, plus déchirant que jamais, répétait le nom de saint Barthélemy.

Hugo avait rejoint la clef.

ANDRÉ DELRIEU.

LE

CLUB DES PHOQUES.



I.

Lorsque, du haut des remparts de Saint-Malo, l'œil suit, dans sa courbe régulière et gracieuse, le large ruban de sable qui tranche d'un côté sur le cordon d'écume, éternelle bordure de l'Océan, de l'autre sur la pâle verdure des *miels* (1), le regard se trouve arrêté par une masse de roches escarpées qui forment cap et s'avancent brusquement dans la mer. Le fort de Rotheneuf est perché, comme un nid d'aigle, sur l'extrême pointe de ce cap. Sa situation est telle que, vus de profil à une certaine distance, ses ouvrages avancés paraissent dépasser le bord et pendre, soutenus par une force inconnue, sur le gouffre qui mugit et tourmente incessamment leur base. Le côté du cap qui regarde la ville surplombe et forme comme un immense perron renversé, dont chaque marche serait un accident du roc, une saillie bizarrement découpée dans la pierre. Cet escalier géant, que nul être humain ne s'est sans doute avisé de descendre, a son dernier degré sur la plage, toute hérissée en cet endroit de rescifs aux pointes abruptes et den-

(1) *Miels*, monticules sablonneux, couverts de plantes grasses, qui bordent le sillon de Saint-Malo.

telées. L'autre côté, qui domine la baie de Rotheneuf, descend par une pente, praticable il est vrai, mais bien rapide encore, jusque sur la grève. Malgré sa proximité de la ville et du bourg populeux de Paramé, toute cette pente nord-est du cap de la Varde semble une véritable solitude. Son aspect sauvage et désolé, le vent de mer qui souffle sans relâche, éloignent les promeneurs, et sauf quelque douanier dont l'uniforme vert se confond avec la nuance terne et sale du varech des rochers, quelque chasseur obstiné à la poursuite d'un vol de roquettes, nul pas ne vient fouler le tertre qui précède les fortifications. A partir de ce tertre jusqu'aux terrains cultivés les plus proches, le sol est sablonneux, presque mouvant, et couvert, comme les *miels*, d'une chevelure clairsemée de plantes grasses, sorte de pelouse sans charme ni fraîcheur.

Durant les mois d'hiver, le vent est là si violent et si continu, que l'idée d'y élever une demeure humaine devrait paraître bizarre sinon insensée. Pourtant, vers le commencement de l'année 1795, au beau milieu de la pente, un pauvre pêcheur du nom de Malescot avait établi son domicile dans une misérable cabane en planches, dont le toit, par un bonheur insigne, ne s'était encore envolé qu'une fois depuis un mois. Jean-Pierre Malescot était un ancien calfat employé au radoub des navires dans le port. Robuste et très-habile dans sa profession, il aurait pu vivre aisément de son travail, si sa brutale humeur et son caractère insolent ne lui avaient fermé tous les chantiers l'un après l'autre. Par suite de cette exclusion, et faute de mieux, il s'était fait pêcheur; mais la pêche est une industrie précaire et insuffisante, lorsque, comme lui surtout, on manque des ustensiles les plus nécessaires, et qu'on a une famille à soutenir. Aussi depuis un mois le pain manquait bien souvent dans la cabane. Malescot souffrait, et rendu plus brutal encore par la souffrance, il maltraitait sans pitié sa femme malade et sa fille, pauvre enfant de dix ans qui courait tout le jour à demi nue sur les rochers.

Du reste, on ne pouvait juger le calfat d'après ces tristes scènes de sa vie intérieure. Jamais une plainte n'était sortie de la bouche d'Yvonne. La bonne créature, forte de ses croyances, qui lui donnaient l'espoir d'une vie meilleure, renfermait soigneusement sa douleur en elle-même, et n'enseignait à sa fille

que des mots de douceur patiente et de résignation. Ce silence généreux, joint à quelques bonnes actions, brillant à de longs intervalles dans la vie de Malescot, lui laissaient une sorte de réputation équivoque. On se souvenait que, nageur habile au point de pouvoir tenir l'eau sans trop se fatiguer pendant une demi-journée, il avait, en diverses occasions, par des prodiges d'audace et d'adresse, sauvé de malheureux naufragés lorsque personne n'osait plus croire à la possibilité de leur salut. On citait des circonstances où il avait déployé un courage au-dessus de tout éloge. Mais, d'un autre côté, parmi ses anciens confrères, ceux qui l'avaient fréquenté le plus, s'accordaient à le représenter comme un homme égoïste et cupide. Ils hochaient la tête d'une façon toute significative quand on parlait devant eux de son ménage et de la pauvre Yvonne, et quand on venait à vanter l'humanité intrépide du calfât, ils donnaient à entendre qu'il entraînait dans sa conduite plus d'ostentation, plus d'avidité surtout que de compassion véritable.

— Le bourgeois qui se noie paie bien, disaient-ils; et puis, il y a des curieux pour battre des mains et crier bravo sur la chaussée! Mettez-le par une nuit bien noire à portée d'un malheureux en détresse, qu'il n'y ait personne pour le voir ou le payer, et vous nous direz de ses nouvelles!

Ceux qui parlaient ainsi ne se trompaient guère, nous penchons à le croire. Voici en effet ce qui arriva par une nuit froide et brumeuse du mois de février 1795.

Il y avait trois heures que Malescot dormait, lorsque des coups violents, frappés à la porte de sa cabane, le réveillèrent en sursaut. Croyant avoir affaire à quelque mendiant attardé sur la côte, il défendit à sa femme d'ouvrir, et se retourna tranquillement de l'autre côté. Mais les coups redoublèrent, et, de guerre las, il se leva en grondant, saisit son bâton, et tira la barre de bois qui soutenait la porte en dedans.

— Vite, Malescot! vite, garçon! dit l'arrivant qui n'était autre que le douanier guetteur, dont la guérite se cachait entre deux saillies du roc, à quelques centaines de pas de là. Il y a des gens qui se noient là-bas; la patache est en rade, et pas un de nous ne sait nager au fort... Vite! prenez votre corde, et à l'eau!

Tandis qu'il parlait, on entendait le sifflement du vent qui

frôlait les herbes sèches du tertre , et le fracas assourdissant des vagues brisant sur la grève voisine. Il y avait tempête en mer cette nuit ; les planches de la pauvre cabane tremblaient et se choquaient comme les feuilles mortes restées après l'automne aux branches des arbres. Malescot , presque nu , grelottait sur le seuil , et ne répondait pas.

— Le temps presse , continuait le douanier ; j'ai perdu , à courir au fort , des minutes que je voudrais racheter au prix d'un an de solde !... Les derniers cris étaient faibles , déchirants : un effort , Malescot ! un effort , pour l'amour de Dieu !

Malescot fit attendre encore sa réponse. Enfin , il dit d'un ton de raillerie grossière et bourrue :

— A quoi servent donc les *gabelous* sur les côtes ? Un tas de *faignants* qui ne sont bons qu'à faire aller le pauvre monde , qui craignent l'eau comme des chiens enragés qu'ils sont ! Un douanier a-t-il jamais sauvé un homme ? Non ! Eh bien ! il reçoit sa paie toutes les semaines , pas moins ! Et Malescot , lui , se meurt de faim dans son taudis !... Et pourtant !... mais , le monde est comme ça ! Bonne nuit , citoyen Soleil ! la femme dira un *De profundis* pour ceux qui vont boire le grand coup , c'est tout ce qu'on peut faire par un temps pareil.

Le douanier avait fait peu d'attention aux accusations portées contre son corps , mais la conclusion du pêcheur l'indigna :

— Quoi ! dit-il , vous allez laisser périr ces pauvres gens , quand il vous serait si facile de les sauver ! Le dernier cri venait à peine d'une demi-lieue au large ; ce n'est qu'un jeu pour vous , qui êtes plus à l'aise dans l'eau que sur la terre.

Pour toute réponse , le pêcheur referma violemment le chassis vermoulu qui servait de porte à la cabane , en jurant que , par une nuit semblable , il ne ferait ni un pas ni une brasse , quand il s'agirait de la ville de Saint-Malo toute entière. Le douanier restait immobile à la même place ; c'était un simple soldat vivant de sa paie ; mais le cri des malheureux en souffrance lui demeurait comme un poids sur le cœur. Il frappa de nouveau.

— Malescot ! cria-t-il à travers les planches , je ne suis qu'un pauvre homme tout comme vous ; pourtant , si le gain peut vous tenter , ne refusez plus votre aide : il y aura pour vous trois pièces de six livres , si vous ramenez un homme vivant !

La porte qui se rouvrit soudain, lui coupa la parole. Malescot était sur le seuil, la gourde au cou et la corde roulée sous le bras.

— Et si l'homme est mort? dit-il.

— Vous aurez moitié, dit le douanier profondément surpris de l'aveugle sang-froid du calfat.

— Et si je ne ramène rien? demanda encore ce dernier.

— Alors Dieu ait pitié de vous, mon homme! vous êtes dur envers ceux qui souffrent! — Alors, vous aurez encore un écu pour votre peine.

— C'est bon! dit Malescot en faisant un pas pour sortir; puis, se ravisant, il ajouta: Donnez toujours l'écu, citoyen Soleil...

— Quand vous reviendrez...

— Maintenant!... Donnez-vous, oui ou non?

Le douanier lui mit l'argent dans la main sans plus dissimuler son dégoût. Il avait acheté le droit de commander.

— En route, sur-le-champ! dit-il.

Malescot ne se le fit pas répéter. A défaut de toute autre vertu, il avait celle des ouvriers du port, la bonne foi. Payé, il travaillait. Il ne s'agissait plus pour lui ni d'humanité ni de généreuse impulsion; c'était de la besogne pour un écu ou pour trois pièces de six livres, et rien de plus.

Il descendit promptement sur la grève, suivi par le douanier qui le stimulait encore. L'instant d'après il faisait un signe de croix et s'élançait dans la mer.

II.

La veille dans l'après-midi, profitant d'un brouillard épais qui avait subitement enveloppé la baie, une petite barque non pontée, cachée jusqu'alors par un accident de la plage, avait levé l'ancre, et, malgré l'aspect menaçant de la mer, avait pris, toutes voiles dehors, le chemin de Jersey. A l'époque où nous plaçons notre histoire, ces départs clandestins étaient chose commune. On émigrail à force en Bretagne, et les nobles fugitifs choisissaient les grèves voisines de Saint-Malo comme

le point de départ le moins dangereux et le plus commode. Il y avait, il est vrai, une nuée de douaniers guetteurs sur ces côtes, mais les rescifs se courbent là si à propos en voûtes mystérieuses et profondes ! Il y a, au cœur même de ces masses de rochers, solides et compactes en apparence, des retraites si merveilleusement cachées, des ports et des bassins si inconnus ! On attendait dans ces abris, longtemps quelquefois, mais toujours en sûreté ; puis, quand les cent yeux des argus de la falaise ne pouvaient percer le brouillard opaque ou la nuit trop noire, une barque, sortant sans bruit du hâvre protecteur, faisait route vers l'Angleterre. C'était alors un excellent métier que celui de contrebandier. Il y a telle grande fortune commerciale à Saint-Malo qui n'a pas eu d'autre origine. Pensez donc ! les contrebandiers de 95 étaient gens à deux fins. Ils frandaient à la fois le fisc et la guillotine. Le chasse-marée qui partait chargé d'émigrés s'en revenait avec du tabac ou des foulards à son bord.

La barque que nous avons vue partir à la faveur du brouillard, portait un seul passager. C'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans. Lui-même, malgré les sinistres pressentiments des matelots, avait exigé que l'on mit à la voile sans retard.

M. le marquis de Saint-Jouan ne s'était pas décidé sans répugnance à quitter sa terre natale. Son père, qui était mort depuis peu, avait prévu dès longtemps les conséquences des événements de 89, et s'était hâté de réaliser sa fortune à tout hasard. Maître d'un capital immense, le jeune marquis, tout dévoué à la cause royale, s'était offert sans réserve à M. de la Rouarie. Il avait secondé de ses efforts personnels et de son argent le conspirateur breton ; mais, une fois le complot avorté et son chef mort, M. de Saint-Jouan se crut dégagé de tout lien. Il mesura d'un coup d'œil impartial les forces des royalistes en Bretagne. Il vit que l'ineptie d'une part, la trahison de l'autre, enlevaient à son parti toute chance de succès. Il vit que tout système raisonnable de défense était impossible avec les nobles, qui, au lieu d'agir avec ensemble, se disputaient le pas sur-le-champ de bataille, s'occupant exclusivement de puériles distinctions ; et demandant pour chef, non pas le plus habile, mais le *meilleur gentilhomme*. Il comprit toute l'éten-

due du mauvais vouloir ou de l'impuissance des princes , et , désespérant d'accomplir une tâche où tout le génie de la Rouarie avait échoué , il donna une larme à cet homme qui eût été grand , sans doute , s'il ne fût mort , étouffé , pour ainsi dire , sous l'écrasante nullité de ses amis. Ensuite il se prit à penser à lui-même. Son château était voisin de la côte ; il mit dans une cassette ce qui lui restait de la fortune de son père , et gagna sans suite le lieu d'embarquement.

La tempête le surprit lorsqu'il n'était encore qu'à quelques lieues de la baie de Rotheneuf. La barque cessa bientôt d'obéir au gouvernail et fut submergée presque au même instant. Tous les matelots se noyèrent , mais le marquis , excellent nageur , se soutint sur l'eau jusqu'à la nuit , en poussant par intervalles des cris de détresse , et parvint , après des efforts incroyables , à gagner un rescif encore éloigné de la plage. Épuisé , presque privé de sentiment , il s'étendit sur le roc , et , après avoir poussé un dernier cri , s'endormit , la tête sur sa cassette qu'il n'avait point abandonnée.

Cela se passait une heure environ avant que Malescot se mît à la mer. La froideur glaciale de l'eau saisit d'abord ce dernier , et paralysa l'action de ses muscles ; il avançait à peine , sa respiration était courte et pénible , chaque vague qui venait briser sur sa tête lui donnait le vertige. Mais bientôt sa nature amphibie triompha : le sang circula de nouveau librement dans ses veines , et chacun de ses élans vigoureux le faisait bondir hors de l'eau , comme ces poissons que la canicule met en fièvre , et qui viennent dans les temps d'orage offrir leur ventre miroitant au plomb meurtrier du chasseur. Au bout de quelques minutes il avait *pris son eau* , et se trouvait aussi à l'aise que tout à l'heure entre ses draps.

Lorsqu'il avait quitté le douanier , celui-ci lui avait indiqué la direction à suivre , car on n'entendait plus de cris.

— A trois lieues , sous le vent , du fort de la Conchée ; à trois quarts de lieue du point de départ , lui avait dit le brave homme.

Malescot suivait cette route sans hésitation , ne déviant qu'aux abords des écueils ; il était dans son élément. La tempête et lui se connaissaient. Bien souvent en effet , le calfat , fier de sa supériorité incontestée , avait choisi les marées d'équinoxe les plus

houleuses, pour se précipiter du parapet de la chaussée, et faire admirer à la foule ébahie ses tours de force et son étonnante adresse. Le douanier l'avait dit : « Faire une demi-lieue en mer, pendant la tourmente, était pour Malescot une pure bagatelle ; » et, peu de temps après son départ, malgré la marée montante et la force prodigieuse du flot, il était près du lieu désigné.

Il s'arrêta, se soutenant sur l'eau dans une position verticale, et cherchant à dominer l'espace environnant, pour voir si aucun corps ne se montrait à la surface ; mais il ne put rien découvrir. Alors (il tenait à remplir sa tâche en conscience, et n'était pas d'ailleurs sans avoir calculé la différence qui existe entre un écu et trois pièces de six livres), alors il s'avisa d'un expédient ingénieux, analogue à celui pratiqué par les chasseurs, lorsque, le gibier tombé, les chiens viennent à faire défaut. D'abord, il traça une large circonférence autour du lieu présumé du naufrage, en prenant pour centre un rescif dont la tête sombre faisait tache au milieu de la plaine d'écume ; puis, nageant tout autour et rétrécissant graduellement le cercle, il se rapprocha de plus en plus de l'écueil, sûr que rieu ne pouvait lui échapper dans l'espace ainsi exploré. Il fallait être nageur passé-maître ; on en conviendra, pour entreprendre un pareil travail.

Au bout d'une demi-heure de recherche infatigable, nul naufragé, vivant ou mort, ne s'était trouvé sur son passage. Il était alors tout près du rescif, et, pour dernière ressource, il poussa un cri aigu qui dut faire tressaillir dans sa gnérite l'honnête douanier.

Au même instant, une forme humaine se dressa sur la pointe du rocher.

— Bon ! se dit Malescot, il y aura dix-huit livres ; et dix-huit livres, ça se laisse gagner tout de même... Ohé ! l'autre !

— Ohé ! répondit l'individu debout sur le rescif.

— Êtes-vous seul ?

— Seul.

Ce mot fut prononcé avec fatigue, mais de cette voix aristocratique, pour ainsi dire, que n'ont émoussée ni les efforts du travail, ni les brutales clameurs des querelles populaires.

— Un ci-devant, bien sûr ! se dit Malescot. Citoyen, ajouta-

t-il tout haut, va falloir jouer des pieds et des mains, si tu sais nager ; sinon, j'ai ma corde et je te remorquerai tout doucement jusqu'à Rotheneuf ; tu boiras un coup, mais c'est fameux et ça purge.

— La mer baisse ? fit l'inconnu.

— Il pent être à présent minuit, not' bourgeois ; vers trois heures, ça sera comme vous dites.

L'étranger laissa échapper une exclamation de mécontentement.

— Combien y a-t-il d'ici à la plage ? reprit-il.

— Trois tout petits quarts de lieues, not' maître !

Malescot suivait avec une joie méchante l'effet de ses réponses sur l'inconnu. Lui, l'ex-calfât pauvre et méprisé, martyriser à son aise un ci-devant, c'est-à-dire un riche, un noble ; quelle aubaine ! Après un instant de silence, ce dernier continua d'un air de découragement :

— Je suis trop las, je succomberais à moitié route. Dites-moi, brave homme, le rocher couvre-t-il à marée haute ?

— Dans une heure, un brick pourrait passer par-dessus sans toucher. Mais que diable faites-vous là, vous ? Vous ne savez pas nager, je vois ça. Tenez ma corde, et liez-vous la autour...

— Comment faire ? murmurait l'inconnu qui semblait gravement préoccupé.

— Ça le chiffonne, d'aller à Rotheneuf, où il y a un poste, dit Malescot en *a parte* ; tant pis ! ça le regarde ? — Puis il reprit tout haut avec impatience : Ah ça ! descendez-vous, dites donc, sans vous commander ? J'aimerais autant être dans mes draps qu'ici, savez-vous ? Allons ! à l'eau, en double ! ou je pars.

Le naufragé qui, comme le lecteur l'a sans doute deviné, n'était autre que le marquis de Saint-Jouan, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta encore indécis.

— C'est que mon embarras est grand, brave homme, dit-il ; j'ai là une cassette d'une grande importance, et fort lourde, malheureusement. Dans une circonstance ordinaire, une lieue à la nage serait pour moi peu de chose ; je nage comme je n'ai vu personne nager. Mais il y a quatre heures que je suis dans l'eau, chargé de ma cassette ; je suis brisé de fatigue ; voulez-vous m'aider, nous supporterons chacun la moitié de son poids ?

— Diable ! quatre heures, c'est gentil, dit le calfat frappé surtout de cette circonstance qui avait trait à sa spécialité. Pour ce que vous dites, que vous n'avez jamais rencontré personne pour nager comme vous, il faudra rayer ça de vos papiers; car me voilà moi, Malescot. Vous avez entendu parler de moi, je parie ?

— En effet, dit le marquis rassemblant ses souvenirs; un honnête homme malheureux et compatissant... Dieu soit loué ! je suis sauvé; vous allez prendre la moitié de la cassette ?

— Donnez-la moi tout entière, allez, bourgeois; s'il y a quatre heures que vous êtes à l'eau, vous devez en avoir assez. Donnez-moi ça, et soyez sans inquiétude.

Le marquis réfléchit un instant. Dans son opinion, Malescot était un honnête homme; mais il ne put se résoudre à livrer ainsi sa fortune entière aux mains d'un inconnu.

— Cette cassette et moi, nous ne nous séparons jamais, dit-il. Acceptez le marché tel que je vous le propose; pour votre part de fatigue, vous aurez cinquante louis, une fois à terre.

— Cinquante quoi ? Cinquante louis, dites-vous ? Oh ! mais, oh ! mais... Embarque ! embarque ! Faut donc qu'il y ait tout l'or du monde dans cette cassette-là !

— Il y a surtout des papiers de la plus haute importance. Vous acceptez ?

— Pardié, dommage ! J'accepte et je réponds de vous et de la boîte.

Le marquis, à ces mots, tendit à Malescot un petit coffret de forme cubique, et tous deux commencèrent à nager vigoureusement vers la plage.

III.

La cassette était lourde, en effet; mais, malgré son poids, le marquis avançait en silence, sans bruit de respiration forcée, et si vite que le pêcheur avait peine à le suivre.

Pour ce dernier, il réfléchissait.

Vous dire quelles séries de mauvaises pensées se succédèrent dans son esprit, et renouèrent la première idée d'un crime, vague, lointaine et bien vite repoussée d'abord, à l'exécution

froidement méditée, et poursuivie ensuite avec un acharnement de bête féroce, serait chose aisée peut-être, mais à coup sûr inutile autant que fatigante. Il n'est personne qui ne puisse saisir l'enchaînement logique de ces deux idées : Il y a là près de moi un trésor qui me rendrait heureux et riche pour toute ma vie. — Et : Il faut à tout prix que ce trésor soit à moi.

Au bout d'un quart d'heure, Malescot, qui avait insensiblement changé sa route pour prendre une direction presque parallèle à la plage, entendit, plus fréquente et plus oppressée, la respiration du marquis. Il sentit la cassette lui peser davantage. A cet instant, le crime était résolu déjà. Se plaignant d'une douleur subite à celui de ses bras qui nageait, il pria son compagnon de changer de place, afin que, son autre bras nageant à son tour, le membre malade pût se délasser. Le marquis ne conçut aucun soupçon, et consentit volontiers à un arrangement qui devait le soulager lui-même. Malescot, tenant toujours la cassette, passa devant, et, au moment où ses pieds se trouvaient à la hauteur de la tête de l'autre, il lança une sorte de ruade si violente et si adroitement détachée, que son talon, frappant droit au front sa victime, lui fit lâcher prise à l'instant. Pendant que le marquis s'enfonçait sous l'eau, Malescot prit son élan, et s'éloigna de toute sa force dans la direction de terre.

Cependant M. de Saint-Jouan n'était qu'étourdi du coup. Il revint bientôt à la surface, et, l'indignation lui rendant une partie de ses forces, il se mit à la poursuite du fugitif. L'orage grondait alors avec force, et la lueur des éclairs lui montrait Malescot fuyant dans le lointain. Mais, chaque fois que la foudre illuminait la mer, il voyait diminuer la distance, et ses efforts redoublèrent à mesure qu'augmentait son espoir d'atteindre le spoliateur.

Celui-ci nageait en désespéré. Il se retournait de temps à autre, et voyait avec rage les progrès de son adversaire. La cassette retardait sa marche. S'il était atteint, elle le priverait de tout moyen de défense ; il faudrait l'abandonner ou périr. Or, Malescot en était venu à ce point déjà de préférer la mort à la perte de son cher trésor. Son unique espoir était de trouver quelque rocher où il pût déposer un instant son fardeau, tandis qu'il ferait volte-face et dépêcherait l'ancien possesseur. Mais

ce dernier avançait toujours ; il était à peine éloigné maintenant d'une cinquantaine de brasses, et le rescif le plus proche était à plus de deux cents. Malescot l'atteignit cependant lorsqu'il était temps encore, en fit le tour avec rapidité, et disparut une seconde derrière ; puis son adversaire étonné le vit revenir de lui-même à sa rencontre.

En quatre ou cinq brasses chacun, ils furent en présence. Alors s'engagea une lutte inouïe, une lutte comme personne n'en a pu voir ni raconter. La tempête, au plus fort de sa violence, rugit autour de ces deux hommes ; points misérables et perceptibles à peine dans l'immensité de l'espace, insectes fragiles que la destruction presse de toutes parts, que chaque vague soulève et peut clouer morts à la dent de quelque rescif. Et ces deux hommes pourtant, insoucieux de la scène terrible qui se déploie sous leurs regards, sourds à la voix du tonnerre qui gronde, insensibles au choc des grandes lames brisant incessamment sur leurs têtes, ces deux hommes se cherchent, non pas pour unir leurs faibles efforts contre leur puissant adversaire, mais pour attenter mutuellement à leurs vies, choisissant ainsi l'Océan déchainé, la nature entière bouleversée jusque dans ses fondements, pour arène et pour témoin d'un combat impie et sans miséricorde.

Le marquis n'avait pu voir Malescot déposer la cassette ; aussi croyait-il, en l'attaquant, n'avoir affaire qu'à un seul de ses bras. Dès qu'il fut à portée, il fit un bond hors de l'eau, voulant retomber les mains jointes et serrés sur les reins du pêcheur. Celui-ci le vit venir, et, au moment où le marquis fondait sur lui de tout le poids de son corps, il l'évita par un plongeon subit, le saisit à la gorge, et s'efforça de l'étrangler sous l'eau. Un mouvement convulsif et désespéré l'empêcha de réussir, et tous deux revinrent haletants à la surface. Une fois Saint-Jouan sur ses gardes, la lutte devenait plus égale. Si Malescot était robuste et moins épuisé, l'autre était incontestablement meilleur nageur. Tournant autour de son ennemi avec une prestesse incroyable, il pouvait le harceler par devant, par derrière, sur l'un et l'autre flanc, tout cela dans la même seconde, pour ainsi dire. Déjà Malescot avait reçu un grand nombre de coups, plus adroitement portés que vigoureux, il est vrai, mais qui n'avaient pas laissé de l'étourdir. Il se sentait

faiblir, et voyait avec désespoir la vie et sa riche proie lui échapper en même temps.

Il n'en devait pas être ainsi. Au moment où déjà le vertige s'emparait de lui, son doigt rencontra par hasard le câble qu'il avait roulé autour de ses reins. Son parti fut pris aussitôt. La corde de sauvetage allait devenir l'instrument d'un assassinat. Rassemblant tout ce qui lui restait de forces, il plongea, mit la corde en trois doubles, et fit au bout un nœud gros et fortement serré; ensuite il revint à la surface, et attendit sans bouger une nouvelle attaque de son adversaire. Celui-ci croyant cette fois en finir, vint sur lui et se précipita impétueusement. Malescot frappa. Le chanvre mouillé avait acquis une pesanteur et une dureté considérables; le marquis resta sans mouvement pendant quelques secondes. A ce moment suprême, un éclair déchira la nue; l'assassin et sa victime purent se reconnaître en face. Puis Malescot, poussant un cri de triomphe sauvage, brandit de nouveau sa massue de corde et asséna un second coup. Le malheureux Saint-Jouan disparut sous les flots.

— C'est tout de même, dit le calfat en reprenant haleine, ça faisait un fier nageur!

Et, sans perdre une minute, il fit route vers le rescif, dépositaire de son trésor. Arrivé sur la plage, il enterra la cassette dans le sable, et regagna le point de départ. Le douanier l'attendait religieusement.

— Eh bien! Malescot? dit-il. Tout seul?

— Un homme ne peut sauver ceux qui sont déjà morts. Je n'ai trouvé personne, citoyen Soleil.

— Les pauvres malheureux!... Bonsoir, mon garçon. Nous avons fait ce que nous avons pu.

— Pour ça, bien sûr, citoyen Soleil... Bonne nuit.

Avant le jour, Malescot disparut, abandonnant sa femme et son enfant. Depuis lors, on n'entendit plus parler de lui à Saint-Malo.

IV.

Nous sommes à Londres, dans un somptueux hôtel de Pall-Mall. Dix ans se sont écoulés. A demi couché sur un comfor-

table divan, un gros homme, à la figure commune et brutalement caractérisée, fume sa pipe courte, noircie par un long usage, véritable pipe de cokney ou de calfât, auprès d'un vaste bol de grog. Cette homme porte une robe de chambre d'une finesse extrême; ses larges pieds, chaussés de babouches dignes d'un sultan des contes arabes, reposent sans façon sur la tablette sculptée d'une élégante cheminée de marbre blanc. Tout, dans la salle où nous le voyons, respire le luxe et l'opulence. Aussi cet homme, malgré sa pipe et son trivial visage, est-il un grand seigneur. C'est un émigré français, M. le marquis de Saint-Jouan, dernier rejeton d'une famille puissante, et qui s'allia souvent jadis au sang ducal de Bretagne. M. le marquis a quitté la France au commencement de la terreur; mais au rebours de ses confrères, qui n'ont mis dans leur valise de voyage qu'une perruque de rechange et quelques parchemins, il a transformé dès le principe les propriétés de ses pères, châteaux, forêts, prairies en louis d'or et en traites sur Londres. Sa fortune est, dit-on, incalculable. Il pourrait acheter un quartier de la ville avec une année de son revenu.

Après sa conversation avec le douanier, Malescot (le lecteur l'a diviné sous cette magnificence) avait déterré la cassette, et, sans même entrer dans sa cabane, il s'était caché dans les rochers pour attendre le jour. Alors, il avait visité son trésor. Le coffre renfermait un sauf-conduit et tous les papiers nécessaires pour établir que le porteur était bien le marquis de Saint-Jouan, une somme énorme en traites sur diverses maisons de Londres, et de l'or au fond. Malescot à cette vue, pensa devenir fou. Il resta tout le jour la bouche béante, et comme fasciné. Sa main frémissait au contact de l'or; il comptait, il jouait, il pleurait; il arrangeait en piles les pièces de 24 francs, et formait toute sorte de dessins fantasques ou symétriques; puis, faisant ruiseler ses louis au fond du coffre, il plongeait ses bras dans l'or avec délire. Pas un remords du crime, pas un regret, à peine un souvenir; seulement son système nerveux, violemment ébranlé, lui faisait ouïr parfois des bruits menaçants et étranges; alors il soulevait à regret son regard, et, couvrant de son corps la cassette, il se demandait quelle force humaine pourrait désormais l'en séparer.

A la nuit tombante, sa fièvre se calma. L'idée lui vint de

fuir. Il fut droit à une de ces retraites à lui connues, où se cachaient les contrebandiers. Le marché fut bientôt conclu. Malescot avait entortillé la cassette dans les lambeaux de son paletot de calfat. Il proposa de *gagner son passage*, c'est-à-dire de travailler comme manœuvre pendant la traversée. A Southampton, tout faillit se découvrir ; mais, ce pas franchi, Malescot n'avait plus rien à craindre. Aussi changea-t-il subitement de ton et de manières. Toute la ville fut mise à contribution pour monter la maison de M. le marquis. Au bout d'un mois, il prit la route de Londres avec un train de prince, lui qui était entré à Southampton couvert de haillons misérables et sa cassette sous le bras. Mais cette cassette était le coffre magique des contes de fées : elle renfermait noblesse et fortune.

A Londres il escompta ses traites, et se trouva riche de plusieurs millions.

Alors il se laissa doucement glisser sur la pente de sa vie nouvelle. Son premier et son plus fort vertige passé, l'originalité burlesque inséparable d'une aussi brusque métamorphose une fois dissipée, il fut à peine plus ridicule et moins vulgaire que le commun des notabilités enrichies. Il fut à Londres ce que, au temps actuel, il eût été à Paris. Il tint table, écrasa le public de son luxe lourd et fastueux, moissonna les fleurs quasi-nouvelles des théâtres à la mode, fit courir à New-Market, et joua un jeu d'enfer dans les tripots clandestins ou tolérés. Forcé d'abord de fréquenter ses pairs, aucun d'eux ne soupçonna son imposture. Tout le monde est plus ou moins porté à confondre la franchise avec la brusquerie, oubliant que cette dernière n'est bien souvent qu'un masque facile revêtu par le mensonge. Un imposteur, par cela même qu'il joue un rôle, doit être nécessairement un comédien habile et rusé. Soyez rustique et insolent, le commun des hommes vous croira quand même. Malescot, pourvu outre mesure de ce côté, n'avait donc rien à craindre ; mais, si faible et si large que fût l'étiquette durant l'émigration, c'en était trop encore pour le calfat. La simple politesse le gênait ; il se croyait mystifié quand on le saluait d'une certaine manière. Aussi s'entoura-t-il bientôt par instinct d'un cercle de prétendus émigrés, gens de peu, qui regrettaient en paroles une haute position perdue, et singeaient, par spéculation, le dévouement fidèle et malheureux. Il y avait foule

de ces messieurs à Londres dans ce temps-là. Tandis que les véritables proscrits travaillaient de leurs mains avec courage, leurs Sosies, prétextant une éducation et une santé beaucoup trop susceptibles, se faisaient les parasites de quelque riche gentleman. Malescot les dominait de toute son opulence, et se trouvait à l'aise au milieu d'eux.

En outre, pour occuper son oisiveté, il s'était fait membre d'un grand nombre de sociétés de tempérance, de bienfaisance, etc., et d'une infinité de clubs. On était alors au commencement de l'empire, et la mythologie à la mode en France, passant le détroit malgré le blocus continental, était venue infliger ses noms prétentieux à tous ces divers clubs. Les Jockeys s'appelaient centaures, les nageurs phoques, les buveurs silènes. Malescot était un assez médiocre centaure; mais il était silène passable, et sans contredit le roi des phoques. Au premier de ces clubs, on se moquait de lui; on le regardait comme une inépuisable mine de gageures absurdes et perdues d'avance. Abusant de sa complète ignorance en matières de chevaux, on lui faisait acheter à prix d'or des haridelles hors d'âge, qu'il inscrivait bravement pour les courses, et sur lesquels il perdait ses beaux billets de banque avec un sang-froid presque gentlemanesque.

Au club des nageurs, il en était tout autrement. Avec ses talents extraordinaires et l'avidité que nous lui connaissons, il gageait sans relâche et ne perdait jamais. A la fin de l'année, il s'établissait une sorte de balance entre les deux clubs. Les phoques lui rendaient ce que lui prenaient les centaures.

Au moment où nous le remettons sous les yeux du lecteur, il venait de perdre au club des centaures des paris ruineux. D'un autre côté, rien à faire au club des amphibies: la matière semblait épuisée. Il était donc de fort mauvaise humeur, réfléchissant qu'il perdait sans cesse d'une part et ne gagnait plus de l'autre, lorsque son valet de chambre, entr'ouvrant discrètement la porte, annonça M. Smithson.

M. Smithson portait, sur un corps démesurément haut, un cou long, mince et osseux, au bout duquel oscillait une de ces têtes britanniques dont nos caricaturistes ont si bien popularisé le type. C'était le compagnon le plus assidu du marquis. Comme ce dernier, il faisait au club des tours de force très-esti-

mables, mais sans aucune arrière-pensée de rivalité. Au contraire, prenant bénévolement la seconde place, il se mettait dans toutes les gageures du marquis, et nul ne parlait avec plus d'onction de ses prouesses. On ne connaissait pas à M. Smithson de moyens d'existence bien précis; mais il était convenablement vêtu, se passait volontiers ses fantaisies même les plus coûteuses, et payait ses dettes du club avec une rare exactitude. Le reste importait assez peu.

Il entra, fit le salut de l'amphibie, et présenta gravement le doigt. Ensuite une conversation intéressante par elle-même, mais bien plus encore par les événements majeurs dont elle fut la source, s'engagea entre les deux amis.

— Ici, Pitt! dit M. Smithson. Saluez, mon garçon.

Pitt était un fort vilain épagneul. Il s'approcha tortueusement, s'accroupit et leva la patte.

— Bien, Pitt! bien, mon garçon!

Et M. Smithson passait la main sur la tête de l'épagneul avec une affection toute paternelle. Puis, il alluma un cigarre et ajouta en s'adressant au marquis :

— Rien de nouveau?

— Rien.

— Rien! Ah çà! mais vous vous perdez! Diable, voilà plus de deux mois que vous n'avez rien fait. A quoi pensez-vous donc? Je ne vous cache pas que moi, je serais bien aise de gagner un millier de livres. Ce drôle d'Irlandais qui donne des leçons de natation à Pitt, me prend une guinée par cachet d'une heure, et comme Pitt étudie six heures tous les jours, cela fait par mois plus de 500 livres. C'est cher, mais aussi le chien est étonnant. L'avez-vous vu? Ici, Pitt! il vous détache une coupe maintenant presque aussi bien que vous. Oui, c'est fort agréable. Réellement, j'aurais besoin... Férons-nous quelque chose ces jours-ci?

M. le marquis de Saint-Jouan huma lentement une bouffée de tabac, et dit :

— Tout ça m'ennuie, Smithson. Tout ça m'ennuie, voyez-vous! Il n'y a plus rien à faire. Que parier maintenant?

— N'est-ce que cela? C'est une idée qui vous manque? Eh! j'en ai, moi! Que ne parliez-vous?

— Peuh! fit le marquis d'un air d'incrédule supériorité.

— Il n'y a pas de peuh ! j'ai une idée. Vous êtes un fier nageur ; mais peuh ! ne signifie rien du tout.

Le marquis ne répondit pas cette fois , ayant pour principe de se disputer à l'occasion , mais de ne jamais discuter. M. Smithson continua d'un ton piqué :

— Oui , vous êtes... A bas , Pitt !... Vous êtes un fier nageur ; mais vous n'êtes pas fort sur les idées ; non. Tenez , pourquoi ne pariez-vous pas de traverser la Tamise avec un poids attaché au corps ? Ce n'est pas malin , mais il fallait le trouver ; qu'en dites-vous ?

A cette idée si simple et si féconde à la fois , M. de Saint-Jouan lança sa pipe par la fenêtre à travers un carreau , et se leva d'un saut. Il voyait là , en effet , toute une série de nouveaux succès , un avenir entier de gageures gagnées. La première exaltation passée , les deux amphibies tinrent un conseil sérieux sur les moyens d'utiliser au plus vite l'idée de ce subtil M. Smithson. Il fut convenu que , dès le lendemain , au club , le marquis proposerait négligemment une gageure modique ; M. Smithson se chargeait de la faire ensuite monter convenablement.

— A propos , quel poids porterez-vous ? demanda ce dernier en faisant signe à Pitt de se préparer à sortir ; il me semble que quinze à dix-huit livres...

— Peuh !

— Vingt livres au plus , croyez-moi.

Mais le marquis haussa les épaules ; et jura qu'il aurait honte de proposer moins de cinquante livres.

Là-dessus , Pitt et M. Smithson prirent congé.

V.

A quelques jours de là , dans un de ces ignobles taudis qui peuplent le quartier de la Tour , un homme et deux femmes étaient attablés autour d'un plat de pommes de terre cuites à l'eau , et semblaient faire avidement honneur à ce misérable repas. L'une des femmes était jeune encore , mais minée par la maladie ou le chagrin ; l'autre , sa fille sans doute , était dans tout l'éclat d'une jeunesse éblouissante de beauté.

L'homme pouvait avoir trente ans ; sous ses habits grossiers , on devinait une nature mâle en même temps que délicate et élevée. Tandis que ses deux compagnes mangeaient sans trop de dégoût ; lui , après quelques bouchées, repoussa son assiette et tomba dans une profonde rêverie.

— Édouard , dit la jeune femme avec une tendresse tempérée par une sorte de crainte respectueuse, vous n'avez pas appétit , ce matin ?

Édouard se leva brusquement , et arpenta la chambre à grands pas. Les deux femmes échangèrent un regard.

— Encore vos tristes idées , je gage , monsieur Édouard , dit la plus âgée. Pour l'amour de Dieu ! prenez courage ; ne savez-vous pas que nous sommes tristes aussi , dès que vous êtes affligé ?

Le jeune homme passa la main sur son front , comme pour chasser la pensée qui l'obsédait , et , s'approchant des deux femmes , il prit leurs mains qu'il serra dans les siennes avec une émotion singulière.

— Oh ! je sais que vous êtes bonnes , dit-il ; je sais ce que je vous dois , à vous , ma mère , qui avez accueilli autrefois le pauvre naufragé , à vous qui , si grande que fût votre misère , avez partagé avec lui votre dernier morceau de pain. Je vous remercie... Je vous remercie , vous aussi , Marie , qui avez donné à l'inconnu tout ce que vous aviez en ce monde , votre main et votre cœur. Je vous remercie toutes deux car vous m'avez suivi sur la terre étrangère !...

— Édouard ! interrompit Marie d'un ton de reproche, ne parlez pas ainsi : nous avons fait notre devoir.

— Non ! oh ! non ! vous avez fait plus... J'ai besoin de me rappeler vos bienfaits , car il est un autre souvenir...

— Quoi ? dit avidement Marie.

Édouard allait parler peut-être , mais cette question inopportune le rendit à lui-même , et il reprit sévèrement :

— Rien ! je vous avais défendu de m'interroger , Marie ! Il est des choses que vous devez ignorer à jamais.

La jeune femme baissa la tête en silence , et une larme sillonna la mate blancheur de sa joue.

On frappa rudement à la porte.

— Qui donc se permet ?... dit Édouard d'un ton de hauteur

qui faisait un étrange contraste avec ses misérables vêtements.

Yvonne, la plus âgée des deux femmes, se leva doucement et s'en fut ouvrir.

Un petit homme sec et tellement courbé que son torse faisait angle droit avec ses jambes cagneuses et décharnées, se glissa dans l'appartement, suivi d'un grand gaillard en costume d'ouvrier.

— Bonjour ! bonjour ! dit-il en entrant ; et son œil perçant fit, avec une rapidité magique, l'inventaire du mobilier de la chambre.

— Qu'y a-t-il ? demanda Édouard.

— Pas grand'chose, dit avec une grimace le petit vieillard, répondant plutôt au désappointement soulevé en lui par l'aspect du mobilier qu'à la question du jeune homme ; pas grand'chose, en vérité ! Puis il ajouta en produisant un bruit de crécelle ; c'était sa manière de sourire : Monsieur ne se souvient plus de moi, je vois cela ; c'est tout simple, locataires et propriétaires se voient au jour du paiement, et, comme monsieur ne paye jamais...

— Déjà le terme ! interrompit Édouard avec une surprise non jouée.

— Déjà ! Oui, déjà ! Le troisième terme, s'il vous plaît ! entendez-vous ?

Édouard restait affaissé sous le poids de sa misère. Pendant ce temps, Yvonne et Marie hasardaient quelques mots de prière ; mais le jeune homme les interrompit :

— Cela suffit, monsieur ! dit-il.

— Hé ! hé ! Entends-tu, John ? dit le propriétaire souriant à son acolyte resté jusqu'alors immobile près de la porte. Il dit que cela suffit.

— Il l'a dit, votre honneur, répondit John.

— Que dis-tu de cela, toi, John ?

John regarda attentivement master Schupp, c'était le nom du propriétaire, comme s'il eût cherché à lire sa réponse sur la physionomie fossile du vieillard ; mais les mille et une rides qui s'enchevêtraient sur cet antique visage d'usurier formaient un grimoire illisible sans doute. Le cokney garda le silence.

— Hé bien ?... C'est plaisant, n'est-ce pas ?

— Oh !... plaisant, votre honneur ? hurla John qui éclata

sur-le-champ comme si M. Schupp avait poussé un ressort dans son larynx plaisant ! ha ! ha ! ha ! ha !

— Sortez, monsieur ! dit Édouard irrité.

— A merveille ! Et mon argent, s'il vous plaît ?

— Demain, vous l'aurez.

— Demain?... Entends-tu, John ? Il a dit demain... Il avait dit demain la dernière fois...

— Il l'avait dit, votre honneur.

Le jeune homme se contenait avec peine ; mais, faisant sur lui-même un violent effort, il dit :

— Voulez-vous attendre jusqu'à demain ?

Ces mots furent prononcés avec un accent d'impatiente provocation qui fit réfléchir le vieillard ; il mesura d'un coup d'œil les épaules d'Édouard et celles de son acolyte.

— Soit, dit-il après cet examen, je me laisse attendrir encore... Mais, demain sans faute, entendez-vous ? ou bien...

— Assez, pour Dieu ! assez !...

— Ou bien le constable se mêlera de l'affaire.

M. Schupp prononça ces derniers mots sur le seuil, et, sans en attendre l'effet, il referma prudemment la porte derrière lui.

Quand il fut parti, la mère et la fille interrogèrent du regard leur compagnon, qui continuait silencieusement sa promenade.

— Et... comment ferez-vous ? dit enfin la mère, à voix basse, avec hésitation.

— Je ne sais ; mais il faut que cet homme soit payé.

A ces mots, il saisit brusquement son chapeau et sortit de la chambre, tandis que les deux femmes tombaient dans les bras l'une de l'autre.

— Que Dieu ait pitié de nous ! dit Marie, et qu'il ne lui inspire pas de mauvaises pensées.

Édouard erra quelque temps au hasard dans les rues tortueuses du quartier de la Tour. Une confusion extraordinaire régnait dans ses idées. Cette scène l'avait bouleversé. Il était pauvre depuis des années, mais il avait été riche autrefois ; et d'ailleurs jamais la misère ne s'était montrée à lui sous une face aussi accablante. Il marchait la tête basse, en prononçant des mots sans suite.

— J'irai en France, disait-il, j'irai demander asile à mes parents, à mes anciens amis... Hélas ! me reconnaîtront-ils?... Je serai repoussé... Sans titre, sans argent... Ils m'appelleront un imposteur?... Oh ! cet homme ! cet homme ! Dieu ne l'enverra-t-il jamais sur mon passage !... ne pourrai-je jamais... ? Oh ! je suis fou... cette pauvre Marie, si bonne, si dévouée !... C'est impossible !

Insensiblement, et tout en s'attirant les malédictions des passants qu'il heurtait sur le trottoir, Édouard parvint à la Tamise. Il y avait là affluence de curieux, attirés sans doute par l'attente d'un spectacle extraordinaire. Tout près du bord on voyait un groupe considérable que venaient à chaque instant grossir de nouveaux arrivants. Au milieu, un homme d'un embonpoint respectable, vêtu seulement d'un caleçon et d'un petit gilet de tricot, allumait de l'amadou à l'aide d'un briquet. On s'agitait autour, on se pressait pour lui dire un mot : tout le monde semblait avoir affaire à lui. Cet homme et ce groupe n'étaient autres que M. le marquis de Saint-Jouan, sur le point de traverser la Tamise avec un poids de cinquante livres aux reins, et les phoques, spectateurs intéressés de ce haut fait. Les paris engagés étaient énormes, et tenus par MM. Smithson et de Saint-Jouan d'un côté, contre tout le reste du club de l'autre.

Édouard, dans sa préoccupation, avait percé le groupe sans s'en douter. Son œil rencontra une fois par hasard l'œil du marquis, et il tressaillit de la tête aux pieds.

Cependant les pourparlers cessèrent ; le groupe s'ébranla et descendit la berge : M. de Saint-Jouan avait allumé sa pipe. Alors, calme comme Napoléon la veille d'une bataille, il ceignit le poids et se mit à l'eau d'un visage impassible. Mais il n'était pas dans ses bons jours, ou bien il avait trop présumé de ses forces, car, au bout de quelques brasses, il disparut pour ne plus se remonter.

Édouard, depuis que son regard était tombé sur le marquis, avait suivi tous ses mouvements d'un œil avide. N'eût été la différence de leurs situations apparentes, on aurait dit qu'il retrouvait dans le noble émigré une ancienne connaissance. Avant que personne se fût mis en devoir de secourir ce dernier, le jeune homme était déjà dans le fleuve. Deux minutes

après , il ramenait au bord le malheureux marquis , après avoir adroitement coupé sous l'eau le lien qui le retenait au fond. Le club entier fut étonné. Plusieurs lions d'eau même , émerveillés de l'aplomb de sa coupe et de la tête méritante qu'il avait piquée en plongeant vers le marquis , passèrent par-dessus la simplicité grande de son costume et furent jusqu'à lui présenter le doigt.

Édouard ne prenait pas garde à ces marques d'approbation. Il semblait dominé par une idée fixe , et ne voulut point quitter d'un pas M. le marquis , que ses gens transportaient à son équipage. Dès que ce dernier fut monté , il s'établit résolument en face du maître , et cria lui-même : A l'hôtel ! Une fois arrivé , il escorta le marquis dans son appartement , le fit coucher , et s'installa auprès du lit comme s'il eût été de la maison.

M. de Saint-Jouan fut longtemps avant de reprendre ses sens. Il avait fait , sous l'eau , des efforts inouïs pour se débarrasser de ce malheureux poids. Après une grande demi-heure de soins empressés , il ouvrit enfin les yeux , et sa première parole fut une énergique malédiction sur lui-même et sur le trop inventif M. Smithson. Ensuite , il demanda sa pipe.

Après une douzaine de bouffées qui le remirent complètement , il s'aperçut de la présence d'Édouard.

— Que diable voulez-vous , vous ? dit-il brusquement.

— Je désirais vous voir complètement remis , monsieur , répondit le jeune homme dont une émotion indéfinissable faisait trembler la voix.

— Et pourquoi diable désirez-vous voir ça ?

— J'ai été assez heureux pour vous sauver d'un danger , monsieur , et...

— Ah ! c'est vous ?.. Merci !.. Je n'aurais jamais cru que cinquante livres... mais ça ne vous regarde pas.

Puis , remarquant l'extérieur misérable de son sauveur , il ajouta :

— Maintenant , je vais sommeiller , mon cher , mais revenez demain... ou plus tard ; je ferai quelque chose pour vous.

Cela dit , il se retourna entre ses draps et s'endormit profondément.

— Le nom de votre maître ? dit alors Édouard en s'adressant à un valet avec hauteur.

— M. le marquis de Saint-Jouan.

— Quoi ! le nom aussi !... le titre aussi ! murmura le jeune homme en se dirigeant vers la porte.

Les valets le crurent fou , d'autant mieux qu'avant de sortir il se retourna et fit au marquis endormi un signe de menace et de colère.

VI.

Ce soir-là , Édouard regagna sa retraite , agité d'une véritable fièvre. Il y avait en lui joie et remords. On eût dit , à voir les diverses impressions qui se reflétaient sur son visage que , ravi d'avoir atteint un but longtemps désiré , il s'effrayait maintenant et n'osait y porter la main. La vue d'Yvonne et de Marie , ces deux femmes qui lui avaient dévoué leurs existences , semblait exciter en lui une sensation pénible. Il passa une nuit pleine de rêves joyeux et terribles. Une fois , il se vit rentrer triomphant au château de ses pères ; mais , une autre fois , il se réveilla en sursaut , haletant et couvert de sueur. Une voix lugubre avait murmuré à son oreille le nom de parricide...

Le lendemain , M. Schupp fut fidèle au rendez-vous. Les événements de la veille l'avaient complètement chassé du souvenir d'Édouard. A son aspect , la promesse qu'il avait faite et l'impossibilité où il était de la tenir lui revinrent à la fois.

— Monsieur , dit-il , je me suis engagé à la légère...

— Ah !...

— Je n'ai pas d'argent.

M. Schupp , à ce mot , reprit toute son insolence , et s'adressant à son coadjuteur John , qui s'était assis sans façon sur la table :

— Je le savais... Je l'avais dit ! Pas d'argent !... L'avais-je dit , John ?

— Oh ! vous l'aviez dit , votre honneur.

— Écoutez , reprit Édouard , je suis positivement sûr d'en avoir sous peu...

— Sous peu ? répéta ironiquement le vieillard.

— Dans huit jours , avant peut-être...

— Et vous avez cru que je me payerais de toutes ces balivernes? Il me faut de l'argent, monsieur!

— Mais je n'en ai pas.

— Tant pis! Alors il faut déguerpir... Vos meubles, qui resteront, seront vendus.

— Ah! vous ne ferez pas cela!...

— John!.. Il dit que je ne ferai pas cela.

— Hé! laissons là John, s'il vous plaît, monsieur, dit Édouard en reprenant le ton hautain qui lui était naturel. Je vous dois neuf guinées; chassez-nous; vous retirerez bien cinq livres de tout le mobilier.

M. Schupp regarda John, qui haussa les épaules en signe de triste approbation.

— Au lieu de cela, continua le jeune homme, je vous propose de vous payer le tout dans huit jours, plus une prime honnête pour chaque jour de retard.

Le vieillard se prit à réfléchir. Yvonne et Marie ne comprenaient rien à l'assurance d'Édouard.

— Et quelle prime donnerez-vous? dit M. Schupp avec hésitation.

— Une livre par jour.

— Une livre! grand Dieu! répétèrent ensemble les deux femmes.

— Une livre! dit à son tour le propriétaire. C'est bien peu... bien peu, en vérité!... Si vous parliez d'une guinée... à la rigueur.

— Une guinée, soit! dit Édouard.

M. Schupp regretta amèrement de n'avoir pas demandé davantage; mais, malgré son impudence, il n'osa revenir. John portait toujours dans les vastes poches de sa houppelande du papier, des plumes et une écritoire. M. Schupp fit signer à Édouard une espèce de traité, et sortit en promettant de revenir sous peu.

Après son départ, les deux femmes pressèrent vainement Édouard.

— Leur situation allait changer. Il allait retrouver l'aisance, sinon la fortune. Du reste, toute question serait superflue; il n'était pas en son pouvoir de répondre.

Cependant le marquis se rétablit. Sans avoir pour son sau-

veur une reconnaissance bien positive, il le vit avec plaisir. C'était tout ce qu'il fallait au jeune homme. Son immense supériorité morale fit le reste. Il flatta les goûts et les rancunes de l'ex-calfât, il sut l'amuser et le distraire. Bientôt M. Lancel (Édouard crut devoir prendre ce nom) fut attendu avec impatience. Au bout d'un mois, le marquis et lui étaient inséparables. Alors M. Lancel, qui avait à titre de prêt repoussé jusqu'alors toute idée de récompense, voulut bien recevoir une somme considérable.

M. Schupp fut payé, Yvonne et Marie furent installées dans un appartement convenable; mais Édouard, prétextant toujours une nécessité mystérieuse, leur déclara qu'il ne pouvait plus être leur commensal, du moins pendant un certain temps. Yvonne voulut user de son autorité de mère, Marie pleura, tout fut inutile. Édouard persista.

Comme on le pense bien, M. Lancel, présenté par le marquis, fut admis tout d'une voix au club des nageurs. Au lieu de payer sa bienvenue, il gagna tout d'abord et d'emblée les gageures qu'on lui imposa pour épreuves. Ses prouesses furent si grandes que les amphibies se trouvèrent sérieusement partagés. On ne savait plus dans le club lequel du marquis ou de M. Lancel méritait la couronne de glayeurs du roi des phoques. Cette rivalité offusqua violemment M. de Saint-Jouan. Ce fut le premier levain de discorde entre les deux amis, mais M. Lancel avait dès longtemps acquitté sa dette et semblait maintenant se soucier fort peu du refroidissement de son ancien protecteur.

Bien plus, il commença lui-même les hostilités. Jusque-là, par une espèce d'accord tacite, ils n'avaient jamais parié l'un contre l'autre. M. Lancel proposa, en guise d'escarmouche, une gageure insignifiante; le marquis riposta par un défi qui devait écraser d'un coup son rival. Le jeune homme fut vainqueur, et depuis ce jour, une haine, jalouse d'un côté, calme et persistante de l'autre, haine qu'ils ne prirent même pas la peine de dissimuler, s'établit entre eux. Ce fut un combat à outrance. Les gageures se succédaient avec une rapidité effrayante, et, comme la chance restait obstinément du même côté, avant l'année révolue, M. Lancel se trouva millionnaire, tandis que le marquis était réduit à quelques centaines de mille

francs. C'est là une aventure assez commune et qui embellit neuf existences de joueurs sur dix ; mais ce revirement subit et complet de fortune empruntait une sorte d'étrangeté au hasard qui avait réuni ces deux hommes, et M. Smithson, le phoque ingénieux qui se piquait de rencontrer de temps à autre des mots spirituels autant que profonds, répétait volontiers :

— Si la Tamise nourrissait beaucoup de poissons comme celui qu'avait trouvé ce diable de Lancel, ce serait un fier métier que celui de pêcheur, hein ?

Édouard ne visitait ses deux compagnes qu'à de rares intervalles ; leur vue semblait lui devenir de plus en plus pénible. L'affection maternelle d'Yvonne, l'amour profond et dévoué de Marie lui étaient comme un reproche. Tous deux gémissaient de ce changement inexplicable, mais le temps des représentations était passé. Elles pleuraient ensemble, les deux pauvres femmes, et ne lui montraient, à lui, que leur tendresse et leur douce résignation.

Quand le jeune homme rentrait seul dans le magnifique appartement où il recevait les nageurs, il passait des heures entières plongé dans de douloureuses rêveries. Son regard se portait alors avec une avidité sauvage sur ses fleurets disposés en sautoir, sur ses pistolets pendus à la muraille, mais bientôt il secouait la tête avec mépris ; puis il courait au club, et dépouillait sans pitié le marquis d'un lambeau de son ancienne opulence.

Pour ce dernier, il était devenu morose et vivait dans un état d'irritation constante qui se changeait en fureur à la moindre contradiction. Il avait abandonné les centaures et renoncé à ses amours de coulisse ; sa vie entière se passait au club ; mais la chance était décidément contre lui. Un beau jour, il dut s'avouer qu'un mois encore de cette vie le réduirait à la mendicité. Alors il prit un parti violent : deux cent mille francs lui restaient de toute cette immense fortune que le hasard et le crime lui avaient donnée ; il voulut le risquer d'un seul coup. Mais son adversaire était si favorisé par le sort ! les deux cent mille francs suivraient la même route que les millions. Après avoir bien fouillé son cerveau, il crut avoir trouvé le moyen de dompter la fortune, et résolut de provoquer Lancel

à une sorte de combat naval. Il se souvenait que par une certaine nuit d'orage, auprès de Saint-Malo, une lutte du même genre s'était terminée à son avantage. Ce précédent et la réputation qu'il avait parmi les forts des chantiers, lorsqu'il était calfat, d'être invincible une fois à l'eau, lui donnaient une grande confiance dans le résultat de cette épreuve désespérée.

Dès la première ouverture, le club applaudit avec enthousiasme à cette gageure sans exemple dans les annales des amphibiens; mais le plus ravi de tous, sans aucun doute, ce fut M. Lancel lui-même qui se trouvait provoqué. A la proposition du marquis, le poids qu'il avait sur le cœur disparut comme par magie; son visage, d'ordinaire si calme, prit une expression triomphante, lorsqu'il accepta le défi, et, quand il saisit la main de son adversaire, dont les doigts n'étaient ni trop mignons, ni trop délicats pourtant, ce dernier ne put retenir une exclamation de souffrance.

VII.

Le combat étant résolu désormais, il ne s'agissait plus que de trouver un lieu convenable. La lutte était par elle-même trop extraordinaire pour ne pas faire naître l'idée de choisir un champ-clos moins commun que cette insipide Tamise dont chaque amphibie savait par cœur le cours, comme s'il l'eût creusé de ses propres mains. Dans l'assemblée générale qui se tint à cet effet, plusieurs avis furent ouverts. Un jeune lion d'eau, à l'imagination grandiose et vagabonde, proposa tout d'un coup le fleuve Saint-Laurent et la chute du Niagara. La motion fut chaudement appuyée, mais la majorité recula devant un voyage de cette importance. Un autre parla des côtes de Norvège et du Mælstrom, comme d'un pays à voir et d'un gouffre bien commode. L'avis aurait passé peut-être, si un frileux n'eût observé que ces latitudes étaient glaciales et fécondes en rhumes de cerveau; ensuite un membré eut bien le front d'insinuer que le *Commercial-Dock*... mais sa voix fut couverte par des marques bruyantes et unanimes de réprobation; positivement, l'idée était mesquine et commune au der-

nier point. Enfin, après bien des tâtonnements et une discussion aussi animée qu'instructive, où plus d'un phoque fit preuve de connaissances géographiques estimables, le club se décida en faveur des côtes de l'Écosse. M. Smithson, originaire des Westernes, promit de fournir un lieu unique pour cela ; on le crut sur parole.

Le départ fut résolu séance tenante. Comme le club s'était divisé en deux grandes fractions de parieurs, dix commissaires furent nommés, cinq parmi les Saint-Jouan, cinq parmi les Lancel. Quelques jours après, la caravane, au nombre de trente individus, y compris les cuisiniers et Pitt, le chien de M. Smithson, monta en chaise et prit le chemin de l'Écosse.

Arrivés à Lewis, les amphibies se transportèrent au rivage pour faire l'inspection des lieux. M. Smithson ne les avait pas trompés : tout était là réuni, chute et gouffre, Maëlstrom et Niagara. Entre deux pointes d'une hauteur égale et coupées à pic, la mer se précipitait avec fureur ; puis, foulée, battue, tourmentée, elle s'enfuyait blanche d'écume comme un lutteur vaincu qui recule pour prendre son élan et se précipiter encore. Au fond de l'anse, une rivière, dont le nom barbare nous échappe, débouchait à une hauteur considérable, et tombait avec fracas dans la mer. Les phoques enchantés revinrent souper, ce qu'ils firent très-bien comme d'habitude, en devisant de hauts faits aquatiques. Au désert, ils réglèrent définitivement les conditions du combat fixé au lendemain. A un signal donné, les deux champions devaient se précipiter, se rencontrer dans le courant et se combattre par tous les moyens que leur imagination ou le hasard pourraient leur suggérer ; le vaincu serait celui qui, le premier, regagnerait le rivage où, passant les portes de l'anse, se laisserait dériver en pleine mer.

Le lendemain, le jour se leva radieux ; la chute, à l'approche des parieurs, présentait un magnifique spectacle ; de cette masse d'eau qui tombait impétueusement, s'élevait un brouillard dense et floconneux qui, traversé par les rayons du soleil levant, se teignait des couleurs du prisme et figurait, dans son arc immense, comme un diadème resplendissant au-dessus des horreurs de l'abîme. Il est permis de croire que nos deux champions firent assez peu d'attention à tout cela ; ils mesu-

rèrent de l'œil la hauteur du saut qu'ils allaient faire, et ne parurent pas faiblir. Le marquis ne pouvait guère reculer, toute sa fortune était engagée. Pour M. Lancel, il semblait poussé par une force mystérieuse et irrésistible; il voyait la chute et le gouffre d'un œil avide plutôt que craintif, et son regard devenait menaçant à l'aspect de son adversaire.

Les cinq Lancel, avec leur champion en tête, firent le tour de l'anse et se montrèrent bientôt sur l'autre bord, vis-à-vis les Saint-Jouan, rangés derrière le marquis. Le bruit de la chute et la distance empêchant de communiquer autrement que par signes, deux commissaires désignés d'avance levèrent en même temps leurs foulards, et les deux gladiateurs amphibies prirent ensemble leur élan. Quelques secondes après, on les vit reparaître à une grande distance.

L'épreuve du saut bravement supportée des deux côtés, les champions se rapprochèrent, et, après avoir remonté le courant d'un commun accord pour conserver quelque marge durant le combat, les hostilités commencèrent.

Ce fut un duel magnifique et tel qu'il devait être entre les deux phoques les mieux dressés qu'on eût vus de mémoire d'amphibie. Les têtes se succédaient avec une rapidité magique; les feintes, les passes, les plongeurs allaient leur train sans relâche. La galerie trépignait d'aise; Pitt et M. Smithson s'étaient déjà plusieurs fois embrassés avec transport; l'avantage, du reste, était incertain. Tout à coup, au moment le plus brillant du combat, un coup de vent, balayant la chute, étendit le brouillard comme un vaste rideau sur toute la scène, et les spectateurs désappointés virent avec douleur qu'ils ne voyaient plus rien du tout.

Le coup de théâtre fut pour les combattants comme pour la galerie. Lorsque M. de Saint-Jouan vit ce rempart d'écume élevé entre eux et leurs témoins, il proposa de suspendre la lutte. Mais ce n'était pas le compte de Lancel, qui se prit à rire d'un air moqueur, et demanda froidement, comme s'il eût dit la chose la plus simple :

— Est-ce que tu as peur, maintenant, mons Mallescot?

Nous n'essaierons pas de peindre la stupéfaction de ce dernier, qui resta sans mouvement, comme si la foudre l'avait frappé. Lancel continua :

— Ce brouillard te gêne ? Mais il faisait plus noir encore à la pointe de la Varde , et pourtant tu ne t'inquiétais guère de l'obscurité... Te rappelles-tu, Malescot, le beau temps que nous avions cette nuit-là ?

L'ex-calfât avait à peine entrevu sa victime ; mais ce nom de Malescot , si bien fait pour raviver ses souvenirs , le frappa comme un trait de lumière ; et, pensant tout haut :

— Je ne l'avais donc pas bien tué ! murmura-t-il.

— Peu s'en fallut , en conscience, monsieur de Saint-Jouan, reprit Lancel, raillant toujours. Vous n'y épargnâtes pas votre peine , il faut vous rendre justice... Mais n'admirez-vous pas comme moi le singulier rapport?... L'eau, la solitude, le fracas , l'homme qui vous cherche pour vous combattre ; tout y est... sauf une légère différence pourtant. Au lieu de l'enfant brisé par la fatigue, il n'y a ici qu'un homme fort et déterminé... que tu n'assassineras pas cette fois. Malescot , je te le promets !

— Peut-être ! hurla celui-ci en s'élançant pour surprendre son adversaire.

Mais l'autre l'évita, et se laissant poursuivre comme en se jouant , il continua :

— Je ne pense pas !... Écoute-moi , Malescot , tu m'as volé mon nom, mon or, tu m'as tout volé ! et pourtant, ce n'est pas la vengeance que je cherche ici... La vengeance de moi à toi ! fi donc !... A quoi bon, d'ailleurs ? Je t'ai regagné ma fortune, et mon nom m'attend là-bas en France... en France, où on ne sait pas qu'un ignoble calfât !...

— Mais arrête donc ! interrompit Malescot. Toi qui me dis que j'ai peur, attends-moi donc , à présent : je t'en défie !

— Patience ! Écoute encore !... J'ai trouvé sur la terre un ange qui est la fille d'un voleur et d'un assassin ; j'ai fait ma femme de l'ange ; la loi fait de l'assassin mon père , et je m'appelle le marquis de Saint-Jouan ! Il faut que cet homme meure, n'est-ce pas ? Il faut qu'il meure de ma main, car les tribunaux me le tueraient à son de trompe. La justice fait-elle autre chose que tirer le scandale à cent mille exemplaires ? Il faut que sa mort soit couverte d'un voile impénétrable comme ce brouillard qui nous entoure. Il faut, pour son cadavre, une tombe sans

fond comme ce gouffre qui va s'ouvrir pour toi!... car ta fille est ma femme.

Un seul mot avait frappé le calfat : sa fille ! encore ce mot glissa-t-il sur son enveloppe épaisse. Sa fille ! c'est à peine si ce nom réveillait en lui un souvenir.

— Tu ne me comprends donc pas ? continua Lancel en ralentissant sa marche. Tu es le père de ma femme , et ma femme doit lever le front sans rougir. Je ne me venge pas, je me lave... Mais c'est trop de paroles , n'est-ce pas ? Agissons maintenant... Te souviens-tu de certaine corde , Malescot ?... Une arme terrible et dont tu te servis assez bien cette nuit où je te vis pour la première fois ?

En parlant ainsi , Lancel dénouait une corde qui ceignait ses reins sous son gilet de tricot et la brandissait autour de sa tête.

A cette vue Malescot pâlit. Soit qu'il comprit alors seulement l'intention de son adversaire , soit que cette corde lui rendit trop vif le souvenir longtemps effacé de son crime , il sentit son cœur défaillir et tourna le dos à son tour en s'écriant que les armes n'étaient plus égales et qu'il annulait la gageure.

— Il s'agit bien entre nous de gageure , reprit Lancel , dont la voix devenait moins railleuse et plus irritée. Dis , les armes étaient-elles égales , quand tu vins en aide aux vents et à la tempête pour achever un pauvre naufragé ? Voici la corde nouée comme alors... à ton tour , Malescot !

Et le véritable Saint-Jouan déchargea un coup terrible sur la tête du calfat , anéanti de frayeur.

— Grâce ! monsieur Lancel , grâce ! je vous rendrai tout.

Celui-ci haussa les épaules et fit tourner son arme.

— Ah ! pitié ! pitié !...

Mais le marquis redoubla ses coups. A mesure qu'il frappait , sa rage semblait aller croissant. Il ne cessa qu'au moment où Malescot , devenu un cadavre sanglant , disparaissait sous l'écume de la chute.

Alors il regagna les siens.

A toutes leurs questions empressées il répondit :

— Que M. de Saint-Jouan avait noblement soutenu le combat , mais qu'il avait coulé tout à coup à la suite d'un effort violent. Lui , Lancel ; supposait qu'un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine. C'était un malheur.

VIII.

Six semaines environ après ce *malheur*, les journaux de Paris annonçaient que M. le marquis de Saint-Jouan, de retour en France, avait fait enfin rayer son nom de la liste des émigrés. Le marquis s'était marié à l'étranger et ramenait avec lui sa femme et sa belle-mère.

Au club des nageurs, sir John Black, phoque de peu d'importance, tomba par hasard sur ce paragraphe.

— Qui est donc ce Saint-Jouan? dit-il en s'adressant à M. Smithson.

M. Smithson répondit :

— Avez-vous vu quelquefois un chien dressé comme Pitt, sir John? Le voilà qui feuillette ce traité de natation, sur ma parole!... voyez! — Pitt s'occupait en effet à dévorer la couverture du livre susdit. — Je ne le donnerais pas pour cent guinées! Mais vous parliez de Saint-Jouan, je crois? Pauvre cher marquis!... une bien malheureuse gageure! Et ce Lancel qu'on ne voit plus depuis l'événement?... Ici, Pitt! Le drôle a complètement gâté ce volume! Ce Lancel ne m'a jamais plu, sir John, et mon opinion est que le brouillard nous cacha d'étranges choses sur la côte de Lewis... Qu'en dites-vous?

— Je ne dis pas non, monsieur Smithson... Mais savez-vous qui est ce Saint-Jouan?

Sir John tendit le journal à son confrère. Celui-ci lut, réfléchit quelques minutes et dit :

— Ce Lancel était-il marié, que vous sachiez, sir John?

— Attendez donc... je le croirais assez... oui! M. Schupp, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'au temps où M. Lancel était pauvre... C'est toute une histoire, figurez-vous. Il se faisait alors appeler Williams... non... Édouard tout court... M. Schupp, dis-je, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'il habitait avec deux femmes, la mère et la fille...

— C'est cela! interrompit M. Smithson, c'est pardieu cela! Il lui aura volé son nom après l'avoir assassiné... Une gageure! ajouta-t-il en se levant. Je parie que cet infâme Lancel se pavane à Paris sous le nom de notre malheureux ami.

Le défi ne fut point relevé.

— Pauvre Saint-Jouan ! reprit alors M. Smithson avec mélancolie , de son temps une gageure ne tombait jamais à terre.

— Le fait est qu'il était beau joueur.

— Et quelle diable de coupe , sir John?...

— Oui... mais Lancel nageait mieux.

— Lancel nageait mieux?

— C'est mon avis , monsieur Smithson.

— Ah ! hé bien ! cinq cents livres pour Saint-Jouan , alors !

Ces mots prononcés d'une voix éclatante produisirent sur chaque amphibie l'effet du clairon sur un coursier de bataille devenu cheval de charrue. Le club entier tressaillit , et , d'instinct , se rangea en deux parts comme au bon temps des Saint-Jouan et des Lancel ; puis tous , faisant un retour vers le temps présent , se regardèrent en silence. Ce fut un moment d'incrimable tristesse.

— Ils ne sont plus là ! sanglota le premier M. Smithson en retombant sur son siège.

— Ils ne sont plus là ! répétèrent les phoques en chœur.

Alors M. Smithson repoussa son fauteuil d'un geste convulsif. On put voir qu'une solennelle détermination avait germé dans son cerveau. En effet , saisissant son chien par la patte , il s'avança au milieu de l'assemblée , se posa et dit avec la gravité convenable :

— Ce furent deux grands phoques ! Paix soit au souvenir de leur coupe ! Et maintenant qu'ils ne sont plus parmi nous , le temps de gloire est passé... Messieurs , il m'est pénible de le dire , mais nos assemblées deviennent insipides et... Soyez heureux , messieurs , Pitt et moi , nous donnons formellement notre démission... Saluez , Pitt.

A ces mots , M. Smithson quitta la chambre à pas lents.

Cette défection inattendue porta le coup mortel au club. Chaque membre , saisi de découragement , suivit l'exemple de M. Smithson ; la mémorable institution s'affaissa d'elle-même , et le nom de phoque rentra pour longtemps dans le domaine de l'histoire naturelle.

LETTRE DE LONDRES.

Vous donner du nouveau sur Londres serait difficile ; aussi mon ambition se borne-t-elle à quelques détails qui peuvent être contenus dans une lettre , et qui ne seront pas sans intérêt pour vous. Un simple fait dont on est soi-même témoin , une anecdote recueillie à propos , peignent quelque fois les allures d'un peuple avec autant d'exactitude que le plus savant ouvrage. C'est quand on n'est pas obligé de tout dire , qu'on est en situation de bien choisir.

Lorsque j'arrivai à Londres (n'ayez pas peur d'une description) , on se racontait dans les salons une aventure assez piquante. L'administration des postes ayant résolu de vendre à l'avance des enveloppes affranchies , heureuse innovation que je souhaite à Paris , on adopta , pour bien caractériser ces nouvelles enveloppes , une vignette dont le dessin ne parut pas d'un goût excellent. Ce dessin était pourtant signé par un artiste des plus distingués. Tout artiste est sensible à la critique. Celui-ci , qui entendait blâmer partout son ouvrage , ne put résister au désir de se justifier , et il prit le parti d'annoncer dans les journaux que sa signature , apposée au bas de la vignette , avait eu pour but d'en cacher le véritable auteur. « Cet auteur , disait-il , est *une dame de la cour* , qui a d'ailleurs beaucoup de talent pour le dessin , et qui , dans cette circonstance , a exigé de moi cet acte de complaisance. » Cette lettre intrigua l'opinion. On résolut de rechercher à la cour la dame à laquelle on était redevable de la vignette critiquée , et , dans cette in-

vestigation , on remonta si bien à la source , qu'on se trouva avoir remonté beaucoup trop haut. Force fut alors de remplacer vite la vignette par une autre , afin de détourner la critique d'un nom fait pour inspirer le respect , car la constitution ne dit pas que d'augustes personnages *ne peut pas mal faire* en matière de dessin.

Ce peuple est-il vraiment libéral et tolérant ? Nous le verrons bien. C'était le dimanche. J'avais entendu la messe à huit heures , et ce devoir religieux accompli , je croyais de bonne foi pouvoir , comme les jours précédents , suivre mes habitudes du matin. Je me présentai au café Yerey pour déjeuner. La porte était fermée , je sonnai : on entr'ouvrit avec défiance et mystère.

— Que demande monsieur ?

— Parbleu ! je demande à prendre mon café.

— Impossible, monsieur ; c'est l'heure du sermon.

— Oui , pour vous peut-être ; mais moi qui ai ce matin entendu la messe , je suis bien le maître de déjeuner , je pense.

— Monsieur , vous déjeûnez où vous voudrez , mais non pas chez moi. Veuillez même me permettre de fermer ma porte , car , si on la voyait entr'ouverte , je serais condamné à une amende énorme. — Et la porte se referma.

On peut donc avoir une idée de la tolérance anglaise , lorsqu'on saura qu'à l'heure où le pasteur protestant fait son sermon , tous , catholiques , grecs , juifs et musulmans , sont forcés , pour déjeuner , d'attendre patiemment qu'on ait fini ce prêche qui ne les regarde pas.

Je me promenais dans la rue , et voyant toutes les portes hermétiquement fermées , j'étais édifié de cette observation unanime de la solennité du dimanche , lorsqu'un radical de ma connaissance vint à passer.

— Entendez-vous , me dit-il , le cri de cette femme qui passe auprès de vous ?

— Je l'entends , mais je ne le comprends guère.

— C'est une marchande qui crie du poisson. Mais vous pensez bien que le dimanche , à l'heure du sermon , personne n'ouvrira sa porte pour acheter du poisson.

— Pourquoi donc crie-t-elle ?

— Parce que nous la payons pour crier. L'observation du di-

manche est dans nos mœurs, mais on y a ajouté une contrainte légale que nous croyons très-inconstitutionnelle. Pour amener la question au parlement, nous lançons dans les rues quelques marchands, espérant que la police les saisira en état d'il-légalité prétendue. Alors, ils protesteront, ils feront une pétition que l'opposition appuyera avec vigueur. Le ministère, qui s'en doute, et qui veut éviter que la question soit portée à la législature, laisse crier, comme vous voyez, et fait semblant de ne pas entendre. Mais il faudra bien qu'il s'explique, et s'il continue à faire le sourd, nous guetterons les pairs ecclésiastiques; et moi qui vous parle, je suis homme à faire proposer un de ces dimanches un turbot ou un saumon à l'archevêque de Cantorbéry. Nous verrons si un tel scandale n'amènera pas la discussion politique que nous voulons provoquer.

Enfin, à deux heures après midi, tous les sermons étant finis dans la ville de Londres, je pus déjeuner sans offenser le ciel et l'église anglicane. En sortant du café, j'allai me promener à *Regents-Park*. Des deux côtés de l'allée principale quelques tables étaient dressées, et sur chacune de ces tables un individu haranguait avec chaleur un groupe formé autour de lui, sans que la masse des promeneurs eût l'air de s'en inquiéter beaucoup. « Que vendent ces hommes? dis-je à mon compagnon. — Ces hommes ne vendent rien, me répondit-il. Ce sont des prédicateurs religieux, décidés à convertir les impies, et qui les poursuivent jusqu'à la promenade. Approchez-vous. » J'examinai en effet ce spectacle, nouveau pour moi. Un de ces prédicateurs posait, du haut de ces tréteaux, des questions auxquelles répondaient quelques voix du sein de la foule. De temps en temps l'homme de Dieu entraînait dans une affreuse colère, et on lui ripostait par des ricanements; d'autres fois quelques quolibets étaient lancés, et il les relevait avec une causticité qui mettait les rieurs de son côté. J'entendis mêler à ces discussions de mauvais goût le nom de Jésus-Christ, les citations de l'Évangile, et j'avoue que je ne concevais pas le bien que peut produire cette polémique religieuse en plein air.

Vous vous souvenez sans doute encore de l'assassinat commis sur un pair d'Angleterre par son domestique. Le meurtrier, nommé Courvoisier, devait être pendu le lendemain. Voir le supplice ne me tentait guère, mais l'aspect d'une foule émue

ne me fut jamais indifférent. Celle-ci était innombrable. Parmi tous ces milliers d'hommes, je cherchai un geste qui exprimât la pitié, une physionomie empreinte de commisération; je ne pus en découvrir une seule. Ce n'était pas seulement de la dureté, c'était de la violence, de la colère qui se peignait dans les traits de tous ces hommes. Lorsque Courvoisier parut, des cris de rage, des huées, des sifflets, accueillirent ce malheureux, qui avait trois minutes à vivre, et qui ne venait là que pour mourir. D'où venait donc cette fureur? La haine publique est-elle toujours aussi impitoyable? Je le demandai à quelques-uns. « Oh! me répondit-on, cet homme n'est pas un simple meurtrier, mais un scélérat cent fois plus coupable que les criminels vulgaires; c'est son maître qu'il a assassiné!... » *Son maître!* voilà un mot que vous ne comprenez plus en France, vous qu'une égalité fraternelle a, depuis votre révolution, rendus moralement et civilement semblables. Un *maître!* Savez-vous ce que c'est qu'un *maître* en Angleterre? et irez-vous vous imaginer que le valet se croie de la même espèce que lui? Détrompez-vous bien. Entre cet animal poudré, ciré, armé d'une longue canne, qui se pavane avec orgueil derrière une voiture, et ce goutteux vieillard qui en occupe le dedans, ne voyez-vous pas que la distance est cent fois plus grande qu'entre ce cocher et les chevaux qu'il conduit? Oui, il y aurait plutôt égalité entre la bête et le maquignon qu'entre celui-ci et le lord d'Angleterre; il faudrait être insensé pour en douter. Le crime de Courvoisier indignait donc la foule, non parce qu'il avait tué, mais parce qu'au lieu de tuer le premier venu, comme vous, comme moi, il avait porté une main parricide sur ce demi-dieu qu'on appelle un *maître* sur la terre classique de la liberté.

Quiconque a habité l'Allemagne et suivi avec quelque attention l'étude du droit dans ce docte pays, sait avec quelle sincérité le savant Allemand en étudie l'esprit, en approfondit le sens, et remonte à l'origine des lois pour en pénétrer les véritables principes. L'Angleterre offre le tableau le plus opposé. Ici la lettre est tout; devant son texte positif, les inspirations de l'équité naturelle ne sont rien. Ce qui est écrit comme loi est juste, par cela seul que c'est écrit, et le caractère positif de cette grande nation se retrouve dans l'observation de ses

codes aussi bien que dans les affaires courantes de son commerce et de son industrie.

On a parlé dans beaucoup de livres de ce respect exagéré des Anglais pour la lettre de la loi, et l'on en a cité quelquefois de singuliers exemples. Le plus curieux à mon gré est celui que cite Muralt. Un homme avait coupé le nez à un autre ; il fut traduit pour ce fait devant la cour d'assises, et l'accusation lui imputait le crime de *mutilation*. L'avocat de l'inculpé, qui savait bien que le fait était prouvé, chercha dans les dictionnaires de chirurgie le véritable sens du mot *mutilation*. Il y vit que la mutilation était l'amputation ou la destruction d'un *membre*. Cherchant ensuite le mot *membre*, il vit que l'on ne pouvait appeler ainsi qu'une partie du corps composée de muscles, nerfs, veines, et une foule d'autres choses dont le nez ne lui paraissait pas offrir la moitié. Sa défense consista donc à prouver que le nez, ne se composant que de certains cartilages insignifiants, sans aucune des parties qui forment les autres membres du corps, ne méritait pas d'être appelé un *membre* ; que l'amputation du nez n'était donc pas cette destruction d'un membre qui constituait la *mutilation* aux yeux de la loi, et que son client, quelque blâmable que fût son action, devait être acquitté comme ayant été à tort accusé de *mutilation*. Le jury fut de cet avis, et le coupeur de nez fut mis en liberté. Mais voici le plus intéressant de l'histoire. Cet acquittement ayant, par ses conséquences possibles ; semblé au ministère menacer l'existence de tous les nez en Angleterre, une proposition fut faite au parlement pour déterminer le véritable sens de la loi, et un arrêt solennel de cette illustre assemblée législative déclara que le nez était un *membre*, et que les tribunaux et les citoyens devaient le bien tenir pour certain à l'avenir. N'a-t-on pas besoin de se rappeler de temps en temps que ces choses se passent chez le peuple le plus sérieux de la terre ?

En France, nous avons des grisettes et des paysannes. La robe d'indienne, le petit bonnet, sont presque toujours propres et portés avec un certain goût ; à Londres, il n'y a que des demoiselles ; le chapeau et la robe de soie y sont de rigueur. Or, depuis la première personne jusqu'à la dernière de celles qui successivement portent la même robe, on conçoit combien

d'accidents ont laissé sur la soie de nombreuses empreintes, ce qui peut donner une idée approximative des classes pauvres, sous le rapport de la tenue et de la propreté.

Londres possède plusieurs femmes célèbres, autour de chacune desquelles se groupe une véritable cour. Je ne parlerai pas de celles que leur haute position aristocratique aurait ainsi placées en évidence quand même elles n'auraient fait, comme dit Figaro, que se donner la peine de naître. J'ai surtout cherché à voir celles qui règnent par la distinction de leur esprit, et j'ai eu l'honneur d'être présenté à lady Blessington et à lady Morgan.

La première est la belle-mère du comte d'Orsay, dont tout le monde connaît les brillants succès dans les sociétés de Paris et de Londres. Si le comte d'Orsay n'était qu'un bel homme et un homme aimable, j'en ferais à peine mention, car mon obscur suffrage ne saurait ajouter beaucoup de prix à des triomphes de ce genre; mais j'ai vu de mes propres yeux le comte d'Orsay accueillir une foule de Français malheureux, secourir des artistes, des hommes de lettres, de son crédit et de sa bourse, avec bonté, avec simplicité, avec une grâce infinie; et je conseille aux lions qui l'ont pris pour type et pour modèle d'observer à leur profit jusqu'à quel point, l'agrément des formes peut être relevé par les qualités du cœur.

Lorsque j'entrai chez le comte pour lui faire ma visite, un spectacle vraiment anglais me frappa d'abord. Au milieu de la cour de son hôtel était un haquet rempli d'eau de savon, dans ce haquet un chien de chasse magnifique, et autour de lui trois valets de pied occupés à la toilette du bel animal. Les gens et le chien avaient tous un air si sérieux, que je retins mon sourire et me fis annoncer au comte. Il me reçut dans son élégante bibliothèque. Après quelques moments de conversation, il m'offrit ses services, et la demande que j'avais à lui faire vint sur mes lèvres. « Je connais, lui dis-je, de réputation l'esprit et les ouvrages de lady Blessington; puis-je espérer d'avoir l'honneur de lui être présenté? — Certainement, me répondit-il : je vais l'appeler. » Il sortit, et rentra quelques minutes après avec milady. Cet accueil sans façon était de bon augure. Lady Blessington connaît nos auteurs français

comme nous-mêmes. Elle me parla avec beaucoup d'enthousiasme de Châteaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, et finit par me proposer de passer chez elle une soirée avec les principaux rédacteurs des journaux littéraires de Londres. J'acceptai avec empressement. Deux jours après, dans son magnifique salon qui surpasse en luxe et en élégance presque tout ce que j'ai vu, même dans les cours étrangères, lady Blessington présidait une soirée littéraire improvisée. La noble dame, déjà si belle, avait une coiffure, style de moyen âge, qui lui allait à ravir; son costume, orné d'une grande quantité de turquoises, brillait par le goût et par la richesse. Le reflet des tentures rouge et or jetait sur sa figure une teinte rose qui faisait ressortir l'éclat de ses yeux bleus, de ses cheveux noirs, de son teint dont la blancheur est éblouissante; et, de tous ses charmes, son esprit est pourtant le plus distingué. Elle nous le prouva sans peine.

Le lendemain, je rendis visite à lady Morgan, dont toute l'Europe connaît les piquants ouvrages. Son appartement, moins somptueux, peut-être même un peu étroit, est d'ailleurs d'une extrême élégance et orné de tableaux d'un très-grand prix. Lady Morgan a beaucoup voyagé, beaucoup observé, beaucoup retenu. Elle a acquis, par droit de légitime conquête, une autorité imposante en matière de critique, et nos feuilletonistes, même les plus spirituels, n'auraient qu'à profiter de sa conversation. La sœur de lady Morgan, lady Clark, habite avec elle. Autant l'une est spirituelle et vive, autant l'autre charme par sa douceur et sa bonté; et leur liaison intime, qui ne fut jamais troublée, prouve assez que chez l'une l'esprit ne règne pas sans le cœur, ni chez l'autre le cœur sans l'esprit. Quoique différentes de caractères, ces deux femmes semblent faites pour se comprendre et pour s'aimer.

Lady Morgan a, dans ses voyages, laissé partout d'agréables souvenirs; aussi voit-on affluer dans son salon les connaissances qu'elle a faites dans toute l'Europe. Diplomates, publicistes, littérateurs, artistes, s'y groupent de manière à représenter chaque pays. A votre droite, on parle allemand; à votre gauche, italien; plus loin, ce sont des Hollandais, des Suédois, des Russes. — Milady, dis-je, voulez-vous m'indiquer où est la France, s'il vous plaît? — Elle est partout, me répondit-

elle. Parlez français au milieu de mon salon, et vous êtes le seul que tout le monde ici comprendra.

Or maintenant, que je vous conte une aventure. Lorsque, le matin, j'avais rendu visite à lady Morgan, j'avais trouvé dans son salon, assise à côté d'elle, une des plus belles personnes que j'aie vues dans ma vie. C'était une jeune femme, à la noble figure, à la tournure distinguée, grande, brune, et dont les magnifiques cheveux noirs tombaient en boucles sous un chapeau orné de grandes plumes. Ses doigts étaient couverts de diamants, et ses beaux yeux noirs dévoilaient son origine italienne. Éléance, grâce, beauté, il y avait tout dans cette étrangère. Elle se leva, dit quelques mots tout bas à lady Morgan, et sortit. La maîtresse de la maison vint alors à moi : — Comment trouvez-vous cette dame? — Admirable. — La connaissez-vous? — Non. — Eh bien! elle vous connaît. — Est-il possible? Son nom? — Je ne veux pas vous le dire; mais elle vient chez moi ce soir. Tâchez de la mieux regarder et de la reconnaître. — A ce soir donc.

Vous saurez maintenant que, me trouvant en Allemagne, il y a cinq ou six ans, j'y reçus la visite d'un de nos compatriotes, M. Saint-Victor, ingénieur, qui retournait de l'Italie. M. Saint-Victor, accompagné de sa femme, avait consenti à prendre sous sa protection et à emmener avec lui une jeune personne de seize à dix-sept ans, qu'une tête un peu folle et des principes républicains fort exagérés avaient déjà compromise dans plusieurs affaires politiques. M^{lle} Vespucci, descendante en ligne directe d'Améric Vespucci, était une fille très-brune, très-maigre et médiocrement jolie. Elle se mettait sans goût et avait la rage des conspirations. Je lui ai connu, de compte fait, trois poignards très-luisants, très-polis, qui ornaient sa petite chambre et dont elle faisait ses délices. Deux ans après le passage de M^{lle} Vespucci en Allemagne, je lus dans les journaux que cette jeune personne avait demandé au sénat des États-Unis d'Amérique une propriété en terres, se recommandant du souvenir de son aïeul, sans lequel ce vaste continent aurait un autre nom aujourd'hui. J'ignore ce qu'il advint de sa demande, ni combien de temps M^{lle} Vespucci passa en Amérique; mais ce que je sais bien, c'est que, lorsque lady Morgan me plaça en présence de cette comtesse (on l'appelle M^{me} la comtesse),

ayant un peu cherché à travers ces apparences si brillantes, je demeurai convaincu que cette belle personne était ma jeune voyageuse d'autrefois ; que cette femme à diamants et à équipage était ma pauvre fugitive ; que la noble comtesse , si aristocrate aujourd'hui, était ma petite républicaine aux trois poignards. Je vis MM. les membres du corps diplomatique italien s'empressez d'offrir leurs hommages à leur belle compatriote , et j'en conclus qu'au moins de ce côté-là la révolution d'Italie était encore ajournée pour quelque temps.

La comtesse me tendit la main comme à une vieille connaissance. — Vous verra-t-on enfin à Paris ? lui demandai-je. — Je le crois , me répondit-elle ; mais j'ai résolu de visiter auparavant l'Écosse et l'Espagne. — Je lui offris le bras jusqu'à sa voiture. Deux jours après , elle quitta Londres , et j'ignore si elle est en ce moment à Édimbourg ou à Madrid. Singulière destinée pour une demoiselle !

Les théâtres de Londres peuvent être classés en trois catégories : ceux de la troisième, asile d'un charlatanisme effronté , ne sont fréquentés que par la populace. Les grands théâtres sont les théâtres étrangers , suivis par les Anglais de préférence , et les théâtres anglais , où abondent les étrangers. C'est à l'Opéra-Italien , à l'Opéra-Allemand , qu'il faut chercher l'aristocratie anglaise ; mais si vous voulez admirer et applaudir Shakspeare, vous le ferez toujours en compagnie d'étrangers , ou tout au plus d'honnêtes marchands de la Cité.

Je me suis souvent demandé comment , avec une quantité si considérable de jolies femmes qui abondent dans les salons, dans les magasins , dans les rues , partout enfin à Londres , il était possible de chercher aussi inutilement un visage tant soit peu agréable dans beaucoup de cercles de l'aristocratie , et en particulier dans l'auditoire si distingué du Théâtre-Italien. Comment se fait-il donc qu'à Londres , ce qu'on appelle exclusivement le *beau monde* , soit , au moins pour les femmes , le seul monde qui ne soit pas beau ? En examinant de près toutes ces races fameuses qui ont la prétention de descendre en ligne directe des compagnons de Guillaume le Conquérant, j'ai fini par retrouver en effet quelque chose de ce nez relevé, de ce visage lourd , qui distinguent beaucoup de familles dans notre Norman-

die , et cette observation m'a laissé à la fois une profonde conviction de l'antique noblesse des races anglaises , et un grand respect pour la rude vertu des dames qui les ont illustrées.

O.

HYMNE A LA MORT ⁽¹⁾.

Je chanterai la mort , la mort inexorable,
Non pas avec l'accent d'une voix lamentable
Et sur un mode injurieux ;
Mais je la chanterai d'une noble manière ,
Comme on chante au matin la divine lumière
Qui finit la nuit sombre et colore les cieux.

O mort ! pas un seul être en l'univers immense
N'éprouve de la joie à ton sinistre aspect ;
L'aigle gémit comme le roitelet ,
Le lion tremble , et l'animal qui pense
Sent la frayeur blanchir son visage inquiet :
Et pourtant ici-bas ta lugubre présence
Est un ineffable bienfait.

Quelle vieille nourrice et quelle bonne mère
Endorment mieux que toi les douleurs de l'enfant ?
Quel médecin meilleur , sur une plaie amère ,
Verse une huile plus douce , un baume plus calmant ?
Quelle tranchante épée et quelle forte lame
Comme toi rompent tous les nœuds.
Qu'autour du flanc des malheureux
Serrent la tyrannie et la misère infâme ?

(1) Ces vers sont tirés d'un recueil de poésies que M. Auguste Barbier est au moment de publier chez l'éditeur Masgana , sous le titre de *Chants civils et religieux*.

Lorsque nos vains désirs se sont bien combattus ,
 C'est ta main qui finit la lutte douloureuse ,
 Et , quand des passions le flux et le reflux
 Nous a plus agités qu'une barque écumeuse ,
 C'est toi qui , dominant la mer tumultueuse ,
 Nous ramène une paix que nous ne perdrons plus.

Telle qu'un feu brûlant ou le jet du tonnerre ,
 Souvent la vie à l'acte humain
 Accorde un pouvoir souverain ,
 Une force qui met en mouvement la terre ;
 Mais la mort prête aux faits un plus haut caractère :
 Comme un sculpteur sublime et plein de gravité ,
 Elle complète l'œuvre et donne la beauté.

Oui , tout ce que l'on fait avec la mort en face
 Porte le sceau divin qui jamais ne s'efface ;
 Le flot du dévouement , la source du vrai beau ,
 Ne coule largement qu'au pied du noir tombeau ;
 Et le cri qui tomba des hauteurs de Solyme ,
 Le cri du juste mort sur la croix étendu ,
 Est et sera toujours le cri le plus sublime
 Que l'univers ait entendu.

Ah ! nous avons bien tort , antique souveraine ,
 O Mort ! de contempler ton front avec terreur ,
 De nous voiler les yeux à ta pâleur soudaine ,
 Et , comme les enfants , de boucher à main pleine
 Nos oreilles à ta clameur.

Il vaut mieux célébrer ta céleste venue ,
 Et rendre grâce à Dieu quand ta main imprévue ,
 Levant les lourds marteaux du logis paternel ,
 Au sein d'une douleur qui nous pince et remue ,
 Fait retentir le grand appel.

Il fait bon te chanter , surtout quand l'infâmie
 Meuace nos vertus de son ombre ennemie ,

Et quand , suspendu sur nos fronts ,
Le crime se dispose à ternir notre vie
Du souffle de sa bouche et de ses noirs poisons.

Alors vienne la mort ! mais au loin les ténèbres ,
Les cris désordonnés et les voiles funèbres
Dont la crainte revêt la reine des tombeaux !
Arrière le squelette aux ossements livides ,
La poudre du cercueil et les longs vers avides
Se traînant sur les os !

La Mort a dépouillé ses formes redoutables ,
La Mort n'a plus rien de hideux :
C'est un ange au front pur , aux paroles aimables ,
Avec un doux sourire éclatant dans les yeux ,
Un ami des humains pareil aux demi-dieux ,
Qui ne parcourt la terre et ses flancs misérables
Que pour anéantir nos tourments odieux ,
Et nous donner après les palmès adorables
De la gloire des cieus.

AUGUSTE BARBIER.

MÉLANGES.

— Les spéculations littéraires vont toujours leur train , et de temps en temps un philanthrope à idées neuves se réveille en songeant que la France éprouve le besoin d'une nouvelle publication périodique. C'est ainsi qu'aux plus beaux jours du carême dernier nous avons vu paraître le prospectus fort ingénieux d'un journal destiné à produire une assez grande sensation. Son titre : — *La Gazette des Églises*, indiquait suffisamment sa mission. C'était un journal à la fois pieux et élégant qui devait être vendu à la porte et dans l'intérieur de tous les temples chrétiens pendant l'intervalle des offices divins , à l'instar de ces petites feuilles que l'on débite au théâtre . Tout entière à sa dévote spécialité, la dite gazette s'occupait exclusivement de tout ce qui touche au culte et au clergé ; donnait le programme des offices divins ; publiait la chronique des paroisses , la revue des mariages et des enterrements , la description des fêtes consacrées à la bienfaisance . Des histoires morales , de chastes anecdotes , la critique des œuvres impies et scandaleuses de l'époque composaient le feuilleton quotidien : sujets vastes et féconds auxquels on se proposait de joindre , comme ornement , les portraits des prédicateurs célèbres , des dames de charité , des quêteuses et des fabriciens les plus considérables .

Tout était prêt , les rédacteurs , les actionnaires , le gérant , l'imprimeur , le cautionnement , les bureaux ; on n'attendait plus que le privilège de vendre la feuille dans les principales églises de Paris , car c'était là l'élément du journal , sa destination , son succès . Déjà trois paroisses , qu'il est inutile de nommer , les trois églises les mieux meublées , les plus coquet-

tes, les plus mélodieuses, avaient accordé l'autorisation requise; mais monseigneur l'archevêque est intervenu, et usant de son pouvoir discrétionnaire, il a retiré, dit-on, cette permission. Heureusement le premier numéro de la *Gazette des Églises* n'est qu'ajourné, car on espère vaincre les scrupules du prélat.

— Nous avons plus souvent l'hiver de la Saint-Joseph que l'été de la Saint-Martin. — Cette année, comme à l'ordinaire, la mauvaise saison reprenant son élan tout à coup au moment où on la croyait finie, quelques maîtresses de maison qui avaient annoncé la clôture de leurs salons se sont crues obligées de faire comme le temps et de suivre la recrudescence de l'hiver. Mais heureusement ce ne sont là que de rares exceptions. — Et vraiment on ne serait pas si empressé de donner des fêtes, des dîners, si l'on savait au juste combien on se fait d'ennemis, combien on soulève contre soi d'ingratitude, d'envie, de médisance et de calomnie en payant les violons d'un bal ou la carte d'un festin. Que de susceptibilités blessées, que de mécomptes et de froissements dans ces brillantes réunions où tout semble sourire! La maîtresse de la maison est responsable de toutes ces tribulations grandes et petites. Un orage de rancunes, de colères, de haine s'amoncèle sur sa tête, grossi par une foule de griefs ainsi formulés :

J'étais placée dans un faux jour.

Je n'ai presque pas dansé.

J'ai perdu vingt louis à la bouillotte.

On m'a enlevé M. de L...

Plus on fera de frais pour bien traiter son monde, et plus les récriminations seront graves. Vous entendrez dire :

Tout ce luxe, ces brillantes décorations, cet excellent orchestre, ce magnifique souper cachent des prétentions bien insolentes. On veut nous écraser à force de splendeur.

On a invité les chanteurs italiens, c'est sans doute pour humilier notre modeste talent d'amateur.

Ceux qui donnent à dîner sont exposés à un péril plus imminé-

dial. Les convives ne manqueront pas de faire des bons mots et de lancer des épigrammes contre l'amphitryon en se servant de son vin pour s'inspirer.

On ne se dissimule peut-être pas ces fâcheux résultats du luxe, de la splendeur et de la générosité; mais le désir d'avoir un salon l'emporte contre ces inconvénients. D'ailleurs il est des positions sociales dans lesquelles on ne peut se dispenser de recevoir. Les gens de finance, par exemple, sont placés dans une cruelle alternative. Qu'un banquier ferme son salon, on dira :

M. *** ne reçoit pas cet hiver; est-ce que ses affaires vont mal?

Et voilà son crédit ébranlé par cette perfide insinuation. Si au contraire sa maison est ouverte à une brillante société, vous entendrez dire aux observateurs prudents et jaloux : — M. *** donne de bien beaux bals! Prenez garde! à ce train-là il pourrait bien se ruiner.

— Nous sommes décidément dans le siècle des inventions; mais tout le monde ne rend pas une égale justice aux progrès de l'industrie et de la science. Les faiseurs de découvertes et leurs propagateurs sont exposés à l'ingratitude, comme tous les bienfaiteurs de l'humanité. Dernièrement, un docteur qui s'occupe du strabisme vit entrer dans son cabinet un monsieur dont le regard était droit et courroucé :

Je suis M. D..., dit le visiteur en entrant.

Ah! fort bien! reprit le docteur; comment se porte madame?

A merveille, et c'est à son sujet que je viens vous voir.

Vous voulez parler de mes honoraires? Mais ce n'était pas pressé; il ne fallait pas vous déranger pour cela.

Il s'agit bien de vos honoraires! Un beau chef-d'œuvre que vous avez fait là, vraiment!

Comment? Est-ce que l'opération n'a pas réussi?

Parfaitement!

Un accident serait-il survenu?

Pas le moindre !

Les yeux de M^{me} D... ne sont-ils pas maintenant d'une rectitude irréprochable ?

Si fait, parbleu ! et voilà précisément ce dont j'enrage !

Je ne vous comprends pas. Il me semble au contraire que je vous ai rendu un service en réparant le tort dont la nature s'était rendue coupable envers votre femme.

Oui, je vous conseille de vous en vanter !

Mais certainement, monsieur, je me félicite d'avoir détruit par mon art une imperfection qui nuisait aux agréments d'une femme charmante. M^{me} D... est aujourd'hui, grâce à moi, une des plus jolies femmes de Paris.

Et voilà ce que vous appelez un service ?

Pour elle, d'abord, c'est incontestable.

J'en conviens. Mais pour moi ?

Tout autre à votre place serait flatté et s'estimerait heureux de cette amélioration.

Mais pas du tout, monsieur ! On voit bien que vous êtes célibataire !... Sachez que ce que vous appelez un défaut, une imperfection, une tache dans la beauté de ma femme, est précisément ce qui faisait mon bonheur !

Ceci demande une explication.

Rien de plus simple. Lorsque ma femme louchait, elle me trouvait charmant ; en redressant son regard, vous avez changé sa manière de voir. Autrefois elle ne se plaisait qu'auprès de moi ; nous passions nos soirées ensemble au coin du feu ; elle avait de l'éloignement pour le monde, elle n'acceptait aucune invitation ; les soirées, les concerts, les bals étaient pour elle sans attrait ; au bruit et à l'éclat des plus belles fêtes, elle préférait la paix du ménage, notre modeste intérieur et nos intimes causeries. Elle louchait alors !... Aujourd'hui ce n'est plus cela. Depuis que ses regards sont réguliers, le monde a pris pour elle un nouvel aspect ; le coin du feu a perdu tous ses charmes à ses yeux corrigés ; ma société lui semble insuffisante ; il lui faut le monde maintenant, le grand monde avec ses brillantes distractions, et elle m'entraîne chaque soir au spectacle, au concert, au bal, où elle danse toute la nuit pour réparer le temps perdu.

Vous parlez de vos honoraires ! Mais savez-vous bien, mon-

sieur, que vous m'avez placé sur la pente d'une ruine complète? Ma femme était modeste dans ses goûts, simple dans sa parure; aujourd'hui elle est folle de toilette et de modes nouvelles; rien ne lui coûte pour avoir ce qui se fait de mieux en étoffes, en plumes, en dentelles, en bijoux. Et ce n'est pas tout encore! Mon repos n'est pas moins compromis que ma fortune. Autrefois j'étais tranquille; en la voyant, on disait: — « Cette femme est bien; quel dommage qu'elle soit louche! » Et les galants passaient sans s'arrêter. Aujourd'hui, ils s'arrêtent, ils admirent, ils me menacent; car, comme vous le disiez tout à l'heure, je suis aujourd'hui le mari d'une des plus jolies femmes de Paris!

M. D... n'avait-il pas un peu raison de se plaindre? Les imperfections d'une femme sont quelquefois le principe de ses plus aimables qualités; — ce sont presque toujours les meilleures garanties de la sécurité et du bonheur d'un ménage.

A ce titre, on pourrait ajouter un article au code civil, et dire qu'une femme mariée ne pourra se faire opérer du strabisme sans l'autorisation de son époux. — L'article s'appliquerait également à toute autre opération qui aurait pour effet de détruire un défaut et de produire un embellissement.

— Un roi des compositeurs, M. Spontini, vient d'arriver à Paris après avoir subi une révolution à Berlin. M. Spontini a eu ses trois journées; on a fait des barricades contre lui avec les banquettes d'un théâtre; on a saigné les instruments de son orchestre, l'insurrection l'a renversé de son trône et a brisé son sceptre d'ébène. Clio, muse de l'histoire, ne sera peut-être pas fâchée d'avoir quelques renseignements authentiques sur des événements d'une si haute importance.

Il y a quelque temps M. Spontini, chef de la musique du roi de Prusse, vint faire à Paris un voyage d'agrément. Il lui était doux de revoir une ville où il avait obtenu ses plus beaux succès et qui lui avait donné son baptême de gloire. Un fauteuil était vacant à l'Institut, classe des beaux-arts: M. Spon-

Spontini pensa que c'était une occasion d'utiliser son voyage d'agrément.

L'illustre *maestro* annonça donc officiellement sa candidature en s'inscrivant sur un registre *ad hoc*; puis il prit un fiacre à l'heure et il se mit à faire les visites d'usage. Le premier académicien qu'il rencontra lui répondit :

Certes, ce serait un grand honneur pour l'Académie de posséder un homme tel que vous, mais je crois que votre admission n'est guère dans les choses possibles.

Pourquoi? reprit le candidat, jugerait-on que je n'ai pas des titres suffisants?

L'injustice la plus aveugle ne pourrait aller jusque-là. *Fernand Cortez*, *la Vestale* sont des œuvres immortelles; mais il est d'autres motifs d'empêchement, vous devez le savoir.

Lesquels? Ne suis-je pas naturalisé français?

Nous sommes fiers de vous proclamer notre compatriote.

Eh bien! alors je ne vois pas ce qui pourrait s'opposer...

Ignorez-vous donc que l'Institut impose à ses membres une condition formelle et rigoureuse, la résidence.

Comment, il n'y aurait pas moyen de passer sur cette condition?

Non, monsieur: tout académicien doit être domicilié et demeurant à Paris ou dans la banlieue.

M. Spontini alla voir un autre électeur qui lui opposa la même difficulté. Dans toutes ses visites, il se heurta contre cet obstacle insurmontable. C'était partout le même refrain. Chacun lui disait: — Conformez-vous au programme; résidez, et vous aurez ma voix.

L'embarras était grand. L'Institut avait de puissants attraits pour le célèbre compositeur, mais d'un autre côté Berlin lui offrait de brillants avantages. Les profits du fauteuil étaient médiocres, tandis que la place de chef de la musique du roi de Prusse rapportait de gros appointements. La faveur d'une exception fut vainement sollicitée; devant une règle invariable il fallait absolument renoncer aux douceurs du cumul; — mais M. Spontini, qui est un homme d'esprit en même temps qu'un grand artiste, ne pouvait pas se tenir pour battu. Voici l'expédient qu'il imagina, dit-on, et qui rappelle ce pape qui jeta là

sa béquille après avoir été élu à titre de boiteux par le sacré collège.

L'auteur de la *Vestale* se rendit à l'Institut un jour d'assemblée, et il dit à ses futurs collègues : — « Messieurs, l'honneur d'entrer dans votre illustre compagnie m'est plus cher que l'intérêt de ma fortune. J'abdique donc les grandeurs prussiennes ; j'abandonne mon traitement annuel de six mille thalers, le roi de Prusse s'arrangera comme il pourra. Je suis Français, mon pays avant tout. Désormais je veux vivre à Paris et mourir académicien. Voici ma démission de l'emploi que j'occupais à Berlin ; je la remets entre vos mains ; expédiez-là vous-même, et après cette garantie daignez m'accorder vos suffrages. »

Les académiciens, attendris jusqu'aux larmes, comblèrent l'orateur de félicitations, de remerciements et de brillantes promesses. Une aussi belle action ne pouvait manquer d'avoir sa récompense. En effet, le jour de l'élection arriva, et M. Sponlini fut nommé membre de l'Institut à une grande majorité. A la fin de la séance, le nouvel académicien, après avoir échangé de nombreuses poignées de main avec ses collègues s'écria tout à coup :

Ah ! mon Dieu ! j'ai reçu tout à l'heure, en sortant de chez moi, une lettre de Berlin : la réponse à l'envoi de ma démission sans doute ; j'étais si occupé de ma candidature et si ému de ce moment solennel que je n'ai plus songé à cette missive.

L'académicien fouille dans sa poche et en retire une énorme lettre qu'il ouvre et qu'il parcourt en poussant plusieurs exclamations de surprise et de mécontentement ; puis, de l'air le plus consterné, il dit aux personnes qui l'entourent, en leur présentant le papier :

Voyez, messieurs, ma démission est refusée !

Mais, lui réplique-t-on, le roi de Prusse ne peut pas vous contraindre à retourner dans ses États si cela ne vous convient pas. Ce souverain absolu ne peut pas s'abuser au point de croire que, malgré la complaisance ordinaire du gouvernement français, on lui permettra de vous faire appréhender au corps et reconduire à Berlin de brigade en brigade. Répondez-lui que, malgré son aimable et flatteuse insistance, vous persistez dans votre résolution.

Vous n'y pensez pas, messieurs ! et les convenances ! et les

égards que l'on doit aux têtes couronnées ! Ah ! l'ingratitude n'entrera jamais dans mon cœur ! Le roi de Prusse m'a comblé de bienfaits , d'honneurs , d'emplois , de gratifications ; quand je suis parti , il ne m'avait accordé qu'un simple congé ; je connais mes devoirs ; je retournerai donc à Berlin comme Régulus retourna à Carthage ; mais , plus heureux que le général romain , j'arrangerai mon affaire , je ferai entendre raison à Sa Majesté , et je reviendrai bientôt parmi vous me conformer à mon vœu le plus ardent et au règlement de l'Académie.

Cela dit , M. Spontini partit ; il alla reprendre à Berlin sa chaîne dorée , et il demeura sourd à la voix de ses collègues , qui le rappelaient. L'Institut gémit pendant trois ans de cette absence ; à chaque séance , le fauteuil vide de l'auteur de *Fernand Cortez* était là pour témoigner des douleurs académiques. Mais cela ne pouvait durer. Les académies ont le bras long et savent atteindre le délinquant , quelles que soient la distance et la sûreté de sa retraite. Dans toutes les capitales , l'Institut de France a des représentants dévoués ; l'occasion de les faire agir était venue ; l'affiliation prussienne reçut de secrètes instructions , les membres correspondants dressèrent leurs batteries ; on travailla les journaux et l'opinion publique ; on démontra aux musiciens de Berlin que c'était une oppression pour eux de voir à leur tête dans les meilleurs emplois , dans les premières dignités de l'art , un étranger , un Italien de naissance , que sa gloire a naturalisé français. On représenta M. Spontini comme un despote ; on prétendit que son admirable talent et ses incontestables chefs-d'œuvre ne justifiaient pas le mépris qu'il faisait des compositeurs et des maîtres de chapelle prussiens. L'orage gronda sourdement d'abord , puis éclata un beau soir au théâtre. Menacé et assailli de toutes parts , l'académicien n'eut que le temps de fuir ; apostillée par le public , sa démission fut acceptée , et aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre à Berlin et à Paris. M. Spontini résidera. Telle est l'histoire de cette révolution faite en Prusse pour venger et maintenir le règlement de l'Institut de France. Espérons que notre grand Opéra tirera bon parti de la présence de M. Spontini à Paris et que les heureuses conséquences de cette petite révolution ne seront pas perdues , comme celles de tant d'autres révolutions plus grandes.

— L'Académie française vient aussi d'obtenir un assez beau triomphe : elle a eu un tiers de vaudeville applaudi au théâtre du palais-Royal. Le dernier immortel élu, M. Ancelot, a dignement inauguré son fauteuil par le succès du *Tyran de Café*, petit acte composé avec la collaboration de MM. Desforges et Duport. La majorité classique de l'Académie, qui a voté pour M. Ancelot, assistait à la première représentation de cette pièce. C'était une véritable fête de famille et une belle solennité littéraire. M. Ancelot, dans cette circonstance, a fait preuve de modestie et de bon goût : il a voulu garder l'anonyme pour ne rien ajouter à la besogne de l'académicien, qui doit, en répondant à son discours de réception, énumérer tous ses titres de gloire.

— Les tribunaux, qui défendent le duel, viennent de juger en audience solennelle qu'un homme appelé *polisson* en public n'avait pas le droit de se plaindre et de se dire insulté. — Car, dit la loi, pour que l'injure soit condamnable, il faut qu'elle renferme l'imputation d'un vice déterminé.

On parle beaucoup dans le beau monde de la faillite d'un dandy qui aurait passé en Angleterre, sans payer ses dettes de jeu montant à une somme considérable. On ajoute qu'un de ses créanciers l'a suivi pour le forcer à un accommodement en le provoquant en duel, s'il ne veut pas engager un héritage qui dore son avenir.

Les menaces ne réussissent pas toujours en pareille circonstance. Un joueur ne se pressait pas de satisfaire son créancier : — C'est de la mauvaise volonté, lui dit celui-ci, et si vous ne me payez pas dans trois jours, je vous traiterai comme vous le méritez ; je vous donnerai...

Soit ! mais avec quittance, reprit le débiteur.

M. DE BROGLIE.

M. le duc de Broglie neveu du maréchal de Broglie, qui, sous Louis XVI, commandait le camp de Paris, au Champ-de-Mars, et fils d'un autre de Broglie, distingué dans la diplomatie, avait huit à dix ans quand tous les siens et lui furent frappés de la foudre révolutionnaire.

Comme M. Molé, qui portait un nom moins sonore, mais plus anciennement historique, M. de Broglie eut donc aussi une jeunesse attristée, et qui dut se former aux spectacles de la terreur.

Mais ces douloureux spectacles laissèrent dans ces deux organisations privilégiées des traces bien différentes, qui sont devenues le contraste de leur vie. Ils décidèrent chez celui-là le goût d'un despotisme brillant et raffiné, ils éveillèrent chez celui-ci la passion d'une liberté sérieuse et platonique.

Emmené par sa mère en Suisse, pour fuir et s'instruire en se cachant; plus tard, ramené par elle en France, il put achever son éducation dans les écoles, qui commençaient à se r'ouvrir.

De même que par son nom, M. Molé était appelé aux fonctions civiles de la monarchie homérique de l'empire; par le sien, M. de Broglie semblait devoir appartenir aux fastes militaires de la grande armée.

Mais, dans son séjour à Genève, dans les écoles renaissantes de Paris, au milieu de cette société qui ressuscitait aux idées, à la controverse, à la conversation, M. de Broglie avait contracté le goût des lectures et des dissertations ardues, et son esprit, ouvert aux spéculations les plus profondes, dédaigna, par une sorte d'instinct libéral, la gloire militaire qui ne s'acquiert que par des résultats brutaux.

Il ne prit point une épée;

Recherchant, au contraire, l'amitié des hommes civils, des jeunes et rares esprits de cette époque toute d'action, les Molé,

les Barante, les Guizot, les Portalis, il prit franchement le contrepied d'une époque trop guerrière.

Les salons que préféra M. de Broglie réunissaient de curieux mélanges : M^{me} de Staël, le pieux Mathieu de Montmorency, Benjamin-Constant, le vieux duc de la Rochefoucauld, M Suard; des hommes de toutes les origines et de toutes les communions; des émigrés de toutes les classes et de toutes les dates; les débris de l'Encyclopédie, les naufragés de l'Assemblée constituante, les nouveaux illuminés d'une philosophie comprimée; les transfuges de l'Être-suprême, les repentants d'irreligion et de théo-philanthropie; les réfugiés de tous les styles; des caractères et des existences dépareillés; des hommes un peu féminins, et des femmes un peu viriles.

Ce n'était pas une école, car il y manquait l'unité de doctrines; mais une coterie qui, par la désillusion du passé, se différenciail de l'école d'Auteuil, de l'école mourante, mais encore entière du matérialisme professé par Cabanis et Destutt de Tracy.

Dans le classement du conseil d'État, M. de Broglie fut attaché comme auditeur au département des relations extérieures et à diverses ambassades, particulièrement à celle de Varsovie, avec l'abbé de Pradt.

En 1814, quand la Restauration composa la chambre des pairs, M. de Broglie y arriva sans sollicitation, par hérédité du titre de duc et pair, et n'ayant pas l'âge de voter. Il prit très-à cœur la Charte et son titre. On sait que ce gouvernement de 1814 à 1815 avait quelquefois pour *Égérie* M^{me} de Staël, qui inspirait l'abbé de Montesquiou. M Alexis de Noailles, et beaucoup d'autres dévoués amis des Bourbons: et que lors du débarquement de Cannes, c'est de M^{me} de Staël que vint à M. de Blacas, ce conseil à jamais ridicule, de donner au général Lafayette le commandement des troupes qui marchaient contre le général *Bonaparte*.

En 1815, M. le duc de Broglie revint à la chambre des pairs; car, trop libéral et trop aristocrate à la fois, il n'avait pas reconnu la chambre mal bâclée des cent-jours. Il avait voix délibérative au procès du maréchal Ney, et, c'est la plus belle page de sa vie, car il vota contre la mort, noblement, courageusement, par avis motivé; vote qui n'eut pas plus de deux ou

trois échos dans une assemblée qui ne comptait pas moins de quarante frères d'armes du condamné !

Vers cette époque, M. de Broglie épousa M^{lle} de Staël, qui apportait en dot une somme de deux millions, prêtée par M. Necker, à Louis XVI, dans ses derniers moments, et remboursée par la Restauration. M^{me} de Staël fut fière et contente de cette union, qui promettait le bonheur aux deux époux, et qui lui donnait, à elle, la solution de ce problème : Avoir, pour gendre, un grand seigneur qui fût lettré, un vrai duc qui fût libéral.

De ce jour commença pour l'illustre couple, cette existence heureuse par les liens de la famille, par la pratique à deux de toutes les théories philanthropiques; cette existence occupée par une dévotion égale à Dieu et à la Charte; par une sorte d'ascétisme religieux et humanitaire, par la propagation de livres pieux et de brochures en faveur des nègres, des pauvres et des prisonniers; par des fondations de bonnes œuvres d'un nom nouveau : culte rêvé par l'amour conjugal, qui avait mis tout en commun, la matière et l'esprit : elle, à la mansarde, au prêche; lui, aux réunions politiques, aux séances des sociétés pour *la liberté de la presse*; elle, dans les parloirs des prisons ou dans les chaumières de la terre de Broglie; lui, à la tête des élections, à la Chambre des pairs, risquant cette première tentative de club pour les libertés publiques que le pouvoir fit fermer.

Ni elle ni lui, jamais à la cour.

Sous le ministère de M. Decazes, quand, sous l'influence d'un penseur comme M. Royer-Collard, d'un écrivain comme M. de Barante, d'un orateur passionné comme M. de Serre, d'un publiciste encore novice, mais actif et fécond comme M. Guizot, se forma le parti doctrinaire, ce parti qui enseigna au pays à balbutier la langue des affaires publiques, M. de Broglie s'y agrégea, pour y tenir son rang, pour prendre à dévouement l'édification nouvelle de la France et son éducation parlementaire.

Apprenti de ce nouveau métier, écolier vagabond de cette secte, comparse ricaneur de cette mise en scène gouvernementale, page étourdi de cette cour, groom médisant de ces puis-

sants maîtres, enfant de chœur distrait de cette petite chapelle, M. Résumat y servait la messe.

Espoir et joie de Lafayette, M. de Broglie aimait la liberté avec l'ardeur d'un néophyte, l'opiniâtreté d'un croyant et la foi d'un lévite prêt au martyre.

Depuis 1828, il fournissait à *la Revue française*, une rédaction aussi abondante que filandreuse, quand la révolution de Juillet le vit accourir avec le général Sébastiani, et les chefs de l'opposition de quinze ans, dans les petits appartements du lieutenant-général, pour lui demander de se donner à la France : embrassant lui-même cette révolution avec effusion, avec transport, comme une exilée attendue et chérie, comme la réalisation longtemps rêvée d'une chimère anglaise et constitutionnelle ; dévoué tout aussitôt à la cause de Guillaume, sans aimer Guillaume, passionné pour les principes, sans affection pour personne.

M. de Broglie fit partie du premier ministère qui suivit la révolution, comme ministre de l'instruction publique, et fut un des principaux rédacteurs de la charte de 1830.

Ici éclata la première scission du parti doctrinaire et de son vénérable patriarche que dans ce monde-là on appelait seulement *M. Royer*. Les écoliers voulurent agir à leur tête, et faire leur charte comme le maître avait fait en partie la sienne en 1814. Ils n'eurent que le temps de la rédiger, sans pouvoir exercer l'action du professorat sur une révolution toute bouillante. Ils cédèrent leur chaire ministérielle à des hommes qui, plus bornés et plus violents, semblaient l'expression plus opportune d'une situation qui ne tournait pas encore au platonisme constitutionnel.

Sous le ministère de Casimir Périer, M. de Broglie prit part aux affaires comme volontaire de la résistance, comme conseiller intime et généreux du pouvoir en péril ; il avait grandi quand se forma le 11 octobre dont il fit partie comme ministre des affaires étrangères.

A cette époque, M. Résumat (*sir Charles*, comme l'appellent ses camarades), d'enfant de chœur devenu diacre de la *doctrine*, entreprit de rattacher à la protection de M. de Broglie, celui qu'on appelait encore le *petit Thiers*, et qui avait failli avorter en naissant ; par le malheur de ses débuts oratoires,

de ses bévucs financières sous M. Laffitte, et son approbation du sac de l'archevêché.

C'est alors et dans le salon de M. de Broglie que furent aussi admises au service, les recrues sous-doctrinaires formées ou converties ; MM. Duverger de Hauranne, Dumon, Guizard, Vitet, Déjean, d'Haubersaert, Piscatory, Villemain, Saint-Marc Girardin, de Salvandy, Jouffroy.

Il suffit que des gens s'arrangent en coterie et en église, pour que d'autres éprouvent la tentation violente d'en être et de s'y faufiler ; beaucoup d'hommes politiques frappèrent à la porte de la sacristie de Broglie : M. de Broglie, par dévouement à sa tâche, par bon vouloir d'accommodements politiques, ne demandait pas mieux, selon une de ses expressions, que de *s'encanailler*, pour faire du gouvernement pratique ; mais il s'encanailla de mauvaise grâce, et dans ce salon ouvert à la transaction, aux rapprochements, on ne voyait pas une réunion, mais des groupes dissertateurs, des paquets cachottiers de dix, de cinq, de quatre personnes d'abord, et de deux, à la fin de la soirée.

M. de Broglie fuyait l'homme qu'il saluait en rechangeant, s'échappait dans des coins pour courir après les intimités, et se déroba même aux banalités de la simple connaissance, avec les gens qu'il invitait officiellement à dîner.

Quand ces soirées étaient écrémées et débarrassées de ceux qui étaient venus pour être reçus doctrinaires, et partaient furieux de ne pas l'être, il est vrai de dire qu'au milieu de cet exquis et impolitique isolement, c'était quelque chose d'admirablement précieux pour les initiés, que la conversation de M^{me} de Broglie, cette Corinne religieuse et libérale dont M. Villemain a été l'éloquent, et (une fois dans sa vie) le sensible historien.

Comme ministre, M. de Broglie tomba devant une Chambre en tumulte, pour ce mot célèbre : *Est-ce clair ?*

C'est que M. le duc de Broglie, savant dans l'art de déduire, est raide et cassant dans son interprétation qu'il veut imposer comme un droit : parfois bon ordonnateur de l'ensemble, et malencontreux ouvrier du détail et de l'expression, esprit plus illuminé que clair, plus despote que net, M. de Broglie est cependant un prince de la pensée écrite ou parlée, mais pourvu

qu'on le laisse parler ou écrire en maître. Il échoue comme diplomate de cabinet et excelle comme diplomate de plume. C'est le Bourdaloue de la politique parlementaire; l'orateur de chambre doit être plus disert, plus facile, plus coulant, mais, disons toute notre pensée, plus médiocre.

Une seule fois, en soutenant les lois de septembre, il fut chaleureux et d'une électrique éloquence, plus entraînant que M. Thiers avec ses artifices, que M. Persil avec sa virulente faconde; comme un libéral sincère qui, au nom du salut public, venait demander le sacrifice d'une partie de nos libertés, et non leur mort que souhaitaient ces deux collègues alors en grande chaleur monarchique.

Aux affaires, hors des affaires, M. de Broglie n'a cessé d'être uni d'une fraternelle intelligence avec M. Guizot.

Et cependant par une réaction singulière de cet esprit qui pousse souvent la sincérité de ses erreurs jusqu'à l'obtusion, il protégea la formation du 1^{er} mars, et jusqu'à sa chute ne cessa d'être le conseiller, le parrain, et comme l'oncle *de ce coquin de neveu* : Pourquoi?

Ceci est de l'histoire inédite et inconnue.

Il y a eu là une illustre dupe, M. de Broglie. Un mystificateur, supérieur à Musson aujourd'hui oublié, M. Rémusat.

M. Rémusat avait apporté à M. Thiers, en échange du portefeuille de l'intérieur, le refus obstiné de M. de Broglie, d'accepter le portefeuille des affaires étrangères, la certitude pour M. Thiers de s'en emparer, et par-dessus tout le concours désintéressé du noble duc.

La tâche de M. Rémusat devint celle-ci : persuader à M. de Broglie qu'on gouvernait par lui, lui soumettre les projets et les notes, et se targuer auprès du pays et de la couronne de cette haute caution monarchique, de cet appui crédule et subtilisé. Cette fameuse note du 8 octobre, écrite par M. Rémusat, M. de Broglie crut l'imposer à M. Thiers qui fit semblant de s'en défendre, pour diminuer la responsabilité qu'il entrevoyait déjà.

Dans cette prestidigitation, le jeu de M. Rémusat déserteur des conservateurs-Molé et des doctrinaires-Guizot, consistait à paraître parmi ses collègues fort de quelqu'un et de quelque chose, et à faire poids avec M. de Broglie qu'il avait escamoté.

C'est qu'aussi la victime de ce tour de page ne se pique pas de rouerie et de subtilité. Nous appellerions volontiers M. de Broglie un théologien politique et religieux; c'est un catholique à la manière belge, pratiquant et discipliné, ayant des scrupules de carême, des distinctions d'église pour se confesser et prier, observant le jeûne et toutes les fêtes canoniques, rêvant des théories de fraternité chrétienne et universelle; dévorant les livres pieux français et étrangers; capable de disserter, au coin du feu, pendant dix heures d'horloge, sur des questions de la grâce, avec M. Doudan, son secrétaire et son ami, âme élevée et d'une exquise délicatesse, préoccupé des mêmes idées sur les matières religieuses, politiques, morales; et toujours disposé à faire la partie de cet esprit absolu, pointilleux, tourmenté de la forme et amoureux des subtilités du dogme. Comme ministre et comme homme privé, M. de Broglie traite tout avec la passion du séminaire plutôt qu'avec la chaleur de l'âme; et ce qui vient de lui est plutôt imprégné de l'huile de l'étude, qu'éclairé du feu de l'imagination. Comme homme public, il manque d'élégance, de tact et de goût; comme homme privé, d'affection et de sensibilité vraie: ayant ce qu'il faut pour discipliner un cloître, et rien de ce qu'il faut pour gouverner un État. Pour lui la Charte n'est pas un pacte, mais un rituel.

C'est la probité dans ce qu'elle a de plus pur et de plus étroit, l'intelligence dans ce qu'elle a de plus cultivé et de plus aride; un modèle de désintéressement, et presque un type d'avarice: une très-belle âme et un petit esprit; de vastes facultés dirigées dans un impasse.

A le voir anguleux, amaigri par la controverse et l'abstinence, marchant le dos courbé, le chapeau en arrière, les bras tourmentés de tics; à voir ce visage mince, ce front déprimé, ces paupières nerveuses qui tressaillent sur ce regard éteint, on reconnaît tout de suite, l'homme d'État qui a plus de dogme que d'opinion, et plus de conviction que de jugement.

Hautain et inabordable, c'est un de ces grands hommes que l'opinion publique salue, et qui ne le lui rendent pas.

— M. Anatole Demidoff, à qui ses deux beaux-frères ont déjà coupé une oreille, a fait placer dans son salon, deux portraits :

Celui de son père,

Et celui de l'individu qu'il appelle à présent son oncle.

Cet individu est tout bonnement *Napoléon*.

Pour comble de profanation tout le linge et l'argenterie de ce M. Demidoff, sont marqués N. D :

Napoléon Demidoff.

— Sommes-nous, oui ou non, en pleine démocratie ?

La démocratie coule-t-elle à pleins bords ?

Si la démocratie coule à pleins bords, d'où vient donc cette rage aristocratique qui met en démence toute la société française.

Après la révolution de Juillet, tout le monde voulait être préfet ; c'était un besoin si universel qu'un vaudevilliste très-spirituel, M. Émile Vanderburgh, ne disait plus, en parlant d'un de ses semblables, *un homme*, mais *un préfet*.

En voyant quelqu'un passer, il ne demandait jamais : Quel est cet *homme-là* ?

Mais bien : quel est ce *préfet-là* ?

Il écrivait à tout le monde : *Mon cher préfet*.

Et quand il montait dans un cabriolet, il disait au cocher : *Préfet*, je vous prends à l'heure.

Comme il n'y avait que quatre-vingt-six départements pour satisfaire cette frénésie administrative, on se rejeta sur d'autres distinctions.

Tout le monde, à peu près, est *comte*. On sait comment on obtient cela de son portier ou de son carrossier.

Mais, pour être *comte*, il faut avoir hérité d'un nom qui prête un peu à la particule.

Comment faire , quand on s'appelle , Martin Robert , Michel ?

Ah ! que les Français sont ingénieux ! Alors on s'appelle Martin's , Robert's , Michel's , et on a l'air anglais.

C'est-à-dire que personne ne veut avoir l'air de ce qu'il est , et que , de dépit de ne pouvoir se faire ce qu'on n'est pas , on aime mieux n'être plus soi-même , n'être plus français.

Il en est ainsi des décorations.

Ce n'est pas du tout pour se distinguer au milieu de ses compatriotes par un signe dont on est fier d'avouer l'origine , qu'on demande la croix d'honneur.

La plupart du temps c'est pour ressembler à des officiers de cavalerie.

Personne ne veut être à sa place , paraître ce qu'il est ; et les *comtes* , les *Martins* , les gens décorés , n'ont d'autre but que d'augmenter cette confusion générale.

Ceux qui ne peuvent être ni *comtes* , ni *Martins* , ni décorés de l'étoile du puits de Grenelle , courent la Palestine , la Syrie , les petits États italiens , achètent de ces brevets de 50 francs que la cour de Rome concède avec le droit de porter le ruban rouge , auquel ils ajoutent une paire de moustaches.

Ce qui les pose en capitaine de hussards.

Ceux qui parviennent à récolter pas mal de croix à Rome , à Modène , à Jérusalem , les embrochent alors dans une chaîne et jouent au diplomate.

Si Alexandre Dumas n'avait pas la mine , le langage et la renommée d'un homme d'un grand talent , il passerait , quand il voudrait , pour un ambassadeur vraiment extraordinaire :

Il a huit décorations.

Tous les artistes du théâtre Italien sont décorés de l'Éperon d'or et ressemblent à des conseillers d'État.

Tous les pianistes , les violonistes à la mode , Herz , Doehler , Listz , Artot , ont l'air d'*attachés* d'ambassade qui jouent d'un instrument par luxe et par goût , et qui font de la musique comme M^{lle} Stong n'en veut plus faire.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Les Charlatans au XVIII ^e siècle ; par M. Taxile Delord.	5
Londres. — Correspondance littéraire ; par O. N.	57
Souvenirs de la république. — Mémoires d'un bourgeois de Paris. 1 ^{er} épisode, une femme célèbre ; par M. Émile Souvestre.	56
Un amour d'enfance ; par M. Francis Wey.	105
Les fêtes de la Saint-Jean à Florence ; par M. Alexandre Dumas.	159
Dufresny ; par M. Arsène Houssaye.	167
La clef ; par M. André Delrieu.	194
Le club des Phoques ; par M. Paul Feval.	226
Lettre de Londres ; par O.	260
Hymne à la Mort ; par M. Auguste Barbier.	270
Mélanges.	275

FIN DE LA TABLE.

